

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA SÉMANTIQUE DES MOTS DE VERTICALITÉ EN FRANÇAIS
ET LEURS EMPLOIS MÉTAPHORIQUES :
UNE APPROCHE MONOSÉMIQUE ET COGNITIVE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN LINGUISTIQUE

PAR
KI-CHAN YUNE

AOÛT 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier ici les personnes suivantes qui ont contribué à la réalisation de ma thèse.

Je présente d'abord tous mes remerciements à mon directeur, monsieur Denis Bouchard, de m'avoir accepté comme son étudiant, malgré mon projet de recherche « chimérique », sachant que le français n'est pas ma langue maternelle; de sa grande disponibilité pour les nombreuses discussions; de sa grande indulgence et de sa grande patience de m'avoir toujours écouté attentivement même si je lui parlais de « n'importe quoi »; et de ses nombreux conseils et commentaires judicieux, de ses encouragements constants, ainsi que de sa direction rigoureuse, qui m'ont permis de rester dans la bonne voie tout au long de la réalisation de ce travail.

Je remercie aussi chaleureusement mes parents, qui au début ne souhaitaient pas mon départ à l'étranger, de m'avoir finalement apporté leur soutien inestimable.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	x
LISTE DES TABLEAUX	xii
LISTE DES ABBRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xiii
RÉSUMÉ	xiv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
ÉTAT DE LA QUESTION, FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES	
ET MÉTHODOLOGIE	7
1.1 Approches théoriques de l'étude de sémantique lexicale	8
1.1.1 Sémantique componentielle : primitives sémantiques	10
1.1.2 Approche sélective à la sémantique	19
1.1.2.1 Sémantique formelle	19
1.1.2.2 Lexicologie ou lexicographie	20
1.1.2.3 Sémantique cognitive : approche prototypique	22
1.1.3 Approche exhaustive à la sémantique : approche monosémique	27
1.1.3.1 Signifié de puissance de Picoche	27
1.1.3.2 Approche monosémique de Ruhl	29
1.1.3.3 Construction extrinsèque du référent de Cadiot et de Lebas : sémantisme de <i>monter</i>	30
1.1.3.4 Sémantique grammaticale de Bouchard	34
1.1.3.5 Traitement automatique des langues	36
1.1.3.5.1 Victorri et Fuchs : noyau de sens d' <i>encore</i>	36
1.1.3.5.2 Desclés et ses collaborateurs : archétype de <i>monter</i>	39
1.1.3.5.3 Emirkanian : noyau de sens de <i>monter</i>	43

1.2	Description linguistique des cinq principaux concepts spatiaux	47
1.2.1	Cible	48
1.2.1.1	Critique des notions de cible et de site de Vandeloise, de Talmy et de Borillo	50
1.2.2	Site	55
1.2.2.1	Lieu.....	55
1.2.2.2	Origine	58
1.2.2.3	Destination	60
1.2.3	Orientation	61
1.2.3.1	Critique du mouvement virtuel ou fictif de Talmy et du mouvement abstrait subjectif de Langacker.....	64
1.2.4	Distance	68
1.2.5	Manière	71
1.3	Motivation conceptuelle des emplois métaphoriques	74
1.3.1	Types d'interaction conceptuelle entre le métaphorisant et le métaphorisé	75
1.3.1.1	Interaction conceptuelle directe	75
1.3.1.2	Interaction conceptuelle indirecte	77
1.3.2	Métaphore comme une métareprésentation	81
1.3.3	Critique des arguments de Lakoff et de Johnson par rapport à la métaphore d'orientation « haut / bas »	83
1.4	Définition de la métaphore	86
1.4.1	Distinction entre le sens littéral et le sens métaphorique	87
1.4.2	Définition de la métaphore pour la présente recherche	88
1.5	Conclusion : méthode de l'analyse sémantique de nos objets d'étude	89
CHAPITRE II		
ANALYSE CONCEPTUELLE DES MOTS <i>HAUT</i> ET <i>BAS</i>		92
2.1	Analyse conceptuelle des adjectifs <i>haut</i> et <i>bas</i>	93
2.1.1	Emplois spatiaux	94
2.1.1.1	Dimension verticale	94
2.1.1.2	Position verticale	98
2.1.1.3	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>haut</i> et <i>bas</i>	105

2.1.2	Emplois non spatiaux	107
2.1.2.1	Temps	107
2.1.2.2	Valeur	112
2.1.2.3	Son musical	115
2.1.2.4	Intensité de phénomènes physiques	122
2.1.2.5	Position hiérarchique	128
2.1.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>haut</i> et <i>bas</i>	131

CHAPITRE III

ANALYSE CONCEPTUELLE DES VERBES D'ORIENTATION DE BAS EN HAUT : *MONTER, ÉLEVER, GRIMPER, S'ENVOLER, BONDIR*

3.1	Analyse conceptuelle du verbe <i>monter</i>	135
3.1.1	Emplois spatiaux	136
3.1.1.1	Déplacement de bas en haut	136
3.1.1.2	Déplacement du sud vers le nord	140
3.1.1.3	Déplacement vers la capitale ou une grande ville	144
3.1.1.4	Propagation de bas en haut	146
3.1.1.5	Extension de bas en haut	147
3.1.1.6	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>monter</i>	153
3.1.2	Emplois non spatiaux	155
3.1.2.1	Progression	155
3.1.2.2	Augmentation de valeurs	159
3.1.2.3	Passage du grave à l'aigu (en musique)	162
3.1.2.4	Intensification de phénomènes physiques	164
3.1.2.5	Assemblage ou organisation	172
3.1.2.6	Intensification émotionnelle	176
3.1.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>monter</i>	176
3.2	Analyse conceptuelle du verbe <i>élever</i>	178
3.2.1	Emplois spatiaux	179
3.2.1.1	Déplacement de bas en haut	179
3.2.1.2	Extension de bas en haut	183

3.2.1.3	Propagation de bas en haut	186
3.2.1.4	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux d' <i>élever</i>	186
3.2.2	Emplois non spatiaux	187
3.2.2.1	Progression	187
3.2.2.2	Augmentation de valeurs	188
3.2.2.3	Passage du grave à l'aigu (en musique)	189
3.2.2.4	Intensification de phénomènes physiques	191
3.2.2.5	Intensification émotionnelle	195
3.2.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale d' <i>élever</i>	195
3.3	Analyse conceptuelle du verbe <i>grimper</i>	196
3.3.1	Emplois spatiaux	197
3.3.1.1	Déplacement de bas en haut	197
3.3.1.2	Extension de bas en haut	200
3.3.1.3	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>grimper</i>	204
3.3.2	Emplois non spatiaux	204
3.3.2.1	Progression	204
3.3.2.2	Augmentation de valeurs	207
3.3.2.3	Passage du grave à l'aigu (en musique)	209
3.3.2.4	Intensification de phénomènes physiques	211
3.3.2.5	Intensification émotionnelle	212
3.3.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>grimper</i>	213
3.4	Analyse conceptuelle du verbe <i>s'envoler</i>	214
3.4.1	Emplois spatiaux	215
3.4.1.1	Déplacement de bas en haut	215
3.4.1.2	Propagation de bas en haut	218
3.4.1.3	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>s'envoler</i>	219
3.4.2	Emplois non spatiaux	220
3.4.2.1	Augmentation de valeurs	220
3.4.2.2	Disparition	222

3.4.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>s'envoler</i>	223
3.5	Analyse conceptuelle du verbe <i>bondir</i>	224
3.5.1	Emplois spatiaux	225
3.5.1.1	Déplacement de bas en haut	225
3.5.1.2	Déplacement précipité	230
3.5.1.3	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>bondir</i>	230
3.5.2	Emplois non spatiaux	230
3.5.2.1	Progression	230
3.5.2.2	Augmentation de valeurs	232
3.5.2.3	Accélération du battement cardiaque	234
3.5.2.4	Réaction émotionnelle	235
3.5.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>bondir</i>	236
3.6	Conclusion	236

CHAPITRE IV

ANALYSE CONCEPTUELLE DES VERBES D'ORIENTATION DE HAUT EN BAS : *DESCENDRE, BAISSER, TOMBER, CHUTER, DÉGRINGOLER*

4.1	Analyse conceptuelle du verbe <i>descendre</i>	238
4.1.1	Emplois spatiaux	239
4.1.1.1	Déplacement de haut en bas	240
4.1.1.2	Déplacement du nord vers le sud	244
4.1.1.3	Déplacement de la capitale ou d'une grande ville à une petite ville	246
4.1.1.4	Extension de haut en bas	247
4.1.1.5	Propagation de haut en bas	249
4.1.1.6	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>descendre</i>	250
4.1.2	Emplois non spatiaux	250
4.1.2.1	Dégradation	250
4.1.2.2	Ordre généalogique	253
4.1.2.3	Diminution de valeurs	256
4.1.2.4	Passage de l'aigu au grave (en musique)	258

	4.1.2.5	Diminution de phénomènes physiques	259
	4.1.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>descendre</i>	260
4.2		Analyse conceptuelle du verbe <i>baisser</i>	261
	4.2.1	Emplois spatiaux	262
	4.2.1.1	Déplacement de haut en bas	262
	4.2.1.2	Diminution de la dimension verticale vers le bas	264
	4.2.1.3	Extension de haut en bas	265
	4.2.1.4	Inclinaison de haut en bas	266
	4.2.1.5	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>baisser</i>	268
	4.2.2	Emplois non spatiaux	268
	4.2.2.1	Diminution de l'intensité lumineuse	268
	4.2.2.2	Affaiblissement de la vigueur physique et/ou intellectuelle.....	272
	4.2.2.3	Dégradation	273
	4.2.2.4	Diminution de valeurs	274
	4.2.2.5	Diminution de hauteur ou d'intensité du son	275
	4.2.2.6	Diminution de phénomènes physiques	278
	4.2.2.7	Diminution de problème	278
	4.2.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>baisser</i>	279
4.3		Analyse conceptuelle du verbe <i>tomber</i>	280
	4.3.1	Emplois spatiaux	281
	4.3.1.1	Déplacement de haut en bas	281
	4.3.1.2	Chute sur place	287
	4.3.1.3	Extension de haut en bas	289
	4.3.1.4	Propagation de haut en bas	293
	4.3.1.5	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>tomber</i>	294
	4.3.2	Emplois non spatiaux	294
	4.3.2.1	Dégradation	294
	4.3.2.2	Défaite	297
	4.3.2.3	Perte de pouvoir politique	299
	4.3.2.4	Diminution de valeurs	300

	4.3.2.5	Diminution de la lumière solaire	302
	4.3.2.6	Diminution de phénomènes physiques	304
	4.3.2.7	Parution ou annonce	305
	4.3.2.8	Disparition de problème	308
	4.3.2.9	Survenue	311
	4.3.2.10	Implication dans une situation ou un état inattendu	313
	4.3.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>tomber</i>	321
4.4		Analyse conceptuelle du verbe <i>chuter</i>	321
	4.4.1	Emplois spatiaux	322
	4.4.1.1	Déplacement de haut en bas	322
	4.4.1.2	Renversement	324
	4.4.1.3	Propriétés sémantiques des emplois propres de <i>chuter</i>	325
	4.4.2	Emplois non spatiaux	326
	4.4.2.1	Dégradation	326
	4.4.2.2	Diminution de valeurs	327
	4.4.2.3	Diminution de phénomènes physiques	328
	4.4.2.4	Défaite	329
	4.4.2.5	Perte de pouvoir politique	330
	4.4.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>chuter</i>	330
4.5		Analyse conceptuelle du verbe <i>dégringoler</i>	331
	4.5.1	Emplois spatiaux	332
	4.5.1.1	Déplacement de haut en bas	332
	4.5.1.2	Extension de haut en bas	335
	4.5.1.3	Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de <i>dégringoler</i> ...	338
	4.5.2	Emplois non spatiaux	338
	4.5.2.1	Dégradation	338
	4.5.2.2	Diminution de valeurs	340
	4.5.2.3	Diminution de phénomènes physiques	341
	4.5.3	Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de <i>dégringoler</i>	342

4.6	Conclusion	343
	CONCLUSION	345
	BIBLIOGRAPHIE	353

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.5.	Représentation du noyau de sens d' <i>encore</i>	38
1.10	Deux référents du mot <i>souris</i>	75
1.11	Dragon comme animal	76
1.12	Dragon comme fumeur	76
1.13	Dragon asiatique	77
1.14	Dragon gallois	77
1.15	Dragon scandinave	77
1.16	Chocolat comme aliment	78
2.3	Gratte-ciel de Manhattan, New York	96
2.9	Quatre fenêtres de différentes formes et positions	101
2.10	Hauteur localisatrice d'une vitrine	102
2.11	Deux fenêtres de différentes formes et positions A	103
2.12	Deux fenêtres de différentes formes et positions B	103
2.13	Deux fenêtres de différentes formes et positions C	103
2.14	Deux fenêtres de différentes formes et positions D	104
2.15	Carte de l'Égypte	110
2.19	Thermomètre de Galilée	123
2.20	Thermomètre à mercure	123
2.21	Baromètre à mercure de Torricelli	124
2.22	Tensiomètre de Riva-Rocci	125
2.23	Assomption de la Vierge, Francesco Botticini	129
3.7	Carte mondiale d'Hécatée	143
3.8	Carte mondiale de Ptolémée, reproduite en 1482	143
3.9	Carte de la France	145

3.21	Signe epiphonus	169
3.22	Signe crescendo	169
3.23	Manomètre en U	171
3.33	Élévation de la croûte terrestre	184
4.22	Cephalicus	277
4.23	Decrescendo ou diminuendo	277

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
1.1	Réseau radial des sens du mot <i>canard</i> 23
1.2	Notions de cible et de site selon Vandeloise 50
1.3.	Notions de cible et de site selon Borillo 50
1.4.	Notions de <i>figure</i> et de <i>ground</i> selon Talmy 51
2.1	Résultats de l'enquête sur la perception visuelle de la hauteur des miroirs..... 104
2.2	Chronologie des principaux événements du Moyen Âge 108
2.3	Neumes utilisés aux X ^e et XI ^e siècles 116
3.1	Classement WTA au 31 janvier 2005 157
3.2	Grades de l'Armée canadienne 205
4.1	Classement ATP au 7 juillet 2008 251
4.2	Évolution humaine d'après Pascal Picq et Yves Coppens 255
4.3	Classement WTA au 29 août 2008 340
5.1	Sémantique des mots <i>haut</i> et <i>bas</i> 346
5.2	Sémantique des VOV vers le haut 346
5.3	Sémantique des VOV vers le bas 347

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

DAF	Le Dictionnaire de l'Académie française
DFL	Le Dictionnaire de français Littré
DHLF	Le Dictionnaire historique de la langue française
DL	Le Dictionnaire Larousse
DMF	Le Dictionnaire du moyen français
DPHM	Le Dictionnaire pratique et historique de la musique
EB	L'Encyclopédie Bordas
EBR	L'Encyclopædia <i>Britannica</i>
EL	L'Encyclopédie Larousse
EU	L' Encyclopædia Universalis
GGDLF	Le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français
GR	Le Grand Robert, Dictionnaire de la langue française
LL	Le Lexis Larousse de la langue française
NEB	<i>New Encyclopædia Britannica</i>
PR	Le Petit Robert, Dictionnaire de la langue française
SC	Sens contextuel
SG	Sens grammatical
TLF	Le Trésor de la langue française
TLFJN	Le Thresor de la langue française de Jean Nicot
VOV	Verbe d'orientation verticale
VSC	Vocabulaire de sciences cognitives

RÉSUMÉ

La présente recherche a pour objectif de déterminer la sémantique des mots de verticalité en français et la motivation conceptuelle de leurs emplois métaphoriques. Afin d'atteindre à ces objectifs, nous étudions les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale des mots suivants : *haut, bas; monter, s'élever, grimper, s'envoler, bondir; descendre, baisser, tomber, chuter et dégringoler*. Nous tentons de vérifier les quatre hypothèses suivantes : a) la sémantique grammaticale de ces mots est essentiellement basée sur la verticalité; b) la validité des emplois figurés de ces mots repose sur les correspondances conceptuelles avec leur sémantique grammaticale; c) des moyens de représentation non linguistique sont la source des créations métaphoriques; d) nos objets d'étude ne sont pas des mots polysémiques mais monosémiques, et leurs acceptions ne sont que des interprétations de leurs sémantiques grammaticales selon leurs divers emplois ou contextes. D'après nos analyses sémantiques de leurs emplois propres et figurés les plus exhaustifs possibles, basées sur l'approche monosémique de Ruhl (1989), Bouchard (1993; 1995), Victorri et Fuchs (1996), Cadiot et Lebas (2003), Desclés (1998; 2005) et d'Emirkanian (2008), les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de ces mots impliquent essentiellement la verticalité. La validité de leurs emplois propres repose sur la satisfaction réelle de ces conditions, alors que celle de leurs emplois figurés est basée sur les correspondances conceptuelles avec ces conditions. Contrairement au point de vue traditionnel, ces mots ne sont pas polysémiques, mais monosémiques. De plus, de nombreux des emplois figurés des mots de verticalité sont des métaphores dont la source de motivation conceptuelle vient d'un moyen de représentation non linguistique, comme un graphe, une notation musicale, un thermomètre, etc. D'après la théorie de la métareprésentation de Sperber (1994; 1996; 2000), ces métaphores sont des métareprésentations, soit des expressions linguistiques de ce qui est représenté par ces moyens de représentation.

Mots-clés : sémantique, métaphore, métareprésentation, verbe de déplacement, verticalité, polysémie, monosémie, français.

INTRODUCTION

À la lecture de nombreux articles économiques dans des périodiques francophones, on observe qu'il est très fréquent d'exprimer la variation de plusieurs concepts économiques par des mots de verticalité, comme *haut*, *bas*, *monter*, *grimper*, *élever*, *descendre*, *tomber*, *dégringoler*, etc. Par exemple, désignant la somme d'argent qui représente la valeur d'un bien ou d'un service (Binon et *al.*, 2000), le mot *prix* est fréquemment combiné avec un mot de verticalité pour exprimer sa variation, comme dans les exemples suivants :

- (1) Le prix du pétrole est haut / bas;
- (2) Le prix du pétrole monte / grimpe / s'envole / bondit;
- (3) Le prix du pétrole descend / baisse / tombe / chute / dégringole.

D'un point de vue traditionnel, ces mots de verticalité sont classés comme polysémiques, et ces exemples sont considérés comme des emplois figurés, dans lesquels il y a des changements sémantiques par rapport à leurs sens propres ou courants. En effet, ces emplois ne concernent aucunement la verticalité réelle, contrairement à leurs emplois propres. Nous nous demandons comment et pourquoi, en dépit de la nature abstraite, non physique et inanimée de son référent, un nom comme *prix* peut s'associer conceptuellement avec ces mots de verticalité, qui expriment en général les propriétés spatiales d'un objet physique. Autrement dit, dans notre langue, comment est-il possible de créer et d'utiliser couramment de tels emplois figurés, qui sont considérés comme des contradictions logiques avec leur emploi courant selon la sémantique formelle ? De plus, contrairement à la position traditionnelle, si on inclut également les emplois figurés dans une étude sémantique d'un mot, en les considérant comme aussi légitimes et égaux que les emplois propres, quel est alors le noyau sémantique de chacun des mots de verticalité qui est communément présent dans tous les emplois, tant propres que figurés ? Dans la présente recherche, nous tentons de répondre à ces questions.

Notre recherche a pour objectif de décrire d'une part les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale (soit le noyau sémantique) des mots de verticalité en français contemporain et d'autre part la motivation conceptuelle de leurs emplois figurés. Évidemment, il est difficile d'étudier tous les mots de verticalité dans le cadre d'une thèse, et notre étude se limite donc aux emplois des mots suivants : *haut, bas, monter, élever, grimper, s'envoler, bondir, descendre, baisser, tomber, chuter* et *dégringoler*, puisque ces mots de verticalité sont très couramment utilisés pour exprimer des notions ne se rapportant pas directement à l'espace.¹ D'après notre consultation de plusieurs dictionnaires monolingues français, ces mots ont tous de nombreux emplois figurés, dans lesquels ils sont souvent combinés avec divers noms d'entité abstraite. De plus, étant donné que la quasi-totalité des emplois figurés de ces mots sont des métaphores, nous nous concentrons principalement sur les cas métaphoriques.

Dans la présente recherche, nous tentons de vérifier les hypothèses suivantes :

- a) La sémantique grammaticale de nos objets d'étude est essentiellement basée sur la verticalité, quel que soit leur emploi propre ou métaphorique;
- b) La validité des emplois propres de chacun de ces mots est basée sur la satisfaction réelle à sa sémantique grammaticale, alors que dans le cas des emplois métaphoriques, la validité repose sur les correspondances conceptuelles avec cette sémantique;
- c) Un moyen de représentation non linguistique exerce une influence conceptuelle sur la création métaphorique;
- d) Nos objets d'étude ne sont pas des mots polysémiques mais monosémiques, et leurs acceptions ne sont que des interprétations de leurs sémantiques grammaticales selon leurs divers emplois ou contextes.

Par exemple, dans le cas du verbe *monter*, sa sémantique grammaticale est l'orientation de la cible vers le haut, et la validité de tous ses emplois, tant propres que figurés, est basée sur

¹ Nous ne traitons pas le verbe *augmenter* dans notre recherche, puisqu'il n'est pas un mot de verticalité. Il peut désigner une spatialité de toutes orientations : dans l'expression « il faut augmenter la profondeur de la piscine », ce verbe exprime une verticalité vers le bas, alors que dans l'expression « il faut augmenter la longueur de la piscine », il désigne une spatialité horizontale.

cette orientation. Autrement dit, ses emplois propres doivent réellement satisfaire à cette sémantique pour être valables, tandis que la validité de ses emplois figurés est déterminée par les correspondances conceptuelles avec cette propriété spatiale. Par exemple, concernant la métaphore « le prix du pétrole monte », cette phrase est simplement interprétée comme une hausse de la valeur de l'huile, et la motivation conceptuelle de cet emploi métaphorique vient d'une ligne inclinée vers le haut, qui représente graphiquement cette hausse. Cet emploi métaphorique est donc valable par les correspondances conceptuelles entre cette sémantique grammaticale et les propriétés spatiales de l'extension de cette ligne vers le haut dans le graphe. Ainsi, le verbe *monter* n'est pas un mot polysémique, mais monosémique, et sa sémantique grammaticale est interprétée différemment dans ses divers emplois.

La présente recherche a pour but général d'expliquer comment les francophones perçoivent l'espace et l'expriment linguistiquement, ainsi que comment et pourquoi ils utilisent un mot de verticalité pour exprimer un concept abstrait. Ces deux questions relèvent de la sémantique lexicale, ainsi que de la sémantique cognitive.

Chacun de nos objets d'étude a plusieurs acceptions différentes, et en sémantique lexicale, un mot de verticalité est traditionnellement considéré comme polysémique. Dans ce cas, on distingue en général le sens propre et le sens figuré, comme la quasi-totalité des dictionnaires le font. Le sens propre est le sens le plus proche du sens de l'étymon (Dubois et *al.* 1999 : 384) ou le sens le plus courant, alors que le sens figuré est un changement sémantique du sens propre (Fontanier, 1977 : 57; Lyons, 1995 : 75-101; Ricœur, 1975 : 142-143). En sémantique formelle, l'analyse sémantique d'un mot polysémique se concentre principalement sur son sens propre, tout en classant ses emplois figurés comme pragmatiques, et en sémantique cognitive, l'analyse s'effectue par rapport à un sens propre considéré comme le plus central ou prototypique. Pourtant, ces approches sélectives sont discutables, car un bon nombre d'emplois figurés sont également très fréquents, de sorte qu'ils sont aussi des emplois légitimes. Par exemple, les expressions métaphoriques « la température monte / descend », « le prix grimpe / tombe » ne sont pas marginales, mais très fréquentes dans le langage quotidien des francophones, et il n'est donc pas scientifiquement pertinent de négliger ces métaphores dans l'étude sémantique de ces deux verbes. Ruhl (1989), Bouchard (1993; 1995), Victorri et Fuchs (1996), Cadiot et Lebas (2003; 2004), Desclés et ses

collaborateurs (1998; 2005) et Emirkanian (2008) adoptent une approche exhaustive dans leurs études en analysant le plus grand nombre d'emplois possibles. Bouchard (1993; 1995) affirme que si un mot a plusieurs acceptions, aucune d'entre elles ne peut être le vrai sens de ce mot, puisqu'elles ne sont que des sens contextuels. Selon ce linguiste, tous les emplois d'un mot, soit propres soit figurés, sont linguistiquement parlant égaux, et il faut donc analyser davantage les propriétés sémantiques des emplois les plus exhaustifs possibles pour purger la sémantique grammaticale, en éliminant des propriétés contextuelles ou situationnelles. Cette approche exhaustive va avec la sémantique componentielle, selon laquelle on décompose le sens d'un mot en éléments les plus primitifs possibles. Cette combinaison permet de déterminer les éléments sémantiques les plus primitifs d'un mot, communément partagés dans tous ses emplois. Jusqu'où faut-il alors décomposer les propriétés sémantiques ? Les linguistes cités ci-dessus proposent l'abstraction des primitives sémantiques, et le noyau sémantique est ainsi un concept abstrait, plus général que celui du sens propre, de manière qu'il peut s'appliquer à toutes les acceptions. La présente recherche adopte ces approches exhaustives et monosémiques pour l'analyse sémantique de nos objets d'étude, et nous essayons d'examiner leurs emplois les plus exhaustifs possibles, dont les emplois figurés, pour mieux décrire leurs propres noyaux sémantiques, c'est-à-dire leurs sémantiques grammaticales. Notre recherche adopte donc essentiellement une approche sémasiologique, en ce que nous partons du mot pour en trouver le sens. De plus, la présente recherche est une étude à la fois synchronique et diachronique, puisque nous examinons non seulement divers emplois de nos objets d'étude qui sont actuellement en usage, mais aussi leurs usages historiques pour déterminer la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques.

En sémantique cognitive, plusieurs linguistes (Langacker, Talmy, Vandeloise, etc.) ont étudié l'expression linguistique des propriétés spatiales, et leurs études se concentrent principalement sur la configuration spatiale entre la cible (l'entité localisée ou à localiser) et le site (l'entité de référence par rapport à la cible). Étant donné que nos objets d'étude expriment tous des propriétés spatiales, soit dynamiques soit statiques, dans leurs emplois propres, il est important de vérifier l'applicabilité des notions de la sémantique cognitive aux mots à l'étude. De plus, il est extrêmement fréquent d'exprimer un concept abstrait par un mot qui est généralement destiné à désigner une spatialité réelle, comme c'est le cas pour nos

objets d'étude, il est donc également primordial d'inclure de tels emplois figurés dans l'étude sémantique. Ainsi, depuis la publication de l'ouvrage de Lakoff et Johnson, *Metaphor We live by*, en 1980, la métaphore prend une place importante dans le cadre de la sémantique cognitive. Selon ces deux linguistes, la métaphore est une correspondance conceptuelle entre deux domaines différents, et elle est basée sur les expériences quotidiennes des humains. Dans leur ouvrage, ils proposent plusieurs descriptions comme les motivations conceptuelles de telles métaphores. Nous proposerons une analyse très détaillée pour décrire les motivations conceptuelles de ce type de métaphore. Pour cette analyse, nous adoptons la théorie de la métareprésentation de Sperber (1994; 1996; 2000), qui est basée sur la capacité de l'être humain à interpréter (ou exprimer) le contenu d'une représentation, la plupart des exemples métaphoriques de nos objets d'études étant des métareprésentations.

La présente recherche est composée de quatre chapitres. Dans le premier chapitre, nous soulevons d'abord des problématiques liées à l'approche théorique de la sémantique lexicale, à la description des propriétés spatiales et à la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques. Concernant la première question, nous exposons certains problèmes que pose une approche sélective, adoptée généralement en sémantique formelle, en lexicologie ou en lexicographie, ainsi qu'en sémantique cognitive. Nous présentons également des approches exhaustives et monosémiques, principalement basées sur les travaux des linguistes que nous avons cités ci-dessus. En ce qui concerne la deuxième question, nous décrivons cinq principaux concepts spatiaux, soit la cible, le site, l'orientation, la distance et la manière, qui sont souvent cités pour l'expression linguistique de diverses propriétés spatiales. Cette description est principalement basée sur les études de Talmy, de Vandeloise, et de Borillo. Quant à la troisième question, notre discussion se concentre sur les types d'interaction conceptuelle entre le métaphorisant et le métaphorisé, soit l'interaction directe et l'interaction indirecte. Nous présentons également la théorie de la métareprésentation de Sperber (1994; 1996; 1999; 2000), qui permet d'expliquer des emplois métaphoriques du type d'interaction conceptuelle indirecte. Finalement, bien qu'elle ne fasse pas partie des objectifs de notre recherche, nous discutons la distinction entre le sens littéral ou propre et le sens métaphorique pour établir la définition de la métaphore pour notre recherche. Cette définition nous permet de recenser des emplois métaphoriques des mots de verticalité. Nous présentons aussi la méthode de l'analyse conceptuelle de nos objets d'étude, ainsi que la description de notre

corpus et de nos références. Le deuxième chapitre s'occupe de l'analyse conceptuelle des adjectifs *haut* et *bas*. Nous abordons d'abord ces deux adjectifs, puisque les verbes de verticalité impliquent les propriétés conceptuelles de ces deux adjectifs. Dans le troisième chapitre, nous analysons les verbes qui expriment une orientation de bas en haut, soit *monter*, *élever*, *grimper*, *s'envoler*, et *bondir*, alors que le quatrième chapitre traite de l'analyse conceptuelle des verbes exprimant une orientation de haut en bas, soit *descendre*, *baisser*, *tomber*, *chuter*, et *dégringoler*. À la fin de l'analyse de chaque mot, nous établissons les primitives conceptuelles de sa sémantique grammaticale.

Nous osons espérer que les résultats de la présente recherche contribueront à l'avancement des connaissances sur l'expression linguistique de l'espace, la métaphorisation d'un concept concret pour l'expression d'un concept abstrait, ainsi que sur la description sémantique d'un mot.

CHAPITRE I

ÉTAT DE LA QUESTION, FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES ET MÉTHODOLOGIE

Les mots de verticalité que nous examinons dans la présente recherche sont tous traités comme polysémiques dans la quasi-totalité des dictionnaires monolingues français, dont le Trésor de la langue française (TLF), le Grand Robert de la langue française (GR), le Dictionnaire Larousse, le Lexis, le Dictionnaire de l'Académie française (DAF) et le Littré.¹ Dans ces dictionnaires, chaque sens est présenté sous une acception distincte. Pourtant, nous nous demandons si ces mots sont vraiment polysémiques ou si simplement la sémantique grammaticale de chacun de ces mots est interprétée différemment dans ses divers emplois selon les contextes concernés. Si nous prenons le dernier argument, les acceptions ne sont que des interprétations contextuelles de la sémantique grammaticale, et il faut alors exclure des propriétés contextuelles de la sémantique de ces mots, puisque ces propriétés relèvent de la pragmatique et non de la sémantique. Dans ce cas, il va de soi que ces mots ne peuvent plus être considérés comme polysémiques. En plus, si on les considère comme monosémiques, nous nous demandons également comment on peut décrire leurs sémantiques grammaticales sans parler de la verticalité, puisque leurs emplois figurés ne concernent aucunement la spatialité réelle, contrairement à leurs emplois propres. Autrement dit, leurs emplois figurés n'ont-ils vraiment aucun rapport conceptuel avec la verticalité ? Afin de développer davantage ces questions, nous abordons d'abord dans ce chapitre les problématiques liées à l'approche théorique de l'étude de la sémantique lexicale, ensuite celles liées à l'analyse des propriétés spatiales exprimées par la langue, et finalement celles liées à la description de la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques.

¹ Concernant le Trésor de la langue française, le Larousse, le Dictionnaire Larousse et le Dictionnaire de l'Académie française, nous avons consulté leur version électronique, disponible sur Internet.

1.1 Approches théoriques de l'étude de sémantique lexicale

D'après plusieurs références en sémantique lexicale (Picoche, 1977 : 70-71; Lyons : 1977 : 550-553; Victorri et Fuchs, 1996 : 12; Récanati, 1997 : 111-112; Goddard, 1998 : 18-20; Ravin et Leacock, 2000 : 2; Croft et Cruse, 2004 : 111), si deux signes linguistiques sont de même forme graphique, ces signes peuvent être homonymiques ou polysémiques, et l'homonymie et la polysémie peuvent en général se distinguer par des critères sémantiques et étymologiques. Lorsqu'il n'existe aucun élément sémantique commun entre les signifiés de ces deux signes, il s'agit d'homonymie, et deux mots homonymiques partagent accidentellement une même orthographe. Par exemple, le mot *avocat* comme professionnel du droit et le mot *avocat* comme fruit de l'avocatier sont des homonymes, car il est impossible de trouver le moindre trait sémantique commun entre ces deux lexiques. De plus, ces deux homonymes ont des étymologies différentes : selon le TLF, ils sont empruntés respectivement au latin *advocatus*, signifiant « homme dont la profession est de plaider », et à l'espagnol *abogado*, *avocado* ou *aguacate*, désignant « le fruit de l'avocatier », qui provient du mot *auacatl* en nahuatl, une langue aztèque. Dans ce cas, chaque mot est traité dans une entrée distincte dans les dictionnaires monolingues français. Par contre, si deux signes de même forme graphique partagent un élément sémantique, ces deux signes sont considérés comme polysémiques, et dans un dictionnaire, ils sont en général traités sous une même entrée.² Par exemple, si nous consultons le Petit Robert (2009), le verbe *monter* possède au moins 38 acceptions :

(4) Monter
I. verbe intransitif

1. se déplacer dans un mouvement de bas en haut;
2. se déplacer du sud vers le nord;
3. progresser dans l'échelle sociale;
4. s'élever dans l'ordre moral, intellectuel;
5. surenchérir;

² Selon Picoche (1977 : 71-72), les acceptions d'un mot polysémique peuvent aussi être traitées sous des entrées distinctes, comme le cas homonymique, et le Dictionnaire du français contemporain de Larousse (1971) et le Lexis (2009) adoptent cette approche homonymique : par exemple, *cher* comme « aimé » et *cher* comme « coûteux » sont présentés dans deux entrées distinctes. Mais un tel traitement est très limité dans ces deux dictionnaires, et la plupart des mots polysémiques, incluant nos objets d'étude, ont leurs subdivisions. Nous excluons donc l'approche homonymique de notre recherche.

6. augmenter la mise;
7. mettre une carte supérieure
8. s'élever dans l'air, dans l'espace;
9. émaner des choses (sons, odeurs, impressions);
10. apparaître un point élevé du corps, du visage (phénomènes physiologiques, émotions);
11. s'élever en pente;
12. s'étendre jusqu'à une certaine hauteur;
13. gagner en hauteur;
14. progresser, s'étendre vers le haut (fluides);
15. s'emporter (personnes);
16. se dit de la mer, des rivières, dont le niveau gagne en hauteur;
17. aller du grave à l'aigu (musique);
18. la discussion tourne à la dispute;
19. aller en augmentant (prix, loyer);
20. atteindre un total (montant);

II. verbe transitif

21. parcourir en s'élevant, en se dirigeant vers le haut;
22. chanter ou jouer une gamme du son le plus bas au plus aigu;
23. être sur un animal;
24. couvrir une femelle, en parlant du cheval et d'autres quadrupèdes;
25. porter, mettre en haut;
26. porter, mettre plus haut, à un niveau plus élevé;
27. mettre un instrument musical à un ton plus élevé;
28. mettre en état de fonctionner, de servir, en assemblant les différentes parties;
29. préparer la représentation d'une pièce de théâtre;
30. fournir, pourvoir de tout ce qui est nécessaire;
31. fixer définitivement;
32. posséder un gros membre viril;

III. verbe pronominal

33. se pourvoir;
34. s'installer;
35. s'exciter;
36. se mettre en colère;
37. s'élever à un total
38. s'exalter, se faire des idées, des illusions.

Face à ces variations sémantiques, nous pouvons poser les questions suivantes : existe-il un trait sémantique commun parmi ces acceptions, et si oui, comment peut-on le déterminer ? Au-delà l'intuition linguistique des locuteurs natifs, il est en effet indispensable d'adopter des moyens scientifiques propres à cette analyse sémantique. D'après notre lecture de Picoche

(1977 : 69-89), de Bouchard (1993 : 50-52), de Victorri et Fuchs (1996 : 46-53), de Cruse (2004 : 93-99) et de Koskela et Murphy (2010 : 577-579), l'analyse sémantique d'un tel mot polysémique peut s'effectuer avec trois grands moyens de description. D'abord, on décompose les propriétés sémantiques de chaque acception en traits sémantiques, cette décomposition se pratiquant principalement dans le cadre de la sémantique componentielle. Ensuite, on peut faire cette analyse en choisissant une acception comme le sens de base, puis on décrit les liens sémantiques à partir de cette acception vers les autres, considérées comme des dérivations sémantiques de ce sens central. Nous classons ce moyen comme « approche sélective ». Enfin, le troisième mode est contraire à ce moyen sélectif, et il consiste à décrire son noyau sémantique, qui est communément partagé dans ses diverses acceptations, en considérant toutes les acceptations comme égales au point de vue linguistique. Nous qualifions ce mode d'« approche exhaustive ». La présente recherche adopte la sémantique componentielle et l'approche exhaustive, car nous croyons que ces deux moyens sont les plus aptes pour déterminer la sémantique grammaticale de nos objets d'étude.

1.1.1 Sémantique componentielle : primitives sémantiques

L'idée principale de la sémantique componentielle est que le sens d'un mot est constitué des unités sémantiquement plus minimales ou plus élémentaires, appelées sèmes, composants sémantiques, traits sémantiques ou primitives sémantiques (Victorri et Fuchs, 1996 : 46; Dubois et *al.*, 1999 : 102; Cruse, 2004 : 95). Autrement dit, pour analyser le sens d'un mot, on le décompose en petits éléments sémantiques. Dans la présente recherche, nous appelons ces éléments « primitives sémantiques ». Depuis sa fondation par Hjelmslev (1961),³ cette sémantique est principalement pratiquée chez les structuralistes, et elle est encore très couramment utilisée dans les études de sémantique lexicale (Goddard, 1998 : 9-10; Cruse, 2004 : 95; 235). Nous croyons que la sémantique componentielle est scientifiquement apte à la présente recherche pour trois raisons. Premièrement, l'analyse componentielle permet de distinguer la polysémie de l'homonymie plus précisément au plan sémantique, comme c'est

³ Selon Cruse (2004 : 95), ce linguiste danois a introduit pour la première fois la notion de réduction du sens d'un mot à la linguistique moderne. Dans son ouvrage *Prolegomena to a theory of language* (1961 : 41-47), Hjelmslev souligne que, comme le système phonétique d'une langue peut se réduire en nombre limité de phonèmes, le sens d'un signe linguistique doit être réductible en nombre limité de parties, appelées « figures ».

le cas respectivement dans les exemples suivants :⁴

- (5-1) femme = [humain] [du sexe féminin],
par opposition à « homme », dans l'expression « L'égalité entre les hommes et les femmes doit être assurée dans tous les domaines »;⁵
- (5-2) femme = [humain] [du sexe féminin] [pubère],
par rapport à la puberté, dans l'expression « On me consulta lorsqu'elle avait douze ans. Je constatai qu'elle était femme déjà et harcelée sans repos par des désirs d'amour »;⁶
- (5-3) femme = [humain] [du sexe féminin] [adulte],
par opposition à « fille », dans l'expression « L'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme »;⁷
- (5-4) femme = [humain] [du sexe féminin] [marié],
comme « épouse », dans l'expression « Ce golfeur divorce avec sa femme »;
- (6-1) avocat = [humain] [qui défend] [les intérêts juridiques] [de quelqu'un],
dans l'expression « Cette actrice a congédié son avocat »;
- (6-2) avocat = [fruit] [de l'avocatier],
dans l'expression « J'ai mangé une salade à l'avocat ».

Par ces décompositions sémantiques, on peut en effet déterminer que les exemples en (5) sont des mots polysémiques, car ces trois mots partagent deux éléments sémantiques, [être humain] et [du sexe féminin], alors que les exemples en (6) sont des mots homonymiques, puisqu'ils ne partagent aucun élément sémantique.

Deuxièmement, la sémantique componentielle permet de déterminer la sémantique grammaticale (SG) d'un mot polysémique et de décrire ses sens contextuels (SC), c'est-à-dire ses acceptions, à partir de ce noyau sémantique. Concernant les exemples en (5), nous croyons que leur sémantique grammaticale est « humain du sexe féminin », soit le sens (5-1), car ce sens est communément partagé dans ces différentes acceptions. Par contre, les sens

⁴ Ces décompositions sont nos propositions d'après la synthèse des acceptions de *femme* et d'*avocat* présentées dans le TLF et le PR (2009). Afin de cerner le sens de ces mots seuls, nous avons exclu leurs mots composés, comme « femme au foyer » et « avocat du diable ».

⁵ http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions-france_830/droits-homme_1048/droits-femmes_4938/protoger-les-droits-femmes_18684/egalite-entre-les-hommes-les-femmes-dans-droit-communautaire_60440.html

⁶ Cet exemple est extrait de l'entrée « femme » dans le TLF.

⁷ Cet exemple est extrait de l'entrée « femme » dans le TLF.

(5-2), (5-3) et (5-4) sont des sens contextuels par l'ajout d'un élément contextuel, respectivement par rapport à « la croissance corporelle », « l'âge » ou « l'état civil ». Ainsi, il est possible de décrire les acceptions du mot *femme* à partir de sa sémantique grammaticale comme suit :⁸

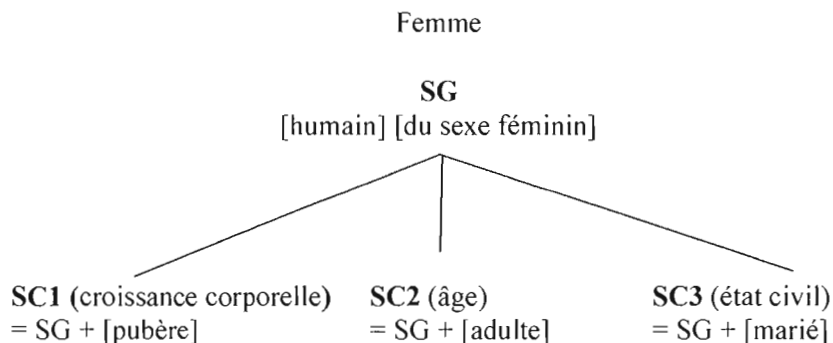


Figure 1.1

Étant donné que nos objets d'étude sont également décomposables en primitives sémantiques, nous croyons qu'il est possible de purger leurs sémantiques grammaticales par la décomposition sémantique de leurs acceptions.

Troisièmement, par l'analyse componentielle, on peut déterminer la différence sémantique parmi des lexiques sémantiquement liés, comme c'est le cas dans les mots anglais suivants, qui sont couramment utilisés par des linguistes à cette fin (Finch, 2005 : 148-149) :

(7-1) *bachelor* = [human] [male] [adult] [unmarried];

(7-2) *spinster* = [human] [female] [adult] [unmarried];

(7-3) *wife* = [human] [female] [adult] [married].

D'après ces décompositions, le mot *bachelor* est sémantiquement différent du mot *spinster* par la différence de sexe, et ce dernier se distingue du mot *wife* par la différence de l'état civil. Nous croyons que cette analyse s'applique également à nos objets d'études. Par exemple, si on décompose les sens des verbes *monter*, *descendre* et *tomber*, comme dans les exemples en

⁸ Cette description est notre proposition.

(8), les deux premiers verbes se distinguent par les deux directions opposées de l'orientation verticale, alors que les deux derniers sont sémantiquement distincts par la manière d'orientation :

(8-1) monter = [orienter] [cible][vers haut];

(8-2) descendre = [orienter] [cible] [vers bas];

(8-3) tomber = [orienter] [cible] [vers bas] [avec un grand degré de verticalité] [sur une distance significative].

Dans les chapitres II, III et IV, nous tentons de décomposer ainsi nos objets d'études afin de décrire leurs sémantiques grammaticales distinctes.

Selon Jackendoff (1983 : 113-114), il existe deux difficultés liées à la décomposition sémantique. D'une part, il est difficile d'appliquer cette méthode à certains mots, par exemple les mots de couleur : si on essaye de décomposer le sens du mot *rouge*, on obtient immédiatement « couleur » comme un sème, mais après cette décomposition, il n'est pas évident d'obtenir d'autres sèmes qui permettent de distinguer cette couleur des autres couleurs. D'autre part, souvent, la décomposition n'est pas exhaustive, de sorte que certains composants restent à analyser davantage. Pour expliquer ce problème, Jackendoff cite la décomposition du verbe anglais *kill*, comme dans l'exemple suivant :

(9) *kill* = [*cause*] [*become*] [*not*] [*alive*].

Selon lui, les composants [*become*] et [*not*] peuvent être considérés comme primitives, mais les composants [*cause*] et [*alive*] ne le sont pas (1983 : 113 ; 2002 : 337-338). Il qualifie « *cause* » comme un concept complexe, bien que ce mot soit couramment utilisé comme une primitive dans un grand nombre des études de la sémantique lexicale. Le mot « *causing* » signifie une situation dans laquelle l'antagoniste réussit à opposer la résistance de l'agoniste : la phrase « *Beth broke the window* » peut être paraphrasée comme « *Beth caused the window to break* », et dans ce cas, « *Beth* » et « *the window* » sont respectivement l'antagoniste et l'agoniste (Jackendoff, 2002 : 336-337). Concernant le composant *alive*, peut-on le décomposer davantage ou doit-on l'accepter comme primitive? Sans donner d'explications détaillées, Jackendoff (2002 : 338) mentionne simplement que cette question est « un

problème de « compléteurs » (*problem of completers*) ».⁹ De plus, on peut causer que quelqu'un devient non vivant lentement pendant un certain temps, par exemple en lui tirant des coups de feu pendant deux jours, mais il n'est pas possible de tuer quelqu'un pendant deux jours (Jackendoff, 1983 : 113). Cette décomposition est donc incomplète, et il faut une analyse plus exhaustive pour décrire les primitives sémantiques de ce verbe. Pourtant, Jackendoff affirme que, malgré ces difficultés, les lexiques ont bien des décompositions sémantiques, de sorte que la décomposition sémantique est essentielle et pratique pour l'analyse de la sémantique lexicale (1983 : 127; 2002 : 339).

Alors, si le sens d'un mot se constitue de plusieurs primitives sémantiques, jusqu'à quel point faut-il le décomposer ? En fait, quelle est la nature des primitives sémantiques ? Selon Saussure (1995 : 98-99), le signe linguistique est une entité psychique qui unit intimement un concept et une image acoustique, soit respectivement le signifié et le signifiant. Par exemple, le mot latin *arbor*, soit arbre, est un signe linguistique qui unit ces deux éléments comme dans la Figure 1.2.

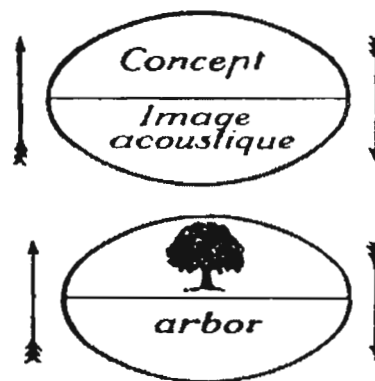


Figure 1.2

⁹ Laurence et Margolis (1999 : 59) décrivent le problème de « compléteurs » ainsi : si les définitions incomplètes deviennent complètes, la théorie néoclassique du concept comprend tous les problèmes liés à la théorie classique du concept. En revanche, si les définitions restent incomplètes, la théorie néoclassique ne tient pas compte de la détermination de référence. D'après la théorie néoclassique, la plupart des concepts, particulièrement les concepts lexicaux, sont des représentations mentales structurées qui encodent des définitions incomplètes, c'est-à-dire des conditions nécessaires pour leur application (1999 : 54). Par contre, selon la théorie classique, la plupart des concepts, particulièrement les concepts lexicaux, sont des représentations mentales structurées qui encodent l'ensemble des conditions nécessaires et suffisantes pour leur application, si c'est possible, en termes sensoriels ou perceptifs (1999 : 10).

Ainsi, ce mot latin, soit le signifiant graphique, porte le concept « arbre », qui est le signifié ou le sens de ce mot. D'après cette description de Saussure, le sens d'un mot est naturellement conceptuel, et il va en effet de soi que ses primitives sémantiques sont également conceptuelles.

Depuis Saussure, plusieurs linguistes (Chomsky, Jackendoff, Lakoff, Langacker, Wierzbicka, etc.) ont développé leurs propres théories conceptuelles pour décrire la structure sémantique de la langue naturelle, et selon ces théories, le sens d'un mot se constitue de concepts structurés qui sont représentés dans l'esprit du locuteur lorsqu'il utilise ce mot (Goddard, 1998 : 7). Cette position correspond exactement à l'aspect conceptuel (ou le signifié) du signe décrit par Saussure. Les cognitivistes, comme Lakoff et Langacker, prétendent que les humains acquièrent et construisent des concepts par l'expérience, tandis que Chomsky, Jackendoff et Wierzbicka affirment que les concepts les plus simples sont des propriétés naturelles ou innées de l'esprit humain, qui sont activées par l'expérience (Goddard, 1998 : 8).

Par exemple, Jackendoff (1983 : 95; 2002 : 123) souligne que la structure sémantique est la structure conceptuelle, car malgré le fait que la première, qui concerne la langue, se distingue traditionnellement de la dernière, qui concerne les aspects non linguistiques ou pragmatiques, il reste que les deux structures fonctionnent au même niveau de représentation mentale. Adoptant une classification ontologique, il propose les concepts suivants comme éléments de base qui participent à la structure sémantique : chose (*thing*), endroit (*place*), direction (*direction*), action (*action*), événement (*event*), manière (*manner*), quantité (*amount*), état (*state*), chemin (*path*) et propriété (*property*) (Jackendoff, 1983 : 50,68; 1990 : 22). De plus, ces concepts de base, appelés « constituants conceptuels (*conceptual constituents*) », sont structurés par les « fonctions conceptuelles (*conceptual functions*) », et, par exemple, pour exprimer une propriété spatiale, ils sont combinés avec plusieurs fonctions conceptuelles comme aller (*go*), rester (*stay*), être (*be*), orienter (*orient*), à (*to*), de (*from*), par (*via*), vers (*toward*), sur (*on*), vers le haut (*upward*), dans (*in*), etc. (Jackendoff, 1990 : 43-50). Par exemple, utilisant ces éléments conceptuels, Jackendoff (1985) décrit la structure conceptuelle (ou sémantique) du verbe *climb*, comme dans la Figure 1.3.

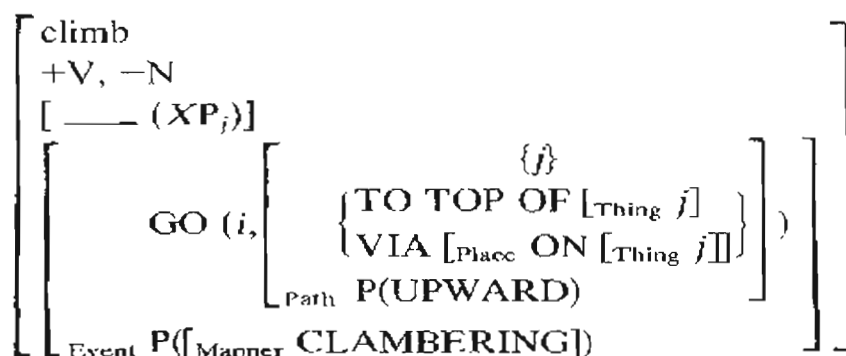


Figure 1.3

Ainsi, la sémantique de l'exemple (10) peut être représentée comme dans la Figure 1.4 :

(10) *Bill climbed the ladder.*

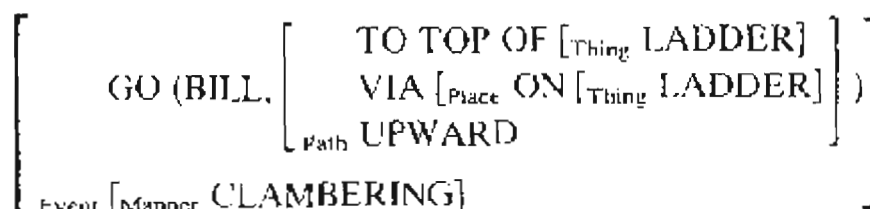


Figure 1.4

Selon ces analyses, on peut savoir que la sémantique de ce verbe se constitue des primitives « GO », « TO TOP OF », « VIA », « UPWARD » et « CLAMBERING (rampant) ».

Wierzbicka (1996 : 22-24) et Goddard (1998 : 64-68) critiquent l'usage de ces formules mathématiques comme métalangages pour la description lexicale, puisqu'un tel métalangage artificiel est souvent si abstrait que son usage peut provoquer une obscurité sémantique quand on essaye de le comprendre en langue naturelle. Selon ces deux linguistes, étant donné qu'il a pour fonction de décrire le sens d'un mot, le métalangage sémantique doit être intelligible comme une langue naturelle, et l'analyse sémantique d'un mot doit donc être effectuée et testée seulement en langue naturelle. Wierzbicka (1972; 1996 : 35-111) propose alors les primitives sémantiques suivantes comme métalangages sémantiques naturels :

- (11) Substantifs : I, YOU, SOMEONE, SOMETHING, PEOPLE;
 Déterminatifs : THIS, THE SAME, OTHER, SOME;
 Quantificateurs : ONE, TWO, SOME, MANY (MUCH), ALL, MORE;
 Prédicats mentaux : THINK, KNOW, WANT, FEEL, SEE, HEAR;
 Parole : SAY, WORD;
 Action et événement : DO, HAPPEN,
 Évaluateurs : GOOD, BAD;
 Descripteurs : BIG, SMALL;
 Temps : WHEN, BEFORE, AFTER, A LONG TIME, A SHORT TIME,
 FOR SOME TIME, NOW;
 Espace : WHERE, UNDER, ABOVE, BELOW, FAR, NEAR, SIDE, INSIDE,
 HERE;
 Partonomie : PART (OF);
 Taxonomie : KIND (OF);
 Métaprédicats : NOT, CAN, VERY;
 Lien causal : IF, BECAUSE; LIKE;
 Mouvement : MOVE;
 Existence : BE (THERE IS / THERE ARE);
 Vie : LIVE;
 Imagination : IF...WOULD;
 Possibilité : CAN, MAYBE;
 Augmentateur : MORE;
 Intensificateur : VERY;
 Similarité : LIKE.

Selon Wierzbicka (1996 : 9-24), ces primitives sont les plus petites unités conceptuelles en ce qu'elles ne peuvent pas être définissables, ou décomposables. Elles sont donc considérées comme universelles et servent à décrire le sens d'un mot. Par exemple, critiquant les analyses de Jackendoff dans les Figures 1.3 et 1.4, cette linguiste (1996 : 167) propose la structure sémantique suivante du verbe *climb* :

- (12) *X climbed ... =*
 sometimes in some places
 if people want to move upwards
 they have to move both their legs and their arms
 X moved like people move at those times in such places.

Nous pensons que les primitives de Jackendoff et de Wierzbicka liées à l'espace sont en effet applicables à la description sémantique de nos objets d'études, et cependant, nous remarquons trois problèmes dans leurs analyses ci-dessus. D'abord, nous croyons que certaines primitives ne sont pas définitives. Par exemple, le verbe anglais *go* n'exprime pas

uniquement le déplacement : il peut également exprimer d'autres propriétés spatiales, comme une extension dynamique ou statique, ainsi que des propriétés abstraites, comme une harmonie entre deux entités ou la fonction d'une entité, etc. Ainsi, cette primitive n'est pas définitive, et elle reste encore à analyser et à décomposer au niveau sémantique. Bouchard (1993; 1995) analyse en détail la sémantique du verbe « aller », étant généralement considéré comme un équivalent au verbe anglais *go*, afin de décrire sa sémantique grammaticale. Nous croyons que son analyse est pertinente pour régler ce problème et nous la discuterons davantage dans la section 1.1.3.4. De plus, les primitives de Jackendoff et de Wierzbicka ne sont pas exhaustives pour décrire entièrement une propriété spatiale. Par exemple, concernant l'analyse de Wierzbicka, la sémantique de *climb* n'est pas décrite exclusivement par les primitives sémantiques proposées, mais les éléments suivants y sont ajoutés : « *sometimes* », « *someplace* », « *upward* », « *have to* » et « *legs and arms* ». Les primitives spatiales doivent donc être complétées par d'autres éléments, comme la rapidité, l'orientation verticale, vers le haut, vers le bas, etc., à moins que ces éléments additionnels puissent être exhaustivement décrits par leurs primitives. Nous allons discuter en détail cette question dans la section 1.2. Enfin, les descriptions sémantiques du verbe *climb* par ces deux linguistes ne sont pas définitives car elles ne sont que des résultats partiels d'analyses ne prenant en compte une seule acception, celle du déplacement vers le haut. En fait, selon le dictionnaire Oxford,¹⁰ ce verbe exprime d'autres propriétés, comme le déplacement vers le bas, l'extension dynamique vers le haut, l'extension statique vers le haut, la hausse de la valeur, la hausse du classement, etc. Étant donné que nos objets d'étude expriment tous plusieurs propriétés, tant spatiales qu'abstraites, il est donc difficile à appliquer ces descriptions partielles de Jackendoff et de Wierzbicka à décrire les primitives de leurs sémantiques grammaticales. Nous allons discuter davantage ce problème méthodologique dans la section 1.1.2.3 et proposer une approche plus convenable pour notre recherche dans la section 1.1.3.

Les primitives sémantiques doivent-elles rester dans les connaissances linguistiques ou inclure aussi des connaissances extralinguistiques ? Certains linguistes prétendent qu'il faut décrire le sens d'un mot avec des connaissances linguistiques, tout en excluant des

¹⁰ Nous avons consulté sa version électronique : <http://oxforddictionaries.com>.

connaissances encyclopédiques ou extralinguistiques, puisque les premières sont partagées par tous les locuteurs natifs d'une langue et que les dernières ne le sont pas (Goddard, 1998 : 14). En fait, il est difficile d'établir une frontière claire entre les connaissances linguistiques et les connaissances encyclopédiques, puisque la nature du sens lexical est essentiellement conceptuelle. Nous pensons que si un concept extralinguistique est communément partagé dans une communauté linguistique, ce concept mérite d'être incorporé dans les primitives de la sémantique grammaticale de ce mot.

Les primitives sémantiques sont-elles universelles à travers les langues ? Bien que plusieurs sémanticiens (Jackendoff, Wierzbicka, Goddard, Pottier, etc.) affirment que oui, nous acquiesçons pour le moment avec la position de Hjelmslev, selon qui chaque langue ayant un système unique, il faut d'abord décrire les primitives propres à la construction sémantique de ses unités lexicales (Cruse, 2004 : 95). Dans ce cadre épistémologique, nous tentons de décrire d'abord les primitives sémantiques participant à la sémantique grammaticale de nos objets d'étude, qui seront communément acceptables chez les francophones.

1.1.2 Approche sélective à la sémantique

L'approche sélective à la sémantique lexicale consiste à choisir un des sens d'un mot donné comme le sens de base. Les autres sens sont alors décrits par rapport au sens sélectionné. Selon cette approche, ce dernier est le sens central du mot, alors que les autres sont considérés comme marginaux, figurés ou périphériques. La sémantique formelle, la lexicologie ou la lexicographie traditionnelle et la sémantique cognitive (Langacker, Lakoff, Talmy, Kleiber, etc.) adoptent cette approche dans la description de la sémantique lexicale.

1.1.2.1 Sémantique formelle

La sémantique formelle, appelée aussi sémantique logique ou sémantique vériconditionnelle, est basée sur la relation logique entre les conditions de vérité de l'énoncé et les propriétés ontologiques du référent (Lyons, 1995 : 146-149; Goddard, 1998 : 7; Houdé et *al.*, 2003 : 405; Recanati, 2004 : 2; Finch, 2005 : 175). Les sémanticiens formels définissent ainsi le concept du sens en terme de vérité, et un énoncé peut être vrai ou faux par rapport au monde réel que cet énoncé exprime (Goddard, 1998 : 37). Ils adoptent généralement une approche

sélective dans leurs études de sémantique lexicale. Dans ce cadre théorique, le mot *canard* a un seul sens, soit l'oiseau aquatique palmipède, et ce sens est littéral et vrai si et seulement si ce mot réfère à cet oiseau. Par contre, les autres acceptions, comme la viande de cet oiseau, la fausse note, la fausse nouvelle, etc., sont des sens figurés, parce que ce mot ne réfère pas à cet oiseau dans ces acceptions.

Selon la sémantique formelle, seuls les sens littéraux relèvent donc de la sémantique, alors que les sens figurés font partie de la pragmatique, étant considérés comme des contradictions ou des anomalies sémantiques. La sémantique formelle est critiquée pour cette approche très limitée et sélective et surtout pour sa capacité faible à décrire la sémantique lexicale (Houdé et al., 2003 : 405), de sorte qu'elle décrit seulement la sémantique de l'emploi littéral d'un mot en traitant ses autres emplois en pragmatique. Ainsi, la sémantique formelle considère la polysémie comme un phénomène marginal. Pourtant, cette position est discutable : étant omniprésente dans toutes les langues, la polysémie est un mécanisme puissant d'évolution des langues (Victorri et Fuchs, 1996 : 16-17).

En ce qui concerne nos objets d'étude, nous croyons que leurs emplois figurés sont aussi légitimes et linguistiquement pertinents que leurs emplois littéraux au plan sémantique et qu'il faut les inclure dans l'étude sémantique. Un grand nombre des emplois figurés de *monter* sont si courants dans notre langue que ces usages n'ont pas d'effet rhétorique ou poétique, et ils ne doivent pas être considérés comme des emplois marginaux de ce verbe. De plus, de nombreux termes spécialisés sont métaphoriques, et ces termes métaphoriques n'ont rien à voir avec l'expression poétique. En terminologie, une discipline appliquée de la linguistique qui s'occupe particulièrement de la représentation linguistique des concepts spécialisés (Cabré, 1998 : 71), la métaphore joue plutôt un rôle important dans la représentation linguistique et la communication de concepts spécialisés (Sager, 1990 : 72; Kocourek, 1991 : 169-171; Meyer et al., 1997 : 1; Temmerman, 2000 : 156-159). Bref, les emplois figurés d'un mot méritent aussi d'être analysés au niveau sémantique.

1.1.2.2 Lexicologie et lexicographie

Les lexicologues et les lexicographes adoptent également une approche sélective en distinguant le sens propre d'un lexème du sens figuré, et ils considèrent ce dernier comme un

changement, une extension, ou un élargissement sémantique du premier. Selon le TLF, le sens propre constitue la propriété fondamentale du mot en se référant à la nature de l'objet auquel le mot s'applique,¹¹ alors que le sens figuré est la signification seconde prise sous l'effet d'une figure de signification, c'est-à-dire une force d'expression qui implique un changement de sens des mots, par exemple la métonymie, la métaphore, la synecdoque.¹² Cette distinction est essentiellement basée sur l'usage historique d'un lexique, soit la diachronie, plutôt que sur les aspects synchroniques. Par exemple, une métaphore peut être utilisée comme une création rhétorique, vivante et individuelle sur le plan synchronique, et dans ce cas, cette métaphore ne peut pas être lexicalisée (Picoche, 1977 : 87). Par contre, au plan diachronique, si un sens métaphorique devient habituel et banal, c'est-à-dire communément admis dans la communauté linguistique, il est considéré comme un lexème, et dans un dictionnaire, il est traité en général sous l'entrée de son sens propre, mais dans une acception différente (Picoche, 1977 : 87; Niklas-Salminen, 1997 : 151). Picoche (1977 : 86) souligne ainsi l'évolution sémantique d'un lexique par rapport aux aspects diachroniques : « les mots ont une date de première apparition; ils connaissent des périodes d'emploi plus ou moins généralisé; leur sens évolue, se diversifie ou au contraire se simplifie ». Depuis leur première apparition, la plupart des mots subissent ainsi des changements sémantiques et deviennent polysémiques avec le temps (Tournier, 2004 : 127-128).

En ce qui concerne le verbe *monter*, selon le TLF, sa première apparition est enregistrée à la fin du X^e siècle pour exprimer « se déplacer dans un mouvement de bas en haut, se transporter vers un lieu plus haut que celui où l'on était, s'y placer », et ce premier emploi concerne essentiellement la verticalité réelle. Cette propriété spatiale est généralement considérée comme le sens de base de ce verbe, et les autres sens sont traités comme des changements sémantiques de ce premier sens. D'après notre observation des acceptions et des exemples de *monter* dans le TLF et le GR, le critère de la distinction entre les sens propres et les sens figurés est basée sur la verticalité réelle : si un emploi de *monter* concerne cette propriété spatiale, cet emploi est considéré comme propre, sinon, il s'agit d'un emploi figuré.

¹¹ Voir l'entrée « propre ».

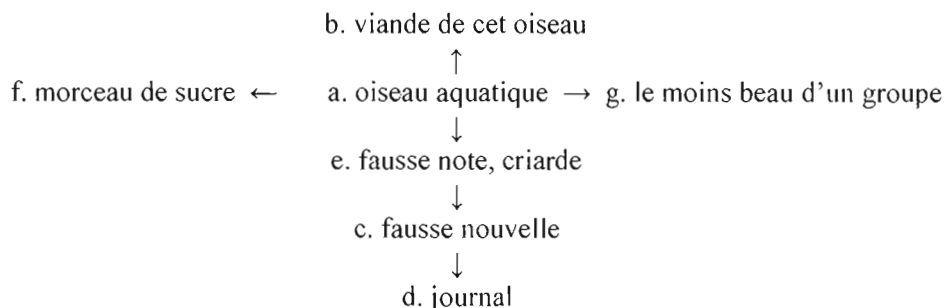
¹² Voir les entrées « figuré » et « figure ».

En lexicologie, le phénomène de changement sémantique est ainsi considéré comme un processus très productif de la création lexicale (Tournier, 2004 : 128). Surtout, la métaphore joue un rôle important dans la création lexicale, puisque de nombreux sens figurés ne sont que des métaphores usées (Dubois et *al.*, 1999 : 302). Nous croyons que cette approche polysémique repose sur la principale préoccupation lexicologique qui consiste à décrire la signification d'une unité lexicale propre au contexte de son emploi pour éviter l'ambiguïté sémantique. Ainsi, dans un dictionnaire, la sémantique d'un mot polysémique est généralement présentée sous des acceptions différentes, en combinaison avec leurs contextes. Les acceptions sont donc des sens contextuels lexicalisés. D'un point de vue « proprement sémantique », cette approche introduit ainsi des propriétés contextuelles à la description sémantique, et elle n'est donc pas compatible pour la présente recherche. Nous croyons que chaque lexème a un seul sens mais des emplois différents, et que si un lexème est considéré comme polysémique, c'est simplement parce que son noyau sémantique est interprété différemment selon ses divers contextes.

1.1.2.3 Sémantique cognitive : approche prototypique

La sémantique cognitive rapporte tous les phénomènes linguistiques à des opérations mentales (Houdé et *al.*, 2003 : 406), et, selon cette approche, la langue reflète un processus d'organisation des propriétés conceptuelles de l'esprit humain (Nyckees, 1998 : 16; Finch, 2005 : 146). Basée sur la théorie de la ressemblance de famille de Wittgenstein et la théorie du prototype de Rosch (Nyckees, 1998 : 325-327; Croft et Cruse, 2004 : 77-81), la sémantique cognitive s'occupe de la signification d'un mot selon le principe « type / occurrence », qui permet de distinguer sa signification canonique, ou prototypique (type) et ses variations contextuelles (occurrences) (Houdé et *al.*, 2003 : 441; Delbecque, 2006 : 55-56). Les différents sens d'un mot polysémique sont alors liés à un sens prototypique, et l'analyse sémantique de ce mot se fait à partir de son sens prototypique (Victorri et Fuchs, 1996 : 49; Koskela et Murphy, 2010 : 579).

Dans son ouvrage *Linguistique cognitive*, Delbecque (2006 : 55-59) présente le réseau radial des sens du mot *canard* pour expliquer cette description sémantique, comme dans le Tableau 1.1.

Tableau 1.1 Réseau radial des sens du mot *canard*

Parmi ces différents sens, le sens central ou prototypique de ce mot pourrait être « oiseau aquatique », et les autres sens sont considérés comme des extensions sémantiques de ce sens central (Delbecque : 2006 : 56). L'auteure (2006 : 54-55) explique trois méthodes différentes pour choisir le sens prototypique d'un mot :

« on peut s'interroger sur le sens particulier qui vient en premier à l'esprit quand nous évoquons un mot [...]; on peut procéder à un calcul statistique à partir d'une collection de textes afin de savoir dans quel sens un mot est employé le plus souvent [...]; finalement, on peut essayer de dégager le sens qui se trouve à la base des autres sens et qui éclaire donc ces autres sens, et cette méthode est basée sur l'évolution historique de la signification d'un mot. »

Concernant le sens prototypique de *canard*, bien que Delbecque ne l'explique pas, nous pensons qu'il est choisi selon la première méthode, plutôt que selon les autres.¹³ Partant de ce sens prototypique, le sens b est une métonymie, car la viande fait partie de l'oiseau, et les autres sens sont des métaphores, parce que leurs référents ne sont pas dans le domaine de l'animal. Ainsi, la sémantique cognitive adopte essentiellement une approche sélective dans la description de la sémantique lexicale. En français, Kleiber (1990; 1999) et Moriceau (2003) adoptent cette approche de la sémantique cognitive dans leurs études de sémantique lexicale.¹⁴

¹³ Selon le TLF et le DHLF (1992 : 336), le mot *canard* est d'abord apparu en 1199 pour surnommer un homme réputé bavard, et ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle que ce mot commence à désigner l'oiseau aquatique.

¹⁴ Par exemple, Moriceau analyse la sémantique de divers emplois des verbes *monter*, *grimper*, *gravir*, *décoller*, *descendre*, *tomber*, *plonger*, *couler*, *avancer*, *progresser*, *pousser*, *glisser* ou *reculer* par rapport au sens de déplacement, qu'elle considère comme le sens prototypique.

Pourtant, cette approche contient deux problèmes méthodologiques. D'une part, le critère de choix du sens prototypique est ambigu et contestable dans beaucoup de cas. Par exemple, selon le PR (2010), la préposition « à » exprime quatre propriétés différentes : « introduisant un objet indirect; marquant des rapports de direction; marquant des rapports de position; et marquant la manière d'être ou d'agir ». Dans ce cas, il est difficile de choisir le sens prototypique parmi ces quatre sens. En fait, toutes nos références qui s'occupent du sens prototypique d'un mot ne donnent aucune information sur le critère de cette sélection. D'autre part, l'approche prototypique peut amener à une étude sémantique partielle au profit des emplois prototypiques. Bouchard (1993 : 50-52; 1995 : 52-53) souligne que si une étude sémantique adopte une telle approche sélective, elle pourrait se concentrer principalement sur les emplois prototypiques en éliminant d'autres emplois empiriquement pertinents et cruciaux au plan sémantique. Reprenons les descriptions de Jackendoff (1985) concernant *climb* pour discuter davantage cette question.

- (13-1) *Bill climbed the ladder;*
- (13-2) *The train climbed the mountain;*
- (13-3) *Bill climbed down the ladder;*
- (13-4) *?? The train climbed down the mountain.*

L'exemple (13-1) satisfait toutes ces conditions conceptuelles, comme nous l'avons démontré dans la Figure 1.4, alors que les exemples (13-2), (13-3) et (13-4) ne le font pas entièrement. L'exemple (13-2) ne satisfait pas la condition « *CLAMBERING* », tandis que l'exemple (13-3) viole la condition « *UPWARD* ». Cependant, Jackendoff (1985, 286-291; 1990 : 35-37; 2002 : 355-356) affirme que malgré ces violations conceptuelles, ces deux exemples sont des emplois légitimes de *climb* selon le principe de *Preference Rule Systems*, basé sur la théorie des ressemblances de famille et sur la théorie du prototype. D'après ce sémanticien (1985 : 287), ce système est l'ensemble des traits ou des conditions sur le jugement d'un emploi lexical, et la présence d'une condition est suffisante pour un jugement positif. Plus un emploi satisfait aux conditions, plus le jugement de cet emploi est positif, jusqu'à l'emploi stéréotypique. Cependant, aucune d'entre elles n'est une condition nécessaire, et chaque condition est sujette à l'exception, comme c'est le cas dans les exemples (13-2) et (13-3). Ces deux exemples violent seulement une condition, soit respectivement « *CLAMBERING* »

et « *UPWARD* », alors qu'ils satisfont à toutes les autres conditions. Par contre, moins un emploi satisfait aux conditions, plus le jugement est négatif, comme c'est le cas dans l'exemple (13-4). Cet exemple viole les deux conditions « *UPWARD* » et « *CLAMBERING* », et pour cette raison, il est considéré comme bizarre.

Cependant, nous croyons que cette analyse de Jackendoff est discutable. Premièrement, concernant l'exemple (13-2), nous croyons que cet exemple satisfait bel et bien à la condition « *CLAMBERING* ». Selon le dictionnaire Oxford, le verbe *clamber* exprime « *climb or move in an awkward and laborious way* ». Si un train se déplace vers le haut de la montagne, en général, son déplacement est lent, et il nécessite plus d'énergie. Ces manières de déplacement correspondent en effet à la condition « *CLAMBERING* ». Si un train puissant se déplace rapidement vers le haut de la montagne, ce déplacement ne peut pas être exprimé par *climb* (Wierzbicka, 1996 : 166), comme dans l'exemple suivant :

(14) **The train climbed rapidly the mountain.*

Cet exemple est impossible, puisque les propriétés de ce déplacement ne correspondent pas à la condition « *CLAMBERING* ».

Deuxièmement, si ce verbe peut être combiné avec « *DOWN* », cette combinaison exprime effectivement un déplacement vers le bas, et ce déplacement est totalement incompatible avec la condition « *UPWARD* ». Si *climb* peut désigner malgré tout ces deux déplacements verticalement opposés, soit deux concepts opposés, grâce au principe de « *Preference Rule System* », il n'est pas clair pourquoi il ne serait pas également possible de désigner en anglais « un homme adulte qui n'est pas marié » par *spinster* ou « une femme adulte qui n'est pas mariée », par *bachelor*. Dans les deux cas, les deux mots satisfont aux conditions « adulte » et « non marié », mais le premier et le dernier violent respectivement les conditions « homme » et « femme », qui sont des concepts opposés. En fait, ces deux désignations sont impossibles, et le principe de *Preference Rule System* ne marche pas dans ces deux cas. De plus, comme Jackendoff (1985 : 275) le mentionne, ce verbe peut également être combiné avec « *along* », comme dans l'exemple (15), et dans ce cas, il exprime un déplacement horizontal :

(15) *Bill climbed along the roof.*

D'après les analyses ci-dessus, on constate que le principe de *Preference Rule System* n'est pas applicable à la description sémantique de *climb*. Si ce verbe peut exprimer non seulement un déplacement vers le haut, mais aussi un déplacement vers le bas ou un déplacement horizontal, la condition « *UPWARD* » est une propriété contextuelle, qui n'est applicable qu'à un contexte de déplacement vers le haut, de sorte qu'elle ne doit pas faire partie des primitives de *climb*. Par contre, la condition « *CLAMBERING* » est une propriété essentielle de ce verbe, de manière qu'elle doit être incorporée dans ses primitives.

Dernièrement, selon le dictionnaire Oxford, *climb* exprime aussi d'autres propriétés, comme dans les exemples suivants :

(16-1) *When ivy climbs a wall, it infiltrates any crack;*

(16-2) *The track climbed steeply up a narrow twisting valley;*

(16-3) *The stock market climbed 23.9 points;*

(16-4) *The book climbed to number 18 on the New York Times bestseller list.*

Dans les exemples (16-1) et (16-2), ce verbe exprime respectivement l'extension dynamique du référent du nom *ivy* comme plante et l'extension statique du référent du nom *track* comme piste, non pas leurs déplacements. Dans les deux cas, la condition « *GO* », comme le concept de déplacement, n'est pas applicable. De plus, quant aux exemples (16-3) et (16-4), *climb* n'exprime aucune propriété spatiale, mais respectivement la hausse de l'indice de la bourse et l'amélioration du classement du livre. Ces deux propriétés sont des concepts abstraits, et dans ces cas, l'application de la condition « *GO* » n'est pas valable. En somme, comme la condition « *UPWARD* », la condition « *GO* » n'est pas applicable dans plusieurs emplois valables de ce verbe, de sorte que les deux conditions ne peuvent pas faire partie des primitives de *climb*. Nous croyons que c'est le concept « *ORIENTATION* » qui doit être une condition conceptuelle de ce verbe, puisque ce concept est impliqué dans toutes les propriétés spatiales exprimées par ce verbe, soit le déplacement et l'extension dynamique ou statique. Afin de soutenir cet argument, nous allons discuter davantage ce point dans la section 1.2.3.

Dans le cas du verbe *monter*, le déplacement de bas en haut est généralement considéré comme son sens central dans de nombreuses études, mais les autres emplois, qui ne concernent pas cette propriété spatiale, sont aussi très fréquents, tant au propre qu'au figuré. En somme, bien que la présente recherche adopte plusieurs autres résultats de la sémantique cognitive, l'approche prototypique est incompatible avec notre recherche, puisqu'elle peut mener à un résultat partiel, basé seulement sur des emplois prototypiques.

1.1.3 Approche exhaustive à la sémantique : approche monosémique

L'approche exhaustive consiste à analyser la sémantique d'un mot en considérant tous ses emplois, dont les emplois figurés, comme égaux du point de vue linguistique. Cette approche a pour but de décrire le noyau sémantique d'un mot qui permet ses divers emplois, et elle est donc une approche fondamentalement monosémique et synchronique. Cette approche est adoptée par Picoche (1977; 1986), Ruhl (1989), Bouchard (1993; 1995), Cadiot et Lebas (2003; 2004), ainsi que par plusieurs linguistes qui s'occupent du traitement automatique des langues, comme Victorri et Fuchs (1996), Desclés et *al.* (1998), et Emirikian (2008).

1.1.3.1 Signifié de puissance de Picoche

Picoche (1977; 1986) aborde la polysémie avec la notion de signifié de puissance, due à R. Martin et à G. Guillaume, et elle décrit ce signifié comme « tout concept ou toute construction conceptuelle permettant un classement logique, révélant une cohérence des diverses acceptions que prend, en discours, un mot polysémique, et qui recevront, dans cette perspective, les noms de signifié d'effet ou effet de sens » (1977 : 76). Selon cette linguiste (1986 : 7), l'esprit humain s'approprie le monde par tout un ensemble de mouvements de pensée inconscients qui se développent tant diachroniquement que synchroniquement, et chacun des mouvements de pensée synchroniques, nommés « cinétismes », est « une sorte de trajectoire sémantique dont tout point peut, en principe, être le siège d'une immobilisation par le discours, faire l'objet d'une saisie produisant un effet de sens ». Par exemple, concernant le mot *canard*, elle décrit son signifié de puissance, appelé « signifié archétypique ou archétype », ainsi :

- (17) « un oiseau aquatique élevé pour sa chair savoureuse, apte à de rapides plongeurs dans l'élément liquide, protégé par un plumage brillant, bleuâtre et imperméable, mais maladroit et gauche dans sa démarche terrestre, émettant un cri répété et malsonnant comparable à un bavardage inconsideré, beaucoup moins prestigieux que son congénère *le cygne* qui se distingue par son élégance et son chant » (1977 : 77).

Elle souligne que le signifié de puissance est ainsi un ensemble « compact » des traits sémantiques qui n'apparaissent presque jamais tous à la fois en discours à cause du contexte, qui sélectionne un ou des traits pertinents (1977 : 77-78). Par exemple, les diverses acceptions du mot *canard* sont basées sur leur propre sélection contextuelle de trait : l'acception « viande de cet oiseau » par la sélection du trait « sa chair savoureuse » ; l'acception « morceau de sucre trempé dans le café ou l'alcool » par la sélection du trait « plongeurs dans l'élément liquide » ; l'acception « fausse note ou criarde » par la sélection du trait « émettant un cri répété et malsonnant », etc.

Cette analyse, prenant en compte les traits sémantiques de toutes les acceptions d'un mot, est essentiellement une approche maximaliste. Nous croyons que la notion de signifié de puissance n'est pas convenable pour notre recherche, puisqu'elle introduit le maximum de propriétés purement contextuelles dans la description sémantique d'un mot. Par exemple, dans l'archétype du mot *canard*, plusieurs éléments sont purement contextuels : « élevé pour sa chair savoureuse » est le cas, car il existe aussi des canards sauvages dont la viande n'est pas nécessairement savoureuse ; « rapides plongeurs dans l'élément liquide » l'est car un bon nombre d'espèces de canards, classés comme canards barboteurs, ne plongent pas, comme par exemple le canard colvert¹⁵ ; « plumage bleuâtre » est inexact car un grand nombre des canards ne portent pas de plumes de cette couleur ; « émettant un cri répété et malsonnant » n'est pas une propriété exclusive du canard, puisque plusieurs autres oiseaux le font également ; etc. De plus, nous nous demandons comment ce principe est applicable à nos objets d'études qui ont de nombreuses acceptions, comme c'est par exemple le cas du verbe *monter* ayant au moins 38 différentes acceptions. Si cela est applicable, suffit-il simplement d'ajouter les sèmes de toutes ces acceptions comme dans le cas du mot *canard* ? Si oui, l'archétype de ce verbe serait un concept si complexe qu'il pourrait entraîner un alourdissement considérable ou une quasi-impossibilité dans la compréhension de ce sens.

¹⁵ Voir le site de l'organisation « Canards illimités Canada » : <http://www.ducks.ca/fr/ressources/general/milieuxhumides/colvert.html>

C'est pourquoi, dans la présente recherche, nous adoptons une approche minimaliste à la recherche des noyaux sémantiques de nos objets d'étude.

1.1.3.2 Approche monosémique de Ruhl

Dans son ouvrage *On Monosemy, A Study in Linguistic Semantics* (1989), Ruhl argumente que si on analyse en détail leurs sens multiples, de nombreux mots considérés comme polysémiques dans un dictionnaire sont en fait monosémiques. Selon ce linguiste (1989 : ix-xi, 3-8), un mot a un seul sens, qui est de nature hautement générale et abstraite, et pourtant, ce sens peut être différemment interprété par sa multiplicité ou élasticité, par sa modularité, par sa compositionnalité et par la spécialisation pragmatique. Concernant la multiplicité, par exemple, le mot anglais *wall* possède divers aspects par rapport à son matériel, comme pierre, brique, béton, bois, etc., à son rôle fonctionnel comme le mur d'une maison, le mur d'une forteresse, et aux intérêts de son utilisateur. De plus, dans un contexte donné, un de ces aspects peut être perçu comme distinct et interprété différemment. Ainsi, le sens d'un mot peut être différemment modulé par une portée des interprétations spécifiques. Ensuite, la notion de compositionnalité est due à l'idée que le sens d'une phrase est la somme des ceux des mots constituants. Par exemple, dans l'exemple (18-1), si on analyse la sémantique de *take* par rapport aux autres mots composants, ce verbe signifie *steal* (voler) :

(18-1) *The thief took the jewels;*

(18-2) *The thief took his own jewels;*

(18-3) *The jeweler took his jewels.*

Cependant, dans les exemples (18-2) et (18-3), ce verbe ne signifie pas voler, puisque les bijoux appartiennent respectivement au voleur et au bijoutier. Alors, pourquoi interprète-t-on *take* comme *steal* dans l'exemple (18-1), tandis que ce n'est pas le cas dans les exemples (18-2) et (18-3) ? Ruhl explique que ces différentes interprétations sont dues aux inférences pragmatiques faites par rapport aux autres mots composants. Par exemple, dans l'exemple (18-1), le sens *steal* est en fait une interprétation du sens général de *take* due aux inférences pragmatiques suivantes :

- (19-1) Le voleur est décrit ainsi au moins partiellement à cause de son action dans cette phrase;
- (19-2) Les bijoux n'appartiennent pas au voleur;
- (19-3) Les bijoux sont des objets qu'on peut voler;
- (19-4) Le voleur a agi d'une manière qu'on considère comme un acte de vol;
- (19-5) Le voleur était physiquement présent lors du vol des bijoux.

Ruhl appelle l'application de ces inférences pragmatiques « spécialisation pragmatique », et il affirme que *stealing* n'est qu'une sorte de *taking*, soit un hyponyme de ce dernier. En fait, Ruhl ne propose rien concrètement sur le sens unitaire de chaque mot qu'il a analysé, incluant *take*. À la fin de la description sémantique du verbe anglais *bear*, il mentionne simplement ceci :

« So, what does "bear" means ? It should be clear by now that this question cannot be answered in words; there is no single word or phrase that can comprehensively capture exactly what " bear" contributes. I hope, by trying to show the unity of bear's contexts, to have revealed a unified meaning » (1989 : 63);

Ses analyses ci-dessus ont pour but de créer des doutes sur la présomption traditionnelle de la polysémie et sur l'adéquation d'intuitions et de catégories conscientes (1989 : 63). Il évoque que c'est le sens unitaire de nature abstraite d'un mot qui est présent dans toutes ses acceptions. Malgré l'absence de résultats concrets concernant le sens unitaire de chaque mot analysé, nous pensons que les principes de Ruhl sont compatibles pour notre recherche, car ils nous permettent d'éliminer les propriétés purement pragmatiques de nos objets d'étude dans la description de leurs sémantiques grammaticales.

1.1.3.3 Construction extrinsèque du référent de Cadiot et de Lebas : sémantisme de *monter*

En analysant plusieurs emplois de *monter*, Lebas et Cadiot (2003 : 9, 20) veulent illustrer « l'idée selon laquelle les objets sont des synthèses d'élaboration ou de construction par le discours » et montrer que « la constitution extrinsèque du référent est en même temps un mode de construction des objets », de sorte que « cette constitution extrinsèque du référent explique en bonne part la richesse du déploiement du sens en emploi ». Avec cette

présupposition, Cadiot et Lebas (2004) tentent de démontrer comment un verbe de mouvement comme *monter* « contribue à spécifier, au travers d'une variété de constructions, la dynamique de constitution d'un champ qui est à la fois phénoménologique, pratique et discursif. » Ces deux linguistes critiquent le traitement lexicographique de ces verbes dont « l'entrée lexicale n'est qu'un regroupement de divers régimes d'anticipation, non déductibles les uns des autres par des procédés compositionnels, ni dérivables à partir d'un modèle 'ontologique' uniforme – notamment de l'espace et du mouvement », et ils proposent alors un mode de description lexicale procédant « d'une conception microgénétique du champ sémantique, qui soit de facture perceptuelle et praxéologique » (2004). Ils analysent alors divers sens de *monter* en adoptant le principe suivant : « pas de privilège des emplois spatiaux ou physique, et donc pas de transfert de sens, figuré ou métaphorique » (2004). Nous adoptons cette approche exhaustive pour notre recherche. Ces deux linguistes classent les emplois de ce verbe selon trois formes syntaxiques comme suit (2003; 2004) :

(20) « **Dans ses emplois prépositionnels avec sujet humain :**

associé à l'idée d'un mouvement de bas en haut : *monter sur une hauteur + au grenier + dans sa chambre*;
phrase plus inchoative : *monter dans un taxi*;
générique avec horizon « épistémique » : *monter à bicyclette, monter à cheval*;
transposition métaphorique qui se fixe préférentiellement dans des expressions figées : *monter en grade, monter sur ses ergots*;
emplois à la lisière du domaine spatial, interprétables dans une modalité plus intentionnelle (progression, promotion : *monter au front, monter en première ligne*);

Dans ses emplois intransitifs avec sujet non humain :

Emplois physiques ou spatiaux : *le soleil monte à l'horizon, les brouillards montent du fleuve*;
Analogies 'spatialisées' : *bruits montant de la rue, les eaux montent*;
Augmentation sur des échelles projetées : *les prix montent, la température monte*;
Intensification quantitative, mais tout aussi directement qualitative, une première valeur physique étant qualifiée modalement et/ou intentionnellement : *la fièvre monte, le ton monte, la tension monte, la douleur monte, la moutarde me monte au nez*;
Notons les cas « limite », où l'absence de progressivité interne contrevient à une montée éventuellement : *?le plaisir monte, ?la souffrance monte*;

Dans les emplois transitifs :

Des investissements de l'axe vertical : *monter un escalier, une côte*;
Des transpositions sur des échelles construites, 'projetées' : *monter le son, ou la gamme*;

Des emplois plus statiques et « habituels » : *monter un cheval*;
 Emplois exprimant l'assemblage ou l'organisation (comme dans le dérivé nominal montage) : *monter une page, un dossier, un kit, un projet, un spectacle, un complot, un coup...* avec aussi des valeurs plus spécifiques telles « ourdir » : *coup monté*;
 À la charnière de l'assemblage/organisation et de la verticalité : *monter la mayonnaise, monter un mur.* »

Après avoir donné ces listes, ils décrivent le noyau sémantique de *monter*, qu'ils nomment « sémantisme », comme « le passage vers un état polarisé HAUT », et pourtant, selon eux, ce sémantisme ne se réduit pas seulement aux emplois spatiaux. François (2010) affirme que le point fort de ce travail est « l'idée d'une interdépendance entre la prédication verbale et la référence nominale de l'un ou l'autre actant », et cette idée est pertinente pour notre recherche. Cependant, nous trouvons quatre problèmes dans leur analyse de *monter*. D'abord, nous nous demandons comment les auteurs ont obtenu ce sémantisme, car ce dernier est apparu immédiatement après la présentation des divers emplois de *monter* sans d'autre explication. Si ce sémantisme était le résultat de l'analyse de tous les emplois présentés ci-dessus, ils devraient présenter des analyses sémantiques de chaque emploi jusqu'à l'obtention de ce résultat, mais ce n'est pas le cas. Ensuite, Cadiot et Lebas ne précisent pas ce qu'ils veulent dire par « le passage ». S'il correspond au verbe « passer », ce concept de passage ne s'applique pas aux emplois d'extension statique, comme dans les exemples suivants :

- (21-1) La route monte franchement, puis arrive à un étang;
- (21-2) ? La route passe franchement, puis arrive à un étang;
- (22-1) Son champ commence ici et monte jusqu'en haut de la colline là-bas;
- (22-2) ? Son champ commence ici et passe jusqu'en haut de la colline;
- (23-1) Cet escalier monte à l'étage des chambres;
- (23-2) ? Cet escalier passe à l'étage des chambres.¹⁶

De plus, ils n'expliquent pas en détail la source conceptuelle de l'application de ce sémantisme aux emplois métaphoriques. En fait, ils le font seulement pour les emplois d'assemblage, comme « monter un kit » et « monter un projet » : le processus de construction, comme dans l'expression « monter une maison », laisse envisager une télélicité constitutive

¹⁶ Les exemples (21-1), (22-1) et (23-1) sont des propositions de ces deux auteurs.

dans le cadre d'une programmation inhérente (2004). Mais les autres emplois métaphoriques restent inexpliqués. Par exemple, les expressions métaphoriques « les prix montent » et « la température monte » sont simplement classées comme des emplois d'augmentation sur des échelles projetées, sans plus d'explication. C'est aussi le cas dans les expressions « monter le son » et « monter la gamme » : ces deux emplois sont simplement classés comme « des transpositions sur des échelles construites, projetées ». Finalement, les exemples (21-1), (22-1) et (23-1) expriment directement que « constitutivement, tel lieu qualifié par le mot *route*, présente les qualités d'une ascension, telle étendue qualifiée par le mot *champ*, présente les mêmes qualités » (2003; 2004). Comme François (2010) le questionne également, nous nous demandons ce que ces deux linguistes entendent exactement par « constitutivement » et par « les qualités d'une ascension ». De plus, ils ajoutent que : « Autrement dit, ces énoncés ne présentent de particularité d'emploi que si l'on s'attache à distinguer les actants mobiles et autonomes des actants qui sont des synthèses de mouvements, mais les prédications par le verbe *monter*, elles, procèdent de la même façon, par l'expression indexicale de caractéristiques sémantiques qui, parfois, expriment un type de mouvement » (2003 : 29). Nous nous demandons encore une fois ce que signifie précisément ce propos, notamment par rapport aux trois exemples (21-1), (22-1) et (23-1). D'ailleurs, dans leur article de 2004, ils ajoutent ceci : « Pour rester sur nos exemples [ces trois mêmes exemples], on voit ainsi qu'il est nécessaire de préserver dans l'analyse cette phase où le sujet (*route, champ, escalier*) est en cours de constitution dans le cours même de l'énonciation; et où, de façon solidaire, le prédicat *monter* ne fait qu'évoquer, ou esquisser, son sens supposé être de référence – celui d'un mouvement actualisé comme déplacement d'un mobile ». Si on comprend qu'ils décrivent la propriété de *monter* comme un mouvement ou un déplacement, cette description est fautive, puisqu'une route, un champ et un escalier restent statiques, à moins qu'ils soient détruits par un séisme. Dans ces trois exemples, nous croyons que le verbe *monter* exprime plutôt l'orientation statique vers le haut des trois référents concernés. Nous discutons en détail ce point dans la section 3.1.1.5.

En somme, contrairement à Cadiot et Lebas (2003; 2004), nous allons analyser les caractéristiques sémantiques de chaque emploi de nos objets d'étude selon deux grandes classifications, soit les emplois spatiaux et les emplois non spatiaux, afin de démontrer le processus de l'obtention de leurs sémantiques grammaticales. Nous allons notamment tenter

de décrire les diverses sources de motivation conceptuelle pour expliquer en quoi la sémantique grammaticale s'applique également aux emplois non spatiaux, métaphoriques, de nos objets d'étude.

1.1.3.4 Sémantique grammaticale de Bouchard

Bouchard (1993; 1995) argumente que tous les emplois d'un mot, tant propres que figurés sont linguistiquement parlant égaux et qu'il faut donc étudier ces emplois de la façon la plus exhaustive possible pour décrire le noyau sémantique du mot, nommé « sémantique grammaticale ». Selon ce linguiste (1993 : 50-51; 1995 : 17), la structure conceptuelle lexicale se compose de trois éléments : la sémantique situationnelle, la sémantique linguistique et la sémantique grammaticale, et il ne faut pas incorporer de propriétés situationnelles dans le système linguistique. Afin de décrire les trois sémantiques, nous exposons l'analyse de Bouchard (1993 : 51; 1995 : 23) concernant l'expression suivante :

(24) Ce nuage va de Montréal à Longueuil.

D'abord, la sémantique situationnelle concerne les propriétés purement contextuelles, qui font partie des connaissances extralinguistiques, par exemple la taille, la forme ou la couleur du référent du sujet « ce nuage ». (Bouchard, 1993 : 51, 61, 65; 1995 : 17, 23). L'analyse de ces propriétés est donc un travail purement pragmatique et non sémantique. Ensuite, Bouchard affirme que dans cet exemple, la signification du verbe *aller* est ambiguë entre le déplacement et l'extension du référent du sujet. Les deux significations font partie de la sémantique linguistique, et ils dépendent de la situation du référent, puisque ce dernier peut se déplacer ou s'étendre. Dans un dictionnaire monolingue traditionnel, le verbe *aller* est considéré comme polysémique, et ses différents sens sont présentés sous plusieurs acceptions. Ces dernières correspondent à la sémantique linguistique. Enfin, Bouchard souligne que la sémantique grammaticale d'un mot ne doit pas être ambiguë et qu'elle doit être une composante communément partagée dans tous ses emplois. Concernant le verbe *aller*, ce n'est ni le déplacement ni l'extension qui est sa sémantique grammaticale, mais il s'agit de l'orientation vers le but si on analyse encore ces deux significations (Bouchard, 1993 : 55-62; 1995 : 149-166). Il affirme que ce noyau sémantique est en fait compris non seulement dans les deux sens, mais aussi dans tous les autres sens du verbe, dont les sens métaphoriques.

Bref, afin de purger la sémantique grammaticale d'un mot, il faut étudier tous ses emplois possibles avec une approche plus exhaustive, et les éléments situationnels doivent être exclus de cette étude sémantique (Bouchard, 1993 : 50-52).

Cette position de Bouchard est pertinente pour l'analyse de nos objets d'étude, puisque nous croyons que la source de la correspondance conceptuelle entre le sens courant et le sens métaphorique fait partie de la sémantique grammaticale. Si nous appliquons cette position à l'exemple (25), la signification du verbe *monter* est ambiguë entre l'extension et le déplacement :

(25) Une lumière monte dans le ciel.

Ce verbe peut désigner l'extension du référent du sujet s'il est projeté vers le haut dans le ciel. Cependant, si le référent apparaît dans le ciel et se déplace vers le haut, comme si un OVNI le faisait, ce verbe exprime le déplacement du référent vers le haut. La sémantique grammaticale du verbe *monter* n'est donc ni l'extension ni le déplacement vers le haut. Elle doit être une composante plus primitive, et tous les emplois du verbe, dont les emplois figurés, doivent partager cette composante sémantique : il s'agit de l'orientation vers le haut. Nous allons discuter en détail cette question dans la section 3.1.

En effet, en ce qui concerne nos objets d'étude, la sémantique grammaticale est fondamentalement liée à l'orientation verticale, et chaque mot a sa propre sémantique grammaticale par rapport aux éléments participants à la verticalité, ce qui correspond à la trame des connaissances partagées sur laquelle se construit le langage, selon le terme de Vandeloise (1986). Nous allons d'abord examiner les emplois courants de chaque mot le plus exhaustivement possible pour décrire ses propriétés conceptuelles puis déterminer la sémantique grammaticale et enfin essayer de trouver la correspondance conceptuelle de cette sémantique dans les autres emplois. Bref, en adoptant les résultats des études de Bouchard (1993; 1995), dans lesquelles il décrit la sémantique grammaticale des six verbes français *venir*, *aller*, *arriver*, *partir*, *entrer* et *sortir*, selon la notion d'orientation, nous tentons de déterminer systématiquement la sémantique grammaticale de nos objets d'étude dans les Chapitres III et IV.

1.1.3.5 Traitement automatique des langues

La polysémie n'est pas un phénomène accidentel et marginal, mais un phénomène central et essentiel au fonctionnement du langage, ainsi qu'un mécanisme puissant d'évolution des langues à travers le temps (Victorri et Fuchs, 1996 : 13-17; Desclés et *al.* (1998 : 28). Pour les humains, la polysémie est un moyen économique de désigner des nouveaux concepts avec des ressources lexicales existantes, et elle ne crée pas nécessairement une ambiguïté sémantique (Ullmann 1975 : 199; Tournier, 1985 : 199; Victorri et Fuchs, 1996 : 14-15). Pourtant, pour le traitement automatique des langues, la polysémie provoque une difficulté par rapport au nombre de sens à traiter : s'il faut établir une liste exhaustive de tous les sens précis possibles, cela risque d'allonger démesurément le lexique et les temps de traitement; s'il faut choisir un petit nombre de sens, chacun de ces sens risque de ne pas être suffisamment précis pour le traitement (Victorri et Fuchs, 1996 : 17-20). Plusieurs linguistes de ce domaine adoptent une approche monosémique, et dans la présente recherche, nous présentons les travaux de Victorri et Fuchs (1996), ceux de Desclés et ses collaborateurs (1998; 2005) ainsi que celui d'Emirkanian (2008).

1.1.3.5.1 Victorri et Fuchs : noyau de sens d'*encore*

Dans leur livre *La polysémie, construction dynamique du sens* (1996 : 51), Victorri et Fuchs expliquent que le noyau sémantique d'un mot, qu'ils nomment « noyau de sens », n'est pas un sens à proprement parler, mais un schéma organisateur, sorte de base à partir de laquelle se construisent ses différents sens, incluant son sens premier. Pour décrire le noyau sémantique, ils proposent la méthodologie suivante : premièrement, on collecte le plus d'occurrences possibles d'emplois différents d'un mot; deuxièmement, on classe les occurrences collectées pour dégager les valeurs typiques, basées sur leur stabilité; dernièrement, on examine les paramètres dont les variations font passer d'une valeur typique à une autre (1989 : 105-106). Avec cette méthodologie, les auteurs analysent le mot *encore* et proposent ses valeurs typiques avec les paraphrases suivantes (1989 : 111-114) :

- (26) **a. valeur temporelle :** *encore* sert essentiellement à insister sur le fait que la proposition assertée est vraie au moment dont on parle, surtout dans des emplois circonstanciel (*Hier encore*), ou qualificatif, ou encore avec une négation, en particulier quand l'adverbe précède le deuxième terme de la négation (*ne... encore*

pas, ne ... encore jamais). Les paraphrases possible sont « pour l'heure », « jusques et y compris » et « jusques alors »;

b. valeur durative : il s'agit là de la valeur aspectuelle classique où *encore* marque la continuation d'un procès, qu'il s'agisse d'un état ou d'une activité. Les paraphrases possibles sont « continue à » et « toujours »;

c. valeur répétitive : autre valeur aspectuelle classique où l'adverbe marque la répétition d'un procès. Les paraphrases possibles sont « de nouveau » et « une fois de plus »;

d. valeur de supplément quantitatif : l'adverbe sert ici à insister sur le fait qu'une quantité supplémentaire vient s'ajouter à une quantité existante, soit discrète (*encore un N = un N de plus*), soit continue (*encore du N = davantage de N*) : ces deux cas constituent donc deux valeurs distinctes. Les paraphrases possibles sont « davantage », « un peu plus », « de plus » et « de nouveau »;

e. valeur de renchérissement sur une progression : cette valeur s'observe quand *encore* porte sur un comparatif ou sur un verbe marquant un accroissement (*accélérer, resserrer, développer, compliquer*, etc.). Elle est en fait très proche de la valeur de supplémentaire quantitatif continu, comme dans l'expression « aimer un rustre qui ne s'en serait pas rendu compte aurait été plus cruel encore »;

f. valeur notionnelle : dans ce cas, *encore* porte sur le caractère limite d'une opération de catégorisation, comme dans l'expression « quoique, évidemment on soit en droit de se demander jusqu'à quel point la vase s'apparente encore à de l'eau »;

g. valeurs modales :

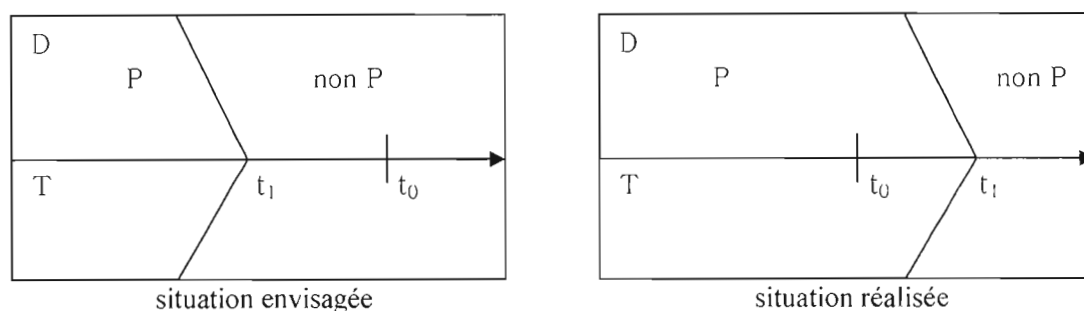
- valeur concessive, comme dans l'expression « je l'acceptais père de famille encore qu'il me fût pénible de me dire qu'il était le père d'Olivier »;
- valeur adversative de modulation rétroactive, qui apporte une sorte de contre-argument à l'assertion précédente, dont la paraphrase possible est « quoique »;
- valeur proprement concessive, où la subordonnée n'a pas d'autonomie énonciative, dont les paraphrases possibles sont « bien que » et « quoique »;
- valeurs restrictives, comme dans les expressions « encore faut-il que », « encore si » et « si encore », dont les paraphrases possibles sont « si seulement » et « si ne serait-ce que »;
- valeurs marquant l'idée d'une réserve, d'une contradiction avec ce qui est asserté, comme dans les expressions « et encore ! » et « encore heureux ! », dont les paraphrases possibles sont « pourtant », « il reste que » et « malgré tout ».

Selon ces deux linguistes (1989 : 114), ces valeurs typiques partagent des points communs, qui constituent le noyau de sens de ce mot, auquel cas on peut poser les deux questions suivantes :

- (27) « Peut-on faire dériver ces diverses valeurs de l'une d'entre elles, privilégiée, qui jouerait, sinon étymologiquement du moins logiquement, le rôle de valeur primaire, et qui pourrait alors, en quelque sorte, servir d'origine à un repère canonique (au sens mathématique du terme) de l'espace sémantique ? »

Peut-on caractériser ce que toutes ces valeurs ont en commun, et définir ainsi un noyau de sens, qui ne serait pas à proprement parler une valeur, mais une description minimale valable pour toutes les valeurs de *encore*, à partir de laquelle on pourrait définir des dimensions canoniques qui caractérisent chacune des valeurs ? ».

Ces deux auteurs choisissent la valeur temporelle comme valeur primaire, car cette valeur est très proche des deux valeurs aspectuelles duratives et répétitives, qui sont les emplois les plus fréquents de l'adverbe *encore* (1989 : 114). Concernant les valeurs quantitatives, modales et notionnelles, leur argument est qu'il suffit de déplacer le point de vue temporel de l'univers de référence à l'univers cognitif de l'énonciateur. Par exemple, la valeur quantitative dans l'expression « Encore un avion ! » peut dériver de la formulation suivante : au moment où je parle, j'en suis encore à compter un avion (d'où : cela fait un avion de plus) (1989 : 115).



D : un domaine quelconque (temporel, spatial, notionnel, etc.);

P : une proposition dont le domaine de définition est D , et dont le domaine de validité est une partie de D ;

T : trajectoire dans D et un point privilégié t_0 de cette trajectoire. Les diverses acceptions d'*encore* ont en commun de souligner que la frontière entre $D(P)$ et $D(nonP)$ traverse T en un point t_1 qui est au-delà de t_0 , alors qu'il était envisageable ou même prévisible qu'il soit en deçà.

Figure 1.5 Représentation du noyau de sens d'*encore*

De plus, ils soulignent que la valeur temporelle est pratiquement la seule possible en présence d'un grand nombre de formes négatives (1989 : 115). Victorri et Fuchs (1989 : 115) décrivent le schéma du noyau de sens d'*encore* comme dans la Figure 1.5.

Dans cette analyse, il existe cependant deux problèmes. D'une part, cette analyse adopte fondamentalement une approche prototypique, car le noyau de sens est obtenu à partir de la valeur temporelle, considérée comme valeur primaire. Victorri et Fuchs (1989 : 117) décrivent la valeur primaire et le noyau de sens ainsi :

« [...] la valeur primaire est une valeur typique, qui doit permettre des dérivations relativement directes vers chacune des autres valeurs typiques. Et c'est l'analyse de ces glissements qui permet de définir correctement le noyau de sens, comme justement la partie du sens qui reste invariante lors de ces modifications. »

Si la valeur temporelle est vraiment partagée dans les autres valeurs, il faut décrire en détail les propriétés sémantiques (ou conceptuelles) de la valeur temporelle et pour expliquer comment et combien de ces propriétés sont présentes dans les autres. Leur seule description de la valeur temporelle se trouve dans l'exemple (26.a), mais elle est si vague qu'il est difficile d'appliquer cette description aux autres valeurs pour déterminer quelles propriétés sont partagées dans toutes les valeurs. En fait, les auteurs ne donnent pas de telle description. D'autre part, dans leur analyse, il n'existe aucune description linguistique du noyau de sens d'*encore*, si ce n'est sa représentation graphique comme dans la Figure 1.5. Elle est au-delà de l'intuition linguistique des locuteurs natifs, de sorte qu'il est difficile de comprendre ce noyau de sens. Cependant, malgré ces deux problèmes, l'idée fondamentale de leur étude, selon laquelle le noyau sémantique d'un mot est partagé dans tous ses emplois, ainsi que la méthodologie exhaustive, qui est d'examiner le plus grand nombre d'emplois possible, sont pertinentes pour notre recherche car elles permettent de mieux décrire la sémantique grammaticale de nos objets d'étude.

1.1.3.5.2 Desclés et ses collaborateurs : archétype de *monter*

Dans leur travail *Sémantique cognitive de l'action : contexte théorique* (1998 : 28), Desclés et ses collaborateurs soulignent que « le langage n'est pas considéré comme une activité cognitive isolée et entièrement autonome mais au contraire comme une activité dont les

constituants les plus fondamentaux sont ancrés sur des constructions et des catégorisations mises en œuvre par la perception et l'action ». En ce qui concerne la polysémie verbale, ils font l'hypothèse selon laquelle les différentes significations d'un verbe forment une unité à la fois formelle et sémantique (1998 : 29). Cette hypothèse correspond à une approche monosémique. Ils analysent le sens d'un verbe polysémique dans un modèle cognitif nommé « schèmes sémantico-cognitifs », ces derniers étant « des structures formelles et abstraites qui représentent des significations elles-mêmes insérées dans un réseau dont la racine, lorsqu'elle existe, est un schème encore plus abstrait qui constitue l'archétype sémantico-cognitif du verbe » (1998 : 31). Ces schèmes bénéficient d'une structure plus complexe et plus riche qu'une simple liste de traits sémantiques et sont composés de primitives sémantico-cognitives de nature conceptuelle dits noèmes¹⁷ (1998 : 37). De plus, les auteurs décrivent un archétype cognitif comme une représentation générique qui possède une capacité puissante d'engendrer, au moyen de spécifications et de déterminations supplémentaires, les différents schèmes cognitifs qui sont associés à un même verbe et à ses différents emplois (1998 : 39). Comme ils le mentionnent (1998 : 31), cette notion correspond à celle du « signifié de puissance » de Picoche. Selon ces linguistes, l'archétype ne doit pas être ramené à un noyau de sens interne au système linguistique d'une langue mais plutôt à une représentation cognitive abstraite organisée selon des principes cognitifs et linguistiques (1998 : 39). Notons que cette notion est semblable à celle du noyau de sens de Victorri et Fuchs que nous avons présentée dans la section précédente. Desclés et ses collaborateurs (1998; 2005) proposent trois grandes sortes de primitives sémantico-cognitives : les primitives statiques, les primitives cinématiques et les primitives dynamiques, qui participent « à la structuration du lexique mais également à la description des principaux processus de grammaticalisation (comme agentivité grammaticale, cas grammaticaux, transitivity...) opérés par les langues ». Ils décrivent ces trois sortes de primitives comme suit :

« Parmi les primitives statiques, nous avons les opérateurs topologiques et les relateurs de repérage. Les primitives topologiques déterminent la nature topologique d'un lieu, que ce soit un lieu spatial, un lieu spatio-temporel, un lieu strictement temporel, un lieu modal, un lieu d'activité ou un lieu notionnel. Les primitives topologiques sont des opérateurs qui spécifient, pour un « lieu » particulier, son

¹⁷ Dans son livre *Sémantique générale* (1992), Pottier décrit un noème comme un concept universel de nature cognitive qui est au-delà d'un trait sémantique.

« intériorité », son « extériorité », sa « fermeture », sa « frontière » [...] Les relateurs de repérage et les opérateurs topologiques permettent de représenter les situations statiques qui décrivent des relations entre entités (relations de position – spatiale, temporelle, spatio-temporelle [...] - d'attribution de propriétés, de catégorisation, de classement [...]). [Nous désignons les opérateurs topologiques par « TOP » et le relateur de repérage par « REP » [...];

Les primitives cinématiques expriment généralement des relations entre deux situations statiques. Ces relations expriment les « mouvements » d'une entité qui passe d'un lieu à un autre ou les « changements » qui affectent une entité qui passe ainsi d'un état à un autre. Désignons par « MOUNT » le relateur de mouvement et par « CHANG » celui de changement [...];

Les primitives dynamiques incorporent une dimension supplémentaire en introduisant des entités qui ont la capacité d'effectuer un changement ou un mouvement ou encore en introduisant des agents qui « contrôlent » les mouvements ou les changements les affectant eux-mêmes ou affectant d'autres entités. Désignons ces deux primitives relationnelles respectivement par « FAIRE » et par « CONTR » [...] À ces deux primitives, il faut ajouter une troisième, la relation de télénomie « TELEO » entre une entité et une situation visée ou anticipée par une entité agentive » (2005 : 94-95).

Après avoir décrit ces primitives, ils analysent les exemples suivants du verbe *monter* afin de déterminer son archétype (1998 : 41-42) :

- (28-1) Jean montait sur la colline;
- (28-2) Jean montait doucement la colline;
- (28-3) Jean monte en ascenseur;
- (28-4) La fumée monte (de la cheminée) au-dessus des toits;
- (28-5) Le chemin montait brusquement;
- (28-6) Le blé monte rapidement cette année;
- (28-7) Luc monte les oranges sur le camion;
- (28-8) Jean monte un film;
- (28-9) Jean monte un coup.

D'après leur analyse de ces exemples, l'archétype de *monter* est le suivant :

- (29) « une entité *y* est située dans un espace muni d'un certain gradient orienté vers des valeurs positives; une valeur du gradient est attribuée à l'entité *y*; cette entité *y* passe d'un état à un autre état où la valeur du gradient attribuée à *y* augmente » (1998 : 42).

Ils soulignent que la réalisation de cet archétype peut être différente selon les domaines à il s'applique : dans le domaine spatial, « le gradient est déterminé par la hauteur verticale, et une entité passe d'une position à une autre position plus élevée »; dans le domaine non spatial, « le gradient peut être projeté sur une échelle (augmentation de taille : *le blé monte*; de grade : *monter en grade*; de prix : *les salaires montent*); le gradient peut aussi être un changement d'organisation : une entité passe d'un état moins organisé à un état plus organisé (*monter une bague, monter un film, monter une affaire, monter un coup*) » (1998 : 42).

Contrairement au cas de Victorri et Fuchs, ils décrivent le noyau sémantique de *monter* en métalangage naturel. Il y a toutefois quatre problèmes dans cette description. Premièrement, leur analyse est partielle, car ils ont seulement observé neuf exemples de *monter* (en fait, six emplois): dans les exemples (28-1), (28-2), (28-3) et (28-7), le verbe concerne le déplacement de chaque cible, respectivement « Jean » et « les oranges »; dans l'exemple (28-4), il exprime la propagation dynamique de la cible, soit « la fumée »; dans l'exemple (28-5), il désigne l'extension statique de la cible, soit « le chemin »; dans l'exemple (28-6), le sens de *monter* est ambigu, car il peut exprimer l'extension dynamique de la cible comme sa croissance ou la hausse de la cible comme son prix; et quant aux exemples (28-8) et (28-9), *monter* y exprime l'assemblage virtuel des cibles. De plus, ils ne décrivent pas la sémantique des exemples présentés de manière complète : on ne voit pas la description sémantique sur ces neuf exemples. Deuxièmement, Desclés et ses collaborateurs n'expliquent pas en détail comment ils ont obtenu cet archétype : ce dernier est apparu tout de suite après la présentation des exemples sans aucune explication. D'après ce que nous avons lu les deux articles de Desclés (1998; 2005), il nous semble qu'ils ont obtenu cet archétype en examinant seulement des emplois spatiaux.¹⁸ Troisièmement, il manque une description détaillée des notions clés de cet archétype comme « gradient », « valeurs positives », « valeur du gradient », « augmenter », etc. Sans description de ces notions, il n'est même pas possible de vérifier la validité de ce résultat. En plus, Jalenques (2007) critique cet archétype abstrait en le qualifiant comme « trop puissant » : « ce sens unitaire semble en effet trop puissant, car il pourrait s'appliquer à des verbes comme *augmenter*, *s'accroître* ou *progresser* qui, a priori, mettent aussi en jeu un gradient orienté vers des valeurs positives et un accroissement de la

¹⁸ Desclés et Guentcheva (2005) citent 23 différents emplois de *monter*, mais ils en analysent huit emplois spatiaux.

valeur de ce gradient pour une entité en cause ». Enfin, nous nous demandons aussi comment cet archétype s'applique à chaque signification (ou acception) de *monter*. Par exemple, concernant le domaine spatial, la description « une entité passe d'une position à une autre position plus élevée » répond seulement au déplacement vers le haut, alors qu'il existe en fait plusieurs autres propriétés spatiales qui peuvent être exprimées par *monter*, comme une extension dynamique ou statique vers le haut. De plus, ils n'ont pas expliqué comment cet archétype peut aussi s'appliquer au domaine non spatial, comme par exemple à l'augmentation du grade ou du prix. Dans ces deux derniers cas, ils mentionnent seulement que « le gradient peut être projeté sur une échelle », mais cette explication n'est pas suffisante pour répondre à la question. En effet, comme François (2010 : 40) le remarque également, ils ne décrivent aucunement les sources cognitives de l'application de cet archétype aux acceptions non spatiales.

En somme, nous adoptons leur approche monosémique de la recherche du noyau sémantique de *monter*. Par contre, en raison de leur observation partielle, de la nature trop abstraite de l'archétype, de l'absence de description explicite des notions-clés, et surtout de l'absence d'explication sur l'application de l'archétype aux emplois métaphoriques, ce type d'analyse ne convient pas pour notre recherche.

1.1.3.5.3 Emirikianian : noyau de sens de *monter*

En adoptant le principe des schèmes sémantico-cognitifs de Declés (1998), Emirikianian (2008) propose un noyau de sens abstrait de *monter* permettant de dériver les différentes acceptions de ce verbe. Selon elle, ce noyau est un invariant, qui ne correspond à aucune des acceptions particulières du verbe, contrairement à Victorri et Fuchs (1996). Elle cherche à décrire le noyau sémantique qui s'applique à tous les emplois de *monter*, quelle que soit la structure syntaxique, en faisant l'hypothèse suivante :

- « Si ce noyau de sens doit être commun à toutes les acceptions de *monter*, il va de soi que la structure syntaxique dans laquelle se trouve le verbe ainsi que les propriétés sémantiques des entités du cotexte jouent un rôle-clé dans la détermination du sens qu'il acquiert dans un énoncé donné ».

Pour analyser ces différentes acceptions, elle les classe selon le type de cible, comme suit :

- (30) a. La cible est une entité physique mobile qui peut être localisée à différents points de l'espace (*gravir, (se) déplacer plus haut, s'élever, etc.*) :

L'emploi concret :

Localisation finale : *Pierre est monté au grenier, dans sa chambre;*
 Localisation globale : *Pierre monte dans l'immeuble, le long du mur;*
 Localisation initiale : *Il est monté de la cuisine;*

L'emploi abstrait :

Il est monté à la sous-lieutenance;
Il est monté au haut de l'échelle sociale;
Il monte dans la hiérarchie militaire;

- b. La cible possède une propriété mesurable (*augmenter, s'élever, croître, etc.*) :

La cible, entité physique, possède une hauteur dont la mesure peut augmenter :

Dimension linéaire verticale :

Le gâteau, la mayonnaise, le blé, la vigne vierge, la Seine, le mur monte;

Position sur la verticale :

Le brouillard, la fumée monte;
Il monte la vitre, l'étagère, la crémaillère, le rideau;

La cible, entité abstraite, possède une propriété dont la valeur peut augmenter :

La température, la vitesse, le prix de l'essence, le son monte;
La facture, la note monte;
La colère, la contestation, la grogne monte;

- c. La cible est une entité statique :

La route, la rue, le sentier monte jusqu'à l'église;
Le mur, l'arbre monte jusqu'à ma fenêtre;

- d. La cible est une entité-tout composée de parties (*constituer, assembler, ourdir, gravir, etc.*) :

La cible est une entité dont l'état d'organisation augmente sous l'action d'un agent :

Monter un trousseau, une bibliothèque (la pourvoir de livres);
Monter un complot, une affaire, un canular, une expédition, un film;

La cible est une entité de type support, chemin :

Il monte la route, la rue, le sentier, l'escalier, les marches, les échelons, etc.

Après l'analyse sémantique des acceptions ci-dessus, l'auteure propose le noyau de sens de *monter* suivant :

- (31) « un procès graduel spécifiant l'augmentation d'une mesure (direction) sur un axe vertical (orientation) ».

Par rapport à la recherche de Desclés ainsi qu'à celle de Cadiot et Lebas, cette linguiste a analysé diverses acceptions de *monter* de façon beaucoup plus exhaustive, en adoptant une approche monosémique. Nous adoptons son approche exhaustive et monosémique pour notre recherche. Cependant, nous pensons qu'il existe trois problèmes dans son analyse. Premièrement, parmi les primitives du noyau de sens proposé, la notion d'« augmentation » est insuffisante, car même si cette notion s'applique à l'axe vertical, elle peut être non seulement vers le haut mais aussi vers le bas. Par exemple, dans le Figure 1.6, si la taille des glaçons devient de plus en plus grande, ces derniers s'étendent en effet vers le bas, et cette propriété spatiale peut être désignée par *augmenter*, comme dans l'exemple (32-1) :

(32-1) La taille des glaçons augmente de plus en plus;

(32-2) * La taille des glaçons monte de plus en plus.



Figure 1.6

L'exemple (32-2) est mauvais à cause de l'incompatibilité conceptuelle entre *monter* et la direction vers le bas de la croissance des glaçons. En plus, *augmenter* peut être combiné avec la profondeur, comme dans l'exemple (33-1) :

- (33-1) En un siècle, le fleuve a perdu 90% de sa largeur à cause de ses épis [...] Ces enrochements situés sur les berges avaient été installés pour augmenter la profondeur du fleuve;¹⁹
- (33-2) ?* Ces enrochements situés sur les berges avaient été installés pour monter la profondeur du fleuve.

Dans cet exemple, ce verbe exprime le fait que le fleuve devient de plus en plus profond, et cette propriété spatiale se produit essentiellement vers le bas, non pas vers le haut. Par contre, l'exemple (33-2) semble bizarre ou impossible, car *monter* est conceptuellement incompatible avec un changement spatial vers le bas. Dans le noyau de sens de *monter* en (31), il manque donc une primitive cruciale pour limiter la direction de l'augmentation sur l'axe vertical, soit la direction vers le haut.

Deuxièmement, concernant les exemples en (30.c), Emirkanian décrit que *monter* exprime le déplacement fictif, virtuel ou subjectif de chaque cible (la route, la rue, ou le sentier), en adoptant la notion de mouvement fictif de Talmy (2000), celle de schème dynamique virtuel de Desclés (1998), et celle de mouvement subjectif de Langacker (1987). Mais ces notions sont problématiques, car en réalité, une telle cible ne bouge jamais vers le haut. Ces cibles sont des objets statiques, et le verbe *monter* exprime plutôt l'orientation vers le haut de ces cibles, qui est une propriété statique. Dans la section 1.2.3.1, nous allons discuter davantage cette question pour critiquer ces notions virtuelles, fictives ou abstraites.

Finalement, dans le cas des exemples métaphoriques en (30.b), selon Emirkanian, les cibles (la température, la vitesse, le prix, le son, les effectifs, les bénéfices, la facture, la note, la colère, etc.) possèdent toutes une valeur pouvant augmenter, et l'emploi de *monter* s'expliquerait par une métaphore d'orientation « le plus est en haut » (*more is up*) de Lakoff et de Johnson (1980). Toutefois, cette hypothèse n'est que suggestive et ne s'applique pas à tous les cas, puisque le « plus » n'est pas toujours conceptuellement en haut. Par exemple, cette métaphore ne peut pas s'appliquer aux exemples (32-1) et (33-1), car la notion de « le plus » est plutôt vers le bas dans le cas de ces deux exemples. Nous allons discuter davantage cet argument de Lakoff et de Johnson dans la section 1.3.3.

¹⁹ <http://ouest.france3.fr/info/pays-de-la-loire/Les-bords-de-Loire-repens%C3%A9s-57051690.html>

1.2 Description linguistique des cinq principaux concepts spatiaux

Étant donné que nos objets d'étude expriment tous des propriétés spatiales, surtout par rapport à l'axe vertical, il est primordial de discuter comment les humains perçoivent l'espace et expriment linguistiquement diverses propriétés spatiales. Cette étude est principalement élaborée dans le cadre de la sémantique cognitive (Jackendoff, Langacker, Vandeloise, Talmy, Borillo, etc.). Nous adoptons la plupart des résultats de leurs études, mais nous discutons cependant davantage deux questions, celle des notions de cible et de site de Vandeloise, de Talmy et de Borillo, ainsi que celle de la notion de mouvement fictif de Talmy ou de mouvement subjectif de Langacker. Nous discutons ces deux questions respectivement dans les sections 1.2.1.1 et 1.2.3.1 afin de clarifier les notions concernées.

Dans les travaux de Jackendoff (1983; 1995; 1990), de Langacker (1987), de Vandeloise (1986; 2004), de Bouchard (1995), de Borillo (1998), de Sarda (1999), de Talmy (2003) et de Cadiot et Lebas (2004), les auteurs proposent plusieurs concepts qui permettent de décrire diverses propriétés spatiales. Parmi ces concepts, nous choisissons les cinq principaux concepts suivants : la cible, le site, l'orientation, la distance et la manière. Nous croyons que ces concepts sont des primitives sémantiques principales qui permettent de déterminer les propriétés sémantiques des emplois propres de nos objets d'étude et qu'ils sont essentiellement basés sur la perception que les humains ont de la réalité, et non sur l'analyse qu'en fait la science. Si un élément de la phrase correspond à un de ces concepts, il est important de déterminer s'il fait partie de la représentation sémantique de chacun de nos objets d'étude ou s'il n'est que situationnel, dû à des propriétés cognitives générales et non spécifiquement linguistiques.

Pour soutenir cette hypothèse, prenons l'expression suivante :

(34) Le soleil tombe rapidement dans la mer.

Si le sujet du verbe réfère à l'astre central du système solaire, il ne tombe pas vraiment dans la mer, puisque bien que le soleil soit soumis à la gravitation terrestre comme tous les corps célestes, cette gravitation est trop faible pour l'attirer. En fait, cette expression signifie que le soleil disparaît rapidement derrière l'horizon de la mer, et elle est une forme linguistique

purement basée sur la perception visuelle humaine. Autrement dit, aux yeux de l'être humain, cet astre est visuellement perçu non seulement comme un objet qui tourne autour de la Terre, mais aussi comme un objet plus petit que la mer. Ce coucher de soleil est donc perçu comme si un objet entrait dans la mer. L'usage du verbe *tomber* repose en effet sur cette perception égocentrique de l'énonciateur, puisque cette disparition implique un déplacement vertical de haut en bas, qui correspond aux propriétés conceptuelles du verbe *tomber*.²⁰ De plus, nous croyons que l'usage de l'adverbe « rapidement » est aussi basé sur la perception subjective de la vitesse de cette disparition. En fait, la vitesse du mouvement de cet astre est constante depuis son apparition à l'horizon jusqu'à sa disparition, mais la perception humaine de cette vitesse peut être différente. Bref, bien qu'elles soient loin des vérités scientifiques, ces perceptions subjectives influencent conceptuellement des expressions linguistiques contenant un de nos objets d'étude. Avant tout, décrivons davantage les cinq primitives.

1.2.1 Cible

La cible est une entité localisée ou à localiser, et elle correspond à la notion « *figure* » de Talmy et à celle de « *trajector* » de Langacker. Cadiot et Lebas (2003; 2004) soulignent l'importance de la référence de la cible dans les études des verbes de mouvement, car le sens linguistique est directement lié à l'activité de référence par rapport au site, à l'orientation, à la manière, etc. En fait, chaque cible possède ses propriétés intrinsèques et extrinsèques par rapport à l'espace : une route ne peut pas se déplacer, mais s'étendre statiquement; une balle de baseball ne peut pas se déplacer par sa propre force, mais par une autre force, par exemple si elle est lancée par un être humain; un nuage peut non seulement se déplacer mais aussi s'étendre dynamiquement, etc. De plus, chaque cible dispose également de ses propres propriétés par rapport à sa localisation ou son mouvement fonctionnel : un mur est localisé verticalement; les animaux se déplacent en général en direction frontale; un avion se déplace en l'air; un bateau se déplace sur l'eau; un ascenseur se déplace verticalement, etc. Si nous synthétisons ces propriétés spatiales, la cible peut être classée en deux catégories : la cible dynamique et la cible statique.

Si un verbe peut être associé non seulement avec un nom d'entité dynamique mais aussi avec

²⁰ Nous discutons davantage les propriétés conceptuelles du verbe *tomber* dans la section 5.3.

celui d'entité statique comme la cible, cette dernière ne peut pas faire partie de la sémantique grammaticale du verbe, puisque ces associations lexicales multiplient des significations différentes du verbe (soit des sémantiques linguistiques selon le terme de Bouchard). C'est le cas du verbe *monter*, comme dans les exemples suivants :

(35-1) Un oiseau monte dans le ciel;

(35-2) Ce sentier monte sur la colline.

Par contre, si un verbe se combine exclusivement avec un nom d'entité dynamique ou statique comme la cible, cette entité est l'une des propriétés conceptuelles de la sémantique grammaticale du verbe. Par exemple, le verbe *bondir* ne peut pas être combiné avec un nom d'entité statique, comme dans les exemples en (36) :

(36-1) * Une route bondit vers le sommet;

(36-2) * Cet immeuble bondit vers le ciel.

En fait, ce verbe s'associe seulement avec un nom d'entité qui est capable de se déplacer brusquement vers le haut en l'air par sa propre force, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

(37-1) Une grenouille bondit;

(37-2) Un gros poisson bondit hors de l'eau;²¹

(37-3) Le tigre bondit sur sa proie.

Cette entité spécifique fait donc partie de la sémantique grammaticale du verbe *bondir*. Grammaticalement, la cible est la thème de nos objets d'étude, et elle peut être exprimée par le sujet du verbe ou par un complément direct, comme dans les expressions suivantes respectivement : « cette voiture monte sur le trottoir » et « le livreur descend la marchandise du camion ». En somme, nous considérons les concepts « dynamique » et « statique » comme primitives cruciales relatives à la cible.

²¹ Bien que cette entité effectue un tel déplacement dans l'eau, ce déplacement ne peut pas être exprimé par *bondir*. Ce déplacement doit donc se produire absolument en dehors de l'eau pour être désigné par ce verbe.

En fait, plusieurs linguistes ont décrit les notions de cible et de site, et dans la sous-section suivante, nous discutons les études de Vandeloise, de Talmy et de Borillo pour déterminer mieux ces deux notions.

1.2.1.1 Critique des notions de cible et de site de Vandeloise, de Talmy et de Borillo

Vandeloise (1986 : 34-43), Borillo (1998 : 13-18) et Talmy (2003 : 315-316) décrivent les notions de cible et de site comme dans les tableaux suivants :

Tableau 1.2 Notions de cible et de site selon Vandeloise

Cible	Site
- la cible coïncide toujours avec le sujet de la relation spatiale;	- le site coïncide toujours avec l'objet de la relation spatiale;
- la position de la cible est une information nouvelle;	- la position du site est une information ancienne;
- la cible est petite ou difficile à repérer;	- le site est généralement massif et facile à distinguer;
- la cible est souvent mobile ou susceptible de bouger.	- le site est immobile et stable.

Tableau 1.3 Notions de cible et de site selon Borillo

Cible	Site
- la cible est plus petite ou plus difficile à distinguer;	- le site est plus visible, plus massif ou plus facile à repérer;
- la cible est très souvent mobile ou susceptible de bouger;	- le site est relativement stable ou immobile par nature;
- dans une relation contenu-contenant, la cible, figurant l'élément plus petit, est donnée comme contenue;	- dans une relation contenu-contenant, le site, figurant l'élément plus grand, est donné comme contenant;

L'action du site s'oppose à l'action de la pesanteur exercée sur la cible; il lui sert de support ou d'appui : *la lampe est sur la table.*

Tableau 1.4 Notions de *figure* et de *ground* selon Talmy

	<i>Figure</i>	<i>Ground</i>
<i>Definitional characteristics</i>	<i>Has unknown spatial (or temporal) properties to be determined</i>	<i>Acts as a reference entity, having properties that can characterize the Figure's unknowns</i>
<i>Associated characteristics</i>	<ul style="list-style-type: none"> - more movable - smaller - geometrically simpler (often pointlike) in its treatment - more recently on the scene / in awareness - of greater concern / relevance - less immediately perceivable - more salient once perceived - more dependent 	<ul style="list-style-type: none"> - more permanently located - larger - geometrically more complex in its treatment - more familiar / expected - of lesser concern / relevance - more immediately perceivable - more backgrounded once Figure is perceived - more independent

Selon ces trois linguistes, l'exemple suivant est correct, car la cible (la bicyclette) et le site (la maison) correspondent aux notions ci-dessus :

(38) La bicyclette est près de la maison.²²

Par contre, ils considèrent l'exemple suivant comme bizarre :

(39) ? La maison est près de la bicyclette.

Dans cet exemple, le rôle de cible et celui de site sont en fait l'inverse de l'exemple (38), et la nouvelle cible (la maison) et le nouveau site (la bicyclette) ne satisfont pas aux notions ci-dessus. Ces trois linguistes affirment que c'est pour cette raison que l'exemple (39) est bizarre.

²² Cet exemple est donné par Vandeloise et Talmy, et Borillo donne l'expression « la voiture est tout près de la rivière » comme le même type d'énoncé.

Pourtant, l'application des notions de cible et de site telle que décrites ci-dessus à l'exemple (39) est contestable. Nous croyons en effet que cet exemple peut être valable dans des contextes particuliers. En fait, Talmy (2003 : 316) admet que l'exemple (39) est possible dans le contexte suivant : j'habite dans un petit village, et un individu célèbre du village stationne toujours sa bicyclette au même endroit, que tous les villageois connaissent. Ma maison est située près de cet endroit, et j'essaie d'expliquer à mon nouvel ami comment il peut trouver ma maison :²³

(40) La maison est près de la bicyclette.

Pour expliquer ce contre-exemple, il distingue deux caractéristiques de ses notions de cible et de site, soit les caractéristiques définitionnelles (*definitional characteristics*) et les caractéristiques associées (*associated characteristics*), comme dans le Tableau 1.4. Selon Talmy, dans l'exemple (40), la cible (la maison) et le site (la bicyclette) satisfont seulement à deux caractéristiques associées : celle de moins / plus familier et celle de plus / moins concerné, et pourtant, cet exemple est valable, car ces deux éléments répondent aux caractéristiques définitionnelles. Mais nous pensons que cette explication elle-même est discutable. Talmy décrit-il ainsi par rapport à qui ? À l'énonciateur (Je) ou à l'énonciataire (mon nouvel ami) ? Si cette description est faite par rapport à l'énonciateur, elle ne répond pas à la caractéristique « moins / plus familier » et surtout pas aux caractéristique définitionnelles, puisque l'énonciateur connaît les propriétés spatiales de la cible (la maison) ainsi que celles du site (la bicyclette). Si Talmy situe la scène par rapport à l'énonciataire, l'application des caractéristiques définitionnelles ne fonctionne pas non plus, car l'énonciataire ne connaît pas les propriétés spatiales de la cible et du site. En effet, Vandeloise (1986 : 35) avoue que « la relation cible / site n'est pas toujours aussi tranchée ». Nous croyons que les notions ci-dessus sont des propriétés purement contextuelles, car il existe de nombreux contextes dans lesquels la cible et le site ne correspondent pas à ces notions.

Premièrement, la cible et le site peuvent être toutes deux des entités statiques, comme dans les exemples suivants :

²³ Le texte original de Talmy est le suivant : « *the bike is ridden by a famous individual in a small town who parks it in the same spot know by all, and I am trying to tell a new friend how to get to my house* ».

- (41) Mon studio est près de l'Arc de triomphe;
 (42) L'Arc de triomphe est près de mon studio.

Concernant l'exemple (41), la cible (mon studio) est moins connue que le site (l'Arc de triomphe), et si on demande à Paul où il habite à Paris, il peut répondre comme en (41). Cependant, l'exemple (42) est aussi valable, comme par exemple dans le contexte suivant : Paul fait une crémaillère avec ses amis parisiens dans son nouveau studio, ce dernier est récemment construit près de l'Arc de triomphe; Paul propose à ses amis d'aller se promener aux alentours de ce monument historique, que tout le monde connaît. Dans ce cas, les caractéristiques de la cible (l'Arc de triomphe) et du site (mon studio) ne correspondent pas à la plupart des notions telles que décrites ci-dessus : on connaît les propriétés spatiales de ces deux entités; la cible est plus permanente que le site; la cible est plus grande que le site; on est plus familier à la cible qu'au site; et la cible et le site sont toutes deux des entités indépendantes.

Deuxièmement, la cible et le site peuvent être des entités dynamiques dans le même énoncé, comme c'est le cas dans l'exemple suivant :

- (43) (La voiture de) Paul est tout près de (la voiture de) Jean.

Supposons que dans une course d'automobiles, une voiture tente de dépasser une autre voiture, comme on le voit dans la Figure 1.7.

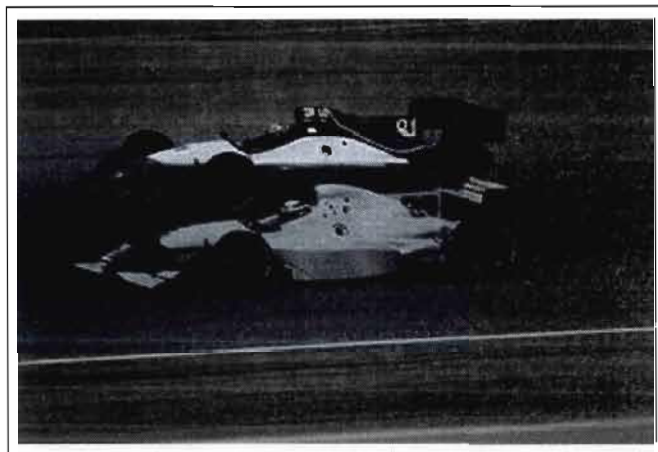


Figure 1.7

Si Paul et Jean conduisent respectivement la voiture rouge et blanche et la voiture jaune et rouge, la voiture de Paul roule près de celle de Jean. L'exemple (43) est alors possible pour exprimer cette scène par la métonymie, et dans ce cas, la cible (la voiture de Paul) et le site (la voiture de Jean) ne satisfont pas non plus à la plupart des notions présentées : les propriétés spatiales de la cible sont aussi connues que celles du site; la cible et le site sont de même grandeur; ces deux entités sont géométriquement identiques; la cible est aussi familière que le site; les deux notions sont concernées et pertinentes; elles sont toutes deux immédiatement perceptibles; elles sont saillantes; et elles sont indépendantes.

Dernièrement, dans un énoncé, la cible peut être une entité statique, alors que le site peut être une entité dynamique. Supposons qu'on regarde le coucher du soleil et la couleur du ciel autour du soleil, comme on le voit dans la figure suivante :



Figure 1.8

(44) Regarde le ciel près du soleil, sa couleur est magnifique.

Cette scène peut être exprimée comme dans l'exemple (44). Dans ce cas, les caractéristiques de la cible (le ciel) et celles du site (le soleil couchant) contredisent aux notions présentées : la cible est statique de manière permanente, alors que le site est une entité dynamique; la cible est plus grande que le site; la cible est géométriquement plus complexe que le site; la cible est un lieu dépendant de la localisation du site; les deux sont autant présents, perçus et familiers; la cible est dépendante du site.

En somme, à la lumière des analyses ci-dessus, nous constatons que les caractéristiques de cible et de site décrites par Borillo, Vandeloise et Talmy sont des propriétés purement contextuelles, qui s'appliquent seulement aux exemples sélectionnés dans leurs travaux. Nous restons donc sur les notions fondamentales de ces deux entités : la cible est une entité localisée ou à localiser, alors que le site est une entité de référence pour la cible.

1.2.2 Site

Le site peut être non seulement une simple entité de référence, mais aussi le lieu, l'origine ou la destination par rapport à la localisation de la cible. Étant donné que nous avons déjà analysé le premier concept dans la sous-section 1.2.1.1, nous nous concentrons sur ces trois derniers concepts dans cette section.

1.2.2.1 Lieu

Le lieu est une entité où la cible est localisée ou à localiser, il peut être l'un des quatre lieux suivants : sur une entité ayant des dimensions physiques (sur une route; un mur; une montagne, etc.); à l'intérieur d'une entité physique (dans un tuyau; un cylindre, un tunnel, etc.); en l'air ou dans le ciel; dans l'eau. La combinaison entre une cible et un lieu n'est pas arbitraire, et elle dépend de la capacité inhérente et/ou fonctionnelle de la première par rapport à sa localisation sur la dernière. Par exemple, les énoncés suivants sont impossibles ou bizarres, puisque les référents des sujets (les cibles) ne peuvent pas effectuer de changement spatial dans les lieux concernés :

- (45-1) *? Cet avion monte sur le mur de ce gratte-ciel;
- (45-2) *? Cette voiture descend dans ce cylindre;
- (45-3) *? Un oiseau s'envole dans la mer;
- (45-4) *? Ce poisson monte sur la montagne.

Si un verbe exprime un changement spatial d'une cible se produisant dans un seul lieu particulier, ce lieu peut faire partie des propriétés conceptuelles de la sémantique grammaticale de ce mot. Par exemple, le verbe *s'envoler* ne peut pas exprimer un déplacement vers le haut qui se produit dans un lieu autre que dans les airs, même si la cible

est capable de se déplacer vers le haut, comme dans les exemples suivants :

- (46-1) * Cet alpiniste s'envole sur la montagne;
- (46-2) * L'eau s'envole dans le tuyau;
- (46-3) * Ce poisson s'envole dans la mer.

En fait, la cible doit se déplacer vers le haut et dans les airs absolument pour que son déplacement soit désigné par *s'envoler*, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (47-1) Un ballon s'envole dans les airs;
- (47-2) Cet avion s'envole dans le ciel;
- (47-3) La fumée s'envole avec le vent, etc.

Le lieu fait donc partie des propriétés conceptuelles qui constituent la sémantique grammaticale du verbe *s'envoler*.

Sur le plan syntaxique, le lieu peut être absent ou exprimé dans l'énoncé. D'une part, si l'énonciateur et l'énonciataire connaissent tous les deux le lieu, alors ce dernier peut être omis. Supposons qu'on veut embarquer dans un ascenseur où il y a des personnes et qu'on leur demande si l'ascenseur monte. Dans ce cas, les énoncés suivants sont possibles comme question et réponse :

- (48) Vous montez ? Non, on descend.

Dans cet exemple, le lieu est en effet connu par l'énonciateur et l'énonciataire, et il serait très bizarre d'exprimer le lieu de déplacement ainsi :

- (49) ?? Vous montez dans le tunnel de l'ascenseur ? ?? Non, on y descend.

D'autre part, s'il est présent dans un énoncé, le lieu peut être exprimé sous forme de complément du verbe ou de complément de phrase, comme c'est le cas dans les expressions suivantes respectivement :

- (50-1) Un escaladeur grimpe ce mur;
- (50-2) Un escaladeur grimpe sur ce mur.

Selon Grevisse (2008 : 318-320), Wilmet (2007 : 534-536), Wagner et Pinchon (1991 : 78-79), la distinction entre les deux compléments peut être testée par les quatre critères suivants : l'omission, l'antéposition, l'insertion de « et cela » entre le verbe et le complément, et le remplacement du prédicat par « en faire autant ».²⁴ Nous avons testé les deux expressions ci-dessus avec ces critères sur la distinction entre ces deux compléments. D'abord, s'il n'est pas possible d'omettre le complément, il s'agit d'un complément du verbe, alors que si l'omission est possible, on ne sait pas si c'est un complément du verbe ou de phrase :

(51-1) *Un escaladeur grimpe (ce mur);

(51-2) Un escaladeur grimpe (sur ce mur).

Ensuite, si un complément ne peut pas être antéposé au début de la phrase, c'est un complément du verbe, sinon c'est un complément de phrase :

(52-1) *Ce mur, un escaladeur grimpe;

(52-2) Sur ce mur, un escaladeur grimpe.

De plus, si on ne peut pas insérer l'expression « et cela » entre le verbe et le complément, c'est un complément du verbe, sinon c'est un complément de phrase :

(53-1) *Un escaladeur grimpe et cela, ce mur;

(53-2) Un escaladeur grimpe et cela, sur ce mur.

Enfin, si on remplace le syntagme verbal par « en faire autant », un complément du verbe est compris dans ce remplacement, sinon c'est un complément de phrase :

(54-1) Un escaladeur grimpe ce mur, et un autre escaladeur en fait autant (*le mur voisin);

(54-2) Un escaladeur grimpe sur ce mur, et un autre escaladeur en fait autant (sur le mur voisin).

²⁴ Selon ces auteurs, le complément du verbe et le complément de phrase sont considérés respectivement comme essentiel ou obligatoire et facultatif.

1.2.2.2 Origine

L'origine est le point de départ de la localisation de la cible, et au moment où l'énonciateur produit un énoncé, elle peut être linguistiquement exprimée ou non. Par exemple, dans l'exemple (55), l'origine du changement spatial du référent est linguistiquement exprimée par « de l'arbre » :

(55) Cet homme tombe de l'arbre.

Cependant, la présence d'une expression linguistique n'est pas nécessairement liée à la perceptibilité réelle de l'origine. Dans l'exemple (56), même s'il est impossible de percevoir réellement l'origine (le sommet de la montagne) au moment de l'énonciation, cette phrase est tout de même valable, puisqu'on peut saisir l'origine en suivant mentalement la trajectoire du référent :

(56) Cette route descend du sommet de la montagne.

Vandeloise (1986 : 38) explique cette perception virtuelle avec le principe de transfert : l'énonciateur a la faculté de se déplacer mentalement en tout point utile à la perspective selon laquelle il conçoit la scène objective qu'il décrit. Ce principe peut également être appliqué à un énoncé dans lequel l'origine est linguistiquement absente, et dans ce cas, il faut analyser davantage cet énoncé pour déterminer si l'origine fait partie des propriétés conceptuelles de la sémantique grammaticale du verbe concerné malgré cette absence. Examinons les expressions suivantes pour développer cette question :

(57-1) Cet avion s'envole;

(57-2) Cet avion monte.

Concernant l'exemple (57-1), bien que le point de départ ne soit pas exprimé linguistiquement, le verbe exprime le déplacement du référent du sujet vers le haut en air depuis une surface, soit le sol si le sujet réfère à un avion qui décolle de la piste, soit la surface de l'eau s'il s'agit d'un hydravion. Ce verbe ne peut pas exprimer un mouvement vers le haut qui se produit depuis un point dans le ciel. Par exemple, si un avion se déplace vers le haut après avoir volé horizontalement, il est impossible ou bizarre de désigner ce

déplacement par *s'envoler*. Ce verbe exprime donc le déplacement d'une entité vers le haut en l'air depuis la surface d'un objet ayant des dimensions physiques, que l'origine soit linguistiquement exprimée ou pas, comme dans les exemples suivants :

- (58-1) Un oiseau s'envole (de l'arbre);
- (58-2) Mon chapeau s'envole (de ma tête);
- (58-3) Cette montgolfière s'envole (du sol).

Dans ce cas, l'origine, c'est-à-dire le point de départ, est une composante de la sémantique grammaticale du verbe. Par contre, dans le cas de l'exemple (57-2), l'origine n'est pas spécifiée, puisqu'elle peut être n'importe quel point : le sol (si l'avion décolle de la piste), la surface de l'eau (s'il s'agit d'un hydravion) ou un point dans le ciel (s'il se déplace vers le haut après avoir volé horizontalement en l'air). Le verbe *monter* désigne seulement le déplacement vers le haut, et on le détermine par une comparaison verticale entre deux points du déplacement : il suffit que le référent du sujet se déplace d'un point à un autre point plus haut. Mais le point le plus bas n'est pas nécessairement le point de départ. Cette propriété est plutôt situationnelle, et l'origine ne peut donc pas faire partie de la sémantique grammaticale de ce verbe.

L'origine est exprimée par un syntagme prépositionnel au plan syntaxique, et il peut être un élément obligatoire, comme c'est le cas pour *venir* (Bouchard, 1995 : 121-148), ou un complément de phrase, comme c'est le cas pour nos verbes d'orientation verticale (VOV). Par exemple, dans l'exemple (59), le syntagme prépositionnel est un complément de phrase d'après nos tests, comme dans les exemples en (60) :

- (59) Cet étudiant descend le sentier depuis le sommet de la montagne;
- (60-1) Cet étudiant descend le sentier (depuis le sommet de la montagne);
- (60-2) Depuis le sommet de la montagne, cet étudiant descend le sentier;
- (60-3) Cet étudiant descend le sentier et cela, depuis le sommet de la montagne;
- (60-4) Cet étudiant descend le sentier depuis le sommet de la montagne, et son ami en fait autant (depuis le col).

1.2.2.3 Destination

La destination est le point d'arrivée de la localisation de la cible. Comme dans le cas de l'origine, elle peut être perceptible ou non au moment où un énoncé se produit, qu'elle y soit linguistiquement exprimée ou non. Par exemple, dans l'exemple (61), même si on ne voit pas la destination (le sommet de la montagne) au moment d'énonciation, la phrase est tout à fait valable :

(61) Cette route monte jusqu'au sommet de la montagne.

Cette validité linguistique peut être expliquée par le principe de transfert de Vandeloise. Autrement dit, on peut saisir la destination en suivant mentalement la trajectoire de la route qui s'étend jusqu'au sommet de la montagne. Cependant, nous croyons que la destination est une propriété purement contextuelle dans le cas du verbe *monter*, puisque ce verbe peut également être utilisé pour exprimer un déplacement vers le haut sans destination particulière. Examinons l'exemple suivant :

(62) L'oiseau monte dans le ciel.

Cet exemple est tout à fait possible bien que la destination ne soit pas linguistiquement exprimée. En fait, on ne peut avoir aucune idée sur la destination du déplacement du référent. La destination ne peut donc pas faire partie de la sémantique grammaticale du verbe *monter*. En ce qui concerne nos VOV, nous croyons que la destination est une propriété plutôt situationnelle, et ce point sera davantage développé dans la section de chaque VOV.

En ce qui concerne la construction syntaxique, la destination est exprimée par un syntagme prépositionnel, et ce dernier peut être un élément obligatoire, comme c'est le cas pour le verbe *aller*, ou un complément de phrase, comme c'est le cas pour nos VOV. Par exemple, le syntagme prépositionnel est un complément de phrase dans l'exemple (63), d'après nos tests dans les exemples en (64) :

(63) Cet étudiant descend l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée.

(64-1) Cet étudiant descend l'escalier (jusqu'au rez-de-chaussée);

(64-2) Jusqu'au rez-de-chaussée, cet étudiant descend l'escalier;

(64-3) Cet étudiant descend l'escalier et cela, jusqu'au rez-de-chaussée;

(64-4) Cet étudiant descend l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, et son ami en fait autant (jusqu'au sous-sol).

À la lumière des analyses ci-dessus, nous constatons que la préposition joue un rôle crucial pour décrire le site comme lieu, origine ou destination. Vandeloise (1986; 1987; 2004) et Borillo (1998) décrivent de nombreuses prépositions qui expriment diverses propriétés spatiales, et parmi elles, nous proposons les prépositions suivantes comme primitives importantes, surtout par rapport à nos objets d'étude :

(65-1) prépositions pour exprimer le lieu :

- à : mon père tombe souvent à la maison;
- dans : un ballon monte dans le ciel; je suis tombé dans les escaliers;
- en : les vapeurs montent en l'air;
- par : mon père est monté au 5^e étage par les escaliers;
- sur : cette voiture monte sur la pente;

(65-2) prépositions pour exprimer l'origine :

- de : ce sentier descend du sommet de la montagne;
- depuis : ces alpinistes ont monté la montagne depuis la vallée sud;
- à partir de : ces alpinistes ont monté la montagne à partir de la vallée sud ;

(65-3) prépositions pour exprimer la destination :

- à : un avion est tombé au sol;
- dans : ces alpinistes montent dans les Alpes;
- jusqu' : ce sentier monte jusqu'au sommet de la montagne;
- sur : le rideau est tombé sur ce danseur.

1.2.3 Orientation

Selon Vandeloise (1986), Bouchard (1995), Borillo (1998) et Sarda (1999), il existe trois sortes d'orientation : l'orientation frontale, l'orientation latérale et l'orientation verticale, et ces trois orientations se distinguent par deux directions opposées, respectivement « devant /

derrière », « à gauche / à droite » et « vers le haut / vers le bas »²⁵. Vandeloise (1987 : 3) remarque que le mouvement peut être orienté ou non. Boons et ses collaborateurs (1987 : 10-22) utilisent cette propriété pour la classification des verbes locatifs en français par rapport à la situation initiale, médiane ou finale du mouvement : les verbes *errer* et *balader* expriment un mouvement non orienté ; les verbes *ramer* et *véhiculer* impliquent une orientation libre, alors que les verbes *chasser* et *hisser* désignent une orientation intrinsèque. Quant à nos objets d'étude, c'est l'orientation verticale qui est nécessairement impliquée dans leurs sémantiques. Les verbes *monter*, *grimper*, *élever*, *s'envoler*, *bondir* expriment l'orientation vers le haut, tandis que les verbes *descendre*, *tomber*, *chuter*, *dégringoler* désignent l'orientation vers le bas. La notion de vertical implique essentiellement la direction de la gravité, et parmi les perceptions sensorielles de l'être humain, la perception visuelle est un moyen privilégié qui permet de saisir ces propriétés.²⁶ Le psychologue américain Irvin Rock (2001 : 218-219) explique la perception de la direction de la gravité ainsi :

« La direction de la gravité est principalement perçue par le système vestibulaire, situé dans l'oreille interne, mais l'être humain est complètement inconscient de cette source d'information, parce qu'aucune sensation consciente n'émane de cette partie de l'oreille interne. Cependant, la gravité n'est pas la seule information qui affecte la manière dont les objets semblent orientés dans l'environnement, et un cadre de référence visuel est aussi important pour la perception du mouvement ainsi que la perception de l'orientation : les coordonnées verticale et horizontale du cadre affectent aussi la perception de l'orientation. D'habitude, la direction de la gravité est alignée avec l'axe principal d'une structure, de telle manière qu'à la fois l'information de la gravité et les indices visuels coopèrent pour déterminer l'orientation perçue. Pourtant, il arrive un conflit entre l'information gravitaire et les indices visuels, et dans ce cas, l'information visuelle domine sur l'information de gravité : toute information d'orientation horizontale et verticale devient alors congruente plutôt que conflictuelle ».

Selon Vandeloise (1986 : 89-90; 2004 : 46) et Borillo (1998 : 8-9), la gravité seule ne peut

²⁵ Vandeloise (1986 : 94) appelle les deux directions verticales « positive » et « négative » respectivement.

²⁶ Selon le *Vocabulaire de sciences cognitives* (VSC) (2003 : 181), chez l'être humain, les systèmes perceptivo-moteurs qui permettent d'accéder aux propriétés spatiales sont la vision, l'audition, le toucher et la proprioception somato-vestibulaire, mais la vision est la modalité perceptive la plus performante dans le domaine spatial, où elle est dominante. Ainsi, si des données visuelles spatiales sont en conflit avec des données issues de l'audition, du toucher ou de la proprioception, le sujet, avant tout, tiendra compte des données visuelles et, souvent, ne s'apercevra même pas de la discordance entre ses sens.

donc pas décrire adéquatement notre connaissance de l'axe vertical, et l'être humain perçoit en fait visuellement l'axe vertical comme une ligne parallèle à la direction donnée par les arbres, les murs, les êtres humains debout, ainsi que l'arrivée de la pluie et de la neige. Nous croyons que c'est cette notion de vertical qui concerne l'orientation verticale que nos objets d'études expriment. L'orientation verticale est en effet une condition absolue pour la construction de la sémantique grammaticale de nos objets d'étude. Autrement dit, en aucun cas, *monter* ne peut exprimer un changement spatial vers le bas, ni *descendre* être utilisé pour désigner un changement spatial vers le haut. Par exemple, si on dit que « cet oiseau monte », le verbe exprime toujours le déplacement du référent du sujet vers le haut, mais jamais celui vers le bas. De même, dans l'expression « la pluie tombe », le verbe ne désigne jamais le déplacement du référent du sujet vers le haut, mais toujours celui vers le bas.

Si une cible peut s'orienter, son orientation est en général basée sur l'un des deux principes suivants : celui de l'orientation frontale ou de l'orientation fonctionnelle (Vandeloise, 1986 : 49-57; Bouchard, 1993 : 56; 1995 : 124-127). D'après ces références, l'être humain ou un animal s'orientent frontalement, puisque l'orientation de ses principaux organes de perception et d'interaction (les yeux, la bouche, le nez, etc.) est perpendiculaire à celle du front. De même, un véhicule s'oriente fonctionnellement tout dépendant des conditions de son usage normal. Mais, ces principes ne s'appliquent pas aux VOV. Concernant l'exemple (66), le verbe *monter* exprime le déplacement du référent du sujet vers le haut si et seulement si le référent se déplace par l'escalier au deuxième étage :

(66) Cet homme monte par l'escalier au deuxième étage.

Dans ce cas, l'orientation frontale du référent n'est pas une condition absolue pour son déplacement, puisque même s'il se déplace jusqu'au deuxième étage en reculant, latéralement ou sur le dos, il est toujours possible de désigner ce déplacement par *monter*. De même, dans l'exemple (67), le verbe *tomber* désigne le déplacement du référent du sujet vers le bas, et dans ce cas, le déplacement du référent n'a rien à voir avec son orientation fonctionnelle :

(67) Une voiture tombe du pont.

D'après les analyses ci-dessus, l'orientation intrinsèque de la cible, soit frontale soit

fonctionnelle, ne joue pas conceptuellement un rôle déterminant dans la construction sémantique des VOV.

De plus, l'orientation peut être dynamique ou statique, respectivement comme dans les exemples suivants :

(68-1) Cette voiture monte sur la pente;

(68-2) Ce sentier monte sur la falaise.

Ces deux orientations sont en effet déterminées par les capacités ontologiques de la cible par rapport à l'espace.

Au plan syntaxique, chaque VOV exprime lui-même sa propre orientation verticale, sans avoir recours à un complément, comme dans les exemples suivants :

(69-1) La neige tombe;

(69-2) Lorsque l'avion monte ou descend, j'ai mal aux oreilles.

En somme, l'orientation est la primitive la plus cruciale pour la description sémantique de nos objets d'étude, et elle est déterminée par les quatre importantes primitives suivantes : « dynamique », « statique », « vers le haut » et « vers le bas ».

1.2.3.1 Critique du mouvement virtuel ou fictif de Talmy et du mouvement abstrait subjectif de Langacker

Dans son ouvrage *Toward a Cognitive Semantics : Concept Structuring Systems* (2003 : 100-103), Talmy distingue deux représentations cognitives différentes par rapport à un même objet perçu, principalement par la vision : l'une est jugée comme plus vraie, et l'autre comme moins vraie. Il qualifie la première et la dernière respectivement comme « factive (*factive*) » et « fictive (*fictive*) ». La représentation cognitive factive est basée sur le jugement cognitif d'une grande véracité (*cognitive assessment of greater veridicality*), tandis que la représentation cognitive fictive est due à la capacité imaginaire de la cognition (*imaginal capacity of cognition*). Il souligne que ces deux représentations ne sont pas nécessairement considérées comme objectivement réelles et irréelles respectivement et qu'elles sont

fréquemment en conflit pour un jugement cognitif. Il nomme cette divergence cognitive « motif de fictivité générale (*pattern of general fictivity*) ». ²⁷ Selon ce linguiste, ce motif se manifeste de manière parallèle dans la vision, ainsi que dans la langue. En ce qui concerne la vision, plus on perçoit concrètement ou pleinement une scène, plus la représentation visuelle est considérée comme factive, alors que le terme « fictif » s'applique au cas contraire. Concernant la langue, il existe deux sortes de représentation cognitive : l'une est basée sur la croyance de l'énonciateur ou de l'énonciataire à la nature réelle du référent de l'énoncé, alors que l'autre est due à la référence littérale de la forme linguistique de l'énoncé. Selon Talmy, la représentation littérale est considérée comme moins vraie que la représentation basée sur la croyance, et la première est donc fictive, alors que la dernière est factive. Les exemples en (70) impliquent ces deux représentations cognitives par rapport à un même objet, celui d'une chaîne de montagnes :

(70-1) *That mountain range goes from Canada to Mexico;*

(70-2) *That mountain range goes from Mexico to Canada.*

Il explique que la représentation fictive repose sur la référence littérale des mots, car cette dernière est considérée comme moins vraie. Par contre, la représentation factive est basée sur la croyance de l'énonciateur à la nature statique de cette chaîne de montagnes. Autrement dit, la chaîne de montagnes ne bouge pas « factivement », mais elle bouge « fictivement ». Ainsi, Talmy (2003 : 104) prétend que la plupart des observateurs peuvent convenir que la langue réfère systématiquement et extensivement à la circonstance statique avec des formes et des constructions dont la référence de base est le mouvement.²⁸

D'après Langacker (1987 : 67), un verbe de mouvement, comme *aller*, *partir*, *grimper*, etc., peut être considéré comme « un processus perfectif d'une espèce particulière, c'est-à-dire un processus dont chaque état composant spécifie la relation entre l'élément mobile et sa situation ». Il distingue le mouvement objectif et le mouvement subjectif. Si un verbe de mouvement perfectif met en profil le changement de la position dans l'espace de l'élément mobile en fonction du temps, il s'agit d'un mouvement objectif, comme c'est le cas dans

²⁷ La traduction française est notre proposition.

²⁸ *Most observers can agree that languages systematically and extensively refer to stationary circumstances with forms and constructions whose basic reference is to motion.*

l'exemple suivant :

(71) Un chien noir traverse le champ.

Si le sujet « un chien noir » réfère à l'animal domestique (entité mobile) et que l'énonciateur observe le changement de sa position dans le champ (espace) en fonction du temps, le verbe *traverser* exprime le déplacement de ce référent, et ce déplacement est un mouvement objectif. Par contre, un verbe de mouvement perfectif peut également mettre en profil la position statique d'une entité, comme dans les exemples suivants :

(72-1) Le toit monte abruptement;

(72-2) Le toit descend abruptement.

Dans ces deux cas, Langacker (1987 : 71-73) explique que si l'énonciateur observe le toit, soit une entité statique et verticalement orientée, de manière séquentielle, il peut conceptualiser subjectivement le toit comme si celui-ci grandissait vers le haut dans le cas de l'exemple (72-1) et vers le bas dans le cas de l'exemple (72-2). Langacker qualifie cette propriété abstraite comme « mouvement subjectif ».

Nous croyons que ces deux notions de mouvement sont contestables. D'abord, concernant les exemples en (70) et en (72), il est difficile de voir la nécessité d'analyser l'étendue statique comme un mouvement fictif, virtuel, abstrait ou subjectif. Comme Talmy lui-même le mentionne (2003 : 123-124), ces notions abstraites restent à être testées de manière rigoureuse par des recherches psychologiques. Nous croyons qu'étant donné que ces entités sont des objets statiques et que la perception visuelle le confirme, elles ne bougent jamais non seulement en réalité mais aussi fictivement, virtuellement, abstraitement ou subjectivement.

Si ces entités (la chaîne de montagnes et le toit) bougent vraiment fictivement ou abstraitement, ces mouvements devraient pouvoir être exprimés en passé composé ou en présent progressif, comme c'est le cas des mouvements réels. Si nous appliquons ces deux temps à l'exemple (71), cette application est possible, comme dans les exemples suivants :

(73-1) Un chien noir a traversé le champ;

(73-2) Un chien noir est en train de traverser le champ.

De plus, en anglais, un vrai mouvement fictif ou abstrait, soit une métaphore, peut être exprimé dans ces deux temps, respectivement comme dans les exemples suivants :

(74-1) *My heart went to you;*

(74-2) *My heart is going to you.*

Par contre, dans le cas des exemples (70-1) et (72-1), cette application est impossible non seulement en anglais mais aussi en français, comme dans les exemples suivants :

(75-1) ?* *That mountain range went from Canada to Mexico;*

(75-2) ?* *That mountain range is going from Canada to Mexico;*

(76-1) ?* Le toit est en train de monter abruptement;

(76-2) ?* Le toit est en train de monter abruptement.

Nous croyons qu'il s'agit plutôt de l'orientation statique du référent du sujet que le verbe *go* exprime dans les exemples en (70) et de l'orientation statique vers le haut ou vers le bas du référent du sujet que *monter* ou *descendre* désignent respectivement dans les exemples en (72). Afin de soutenir notre argument, nous discutons l'argument de Bouchard sur de tels emplois des verbes *venir* et *aller* (1995 : 121-166).

(77-1) Cette route vient de Montréal;

(77-2) Cette route va de Montréal à Québec.

Concernant les exemples en (77), Bouchard (1995 : 138; 152) indique que les verbes *venir* et *aller* expriment l'extension du référent du sujet « route », et non pas son mouvement, puisque la route n'est pas un objet déplaçable. Selon lui, le choix de ces verbes est déterminé par la perception de l'orientation de ce référent par rapport à plusieurs éléments contextuels : les propriétés spatiales de la route, le sens de la circulation, la position géographique de ces deux villes, la position de l'énonciateur, le point de vue de l'énonciateur, etc. Concernant l'exemple (77-1), *venir* exprime ainsi l'orientation statique du référent depuis Montréal jusqu'au centre déictique, et dans le cas de l'exemple (77-2), *aller* désigne l'orientation statique du référent depuis Montréal jusqu'à Québec.

Revenons aux exemples en (70) et supposons que ces exemples sont des expressions linguistiques de l'image de la chaîne de montagnes dans la Figure 1.9.

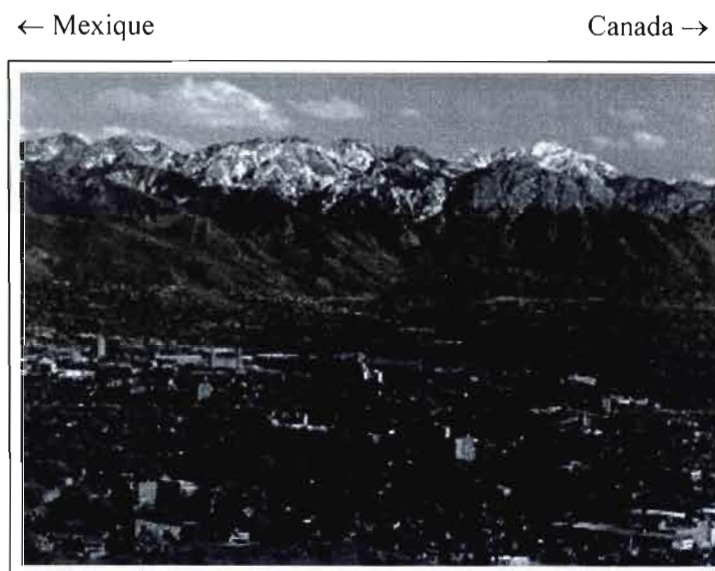


Figure 1.9

Si on regarde la chaîne de montagnes, de l'extrémité gauche à l'extrémité droite ou vice versa, sachant que la destination de ces deux extrémités est respectivement le Mexique et le Canada, on peut conceptualiser l'orientation de cette chaîne du Canada au Mexique ou vice versa. Mais comme c'est le cas dans les exemples en (77), cette orientation est essentiellement statique, car la chaîne de montagnes est un objet statique. Bouchard affirme que la notion d'orientation est la primitive centrale qui est impliquée dans leurs divers emplois, et cette notion peut être interprétée comme un déplacement, une extension dynamique ou statique, etc., dépendamment des caractéristiques spatiales de la cible (1993; 1995). Bref, nous croyons que cet argument de Bouchard s'applique bien à la description sémantique de nos objets d'études, car ces derniers expriment tous de telles diverses propriétés spatiales.

1.2.4 Distance

Vandeloise (1986 : 81-87; 2004 : 23) affirme que la distance est essentiellement exprimée en français par les adverbes *près* et *loin*, et que « les expressions *près de / loin de*, indépendantes de la direction, sont certainement les relations spatiales les plus simples ». Cependant, ce

linguiste ne donne pas de définition de la notion de distance. Selon Borillo (1998 : 33), évaluer la distance entre deux objets séparés consiste à évaluer leur proximité ou leur éloignement. Le PR, le TLF et le Larousse donnent les définitions suivantes :

(78-1) PR :

- la distance est la longueur qui sépare une chose d'une autre chose ;
- la longueur est la dimension d'une chose dans le sens de sa plus grande étendue, la plus grande dimension horizontale d'un volume orienté ;
- la dimension est la grandeur réelle, mesurable qui détermine la portion d'espace occupé par un corps ;
- la grandeur est le caractère de ce qui est de grande taille, de grande dimension ;
- la taille est la grosseur ou la grandeur d'un objet;

(78-2) TLF :

- la distance est l'intervalle mesurable qui sépare deux objets, deux points dans l'espace;
- l'intervalle est la distance qui sépare un lieu, un point, un objet d'un autre;

(78-3) Larousse :

- la distance est l'intervalle qui sépare deux points dans l'espace;
- l'intervalle est la distance plus ou moins grande entre deux choses, entre un point et un autre.

Ces définitions sont totalement circulaires, et c'est pourquoi, nous ne les adoptons pas pour notre recherche. À la suite de l'observation des définitions ci-dessus, nous croyons toutefois que la notion de « séparer » est la plus cruciale pour décrire la distance, car si deux entités ne sont pas séparées, la distance n'existe pas entre les deux. Autrement dit, deux entités ne doivent pas être ensemble à une même position si l'on veut qu'il y ait une distance entre elles. Nous proposons donc de décrire la distance comme « la mesure de l'espace entre deux entités séparées ». Plus deux entités sont séparées l'une de l'autre, plus la mesure de cette espace peut être exprimée par l'adverbe *loin*, alors que si c'est le cas contraire, on peut exprimer la mesure de l'espace par l'adverbe *près* ou par l'adjectif *proche*.

Vandeloise (1986 : 81) mentionne que les expressions *près de* et *loin de* sont utilisées le plus souvent pour exprimer la distance entre la cible et le site, « évaluée par rapport à une distance normale », comme dans les exemples suivants :

(79-1) Le métro est près de l'hôtel;

(79-2) Le métro est loin de l'hôtel.

Dans ces deux exemples, la cible et le site sont des entités statiques, et la distance et ces deux adverbes peuvent également s'appliquer à une cible dynamique et à un site dynamique, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

(80-1) Ce marathonien est près du meneur;

(80-2) Ce marathonien est loin du meneur.

La cible et le site se déplacent constamment, contrairement aux exemples en (79), de sorte que la distance entre eux peut être considérée comme dynamique. Plus la cible s'approche de la position du site, plus l'usage de *près* est possible pour exprimer cette distance dynamique, comme le cas dans l'exemple (80-1), alors que plus elle est séparée de l'autre, plus on peut exprimer cette distance par *loin*, comme dans l'exemple (80-2).

La notion de distance et celles de *près* et de *loin* sont des primitives importantes, et elles peuvent également s'appliquer à la description sémantique des emplois propres de nos objets d'études. Dans ce cas, ces trois notions sont essentiellement verticales. Par exemple, dans leurs emplois propres, les adjectifs *haut* et *bas* expriment la hauteur d'une entité, comme sa position verticale ainsi que sa dimension verticale (Vandeloise, 2004 : 45). Ces deux propriétés spatiales peuvent être décrites ainsi :

a. La position verticale est la distance verticale entre la cible et le site;

b. La dimension verticale est la distance verticale entre les deux extrémités verticales d'une entité.

Autrement dit, dans le premier cas, la notion de distance s'applique à l'espace entre deux entités différentes séparées, alors que dans le dernier cas, cette notion s'applique à l'intérieur d'une même entité. De plus, la sémantique de ces deux adjectifs peut être décrite par les

deux adverbes *près* et *loin*. Concernant la position verticale, plus la cible est verticalement près du site, plus on peut exprimer cette distance par *bas*, alors que plus la cible est verticalement loin du site, plus il est possible de désigner cette distance par *haut*. Quant à la dimension verticale, plus les deux extrémités d'une entité verticalement opposées sont près l'une de l'autre, plus l'emploi de *bas* est possible pour exprimer cette dimension, tandis que plus ces deux extrémités sont loin l'une de l'autre, plus l'usage de *haut* est possible pour désigner cette dimension.²⁹ Nous allons décrire en détail la sémantique de ces deux adjectifs dans le Chapitre II.

1.2.5 Manière

La manière de l'orientation participe principalement à la construction sémantique de nos objets d'étude, et elle correspond aux réponses de la question suivante : comment une entité s'orientent-elle ou est-elle orientée ? La manière peut être liée à plusieurs facteurs, comme la vitesse, l'application de la force, le degré de verticalité, la volonté, l'orientation frontale ou pas, etc. Elle ne joue aucun rôle dans la construction sémantique de certains VOV, alors que d'autres VOV sont sémantiquement motivés par une manière particulière. Le verbe *monter* appartient à la première catégorie, car la manière n'exerce aucune influence conceptuelle sur la construction des propriétés sémantiques dans ses emplois de déplacement. Dans les exemples suivants, les déplacements peuvent être désignés par ce verbe, peu importe la manière, si et seulement si les cibles se déplacent vers le haut :

- (81) Cet homme monte l'escalier en reculant ou en sautant; rapidement ou lentement; volontairement ou involontairement;
- (82) Cette voiture monte sur la pente rapidement ou lentement; frontalement ou en reculant; par sa propre force ou par le remorqueur.

Par contre, dans le cas du verbe *grimper*, l'entité doit effectuer son changement spatial vers le haut spécifiquement avec plus d'efforts qu'habituellement pour que ce changement soit désigné par ce verbe, comme dans les exemples suivants :

²⁹ Cependant, la dimension verticale d'un être humain ou d'un animal est exprimée par *grand* ou *petit*, plutôt que par *haut* ou *bas*.

- (83) Un détenu grimpe le mur de la prison pour s'évader;
- (84) Un homme grimpe sur le pont.

Pour développer davantage ce point, comparons les deux énoncés suivants :

- (85) ? Les cyclistes grimpent les Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe;
- (86) Les cyclistes grimpent le col de 1650 mètres d'altitude.

Si les sujets du verbe réfèrent aux athlètes participant au Tour de France, l'exemple (85) semble bizarre, puisque comme ils sont physiquement en forme, les référents n'ont pas vraiment besoin de faire plus d'efforts physiques pour leur déplacement sur ce trajet légèrement montant. En revanche, quant à l'exemple (86), il est valable d'employer le verbe *grimper* pour exprimer le déplacement des référents, car le parcours est une montée si grande et si longue que les cyclistes doivent faire plus d'efforts physiques pour effectuer leur déplacement.

Concernant le verbe *dégringoler*, il faut que la cible se déplace vers le bas brusquement, suivant la force de gravité, visiblement sans contrôle, pour que son déplacement soit exprimé par ce verbe, comme dans les exemples suivants :

- (87) Un homme dégringole du toit de la maison;
- (88) Une voiture dégringole de la falaise et tombe dans la mer.

Toutefois, l'exemple suivant semble bizarre ou impossible :

- (89) ?* Ce plongeur dégringole rapidement vers le fond de la mer.

Même si le référent du sujet « plongeur » se déplace vers le bas, sans contrôle et avec une grande verticalité, son déplacement n'est pas si rapide dans l'eau, parce que la force de gravité est ralentie dans l'eau. Ce déplacement ne peut donc pas être désigné par *dégringoler* en raison du manque d'une grande vitesse.

Quant au verbe *bondir*, la cible doit se déplacer vers le haut dans les airs brusquement et par sa propre force, comme dans les exemples suivants :

- (90) Une grenouille bondit;
 (91) Un gros poisson bondit hors de l'eau.

Ainsi, même si une grenouille ou un poisson est lancé brusquement par un être humain vers le haut dans les airs, son déplacement ne peut pas être exprimé par le verbe *bondir*, car il n'est pas effectué par sa propre force, comme dans l'exemple suivant :

- (92) *Ce garçon lance brusquement une grenouille vers le haut, et la grenouille bondit dans les airs.

Nous allons discuter en détail ces points dans la section de chaque VOV. Comme dans les trois derniers cas, si un VOV désigne un changement spatial qui se fait d'une manière distincte, cette dernière fait partie des propriétés conceptuelles de la sémantique grammaticale du verbe, même si cette propriété n'est pas exprimée linguistiquement.

Si elle est linguistiquement exprimée dans un énoncé, la manière est exprimée par un syntagme prépositionnel ou adverbial, comme dans les exemples suivants :

- (93) Cet étudiant monte l'escalier en reculant; cet étudiant monte l'escalier très rapidement.

Dans ces cas, il s'agit de compléments de phrase d'après nos tests :

- (94-1) Cet étudiant monte l'escalier (en reculant); cet étudiant monte l'escalier (très rapidement);
 (94-2) En reculant, cet étudiant monte l'escalier; très rapidement, cet étudiant monte l'escalier;
 (94-3) Cet étudiant monte l'escalier et cela, en reculant; cet étudiant monte l'escalier et cela, très rapidement;
 (94-4) Cet étudiant monte l'escalier en reculant, et son ami en fait autant (en sautant); cet étudiant monte l'escalier très rapidement, et son ami en fait autant (très lentement).

En somme, les cinq concepts spatiaux analysés ci-dessus sont des primitives de base pour la description sémantique des emplois spatiaux de nos objets d'étude, et dans les chapitres II, III

et IV, nous allons analyser en détail ces emplois en appliquant ces concepts.

1.3. Motivation conceptuelle des emplois métaphoriques

Depuis Aristote, la métaphore a été étudiée par un grand nombre de savants dans plusieurs domaines scientifiques, principalement en philosophie, en psychologie et en linguistique. Ces études sur la métaphore se concentrent principalement sur les trois questions suivantes : la définition de la métaphore, la distinction entre le sens littéral et le sens métaphorique, ainsi que la description de l'association conceptuelle entre le métaphorisant et le métaphorisé. Cependant, comme François Rastier le remarque, les résultats des études de la métaphore sont divers dans chacun de ces domaines, et il n'existe pas toujours de consensus à propos de la métaphore³⁰. En fait, pour qu'il y ait une métaphore, il faut un lien conceptuel entre le métaphorisant et le métaphorisé, bien que les deux ne soient pas compatibles au plan ontologique. Traditionnellement, ce lien est décrit comme une ressemblance ou une similarité directe (Fontanier, 1977 : 99; Jakobson, 1956). Cependant, nous nous demandons si la métaphore est nécessairement basée sur la ressemblance ou la similarité et le lien direct entre le métaphorisant et le métaphorisé.

Dans les sections suivantes, nous discutons premièrement de la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques, et surtout des types d'interactions conceptuelles entre le métaphorisant et le métaphorisé, ce qui correspond à l'un des objectifs de la présente recherche, et nous décrivons le type de l'interaction conceptuelle directe ainsi que le type de l'interaction conceptuelle indirecte. Deuxièmement, nous présentons la théorie de la métareprésentation de Dan Sperber, qui servira de décrire plusieurs métaphores du type d'interaction indirecte. Troisièmement, nous critiquons les arguments de Lakoff et de Johnson concernant la métaphore d'orientation « haut / bas » (*up / down*), qui sont fréquemment cités dans de nombreuses études sur la métaphore spatiale. Quatrièmement, nous définissons la notion de métaphore pour notre recherche, en synthétisant plusieurs définitions courantes. Dernièrement, nous présentons notre méthode d'analyse sémantique de nos objets d'étude et le corpus.

³⁰ Voir la page d'accueil du site <http://www.info-metaphore.com>.

1.3.1 Types d'interaction conceptuelle entre le métaphorisant et le métaphorisé

Si la métaphore est une comparaison (Aristote; Ortony, 1979), un transfert sémantique (Tournier, 1985), une correspondance conceptuelle (Lakoff et Johnson, 1980), une interaction sémantique (Black, 1993) ou une correspondance analogique (Gentner, 2001) entre deux domaines différents, comment cette association peut-elle se produire, quelle que soit sa définition ? Malgré une grande quantité de recherches effectuées sur la métaphore depuis Aristote, il est en fait étonnant de voir que les chercheurs n'aient guère discuté la question selon laquelle l'interaction conceptuelle s'établit de façon directe ou indirecte entre le métaphorisant et le métaphorisé. Il nous semble que leur principale préoccupation porte essentiellement sur la description des associations conceptuelles axées sur la ressemblance (ou la similarité) directe entre le métaphorisant et le métaphorisé. C'est-à-dire qu'ils cherchent d'abord à décrire parallèlement les propriétés sémantiques du métaphorisant et du métaphorisé pour ensuite identifier une ou plusieurs des propriétés partagées directement par ces derniers. Nous proposons d'appeler « interaction conceptuelle directe » ce partage direct entre le métaphorisant et le métaphorisé. Cependant, la métaphore se crée-t-elle nécessairement par une interaction conceptuelle directe ? Afin de mieux comprendre la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques, nous croyons qu'il est important d'examiner cette question.

1.3.1.1 Interaction conceptuelle directe

Regardons l'exemple et la figure suivants :

(95) La souris, comme appareil informatique;

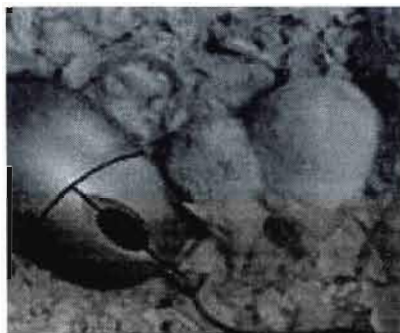


Figure 1.10 Deux référents du mot *souris*

Dans l'exemple (95), nous pouvons saisir sans difficulté une interaction conceptuelle directe entre cet appareil informatique (le métaphorisé) et la souris comme animal (le métaphorisant) : la ressemblance de la forme entre les deux, comme on le voit dans la Figure 1.10. Cette forme fait partie des propriétés sémantiques de chacun, et elle est la source de la motivation conceptuelle de cette métaphore.

Quant à l'exemple (96), il existe également une interaction conceptuelle directe entre l'animal imaginaire (le métaphorisant) et le grand fumeur (le métaphorisé), et cette interaction est due à la ressemblance de l'action de souffler de la fumée, comme on le voit dans les figures suivantes :

(96) Papa, arrête de fumer, pas de dragon dans notre maison.



Figure 1.11 Dragon comme animal



Figure 1.12 Dragon comme fumeur

En fait, traditionnellement, la ressemblance conceptuelle, basée sur la théorie de la ressemblance de famille de Wittgenstein et la théorie du prototype de Rosch, a été au cœur de la plupart des études sur la métaphore dans toutes les disciplines des sciences cognitives. Cependant, nous croyons que ces études ont été menées avec des exemples restreints de ce type d'interaction conceptuelle directe, puisque d'après notre observation, il existe aussi des métaphores qui ne sont pas basées sur la ressemblance ou la similarité.

1.3.1.2 Interaction conceptuelle indirecte

En ce qui concerne l'exemple (97), le mot « dragon » ne réfère pas à l'animal imaginaire, mais à quatre économies asiatiques qui ont connu une phase d'expansion économique et de modernisation extrêmement rapide à partir des années 1960, soit la Corée du Sud, Taiwan, Hongkong, et Singapour :³¹

(97) Les dragons asiatiques touchés par la crise.³²



Figure 1.13 Dragon asiatique **Figure 1.14** Dragon gallois **Figure 1.15** Dragon scandinave

Nous nous demandons s'il existe des ressemblances et des interactions conceptuelles directes entre le métaphorisant (animal) et le métaphorisé (économies asiatiques). Le dragon n'est pas un animal imaginaire qui existe exclusivement en Asie, mais il existe aussi ailleurs, en Europe, en Amérique, etc. Selon le Petit Robert, le dragon est un animal fabuleux qu'on représente généralement avec des ailes, des griffes et une queue de serpent, et cette description physique (ontologique) est presque la même tant en Asie qu'ailleurs, comme on le voit dans les Figures 1.13 à 1.15.

Pourtant, dans l'exemple (97), comment et pourquoi cet animal sert-il à exprimer ces quatre pays asiatiques ? En fait, cet animal est considéré historiquement comme symbole du pouvoir spirituel suprême en Asie de l'Est, alors qu'il ne l'est pas en Europe.³³ Nous pensons

³¹ <http://www.larousse.fr/encyclopedie/ehm/Dragons%20asiatiques/179197>

³² http://resume.liberation.fr/_economie/chine/coree-du-sud/crise-economique-mondiale.html

³³ Dans la plupart des contes de fée et des histoires légendaires européens, le dragon est souvent décrit comme un animal méchant.

que la métaphorisation de l'exemple (97) est due à ce symbole. Dans cette métaphore, nous supposons que le métaphorisant et le métaphorisé partagent les composantes conceptuelles suivantes : pouvoir et Asie. Ces composantes ne sont pas représentées par le dragon comme animal, mais par le dragon comme symbole, et ensuite, ce symbole est utilisé pour représenter ces économies émergentes asiatiques. Nous croyons donc que dans cet exemple, il existe plutôt une interaction conceptuelle indirecte. En effet, selon le Vocabulaire de sciences cognitive (Houdé et *al.*, 2003 : 421), le symbole est un objet qui possède une interprétation sémantique, et dans une culture donnée, il s'établit par une convention, par exemple la balance comme symbole de la justice dans les pays occidentaux (Dubois et *al.*, 1999 : 460-461; Lyons, 1995 : 3-4). D'ailleurs, selon Saussure (1995 : 101), le symbole non linguistique a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire, car il existe un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié, et, pour cette raison, le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple. De même, les économies asiatiques émergentes ne peuvent pas être représentées par un lapin ou un chat, puisque ces animaux ne représentent ni le pouvoir ni l'Asie dans les pays asiatiques concernés. Nous pouvons en effet constater que le symbole joue un rôle important dans la représentation conceptuelle et que son usage est fréquent : le castor pour le Canada, la rose pour l'Angleterre, la croix pour le christianisme, le croissant pour l'islamisme, etc.

Concernant l'exemple (98), le mot anglais *chocolate* ne réfère aucunement à l'aliment composé de cacao et de sucre, comme on le voit dans la Figure 1.16 :

(98) *Chocolate bond.*

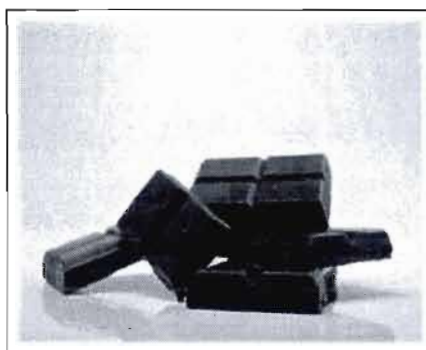


Figure 1.16 Chocolat comme aliment

Selon le *Dictionnaire des Marchés Financiers* (Antoine et Capiou-Huart, 2006 : 122), ce terme désigne une obligation étrangère émise en franc suisse sur le marché suisse par un non-résident, et il s'agit donc d'un produit financier. En fait, il n'existe aucune ressemblance entre ce terme et le chocolat comme aliment, et de plus, cette expression n'a aucun rapport ontologique avec le chocolat : elle n'est pas faite de chocolat; elle n'a pas de goût chocolat; elle ne possède pas de couleur chocolat, etc. Cependant, nous pouvons saisir un lien conceptuel entre ce terme et le chocolat, et c'est la Suisse. La Suisse est connue pour sa production de chocolats de qualité, et ce trait n'est pas une propriété sémantique du chocolat, mais une propriété encyclopédique, puisque la Suisse n'est pas le seul producteur de chocolats de qualité au monde. La Belgique produit aussi des chocolats de qualité. Eco (1984 : 155-158) remarque que la métaphore peut se créer non seulement par une propriété sémantique, mais aussi par une propriété encyclopédique. L'exemple (98) n'est donc pas une métaphore créée par une interaction directe entre le métaphorisant et le métaphorisé, mais par une interaction indirecte.

En ce qui concerne la métaphore suivante, il est encore plus difficile de trouver des rapports conceptuels directs selon lesquels la fluctuation du prix du pétrole serait métaphorisée par les dents de scies :

- (99) Le pétrole a terminé en légère hausse vendredi sur le marché new-yorkais après une séance en dents de scie.³⁴

Cet exemple exprime le fait que le pétrole devient plus cher et moins cher de façon alternative et successive, et cette variation du prix est un phénomène invisible. Pourtant, comment ce phénomène peut-il être linguistiquement exprimé par « dents de scie », qui désigne la lame d'une scie, une chose concrète et visible ? Supposons que c'est la forme des dents de scie, hauts et bas successifs comme ^^^^, qui est la source de la motivation conceptuelle dans cette métaphore. Il nous reste pourtant à déterminer comment cette forme peut être conceptuellement associée au prix du pétrole pour signifier la variation du prix concernée. Étant donné que la forme ^^^^ est une propriété des dents de scie, la variation concernée du prix du pétrole doit aussi partager cette propriété pour qu'il y ait une métaphore.

³⁴http://www.lexpansion.com/economie/le-petrole-finit-en-legere-hausse-a-new-york_203378.html

Pourtant, comme le prix est un concept abstrait et non physique, la variation du prix elle-même ne peut posséder aucune propriété concrète. Il est donc impossible d'avoir une interaction conceptuelle directe de cette forme entre les dents de scie et la variation du prix. Nous présumons que la variation du prix concernée est d'abord représentée par un graphique et que cette représentation graphique donne une image semblable à la forme des dents de scie (voir les Figures 1.17 et 1.18).

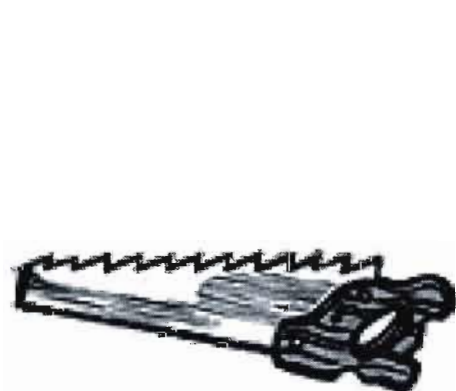


Figure 1.17



Figure 1.18

Dans ce cas, l'interaction conceptuelle se produit directement entre les dents de scie et l'image graphique, puisque les deux partagent la propriété de forme $\wedge\wedge\wedge$. En ce qui concerne la motivation conceptuelle de cette métaphore, c'est l'image de la représentation graphique qui joue donc un rôle intermédiaire. Nous allons analyser cette question en détail dans les chapitres II, III et IV.

À la lumière de ces observations, nous pouvons formuler une hypothèse selon laquelle la métaphore peut se créer non seulement par une interaction conceptuelle directe entre le métaphorisant et le métaphorisé mais aussi par une interaction indirecte. Dans le cas de la métaphore créée par une interaction conceptuelle indirecte, il doit exister un intermédiaire conceptuel, et cet intermédiaire peut être un autre moyen de représentation que la langue, comme la représentation graphique, ou une propriété encyclopédique. Il faut alors des théories permettant d'expliquer cette question, et nous croyons que ce genre de métaphore peut être expliqué par la théorie de la métareprésentation.

1.3.2 Métaphore comme une métareprésentation

Pour les cognitivistes, l'essence de la métaphore est de comprendre quelque chose en termes d'autre chose, et la métaphore est omniprésente non seulement dans le langage, mais aussi dans les pensées et les actions (Lakoff et Johnson, 1980 : 3-5). Autrement dit, l'être humain est capable de représenter un concept au moyen d'autres concepts bien établis dans son système cognitif. De plus, selon Sperber (1996 : 99), les humains sont capables de représenter non seulement leurs environnements et leurs corps, mais aussi certains de leurs états, de leurs représentations et de leurs processus mentaux. Sperber appelle la représentation de représentations la « métareprésentation ». Dans le présent travail, nous appliquons la théorie de la métareprésentation de Sperber à l'analyse des métaphores que nous avons recueillies, car nous croyons que la métaphore est une forme de métareprésentation.

Sperber (1994 : 54; 1996 : 38, 86) distingue d'abord les représentations mentales des représentations publiques. Les représentations mentales sont internes au dispositif de traitement de l'information chez les individus, par exemple, les croyances, les intentions, les préférences, etc. Par contre, les représentations publiques sont externes au dispositif, par exemple, les signaux, les énoncés, les textes, les images, etc., et elles permettent de traiter publiquement des informations stockées dans les cerveaux humains. En effet, c'est par les représentations publiques que l'être humain transmet des informations aux autres, et ces représentations peuvent même exercer une influence importante sur la formation de la représentation mentale chez les individus (1996 : 50).

Toujours selon Sperber (2000 : 117; 119), l'être humain est aussi capable de représenter le contenu de représentations, c'est-à-dire la métareprésentation, qui est basée sur sa capacité d'interprétation. Il affirme que l'être humain utilise de façon massive la métareprésentation (2000 : 117) et que l'on peut facilement trouver des exemples métareprésentationnels dans le langage quotidien. Pour éclairer cette question, comparons les expressions linguistiques suivantes :

- (100) Jean est sorti de la chambre; Marie mange du riz;
 (101) Henri se plaint que *la vie soit trop courte*; Jean croit que *Dieu a créé le monde*.³⁵

Les exemples en (100) ne sont pas des métareprésentations, mais des représentations simples, car ces énoncés sont des représentations littérales des représentations mentales des actions que les locuteurs ont perçues. De plus, les énoncés sont vrais si et seulement si Jean est sorti de la chambre ou Marie mange du riz. Par contre, dans les exemples en (101), les parties en italique « [...] *la vie soit trop courte* » et « [...] *Dieu a créé le monde* » ne représentent pas l'état des choses que les locuteurs décrivent respectivement, mais les représentations, c'est-à-dire les contenus dont Henri et Jean se servent respectivement pour énoncer quelque chose (Sperber, 2000 : 119). Ces deux énoncés sont donc des métareprésentations, c'est-à-dire des représentations des représentations mentales des locuteurs, qui sont des représentations des contenus de pensées de la part de Henri et de Jean.

On trouve également des exemples métareprésentationnels dans le langage quotidien. Par exemple, les expressions « ressembler à » et « comme si ... » :

- (102) Jean ressemble à un lion;
 (103) Jeanne agit comme si elle était la Reine d'Angleterre.

Dans ces deux exemples, si Jean et Jeanne réfèrent à un homme et une femme respectivement, il est évident que ces deux référents ne sont respectivement ni un lion ni la Reine d'Angleterre. L'exemple (102) peut signifier « Jean est un homme brave comme un lion » ou « Jean a une chevelure abondante comme la crinière d'un lion ». Dans cette expression, le caractère courageux ou la coiffure de Jean est représenté par le mot « lion », qui est aussi une représentation. Dans l'exemple (103), le comportement de Jeanne est représenté par une autre représentation, la Reine d'Angleterre. Ces deux exemples sont donc des métareprésentations typiques.

La capacité métareprésentationnelle permet à l'être humain de traiter une information qu'il ne comprend pas complètement en raison du manque de ressources conceptuelles suffisantes de

³⁵ Il s'agit de traductions françaises des expressions anglaises originales suivantes que Sperber utilise dans son ouvrage : « *Henry is complaining that life is too short* » et « *John believes that God created the world* » (2000 : 19).

l'information (Sperber, 1996 : 99), par exemple faire comprendre la mort aux enfants. Étant donné que les enfants ne comprennent pas entièrement le concept de la mort, les adultes expliquent souvent à un enfant la mort de son père, par exemple au moyen des métaphores suivantes :

(104) Papa est allé au ciel; Papa est parti; Papa dort éternellement.

Afin de traiter l'information « Papa est mort » et de la comprendre, cet enfant doit la métareprésenter à travers ces métaphores. C'est ainsi que l'enfant pourrait développer sa compréhension sur le concept de la mort.

Nous croyons que la capacité métareprésentationnelle permet aussi aux adultes de mieux comprendre des informations spécialisées qui non seulement manquent de ressources conceptuelles suffisantes, mais aussi dont les concepts sont souvent très complexes. Par exemple, des fonctionnements techniques de l'Internet sont conceptuellement si compliqués qu'il est difficile de les représenter linguistiquement. Ainsi, pour la compréhension et la communication de ces concepts très techniques, les anglophones les métareprésentent souvent au moyen des métaphores suivantes : *to navigate or to surf Internet, web site, home page, chat room, wallpaper, etc.*

Toutefois, Sperber limite la métareprésentation à la langue. Étant donné que les concepts peuvent être représentés sous d'autres formes que la langue, par exemple les chiffres, les graphes, les symboles, les dessins, etc., il serait intéressant d'introduire ces formes de représentation dans les études de la métareprésentation pour connaître leurs effets potentiels sur la métaphore.

1.3.3 Critique des arguments de Lakoff et de Johnson par rapport à la métaphore d'orientation « haut / bas »

Dans leur ouvrage *Metaphors We Live By* (1980), considéré comme l'un des ouvrages les plus importants sur l'étude de la métaphore (Croft et Cruse, 2004 : 194; Finch, 2005 : 163), Lakoff et Johnson distinguent trois types de métaphores : la métaphore structurelle (*structural metaphor*), la métaphore d'orientation (*orientational metaphor*) et la métaphore ontologique (*ontological metaphor*). Parmi ces trois types de métaphores, la métaphore d'orientation

implique des orientations spatiales, comme haut-bas (*up-down*), dedans-dehors (*in-out*), devant-derrrière (*front-back*), dessus-dessous (*on-off*), profond-peu profond (*deep-swallow*), central-périphérique (*central-peripheral*), etc. (Lakoff et Johnson, 1980 : 14). Étant donné que nos objets d'étude concernent essentiellement la verticalité, nous ne discutons que la métaphore « haut-bas » dans notre recherche.

Selon ces deux auteurs (1980 : 14-16), la métaphore « haut-bas » n'est pas créée de manière arbitraire, mais est basée sur des expériences physiques et culturelles de l'être humain, comme dans les exemples suivants :³⁶

(105) Le bonheur est en haut; La tristesse est en bas

(*Happy is up; Sad is down*);

Le conscient est en haut; L'inconscient est en bas

(*Conscious is up; Unconscious is down*);

La santé et la vie sont en haut; La maladie et la mort sont en bas

(*Health and life are up; Sickness and death are down*);

Contraindre ou dominer est en haut; Être contraint ou dominé est en bas

(*Having control or force is up; Being subject to control or force is down*);

Le plus est en haut; Le moins est en bas

(*More is up; Less is down*);

Les événements futurs prévisibles sont en haut

(*Foreseeable future events are up*);

L'élite est en haut; La masse est en bas

(*High status is up; Low status is down*);

Le bon est en haut; Le mauvais est en bas

(*Good is up; Bad is down*);

³⁶ Les traductions françaises sont extraites des pages 25, 26 et 27 de la version française *Les métaphores dans la vie quotidienne* (1985), traduit par Michel Defornel.

La vertu est en haut; Le vice est en bas

(Virtue is up; Depravity is down);

Le rationnel est en haut; L'affectif est en bas

(Rational is up; Emotional is down).

Toutefois, ces deux auteurs mentionnant eux-mêmes que ces indications se veulent suggestives et plausibles, non pas définitives. Il est en effet assez facile de trouver des cas où cette métaphore ne correspond pas à la réalité. Ainsi, en ce qui concerne l'indication « Le bon est en haut; Le mauvais est en bas », Lakoff et Johnson (1980 : 16) affirment que cette indication est basée sur le fondement physique suivant : les choses qui caractérisent principalement le bien-être de l'être humain sont toutes en haut, comme le bonheur, la santé, la vie et le contrôle. Mais, le bon et le mauvais peuvent aussi être en bas et en haut respectivement. Par exemple, si le niveau d'un fleuve monte jusqu'au bord, il s'agit plutôt d'une mauvaise nouvelle pour les habitants au bord du fleuve. Si le niveau d'eau descend après être monté jusqu'au bord, cette descente est une bonne nouvelle pour les habitants. De plus, si la tension artérielle monte chez une personne souffrant de l'hypertension, cette augmentation est très mauvaise pour la santé de cette personne, alors que si la tension descend, il s'agit d'une bonne nouvelle.

Concernant l'indication « Le plus est en haut; Le moins est en bas », Lakoff et Johnson (1980 : 15-16) la soutiennent sur le fondement physique suivant : si on ajoute plus de substance ou plus d'objets physiques à un récipient ou à un tas, le niveau monte. Mais, cet argument n'est vrai que dans certains contextes d'accumulation : ainsi, dans les exemples (106) et (107), l'accumulation est horizontale, et en (108), elle est faite vers le bas :

(106) Il y a de plus en plus de manifestants dans la rue;

(107) Plus il y a des nuages, plus le ciel devient sombre;

(108) Il y a de plus en plus de moisissures qui descendent sur le mur depuis le plafond.

L'argumentation selon laquelle Lakoff (1993 : 241) affirme que le thermomètre et le graphe boursier ont été inventés pour les correspondances avec la métaphore « Le plus est en haut », est directement pertinente à notre analyse. Si la métaphore est peut-être valable pour le

graphe boursier, ce n'est pas le cas pour le thermomètre. En effet, le thermomètre a été inventé par Galilée en 1592, et il fonctionnait par la contraction de l'air dans un tube, verticalement installé, contenant des objets flottants.³⁷ On voit donc que cette invention est basée plutôt sur les propriétés spatiales du mouvement de ces objets par rapport à la contraction de l'air, soit vers le haut ou vers le bas. En ce qui concerne le graphe boursier, nous verrons dans les Chapitres II, III et IV que cette forme de représentation, en lien avec la direction conventionnelle de l'écriture, est la source de nombreux emplois métaphoriques.

En somme, la création de ces deux artefacts n'est pas due à la métaphore « Le plus est en haut / Le moins est en bas », mais au contraire, les propriétés spatiales de leurs manières de représentation sont plutôt des motivations conceptuelles pour la création de ce type de métaphore.

1.4 Définition de la métaphore

Traditionnellement, la métaphore est considérée comme un sens figuré ou un trope par opposition au sens littéral, et pour cette raison, de nombreuses études de la métaphore portent sur la distinction entre le sens littéral et le sens métaphorique (Fontanier, 1977; Sadock, 1993; Searle, 1993, etc.). D'après notre lecture de plusieurs références traitant de cette distinction (Fontanier, 1977 : 57; Lyons, 1995 : 75-101; VSC, 2003 : 412-413, etc.), le sens littéral d'un mot repose essentiellement sur son usage : il est le sens le plus ordinaire ou le sens le plus courant, appelé aussi « le sens primitif », « le sens propre ». Le sens littéral est donc un concept stable, qui reflète une chose douée d'une substance permanente, d'une essence (VSC, 2003 : 412). Par contre, le sens métaphorique d'un mot est considéré comme une extension sémantique de ce mot (Fontanier, 1977 : 57 ; 77 ; 99) ou un changement sémantique (Ricœur, 1975 : 142-143). Par exemple, si le mot *souris* désigne l'animal, le sens est littéral. Par contre, si ce mot réfère à l'appareil informatique, il s'agit d'un sens métaphorique, puisque le dernier est ontologiquement incompatible avec le premier. En fait, cette métaphore a été créée volontairement et consciemment à cause de la ressemblance de la forme entre l'animal et l'appareil. Ce principe s'applique aussi aux expressions syntaxiques, et, dans ce cas, c'est

³⁷ Voir l'entrée *thermometry* dans le volume 11, *Micropædia* de l'*Encyclopædia Britannica* (1998 : 702).

la relation ontologique entre les mots qui détermine le sens littéral ou métaphorique. Par exemple, l'expression « il m'a ouvert la porte de sa chambre » est un sens littéral, puisque les arguments du verbe *ouvrir* satisfont aux conditions ontologiques du sens le plus ordinaire du verbe : disposer en déplaçant ses éléments mobiles, de manière à mettre en communication l'extérieur et l'intérieur (PR). Par contre, si on dit que « il m'a ouvert son cœur », cette expression n'est pas littérale, mais métaphorique, puisque l'argument « son cœur » ne satisfait pas aux conditions ontologiques du sens le plus courant du verbe, même si les autres arguments le font. Nous croyons donc que le rapport ontologique entre le sens le plus courant d'un mot et un autre sens de ce mot joue un rôle déterminant dans la distinction entre le sens littéral et le sens métaphorique. Pour développer cette question, nous discutons d'abord l'argument de Searle concernant l'énoncé littéral et l'énoncé métaphorique.

1.4.1 Distinction entre le sens littéral et le sens métaphorique

Selon Searle (1993 : 86-89), dans le cas d'un énoncé littéral (*literal utterance*), le vouloir dire de l'énonciateur (*speaker's meaning*) et la signification de la phrase (*sentance meaning*) sont les mêmes, car les conditions de vérité de l'assertion de l'énoncé correspondent à celles de la phrase, alors que, dans le cas d'un énoncé métaphorique, celui de l'énonciateur et celle de la phrase ne sont pas les mêmes, puisque les conditions de vérité de l'assertion de l'énoncé ne sont pas déterminées par celles de la phrase. Par exemple, l'énoncé en (109-1) est littéral et vrai si et seulement si cet étudiant monte par l'escalier, car, étant entité physique et animée, le sujet « cet étudiant » peut se déplacer physiquement de bas en haut par l'escalier :

(109-1) Cet étudiant monte par l'escalier ;

(109-2) Un ballon monte dans le ciel.

De même, l'exemple (109-2) est aussi un énoncé littéral et vrai si et seulement si un ballon monte, puisque, bien qu'il ne soit pas une entité animée, un ballon peut se déplacer physiquement de bas en haut par la force d'une autre entité, par exemple un être humain ou un gaz plus léger que l'air. Dans les deux cas, les conditions de vérité des énoncés correspondent à celles des phrases, puisque les sujets du verbe satisfont aux conditions logiques et ontologiques du sens propre du verbe, soit le déplacement de bas en haut d'une entité ayant des dimensions physiques.

Par contre, l'exemple (110) n'est pas un énoncé littéral mais métaphorique, puisque le sujet « le prix du pétrole » désigne une entité abstraite et qu'il ne peut donc pas se déplacer de bas en haut physiquement :

(110) Le prix du pétrole monte.

Dans ce cas, les conditions de vérité de l'énoncé ne sont pas déterminées par celles de la phrase, et, pour comprendre cet énoncé métaphorique, il faut avoir recours à d'autres connaissances conceptuelles que des connaissances linguistiques. Autrement dit, il faut faire une analyse conceptuelle pour savoir comment et pourquoi ce changement de prix, une entité abstraite, est conçu et peut recevoir une propriété exprimée linguistiquement par le verbe *monter*, qui exprime en général le mouvement vertical d'une entité ayant des dimensions physiques. Toujours selon Searle (1993 : 89), une théorie de la métaphore doit alors expliquer comment il est possible de produire un énoncé à la fois pour signifier et communiquer quelque chose de différent de la signification de la phrase.

Suite aux analyses des exemples en (109) et (110), nous croyons que le rapport ontologique entre les propriétés sémantiques de l'emploi le plus courant du verbe et les propriétés des référents de ses arguments détermine le sens littéral ou le sens métaphorique. Autrement dit, depuis sa création en 980, le verbe *monter* désigne dans le sens le plus courant le déplacement d'une entité ayant des dimensions physiques de bas en haut (DHLF : 1992 : 1268). Ainsi si le sujet de ce verbe est une entité de cette catégorie, il s'agit d'un énoncé littéral. Par contre, si ce verbe se combine avec un mot référant à une entité sans dimension physique, comme dans « le son monte », « la température monte », etc., ou avec un mot désignant une entité abstraite, comme « la colère monte », ces énoncés sont métaphoriques.

1.4.2 Définition de la métaphore pour la présente recherche

À la lumière des discussions ci-dessus, nous affirmons que le rapport ontologique entre l'emploi propre d'un mot et un autre emploi de ce mot joue un rôle déterminant dans la distinction du sens littéral et du sens métaphorique. Dans le cas du sens littéral, il existe un ou des liens ontologiquement possibles entre les propriétés sémantiques de l'emploi propre et celles d'un autre emploi, alors que dans le cas du sens métaphorique, le rapport ontologique

doit être impossible entre les deux. En ce qui concerne nos objets d'étude, leurs emplois spatiaux sont des emplois propres ou littéraux, alors que leurs emplois non spatiaux sont des emplois métaphoriques. En synthétisant ces analyses, nous proposons ainsi la définition suivante de la notion de métaphore pour notre recherche :

- a) La métaphore est une correspondance conceptuelle entre l'emploi propre d'un mot, soit le métaphorisant, et un nouvel emploi de ce mot, soit le métaphorisé;
- b) Il ne doit pas exister un ou des rapports ontologiquement possibles entre le métaphorisant et le métaphorisé;
- c) La correspondance conceptuelle se fait non seulement par une interaction directe entre le métaphorisant et le métaphorisé mais aussi par une interaction indirecte.

Cette définition permet de recenser des exemples métaphoriques dans les emplois de nos objets d'étude et de décrire les correspondances conceptuelles entre les métaphorisants et les métaphorisés.

1.5 Conclusion : méthode de l'analyse sémantique de nos objets d'étude

Rappelons que pour décrire les propriétés de la sémantique grammaticale d'un mot, il faut examiner le nombre le plus vaste possible de ses emplois, tant propres que figurés. Dans ce cadre méthodologique, nous avons consulté plusieurs dictionnaires français, de nombreux périodiques et livres francophones, tant généraux que spécialisés, ainsi que plusieurs documents de plusieurs organismes publics pour recenser les emplois les plus exhaustifs possibles de nos objets d'étude.³⁸ De plus, dans le but de critiquer ou de soutenir des arguments, nous avons également inventé des énoncés, et dans ce cas, nous les avons testés auprès de locuteurs natifs. Afin d'effectuer cette description, nous adoptons une approche exhaustive et monosémique, qui est principalement basée sur les travaux de Bouchard ainsi que sur les principes monosémiques de Ruhl, de Cadiot et Lebas, de Victorri et Fuchs, de Desclés et d'Emirkeanian, que nous avons déjà mentionnés dans la sections 1.1.3.

³⁸ Les références de périodiques viennent de plusieurs francophonies, comme la France, la Belgique, la Suisse et le Québec, et pour faciliter notre tâche de recensement, nous avons consulté leurs versions électroniques disponibles sur Internet. La liste des dictionnaires, des périodiques et des livres se trouve dans la bibliographie.

Nous commençons par analyser les propriétés sémantiques des emplois propres, et les exemples que nous présentons pour cette analyse sont des exemples proposés d'après les acceptions propres des dictionnaires généraux que nous avons consultés. La sémantique de chaque emploi spatial de nos objets d'étude est décrite par des primitives conceptuelles, et cette description permet de déterminer la distinction sémantique de ses divers emplois ainsi que de purger des primitives communément partagées dans les emplois spatiaux, tout en éliminant des propriétés contextuelles. Ensuite, nous analysons les propriétés sémantiques des emplois figurés, dont certains ne sont pas encore enregistrés dans les dictionnaires français, malgré leur présence très fréquente dans des textes journalistiques. Par exemple, dans l'expression « Le baril de pétrole a bondi de 3 dollars à New York », ³⁹ le verbe *bondir* exprime l'augmentation brusque de la valeur du pétrole, mais ce sens figuré n'est pas encore inscrit dans les dictionnaires français, dont le Petit Robert 2009. Nous incluons cependant de tels emplois figurés dans notre recherche pour effectuer une analyse plus exhaustive de nos objets d'étude. Après ces analyses, nous tentons de trouver les correspondances conceptuelles entre les primitives sémantiques des emplois propres et figurés, c'est-à-dire les propriétés conceptuelles communément partagées dans ces deux emplois. Nous croyons que ces propriétés partagées sont de véritables primitives de la sémantique grammaticale de nos objets d'étude, et nous décrivons ces primitives dans la conclusion de l'analyse de chaque mot de verticalité.

Dans le cas des exemples métareprésentationnels, tel que « la température monte », nous faisons l'hypothèse que la création d'un tel emploi figuré est conceptuellement influencée par l'usage d'un moyen de représentation non linguistique, comme celui d'un appareil de mesure. Nous prédisons donc que ces emplois sont apparus au moment de l'invention de ces moyens ou après. Afin de vérifier cette hypothèse, nous examinons quand sont apparus les mots de verticalité et la date d'origine de ces moyens de représentation non linguistique. Pour examiner les usages historiques de nos objets d'étude, nous avons consulté les références suivantes :

- le Trésor de la langue française (TLF) : version électronique;⁴⁰

³⁹ http://marches.lefigaro.fr/indices/actualite.html?ID_NOTATION=324977&ID_NEWS=117400831

⁴⁰ Voir le site <http://atilf.atilf.fr>.

- les 1^{ère} (1694), 4^e (1762), 5^e (1798), 6^e (1835) et 8^e (1932-5) éditions du Dictionnaire de l'Académie française (DAF) : versions électroniques;⁴¹
- le Thresor de la langue française de Jean Nicot (1606) (TLFJN) : version électronique;⁴²
- le Dictionnaire historique de la langue française (1992) (DHLF); et
- le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français (GGDLF), qui regroupe des mots latins utilisés de la période archaïque jusqu'au haut Moyen Âge (X^e siècle).

Quant à l'étude sur l'origine des représentations graphiques et des instruments de mesure, nous avons consulté plusieurs livres et sites Internet spécialisés, ainsi que les encyclopédies suivantes :

- l'Encyclopédie Britannica (1998) (EBR);⁴³
- l'Encyclopédie Universalis (2002) (EU);
- l'Encyclopédie Bordas (1998) (EB);
- l'Encyclopédie Larousse : version électronique (EL).⁴⁴

De plus, nous avons utilisé de nombreuses illustrations pour faciliter la comparaison et la compréhension des exemples concernés, et la plupart des images sont extraites des sites de l'image gratuite sans droit d'auteur : <http://www.jupiterimages.com> et <http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>. Dans ce cas, nous n'avons pas indiqué cette source, sinon, la source des images et des tableaux est indiquée.

⁴¹ Voir le site <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos>.

⁴² Voir le site <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos>.

⁴³ Nous avons aussi consulté sa version électronique au site <http://www.britannica.com>.

⁴⁴ <http://www.larousse.fr/encyclopedie>

CHAPITRE II

ANALYSE CONCEPTUELLE DES MOTS *HAUT* ET *BAS*

D'après notre observation de leurs usages chronologiques dans le Trésor de la langue française (TLF) et le Dictionnaire historique de la langue française (DHLF), les mots *haut* et *bas* ont commencé à servir à décrire d'abord les propriétés spatiales d'un objet physique ayant des dimensions physiques dans le sens vertical, comme la dimension verticale d'un bâtiment, la position verticale d'un avion, etc., et probablement, ces acceptions sont encore les plus courantes jusqu'à maintenant. Dans ce cas, la notion de vertical est la propriété la plus importante pour la description sémantique de ces deux adjectifs, et elle implique essentiellement la direction de la gravité, soit du ciel au sol. Cependant, rappelons que l'être humain perçoit l'axe vertical plutôt comme la direction parallèle de la position naturelle d'un arbre, d'un bâtiment, d'un être humain debout ou de la chute de la pluie. Nous croyons que c'est cette notion de vertical qui est la propriété conceptuelle de base pour les adjectifs *haut* et *bas*. Ces adjectifs sont aussi fréquemment combinés avec d'autres noms d'objets sans dimension physique, comme la température, le son, le ton, la voix, la pression, la tension, etc., ainsi qu'avec des noms d'objets abstraits, comme le prix, la qualité, le risque, la surveillance, etc. Par exemple, si le produit X coûte cher, il est bien fréquent de dire que le prix du produit X est haut, alors qu'on dit que le prix du produit X est bas, s'il est bon marché. Étant un concept abstrait, le prix ne peut pas être perçu non seulement par le sens visuel mais aussi par les autres sens, et les expressions « le prix est haut ou bas » ne sont donc pas littérales, mais métaphoriques, puisque les conditions de vérité de ces énoncés ne sont pas déterminées par les conditions de vérité des phrases. Il nous reste donc à vérifier comment et pourquoi ces adjectifs peuvent être conceptuellement combinés avec le nom d'un tel objet abstrait. Afin de développer cette question, nous allons tenter d'analyser les propriétés sémantiques des emplois des adjectifs *haut* et *bas* les plus exhaustifs possibles, tant propres que figurés.

2.1 Analyse conceptuelle des adjectifs *haut* et *bas*

Selon le TLF, le GR et le Larousse, les adjectifs *haut* et *bas* expriment les propriétés suivantes :

- a) Dimension verticale :
Un mur haut; Ce mur est haut;
Un mur bas; Ce mur est bas;
- b) Position verticale :
Le soleil haut; Le soleil est déjà haut dans le ciel;
Le soleil bas; Le soleil est bas;
- c) Temps :
Le Haut Empire romain; Le Haut Moyen Âge;
Le Bas Empire romain; Le Bas Moyen Âge;
- d) Valeur :
Le prix haut; Le prix est haut; Le pétrole est haut;
Le prix bas; Le prix est bas; Le pétrole est bas;
- e) Son musical :
La voix haute; La voix est haute;
La voix basse; La voix est basse;
- f) Intensité de phénomènes physiques :
La température haute; La température est haute;
La température basse : La température est basse;
- g) Position hiérarchique :
Le haut clergé; Le haut fonctionnaire; un café de haute qualité;
Le bas clergé; Le bas fonctionnaire; un café de basse qualité.

Les deux premiers sens impliquent nécessairement la spatialité des référents déterminés par *haut* ou *bas*, tandis que ce n'est pas le cas dans les autres emplois. Selon le TLF et le DHLF,

si l'emploi de chaque adjectif concerne l'espace réel, cet emploi est considéré comme propre ou courant, sinon, il s'agit d'un emploi figuré. Ces premiers sont donc considérés comme des sens propres de ces adjectifs, alors que les autres sont des sens figurés.

2.1.1 Emplois spatiaux

Lorsqu'il est associé avec un nom d'objet physique, l'adjectif *haut* ou *bas* exprime en général la dimension verticale ou la position verticale de cet objet.

2.1.1.1 Dimension verticale

Les adjectifs *haut* et *bas* servent d'abord à décrire la dimension verticale d'un objet physique, et pour éclairer ce point, regardons les exemples et les figures suivants :

(111) Le mur haut; Le mur est haut;

(112) Le mur bas; Le mur est bas.



Figure 2.1



Figure 2.2

Dans les exemples en (111) et (112), si le mot « mur » réfère à une structure comme celle qu'on voit dans la Figure 2.1 ou la Figure 2.2, ces adjectifs expriment essentiellement la dimension verticale de ce référent. Dans ce cas, cette dimension est la distance verticale entre l'extrémité inférieure du mur, qui est placée au sol et l'extrémité supérieure, qui donne sur le ciel. La position de l'extrémité supérieure par rapport à l'extrémité inférieure détermine l'évaluation de cette hauteur et son expression linguistique. Plus l'extrémité supérieure est loin ou près de l'extrémité inférieure, plus la dimension verticale peut être qualifiée par *haut* ou *bas* respectivement. En plus, ces deux extrémités peuvent être

désignées par « le haut du mur » et « le bas du mur » respectivement, quelle que soit la hauteur de l'entité.

Pourtant, les critères concernant le concept *haut* ou *bas* sont relatifs, et ils ne sont pas tout à fait arbitraires, et pour développer cette question, nous rappelons les arguments de Katz (1972), Siegel (1980) et Kennedy (1999) concernant les adjectifs anglais « *high* », « *tall* » et « *low* ». Examinons les exemples suivants :

(113) *Skyscrapers are high*;

(114) *The library is tall*;

(115) *This Skyscraper is low*;

Appelés « *relative adjective* »⁴⁵ par Katz, « *measure adjective* » par Siegel et « *gradable adjective* » par Kennedy, ces adjectifs servent à décrire la dimension verticale d'un objet physique, et ils impliquent essentiellement des comparaisons non seulement entre les objets déterminés par l'un de ces adjectifs et les autres membres de leurs propres catégories, mais aussi entre ces objets et les autres membres de leurs hyperonymies.⁴⁶ Par exemple, selon Siegel (1980 : 67), l'exemple (113) peut être interprété ainsi au plan sémantique : *Skyscrapers are greater in vertical size than the average building*.

Autrement dit, le gratte-ciel fait partie de la catégorie « immeuble », et le dernier est donc l'hyperonymie du premier. La propriété comparée entre les deux est la dimension verticale. Selon l'*Encyclopédie Britannica*, un gratte-ciel est un très haut immeuble à multi-étages, et il est en général de plus de 40 ou 50 étages.⁴⁷ La dimension verticale d'un gratte-ciel est donc plus grande que celle de la moyenne des membres de l'hyperonymie « immeuble », par exemple une maison, un hôpital, une tour, etc. De même, Siegel (1980 : 110-111) explique que dans l'exemple (114), l'interprétation de l'adjectif *tall* n'a rien à voir avec le sens du mot *library*, mais avec celui de son hyperonymie *building*, et la bibliothèque est donc haute comme immeuble, non pas comme bibliothèque.

⁴⁵ *Relative adjectives divide further into various subtypes – size, weight, cost, height, and so on* (Katz, 1972 : 255).

⁴⁶ Katz (1972 : 259-260) et Siegel (1980 : 67) appellent cette hiérarchie sémantique « *the lowest order category* », mais dans la présente recherche, nous l'appelons « hyperonymie », terme plus utilisé.

⁴⁷ Voir le site <http://www.britannica.com/ebc/article-9378846>.

Cependant, nous croyons que cet argument de Siegel est contestable, puisqu'une haute bibliothèque n'est pas nécessairement un haut immeuble en moyenne. La largeur d'une bibliothèque est en général plus grande que sa hauteur en tant qu'immeuble au plan architectural, et donc, une bibliothèque de dix étages, par exemple, n'est pas nécessairement haute comme immeuble par rapport à la moyenne des membres de la catégorie « immeuble », mais elle est plutôt haute comme bibliothèque en comparaison avec la moyenne des membres de sa propre catégorie « bibliothèque », dont la majorité sont de moins de dix étages. Nous croyons donc que dans le cas de l'exemple (114), la bibliothèque est haute dans sa propre catégorie, non pas dans celle de son hyperonymie. De même, un restaurant de cinq étages n'est pas nécessairement haut comme immeuble, mais haut comme restaurant, puisque ce restaurant est plus haut que la moyenne des membres de la catégorie « restaurant », dont la plupart sont d'un seul étage ou de deux étages. Pour cette raison, il est possible de dire que ce restaurant est haut s'il désigne un restaurant de cinq étages. L'exemple (113) est en fait un générique, et la comparaison se fait alors par rapport à l'hyperonyme, tandis que l'exemple (114) n'est pas générique, et l'élément de référence est la bibliothèque typique. Par contre, si l'exemple (114) est générique (*Libraries are tall* : Les bibliothèques sont hautes), cette affirmation semble fausse, puisque les bibliothèques ne sont pas hautes par rapport à la moyenne des édifices.

D'ailleurs, dans le cas de l'exemple (115), si on y applique l'argument de Siegel, cet énoncé peut être contradictoire, puisqu'un gratte-ciel ne doit pas être bas comme immeuble, mais toujours haut, selon Siegel. Cependant, cet énoncé peut être bien valable si le sujet « ce gratte-ciel » désigne par exemple un immeuble de 55 étages situé à Manhattan de New York, où un grand nombre d'immeubles sont de plus de 55 étages (voir la Figure 2.3).



Figure 2.3 Gratte-ciel de Manhattan, New York

Dans ce contexte, un immeuble de 55 étages peut être considéré comme bas en comparaison avec ces immeubles, et il est donc possible de dire « Ce gratte-ciel est bas ». Dans ce cas, le sujet « ce gratte-ciel » n'est pas bas comme immeuble, mais comme gratte-ciel : il n'est pas bas dans sa hyperonymie « immeuble », mais bas dans sa propre catégorie « gratte-ciel ».

De plus, Kennedy (1999 : 24) affirme que le domaine d'un tel adjectif est ordonné par le classement dimensionnel et que l'interprétation d'un énoncé comprenant un tel adjectif est déterminée par le choix d'une classe de comparaison. Par exemple, dans le cas de l'exemple (116), l'évaluation de la vérité de cet énoncé peut être opaque ou indéfinie si *Bill*, comme un être humain, est comparé avec une montagne, un érable ou un gratte-ciel, puisque l'être humain se place bien derrière ces objets dans le classement de la hauteur (Kennedy, 1999 : 25).

(116) *Bill is tall;*

(117) *Jerry is a tall child;*

Toujours selon Kennedy (1999 : 25), la comparaison se limite à la classe (ou la catégorie) « être humain » dans cet énoncé, et *Bill* est comparé avec la moyenne des membres de cette classe. L'évaluation de la vérité de cet énoncé se repose donc sur la position de *Bill* dans cette classe. Si *Bill* est grand en comparaison avec la moyenne des êtres humains, cet énoncé est vrai, alors qu'il est faux si ce n'est pas le cas. Autrement dit, si l'énoncé de l'exemple (116) est vrai, *Bill* est grand en tant qu'être humain, non pas comme animal, ni par rapport à un autre objet non humain. De même, si l'énoncé de l'exemple (117) est vrai, *Jerry* est grand comme enfant en comparaison avec la moyenne des membres de la classe « enfant », non pas comme être humain.

Revenons aux exemples en (111) et (112). Dans ces exemples, la comparaison se fait donc entre le mur en cause et les autres membres de la catégorie « mur ». Si la dimension verticale du mur est plus grande ou petite que la moyenne des membres de sa propre catégorie, ces énoncés respectifs sont possibles et vrais, et dans ce cas, le mur est haut ou bas comme mur, non pas comme son hyperonymie « structure ». Cependant, la validité de ces énoncés peut être aussi une question contextuelle, car un mur peut être haut ou bas selon son emploi et son emplacement. Par exemple, s'il s'agit d'un mur de deux mètres, comme celui qu'on voit

dans la Figure 2.4, qui est érigé dans un quartier résidentiel, il est considéré comme très haut par rapport à l'environnement résidentiel avec les voisins.



Figure 2.4

Par contre, si le mur d'une prison est de deux mètres, il n'est pas du tout haut, mais plutôt bas, puisque cette dimension verticale n'est pas assez grande pour empêcher les détenus de ne pas s'enfuir et des gens de ne pas entrer dans la prison. Dans ces cas, nous constatons que les critères d'être haut ou bas sont liés à la fonctionnalité du mur et à son emplacement.

En somme, la hauteur d'une entité ayant des dimensions physiques est la distance verticale entre son extrémité inférieure et son extrémité supérieure, et lorsque les adjectifs *haut* et *bas* la désignent, ils expriment respectivement « la distance verticale entre les extrémités inférieure et supérieure de l'entité qui sont plus loin / près l'une de l'autre que la moyenne des membres de sa catégorie ou de son hyperonymie ».

2.1.1.2 Position verticale

En ce qui concerne les exemples en (118) et (119), le soleil est un objet physique, et il possède des dimensions physiques. Cependant, dans ces exemples, les adjectifs *haut* et *bas* ne concernent pas la dimension verticale du soleil, mais sa position verticale :

(118) Le soleil haut; Le soleil est haut;

(119) Le soleil bas; Le soleil est bas.

C'est-à-dire, la hauteur localisatrice du soleil est la distance entre le soleil et l'horizon (ou le sol de la Terre), et aux yeux de l'être humain, cet astre est perçu comme un objet déplaçable dans le ciel, et sa position verticale change constamment à partir du lever du soleil jusqu'au coucher du soleil. Dans ce cas, il n'est pas arbitraire non plus de dire *haut* ou *bas*, puisque le contexte spatial est déterminé entre l'horizon et le point culminant et que la position du soleil se limite donc entre les deux. Plus le soleil est près de l'horizon, plus on peut dire que le soleil est bas, tandis que plus il est loin de l'horizon, jusqu'au point culminant, plus il est possible de dire que le soleil est haut, comme on le voit dans les Figures 2.5 et 2.6.



Figure 2.5



Figure 2.6

D'ailleurs, la comparaison se limite au soleil lui-même dans ces exemples, contrairement aux cas des exemples en (111) et en (112). Autrement dit, la position verticale du soleil n'est pas comparée avec celle d'aucun autre objet, mais entre plusieurs positions différentes de lui-même, par rapport à la surface de la terre. Si le soleil est situé plus près du zénith ou de l'horizon que la moyenne de ses différentes positions possibles, il est donc possible de dire que le soleil est haut ou bas.

Quant aux exemples en (120) et (121), l'objet déterminé par l'adjectif *haut* ou *bas* « la branche » est aussi un objet ayant des dimensions physiques comme on le voit dans les Figures 2.7 et 2.8, et il possède également toutes les dimensions physiques :

(120) Les branches hautes; Ces branches sont hautes;

(121) Les branches basses, Ces branches sont basses.



Figure 2.7



Figure 2.8

Dans ces exemples, l'adjectif *haut* ou *bas* ne désigne pas la dimension verticale des branches, mais leurs positions verticales. Dans ce cas, la hauteur des branches est la distance verticale entre le sol (soit un autre objet physique) et les branches concernées, et il n'est pas non plus arbitraire de dire *haut* ou *bas*, puisque le contexte spatial est déjà déterminé entre le sol et l'extrémité de l'arbre la plus éloignée du sol dans le sens vertical. Les expressions « les branches hautes » et « les branches basses » désignent les branches qui sont attachées à la partie du tronc la plus éloignée ou proche du sol respectivement. Pour cette raison, ces expressions ne sont pas réservées exclusivement à un grand arbre. Même s'il s'agit d'un petit arbre, comme c'est le cas dans la Figure 2.8, il est également possible de dire sans aucun problème « les branches hautes » ou « les branches basses » si ces expressions désignent les branches qui sont attachées à la partie de son tronc la plus éloignée ou proche du sol respectivement. De plus, dans ces exemples, la comparaison ne se fait pas entre les branches en cause et les branches d'autres arbres, mais parmi les branches des mêmes arbres. Donc, si une branche d'un arbre est plus éloignée ou proche du sol que la moyenne des branches du même arbre, il est possible de dire la branche haute ou basse. Mais, la comparaison peut également se faire entre différents arbres selon le contexte. Par exemple, si on veut attacher une balançoire à une branche dans son jardin où il y a plusieurs arbres, on peut dire ceci :

(122) Trouve-moi une branche très haute.

Dans ce cas, la comparaison se fait entre les branches de tous les arbres qui sont dans le jardin.

Cependant, la sémantique des adjectifs *haut* et *bas* peut être ambiguë entre une dimension verticale et une position verticale, comme c'est le cas dans les exemples suivants, et nous croyons que cette ambiguïté sémantique est contribuable aux propriétés inhérentes de l'entité par rapport à la spatialité :

(123) La fenêtre haute; La fenêtre est haute;

(124) La fenêtre basse; La fenêtre est basse.

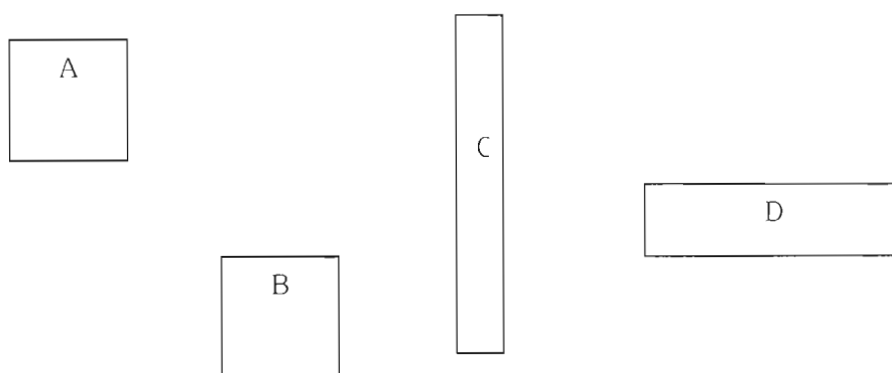


Figure 2.9 Quatre fenêtres de différentes formes et positions

Supposons que dans la Figure 2.9, les quatre rectangles A, B, C et D sont des fenêtres installées sur le mur et qu'on les regarde de l'intérieur de la pièce. Les fenêtres A et C peuvent être qualifiées par l'adjectif *haut*, comme dans les exemples en (123), alors que l'adjectif *bas* peut qualifier les B et D, comme dans les exemples en (124). Concernant les fenêtres A et B, c'est leur position verticale qui est exprimée par ces deux adjectifs, tandis que dans le cas des fenêtres C et D, ces adjectifs qualifient leur dimension verticale. Dans les deux cas aussi, la validité de l'emploi des adjectifs est basée sur la comparaison avec la

position ou la dimension moyenne des membres de la catégorie « fenêtre » par rapport à leur usage habituel. En fait, ni la dimension verticale ni la position verticale ne peuvent déterminer la sémantique grammaticale de ces adjectifs, et il faut donc analyser davantage les propriétés conceptuelles de ces deux sens pour trouver des primitives communes. Pour cette analyse, nous discutons d'abord la définition de la position verticale de Vandeloise (2004 : 47-49). Selon lui, la position verticale (ou la hauteur localisatrice) d'une entité est le chemin vertical entre le sol et la partie de l'entité la plus proche du sol, comme c'est le cas dans la figure suivante.

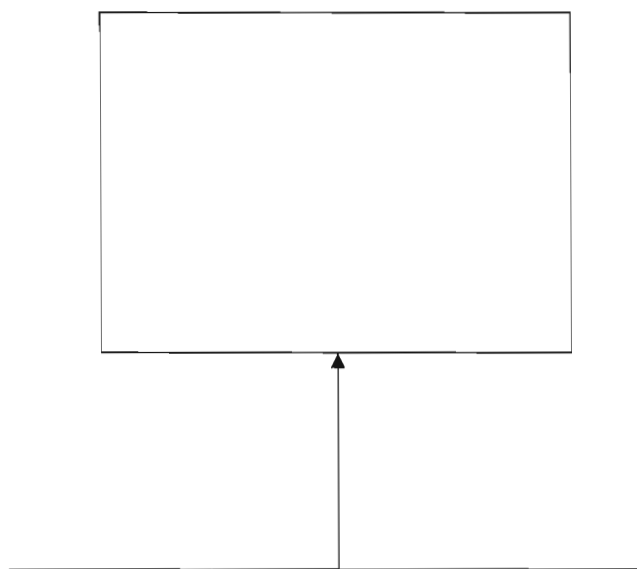


Figure 2.10 Hauteur localisatrice d'une vitrine

Pourtant, cette définition est discutable, et nous croyons que la position de la partie supérieure de l'entité peut aussi jouer un rôle important dans la perception de la hauteur localisatrice. Afin de vérifier notre hypothèse, nous avons effectué une enquête à l'aide de quatre figures dans lesquelles deux miroirs A et B sont différemment situés sur le mur, ainsi qu'une question et ses réponses possibles (voir ci-dessous).⁴⁸

⁴⁸ Cette enquête a été effectuée le 16 juillet 2009 sur le campus de l'Université du Québec à Montréal, individuellement auprès de 40 jeunes Québécois francophones, dont 20 hommes âgés entre 22 ans et 43 ans (16 dans la vingtaine; 3 dans la trentaine; 1 dans la quarantaine) et 20 femmes âgées entre 20 ans et 34 ans (15 dans la vingtaine et 5 dans la trentaine) :

Voici deux miroirs A et B accrochés sur le mur. Lequel est situé plus HAUT ?

1) A

2) B

3) Égaux

4) Je ne sais pas

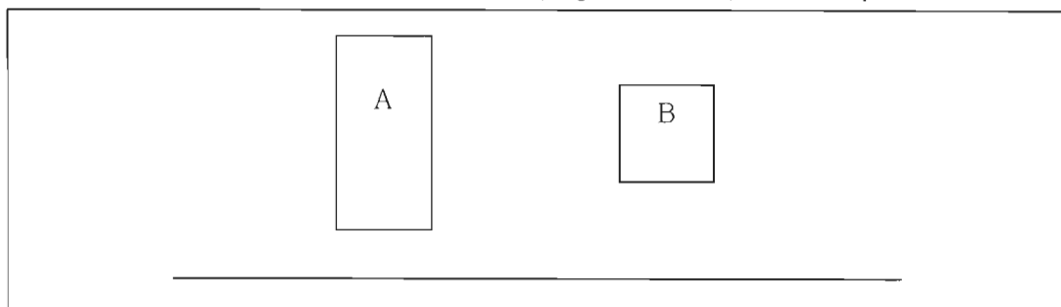


Figure 2.11 Deux fenêtres de différentes formes et positions A

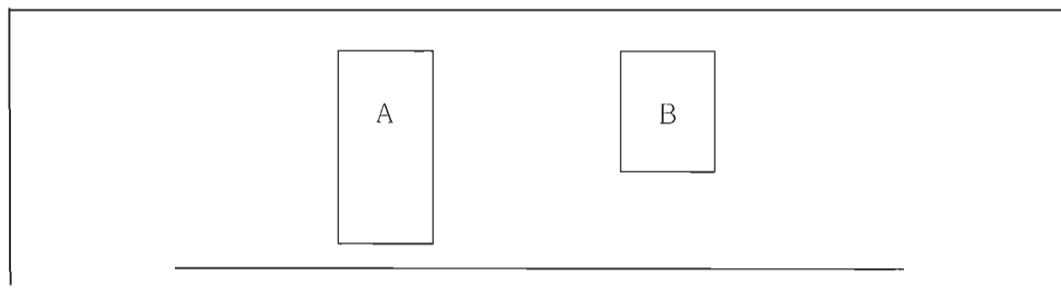


Figure 2.12 Deux fenêtres de différentes formes et positions B

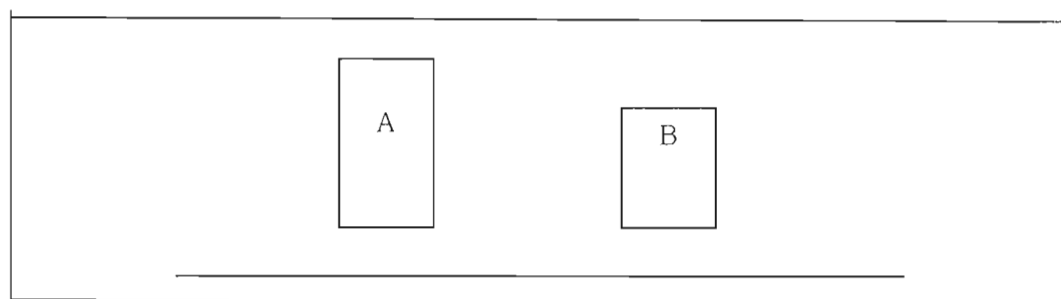


Figure 2.13 Deux fenêtres de différentes formes et positions C

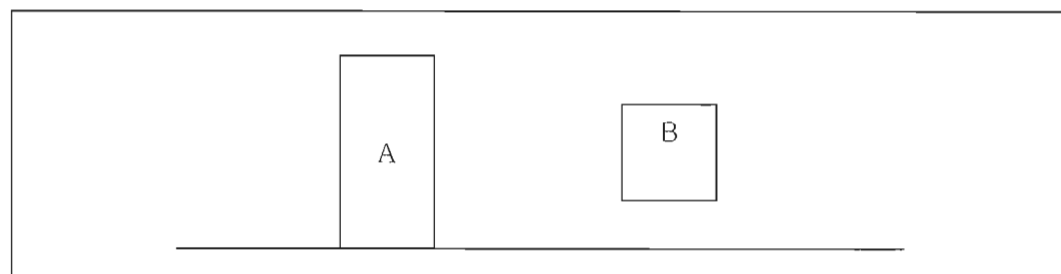


Figure 2.14 Deux fenêtres de différentes formes et positions D

Le tableau suivant représente les résultats de cette enquête.⁴⁹

Tableau 2.1 Résultats de l'enquête sur la perception visuelle de la hauteur des miroirs

		A	B	Égaux	Je ne sais pas	Total
Figure 2.11	Homme	14	1	5		20
	Femme	15	3	2		20
	Total	29	4	7		40
Figure 2.12	Homme		7	13		20
	Femme	1	4	14	1	20
	Total	1	11	27	1	40
Figure 2.13	Homme	19		1		20
	Femme	18		2		20
	Total	37		3		40
Figure 2.14	Homme	13	7			20
	Femme	15	3		2	20
	Total	28	10		2	40

En ce qui concerne la Figure 2.11, la partie inférieure du miroir A est située plus bas que celle du miroir B, mais sa partie supérieure est située plus haut que celle du B. 29 répondants sur 40 ont choisi A comme réponse, contre seulement 4 personnes pour B. 7 personnes ont donné leur réponse pour « Égaux », et d'après leurs explications, c'est plutôt le point central de chaque miroir qui était utilisé comme référence supérieure pour cette comparaison. Concernant la Figure 2.12, la partie inférieure du A est située beaucoup plus bas que celle du B, alors que les positions de leurs parties supérieures sont égales. 27 personnes ont choisi « Égaux » comme réponse, contre 11 personnes pour B, dont 5 hommes et une femme qui ont

⁴⁹ Vous trouverez les copies de cette enquête dans l'Appendice B.

choisi « Égaux » dans la Figure 2.11. Quant à la Figure 2.13, les positions des parties inférieures des deux miroirs sont égales, tandis que la partie supérieure du A est située plus haut que celle du B. La grande majorité des répondants, soit 37 personnes, ont choisi A, contre seulement 3 personnes pour B. Les 7 répondants pour « Égaux » dans la Figure 2.11 ont tous choisi A. Le cas de la Figure 2.14 est particulier par rapport aux figures précédentes, car la partie inférieure du A est placée au sol. Mais, même dans ce cas, 28 personnes ont choisi A, comparativement avec 10 réponses pour B. Ainsi, une grande majorité des participants ont considéré la partie supérieure de chaque miroir comme la référence supérieure dans leurs perceptions de la hauteur localisatrice. Dans le cas des quatre figures ci-dessus, la position verticale est donc la distance verticale entre le sol et la partie supérieure de chaque miroir, qui est considérée comme pertinente pour la comparaison de la hauteur.

D'après ces résultats, pour la mesure de la position verticale d'une entité, il faut deux références : la référence inférieure et la référence supérieure. La référence inférieure est le sol, qui est le site, et elle doit être séparée de la cible. Par contre, la référence supérieure doit être une partie de la cible, et elle peut être sa partie inférieure ou supérieure selon la pertinence de la mesure. Cette notion peut également s'appliquer à la définition de la dimension verticale d'une entité, et dans ce cas, contrairement au cas de la position verticale, la référence inférieure fait partie de la cible, soit sa partie inférieure. Effectivement, la référence supérieure fait aussi partie de la cible, soit sa partie supérieure, et sa dimension verticale est donc la distance verticale entre sa partie inférieure et sa partie supérieure.

Bref, la position verticale d'une entité ayant des dimensions physiques est la distance verticale entre le sol et sa partie de référence supérieure, et lorsque les adjectifs *haut* et *bas* la désignent, ils expriment respectivement « la distance verticale entre le sol et la référence supérieure de l'entité qui sont plus loin / près l'un de l'autre que la moyenne de sa catégorie ».

2.1.1.3 Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *haut* et *bas*

À la lumière des analyses conceptuelles ci-dessus, lorsque l'adjectif *haut* ou *bas* est combiné avec un nom d'objet physique ayant des dimensions, ces adjectifs expriment en général la dimension verticale de cet objet ou sa position verticale. Si nous synthétisons les propriétés conceptuelles de ces deux sens propres, les adjectifs *haut* et *bas* possèdent les propriétés

sémantiques suivantes :

Haut

- (A-1) La cible de *haut* doit référer à une entité ayant des dimensions physiques;
- (A-2) Le référent doit avoir une distance verticale entre sa référence inférieure et sa référence supérieure;
- (A-3) sa référence supérieure doit être plus loin de sa référence inférieure que la moyenne de sa catégorie;

Bas

- (B-1) La cible de *bas* doit référer à une entité ayant des dimensions physiques;
- (B-2) Le référent doit avoir une distance verticale entre sa référence inférieure et sa référence supérieure;
- (B-3) sa référence supérieure doit être plus près de sa référence inférieure que la moyenne de sa catégorie.

Autrement dit, dans leurs emplois propres, ces deux adjectifs expriment les propriétés suivantes :

Haut = « la distance verticale entre la référence inférieure et la référence supérieure d'une entité ayant des dimensions physiques qui sont plus loin l'une de l'autre que la moyenne de sa catégorie »;

Bas = « la distance verticale entre la référence inférieure et la référence supérieure d'une entité ayant des dimensions physiques qui sont plus près l'une de l'autre que la moyenne de sa catégorie ».

Si ces deux références s'appliquent à une entité, on parle de sa dimension verticale. Par contre, si elles s'appliquent à deux entités séparées, il s'agit d'une position verticale.

Pourtant, les propriétés (A-1) et (B-1) sont des éléments contextuels, qui s'appliquent seulement au contexte physique et spatial, puisque ces deux adjectifs sont aussi fréquemment associés avec un nom d'entité abstraite. Dans ce cas, ces adjectifs ne qualifient pas la spatialité réelle de cette entité, et ces emplois sont considérés comme figurés. Dans les

sections suivantes, nous analysons les propriétés conceptuelles des emplois figurés de ces deux adjectifs pour déterminer comment et pourquoi la création de ces emplois est possible.

2.1.2 Emplois non spatiaux

Dans leurs emplois figurés, les adjectifs *haut* et *bas* sont en général associés avec un nom d'objet sans dimension physique ou abstrait, par exemple « la température est haute ou basse », « le son est haut ou bas », « la pression est haute ou basse », « le prix est haut ou bas », « la qualité est haute ou basse », etc. Dans ces cas, ces deux adjectifs qualifient les propriétés suivantes : le temps, la valeur, le son, l'intensité de phénomènes physiques et la position hiérarchique.

2.1.2.1 Temps

Dans les exemples suivants, les adjectifs *haut* et *bas* ne désignent ni les dimensions verticales des objets déterminés, ni leurs positions verticales :

(125) Le Haut Moyen Âge; Le Bas Moyen Âge;

(126) Le Haut Empire romain; Le Bas Empire romain.

D'abord, dans le cas des exemples en (125), le Moyen Âge est un objet non physique, et il ne peut pas être haut ou bas dans le sens spatial. Ces énoncés sont donc des métaphores, et les adjectifs *haut* et *bas* désignent en fait la période plus ancienne du Moyen Âge et sa période plus récente respectivement. Le TLF affirme que dans ces cas, « la référence est le temps représenté implicitement comme un tableau chronologique où les dates les plus anciennes figurent en haut ».⁵⁰ Il est donc fort probable que ces métaphores sont dues à l'usage d'un tableau chronologique, comme dans le Tableau 2.2.

⁵⁰ Voir l'entrée « bas ».

Tableau 2.2 Chronologie des principaux événements du Moyen Âge ⁵¹

395	Mort de l'empereur Théodose. Séparation définitive de l'Empire d'Orient et de l'Empire d'Occident;
476	Déposition de Romulus Augustule, dernier empereur romain d'Occident;
511	Mort de Clovis, premier roi mérovingien;
622	L'Hégire, ou fuite de Mahomet à Médine, qui marque le point de départ de l'ère musulmane;
732	Bataille de Poitiers. Charles Martel freine l'expansion des Arabes vers le nord;
751	Pépin le Bref, roi des Francs. Fin de la dynastie mérovingienne, début de l'ère carolingienne;
800	Couronnement impérial de Charlemagne;
936	Avènement d'Otton 1 ^{er} le Grand en Germanie. Établissement de la dynastie ottonienne;
962	Couronnement impérial d'Otton 1 ^{er} . Fondation du Saint Empire romain germanique;
987	Avènement d'Hugues Capet et de la dynastie capétienne en France;
1066	Conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie;
1077	Entrevue de Canossa, paroxysme de la querelle des Investitures entre le pape et l'empereur;
1095	Le pape Urbain II décide la première croisade au concile de Clermont;
Vers 1132	Début de la construction de la basilique de Saint-Denis, considérée comme le premier monument de l'art gothique;
1154	Accession d'Henri II Plantagenêt, époux d'Aliénor d'Aquitaine, au trône d'Angleterre; cause lointaine de la guerre de Cent Ans;
1212	Bataille de Las Navas de Tolosa, à la limite de la Castille et de l'Andalousie;
1214	Bataille de Bouvines, qui renforce le pouvoir du roi de France Philippe II Auguste;
1215	Adoption de la Grande Charte (<i>Magna Carta</i>), qui limite le pouvoir royal en Angleterre;
1216-1270	Règne de Saint Louis;
1265	Saint Thomas d'Aquin commence à rédiger sa <i>Somme théologique</i> ;
1309	Installation du pape en Avignon;
1337	Début de la guerre de Cent Ans;
1347	Début de la grande épidémie de peste noire en Europe;
1378-1417	Grand Schisme d'Occident;
Vers 1450	Gutenberg invente la typographie dans son atelier de Strasbourg;
1453	Prise de Constantinople par les Turcs;
1492	La Reconquête, en Espagne, s'achève avec la prise de Grenade. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

⁵¹ Cette chronologie est extraite du volume 6 de l'*Encyclopédie Bordas* (1994 : 3329).

La chronologie est une science de la fixation des dates des événements historiques (PR), et elle organise des événements selon leur ordre temporel. Si nous observons des tableaux chronologiques européens, les éléments historiques (les événements, les règnes, les dynasties, etc.) sont en général inscrits des plus anciens aux plus récents, les plus anciens étant inscrits avec leurs dates dans les parties plus hautes des tableaux, suivis des éléments plus récents avec leurs dates dans l'ordre chronologique, de haut en bas. Cet ordre spatial est fort probablement basé sur la façon d'écrire les langues européennes, de gauche à droite, ainsi que de haut en bas, qui date de la Grèce antique, et aussi sur la convention de lecture d'une page.

Selon l'Encyclopédie Bordas (1994 : 3324), le Moyen Âge désigne traditionnellement la période à partir de la mort de l'empereur Théodose en 395 jusqu'à 1492, où Christophe Colomb a découvert l'Amérique⁵², et pour les historiens français, le Moyen Âge est traditionnellement divisé en deux parties : le Haut Moyen Âge et le Bas Moyen Âge. Le Haut Moyen Âge désigne la période du V^e siècle au X^e siècle, tandis que le Bas Moyen Âge, du XI^e siècle au XV^e siècle. Dans un tableau chronologique du Moyen Âge, le Haut Moyen Âge est en général inscrit en haut, alors que le Bas Moyen Âge est inscrit en bas, comme on le voit dans le Tableau 2.2, et cette représentation est également basée sur la façon d'écrire et sur la convention de la page. Les propriétés spatiales de ces représentations correspondent aux propriétés en (A) et en (B) respectivement, et ces métaphores sont donc possibles par ces correspondances conceptuelles.

Quant aux exemples en (126), bien que le sujet « l'Empire romain » couvrit un territoire (soit un objet physique), l'adjectif *haut* ou *bas* n'exprime pas la partie plus haute ou plus basse de l'Empire dans le sens géographique, contrairement aux expressions « la Haute-Égypte » et « la Basse-Égypte ». Ces deux dernières expressions ne sont pas métaphoriques, mais littérales, puisque ces expressions désignent respectivement la partie haute de l'Égypte et sa partie basse par rapport au niveau de la mer, comme on le voit dans la Figure 2.15. Dans ce cas, c'est le Nil qui est la référence de ces expressions. Comme l'eau s'écoule toujours de haut en bas, la région de l'amont du Nil (le sud de l'Égypte) est appelée « la Haute-Égypte » et la région de l'aval du Nil (le nord de l'Égypte), « la Basse-Égypte ».

⁵² Voir l'entrée « Moyen Âge » dans le volume VI.

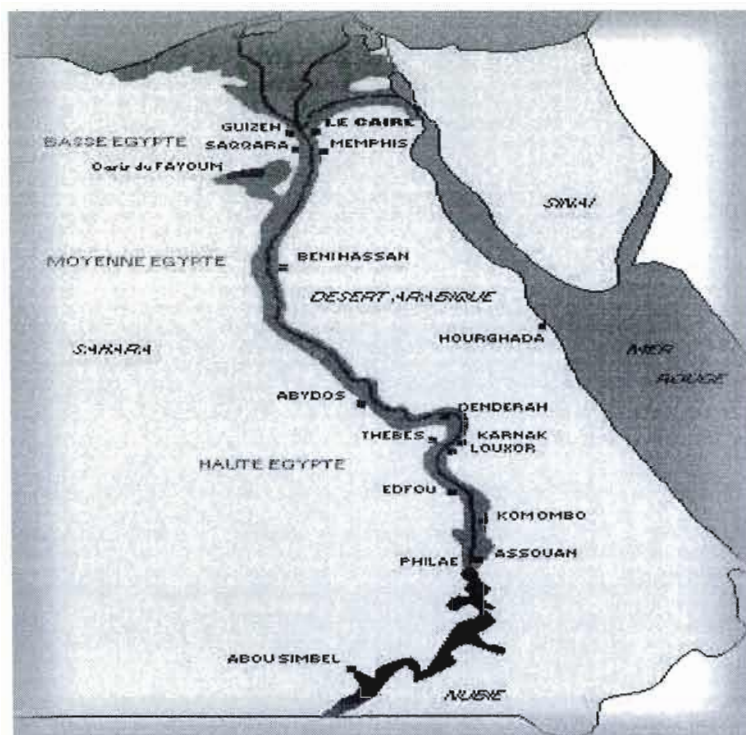


Figure 2.15 Carte de l'Égypte

Par contre, l'expression « le Haut Empire romain » désigne la période plus ancienne de l'Empire, tandis que sa période plus récente est désignée par l'expression « le Bas Empire romain ». Ces expressions sont métaphoriques, et il est fort probable que la création de ces métaphores est également due à l'usage de représentations chronologiques comme c'est le cas dans les exemples en (125). Concernant l'Empire romain, selon l'Encyclopédie Bordas (1994 : 1648; 4457-4458),⁵³ son histoire couvre la période à partir de l'an 27 avant J.-C., lors de l'arrivée au pouvoir d'Auguste et jusqu'à l'an 395, avec la séparation de l'Empire en Empires romains d'Orient et d'Occident, et le Haut Empire désigne la période entre l'an 27 avant J.-C. et l'an 96 où l'empereur Domitien était au pouvoir. En général, dans les tableaux chronologiques de l'Empire romain, la période du Haut Empire est inscrite au début de la page, considéré comme le haut selon la convention de la page, et le reste de la chronologie suit vers le bas. Ces deux propriétés correspondent aussi aux propriétés en (A) et en (B) respectivement, et les expressions « le Haut Empire romain » et « le Bas Empire romain » sont donc possibles par ces correspondances conceptuelles respectives. De même, les

⁵³ Voir les entrées « Empire romain » dans le volume III et « Rome » dans le volume VIII.

expressions « la Haute-Mésopotamie » et « la Basse-Mésopotamie », qui désignent la période plus ancienne et la période plus récente de la Mésopotamie, sont également possibles pour la même raison. Les expressions en (125) et (126) sont des métareprésentations, puisqu'elles sont des interprétations linguistiques des images conceptuelles des représentations chronologiques concernées.

La chronologie a une histoire très longue, et il y a quatre mille ans, les anciens Égyptiens enregistraient déjà à chaque année des événements historiques et religieux importants (NEB, 2005 : 288)⁵⁴. En Grèce antique, Eusèbe Pamphile de Césarée (vers 260-339) a fondé la chronologie avec le calendrier julien, qui est devenu un modèle de méthodologie chronologique pour les historiens modernes dans leurs études historiques (NEB, 2005 : 587-588).⁵⁵ Quand on enregistre des événements pour une chronique particulière, on les écrit depuis les plus anciens vers les plus récents. Étant donné que l'ancien grec, le latin, le français et la plupart des langues européennes s'écrivent de gauche à droite et de haut en bas, lorsqu'on enregistre des événements dans ces langues, il est apparent que les événements les plus anciens se trouvent en haut et les plus récents en bas. Nous croyons que ces façons d'écrire et d'enregistrer une chronologie déterminent conceptuellement la création des expressions en (125) et (126).

Dans le même ordre d'idées, nous croyons que l'expression « le Moyen Âge » elle-même est aussi basée sur la représentation chronologique, puisque si on fait une chronologie de l'histoire humaine, la période du Moyen Âge se trouve au milieu entre l'Antiquité et la Renaissance.⁵⁶ Nous pensons que cette propriété spatiale a été exprimée par l'adjectif *moyen*, car ce mot désigne originellement une position située au milieu (TLF).

Concernant les usages historiques des expressions en (125) et (126), d'abord, l'expression « le Moyen Âge » a été enregistrée pour la première fois en 1640 selon le TLF, et les expressions des exemples en (125) devraient être enregistrées en 1640 ou après, bien qu'aucune de nos références ne précise la date de leur première apparition. Quant aux expressions des exemples en (126), nous n'avons pas trouvé la date précise de leur première

⁵⁴ Voir l'entrée « *Chronology* » dans le volume 3 du *Micropædia* de *The New Encyclopædia Britannica*.

⁵⁵ Voir l'entrée « *History* » dans le volume 20 du *Macropædia*.

⁵⁶ Voir la page 3324 dans le volume VI de l'Encyclopédie Bordas.

apparition dans nos références, tandis que la première apparition de l'expression « Bas-Empire » a été attestée en 1690 selon le TLF. Nous induisons de cette date que le premier usage des expressions en (126) pourrait être inscrit dans la même année ou tout de suite après.

2.1.2.2 Valeur

Dans les exemples suivants, les adjectifs *haut* et *bas* expriment le fait que le pétrole est cher et moins cher respectivement :

(127) Le prix du pétrole est haut / bas;

(128) Le pétrole est haut / bas.

Concernant les exemples en (127), le sujet « le prix » réfère à la valeur du pétrole, un objet abstrait, et il ne peut avoir aucune dimension physique, ou une distance spatiale par rapport à un autre objet. Ces expressions sont donc métaphoriques. Les exemples en (128) sont à la fois métaphoriques et métonymiques, car le sujet ne réfère pas à l'huile combustible, mais à son prix. Nous pensons que les exemples en (127) et en (128) sont dus à l'usage d'une représentation graphique.

En fait, le prix est fréquemment représenté par des graphes dans des textes économiques, et par exemple, si le prix du pétrole est de 50\$, de 60\$ et de 40\$ le baril en février, en avril et en juin respectivement, cette fluctuation peut être représentée dans un graphe comme la figure suivante.

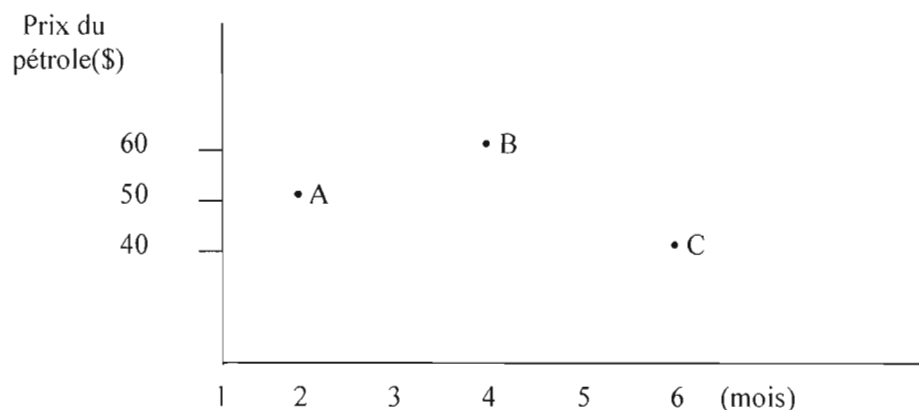


Figure 2.16

Si nous essayons d'expliquer cette représentation graphique d'après la lecture de la *Sémiologie graphique* (Bertin, 1967 : 16-21) et l'entrée « *graph* » dans l'Encyclopédie Britannica, il existe deux variables dans la représentation graphique de la Figure 2.16 : le prix et le temps. Conventionnellement, l'axe horizontal représente une variable indépendante, alors que l'axe vertical comporte une variable dépendante. La variable dépendante est sujette à changer ses valeurs en fonction de changements des valeurs de la variable indépendante. Pour cette raison, dans la Figure 2.16, étant une variable indépendante, le temps est représenté sur l'axe horizontal, alors que l'axe vertical représente le prix, variable dépendante. L'information est aux points de rencontre des deux variables. Autrement dit, le temps et le prix ont des points de rencontre, et chaque point de rencontre donne une information sur le prix par rapport au temps. Par exemple, les points de rencontre A, B et C représentent les prix du mois de février, d'avril et de juin respectivement, c'est-à-dire 50\$, 60\$ et 40\$. D'une part, le changement du prix entre février et avril peut être exprimé par le mot *haut*, comme dans l'exemple (127), puisque le point de rencontre B est situé spatialement plus haut que le point de rencontre A. En fait, il y a une convention de ce qui est le « haut » de la page indépendamment de la position de la feuille de papier : c'est la partie où l'on commence conventionnellement à écrire. Cette image correspond bien aux propriétés en (A) : il existe une distance verticale entre le A et le B selon la convention d'écriture; et le B est situé verticalement plus loin que le point A par rapport à l'axe horizontal, soit la référence inférieure. L'usage de *haut* est donc fort probablement motivé par ces correspondances conceptuelles. D'autre part, l'adjectif *bas* peut être utilisé pour exprimer l'information du point C, comme dans l'exemple (128), car ce point est situé plus bas que les autres points. Cette image correspond aux propriétés en (B). Ces deux exemples sont donc des métareprésentations, puisqu'ils sont des expressions linguistiques de l'image conceptuelle des représentations graphiques, comme celles dans la Figure 2.16.

L'origine de la représentation graphique n'est pas bien connue (Kruja et *al.*, 2002 : 272), et surtout, ce sujet a été peu étudié dans le domaine économique, malgré le rôle important de la représentation visuelle, avec les graphes, diagrammes, cartes, etc. (Leonard, 2003 : 525). Même si *Le problème des sept ponts de Königsberg* d'Euler (1736) et *The Commercial and Political Atlas* de Playfair (1786) sont considérés comme les premiers ouvrages modernes concernant la théorie graphique, un grand nombre de principes graphiques de base, par

exemple les principes de coordonnées et de géométrie analytique, existaient déjà bien avant ces ouvrages (Kruja et *al.*, 2002 : 272; Schmids, 1979 : 2).

Selon Droesbeke et Tassi (1990 : 5), la représentation graphique « quantitative » trouve son origine dans la construction de cartes géographiques, dont les plus anciennes datent d'environ 6000 ans en Mésopotamie. Toujours selon ces deux auteurs (1990 : 6), l'apparition des graphiques est liée à l'utilisation de coordonnées dans un plan, et Léonard de Vinci (1452-1519) a déjà abordé ce sujet pour analyser la vitesse d'objets en mouvement. René Descartes (1596-1650) a développé des principes du système de coordonnées dans ses ouvrages « *Le discours de la méthode* » et « *La Géométrie* », publiés en 1637 : il y introduit l'idée nouvelle de spécifier la position d'un point ou d'un objet sur une surface, utilisant deux axes entrecroisés, l'axe verticale (axe *Y*) et l'axe horizontal (axe *X*). Les idées de ce système sont basées sur la théorie géométrique d'Euclide, qui est expliquée dans son ouvrage « *Éléments* », écrit vers 300 avant Jésus-Christ. Euclide y décrit les espaces physiques de 2 ou 3 dimensions, et surtout, le fameux « espace euclidien », dans lequel ont été définis les points, les droites, les distances et les angles, et qui a été appliqué au système de coordonnées.

Quant au mot « prix »,⁵⁷ il vient du latin *pretium*, et a été enregistré pour la première fois dans la langue française en 1050. Ce mot désigne d'abord la somme à payer pour une chose et la valeur commerciale d'une chose (DHLF, 1992 : 1635). Selon le DHLF (1992 : 187 ; 948) et le TLF, le mot *haut* a commencé à signifier « qui atteint un prix élevé » en 1408 comme adverbe et en 1538 comme adjectif, tandis que le premier emploi du mot *bas* dans le sens « peu élevé en parlant d'un prix » est apparu en 1539. Dans le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français (GGDLF), nous avons trouvé les expressions « *pretii magni* », « *pretii parvi* » et « *pretii majoris* », dont les traductions littérales sont respectivement « le grand prix », « le petit prix » et « le prix âgé ».⁵⁸ Les deux premières expressions ne sont pas des équivalents conceptuels des expressions « le prix haut » et « le prix bas », puisque les adjectifs *grand* et *petit* déterminant le mot *pretii* ne partagent pas les mêmes primitives conceptuelles que les adjectifs *haut* et *bas*.

À partir du XVI^e siècle, le mot « prix » est employé dans des contextes économiques (DHLF,

⁵⁷ L'orthographe initiale était « pris » (DHLF, 1992 : 1635).

⁵⁸ Voir l'entrée « Pretium », qui est équivalent du prix, dans le GGDLF (2000 : 1251).

1992 : 1635), et cet emploi coïncide avec la première apparition de ces emplois de *haut* et *bas*, ainsi qu'avec le développement de la représentation graphique. D'après les études historiques ci-dessus, nous pouvons donc induire que le mot *prix* a commencé à être associé avec *haut* et *bas*, suite au développement de l'usage de représentations graphiques dans le domaine économique.

En fait, dans les textes économiques, l'usage graphique est très fréquent dans le but de représenter des données (ou des concepts) économiques. Par exemple, l'évolution des concepts économiques suivants est souvent représentée par des graphes : le taux, l'indice, l'inflation, le PIB, le profit, la dette, etc. Ces termes sont aussi fréquemment associés avec *haut* ou *bas*, et ces associations lexicales sont en effet des métaphores. Nous croyons également que ces métaphores sont conceptuellement motivées par les graphes concernés.

2.1.2.3 Son musical

Selon le *Dictionnaire pratique et historique de la musique* par Bobillier (1926) (DPHM),⁵⁹ les adjectifs *haut* et *bas* expriment l'intensité ou la hauteur d'un son en musique respectivement comme dans les exemples suivants :

(129) Il chante à voix haute / à voix basse;

(130) Le son est haut / bas; Le ton est haut / bas; La voix est haute / basse.

Dans ces exemples, les noms déterminés par ces deux adjectifs réfèrent à des objets sonores, et ces adjectifs ne qualifient pas leurs propriétés spatiales. Ces référents sont en fait des objets invisibles, et ils impliquent essentiellement la perception auditive. Ces deux exemples sont donc des métaphores, et nous croyons fort que la création de ces métaphores est due à l'utilisation de la notation musicale.

En ce qui concerne les exemples en (129), toujours selon ce dictionnaire, les adjectifs *haut* et *bas* expriment respectivement beaucoup d'intensité sonore et peu d'intensité sonore.⁶⁰ Ces usages métaphoriques sont fort probablement motivés par l'usage des signes graphiques qui

⁵⁹ Ce dictionnaire est disponible sur le site Internet suivant : <http://dictionnaire.metronimo.com/index.php?a=index&d=l>

⁶⁰ Voir les entrées « Haut » et « Bas ».

expriment l'intensité sonore en musique. Selon le TLF, le New Grove Dictionary of Music and Musicians (vol. 18, 2001 : 84) et L'Encyclopaedia Britannica (vol. 24, 1998 : 533), les neumes sont des signes de la notation musicale du plain-chant du Moyen Âge, développés du IX^e au XII^e siècle, et ils sont l'origine de la notation musicale contemporaine. Par exemple, le Tableau 2.3 représentent les neumes utilisés au X^e et XI^e siècles.

Tableau 2.3 Neumes utilisés aux X^e et XI^e siècles⁶¹

name	modern	French	St Gallen	North Spain	Toledo	Catalan	Bologna	Palaeo-Frankish	Breton	Messine	Aquitainian	Nonantolan
virga	•	┆	/	/	/	/	/		/			/
punctum	•	•	--	•	--<	--	--	--	--	•	--	•
pes	••	┆	┆┆	┆┆┆	┆┆	┆	┆	┆┆	┆┆	┆┆	┆	┆
clivis (flexa)	••	┆	┆	┆┆	┆┆	┆	┆	┆┆	┆┆	┆┆	┆	┆
terculus	•••	┆	┆	┆┆	┆┆	┆	┆┆	┆	┆	┆┆	┆	┆
porrectus	•••	┆	┆	┆┆	┆┆	┆	┆	┆	┆	┆┆	┆	┆
scandicus	•••	┆	┆	┆┆	┆┆	┆	┆	┆	┆	┆┆	┆	┆
climacus	•••	┆	┆	┆┆	┆┆	┆	┆	┆	┆	┆┆	┆	┆
strophici		┆┆┆	┆┆┆	┆┆┆	┆┆┆	┆┆┆	┆┆┆		┆┆┆	┆┆┆		
trigon		┆	┆		┆	┆	┆		┆			┆
oriscus		┆	┆	┆		┆	┆		┆	┆	┆	┆
pressus		┆	┆			┆	┆		┆	┆	┆	┆
pes stratus		┆	┆						┆		┆	
salicus		┆	┆			┆			┆	┆		
quiesma		┆	┆	┆	┆	┆	┆		┆	┆	┆	┆
epiphonus		┆	┆			┆			┆	┆	┆	
cephalicus		┆	┆	┆		┆	┆		┆	┆	┆	┆
ancus			┆									
axis		┆	┆	┆	┆	┆	┆	┆	┆	┆	┆	┆

⁶¹ Ce tableau est extrait du New Grove Dictionary of Music and Musicians (vol.18, 2001 : 85).

Parmi ces signes, l'epiphonus et le cephalicus indiquent l'intensité sonore, et dans leur ouvrage *Histoire de la notation musicale depuis ses origines* (1882 : 51), David et Lussy expliquent ainsi ces deux signes :

« L'epiphonus était un ornement aux intonations plus élevées que le son de la note à laquelle il s'appliquait... Le cephalicus était l'inverse de l'epiphonus. Sa petite note devait être descendante ».

Autrement dit, avec le premier signe, le son devient plus fort, tandis que le son de la note indiquée par le second signe diminue d'intensité. Si nous regardons attentivement les deux signes, le bout de droite de l'epiphonus est situé plus haut que son bout de gauche, alors que celui de droite du cephalicus est situé plus bas que son bout de gauche. Ces deux propriétés spatiales correspondent aux propriétés en (A) et en (B) respectivement, et nous croyons que dans les exemples en (129), l'emploi de *haut* et *bas* est possible par ces correspondances conceptuelles.

Quant aux exemples en (130), nous pensons que la motivation conceptuelle est due à l'usage de la portée, soit les cinq lignes horizontales et parallèles, sur laquelle s'inscrit la gamme de sons musicaux, comme on le voit dans la figure suivante.



Figure 2.17

Dans cette figure, les notes sont des objets visibles, et on peut percevoir leur relation spatiale entre les cinq lignes horizontales, nommées « portée », dans les sens vertical et horizontal. Concernant le rapport spatial entre la première note « si » et la deuxième note « ré », il est possible d'exprimer linguistiquement que « la première note est plus haut que la deuxième » ou « la deuxième note est plus bas que la première », car selon la convention de lecture d'une

page discutée plus haut, la première est située sur la ligne spatialement plus haute que celle de la deuxième. Ces deux expressions sont donc littérales, puisqu'elles satisfont aux propriétés en (A) ou (B) respectivement. Pourtant, étant donné que ces deux notes représentent les sons musicaux « si » et « ré » respectivement, cette représentation graphique peut aussi être exprimée linguistiquement ainsi : « le premier son est plus haut que le deuxième » ou « le deuxième son est plus bas que le premier ». Ces expressions sont métaphoriques, car elles ne satisfont pas aux propriétés en (A) ou (B) respectivement.

Selon la convention de la notation musicale, plus un son est aigu, plus il est représenté par une note située sur une ligne haute ou dans un intervalle entre deux lignes plus hautes, ou même au-dessus de la ligne la plus haute au moyen d'une courte ligne horizontale. Par contre, plus un son est grave, plus il est représenté par une note située sur une ligne basse, ou dans un intervalle entre deux lignes plus basses, ou même au-dessous de la ligne la plus basse au moyen d'une courte ligne horizontale. Ces deux images correspondent aux propriétés en (A) et en (B) respectivement. Les exemples en (130) sont donc possibles par ces correspondances conceptuelles respectives, bien que les référents soient des objets invisibles. De plus, ces exemples sont des métareprésentations, puisqu'ils sont des interprétations linguistiques de ce qui est représenté par la notation de musique.

En plus, dans les exemples en (130), la comparaison se fait également entre les notes, qui sont les représentations du son, de la voix ou du ton, et si une note est située plus loin que la moyenne des notes dans le sens vertical, l'usage de *haut* est possible, alors que l'emploi de *bas* est valable, si elle est située moins loin que la moyenne des notes.

Dans le cas des exemples en (131) et (132), les adjectifs *haut* et *bas* ne qualifient ni la dimension verticale du piano ni sa position verticale, mais la partie des touches qui donnent des sons aigus et graves respectivement :

(131) Le haut du piano; Les touches hautes du piano;

(132) Le bas du piano; Les touches basses du piano.

En fait, comme on le voit dans la Figure 2.18, le clavier d'un piano ou d'un orgue est toujours horizontal au plan physique.



Figure 2.18

Plus une touche est située du côté droit ou gauche, plus elle permet de donner un son aigu ou grave respectivement. C'est ainsi que des sons plus aigus ou plus bas reproduits par n'importe quel instrument musical peuvent être exprimés linguistiquement par le mot *haut* ou *bas*, quelle que soit la position spatiale des parties de l'instrument qui donnent ces sons, puisque les représentations graphiques des notations musicales concernées correspondent aux propriétés en (A) ou en (B).

Dans la même veine, le terme musical « soprano » comme voix est originairement un adjectif en italien qui désigne « qui est au-dessus », selon le Petit Robert. D'après notre analyse ci-dessus, ce terme aurait été également créé par les correspondances conceptuelles avec les propriétés en (A), car un soprano produit des sons qui correspondent à des notes hautes, qui sont situées dans la haute partie de la portée musicale. De plus, le terme musical « basse », comme une corde au son grave, a été emprunté à l'adjectif italien *basso* en 1561, qui désigne peu élevé ou de petite taille comme l'adjectif français *bas* (DHLF, 1992 : 191; TLF). Toujours dans le sens musical, ce terme a ensuite commencé à désigner un instrument exécutant la partie la plus grave en 1640, la voix la plus grave des voix masculines en 1643, et la partie d'un morceau musical la plus grave en harmonie en 1660 (DHLF, 1992 : 191; TLF). Il est aussi fort probable que la création de ces termes soit conceptuellement motivée par les correspondances conceptuelles avec les propriétés en (B), puisque la basse et la contrebasse produisent des sons musicaux qui correspondent à des notes qui sont situées dans la partie inférieure de la portée.

En ce qui concernent l'usage historique de la portée, selon l'Encyclopædia Britannica (1998 : 533),⁶² les Grecs anciens et les Romains ont utilisé des signes graphiques pour transcrire de la musique, et pour cette transcription, ils ont emprunté les accents grammaticaux, comme / (*actus*), \ (*gratvis*), et ^ (*circumflexus*) représentant respectivement aiguë, grave et diminuendo. Toujours selon l'Encyclopédie Britannica, cette représentation graphique est probablement la racine des neumes qui sont apparus au IX^e siècle, et ceux-ci étaient des signes graphiques qui indiquaient essentiellement la hausse et la baisse de la voix. Pourtant, les neumes restaient notés à l'horizontale, au-dessus du texte chanté. Selon Helffer (2002 : 345),⁶³ la notation musicale de manière géographique est enfin née au début du X^e siècle, et pour la première fois, la notation a commencé à reproduire sur une ligne horizontale la hauteur relative des notes et à permettre de transcrire les intervalles. Helffer affirme qu'à partir de cette époque, un son aigu a commencé à être indiqué en haut et un son grave, en bas, et qu'apparaissent ainsi les correspondances entre aigu et haut, ainsi qu'entre grave et bas. Un peu plus tard, Guy d'Arezzo (990-1035) a inventé la notation sur plusieurs lignes, qui est considérée comme le premier modèle de la notation musicale moderne (Colette, 2008 : 363).

Quant aux usages historiques des expressions en (129) à en (132), selon le TLF et le DHLF (1992), le mot *haut* a commencé à qualifier un son d'intensité élevée en 1080 et un son aigu en 1100, tandis que le mot *bas* exprime un son d'intensité faible depuis 1165 et un son grave depuis 1695. Ces acceptions sont donc apparues après l'invention de la notation neumatique au 9^e siècle et celle de la portée au 10^e siècle.

Le mot *voix* est apparu en 980 avec l'orthographe *voiz*, puis *vois* (DHLF, 1992 : 2279). Selon le DHLF (1992 : 948), le mot *voix* a commencé à être associé avec haut, « *voix halte* », en 1080 pour désigner ce « qui atteint un niveau d'intensité élevé » en parlant de la voix. Dans le GGDLF, nous avons trouvé dans l'entrée *Magnus* l'expression *magna voce* extraite de l'ouvrage *Pro Cecina*, écrit par Cicéron en 69 av. J.-C.⁶⁴ Cette expression n'est pas équivalente à l'expression « la haute voix » au niveau conceptuel, puisque le mot latin *magnus* n'est pas équivalent à l'adjectif *haut*, mais plutôt à l'adjectif *grand*. Elle est donc

⁶² Voir l'entrée *Music* dans le volume 24, Macropædia.

⁶³ Voir l'entrée « Notation musicale » dans le Corpus 16 de l'Encyclopædia Universalis.

⁶⁴ Voir la première partie du GGDLF pour connaître l'ouvrage de source et l'auteur.

équivalente à l'expression « la grande voix ». L'adjectif *bas* a commencé à être d'abord utilisé comme adverbe au sens de « à voix basse » en 1165 et à ensuite été associé avec la voix comme adjectif en 1175 pour exprimer la voix grave (DHLF, 1992 : 187 ; TLF). C'est à partir de 1694 que le mot *bas* a commencé à avoir la même valeur que le mot *grave* sur le registre des sons, et des notes de musique (DHLF, 1991 : 187).

Quant au mot *son*, il est apparu en 1120 (ancien français *suen*, issu du latin *sonus*), désignant d'abord le bruit (DHLF, 1992 : 1973). Il a commencé à être utilisé dans le sens musical à partir de 1155, désignant « chanson » et « son d'un instrument musical » en 1165 (TLF), et il est devenu un terme musical en 1200, désignant l'air de musique accompagnant ou formant un chant (DHLF, 1992 : 1973). Dès l'ancien français, le mot *son* s'emploie dans des cas plus particuliers que le mot *bruit*, s'appliquant à la musique, à la voix ou à des choses heurtées (DHLF, 1992 : 1973). Dans nos références, nous n'avons pas trouvé la date précise de sa première association avec *haut* ou *bas* dans le sens musical, mais son association la plus ancienne avec le mot *haut*, inscrite en 1440, se trouve dans le Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) (DMF)⁶⁵ : *Il dist devant tous a hault son.*⁶⁶ De plus, dans le GDLF, nous avons trouvé les expressions suivantes dans l'entrée *Sonus* : *acutissimus sonus*, *gravissimus sonus* (le ton le plus aigu, le ton le plus grave). Ces expressions ont été extraites du *De Oratore libri III* de Cicéron, écrit en 55 av. J.-C. Nous croyons que ces expressions sont dues à l'emploi des signes graphiques / (*acutus*) et \ (*gravis*) pour la transcription musicale.

Enfin, le mot *ton* est emprunté au latin *tonus*, et sa première apparition a été enregistrée à la fin de XII^e siècle, désignant « bruit de voix » (TLF). Ce mot apparaît comme terme musical, désignant la hauteur du son d'un instrument et de la voix à la fin du XIV^e siècle (DHLF, 1992 : 2130).

En somme, les études historiques ci-dessus permettent de renforcer notre hypothèse selon laquelle dans les exemples en (129) à en (132), l'emploi métaphorique de *haut* et *bas* est conceptuellement influencé par l'usage de la notation musicale.

⁶⁵ Ce dictionnaire est conjointement conçu par le Centre national de la recherche scientifique de France et l'Université de Nancy. Sa version électronique est disponible sur le site <http://www.atilf.fr/dmf>.

⁶⁶ Voir l'entrée « Son ».

2.1.2.4 Intensité de phénomènes physiques

Dans les exemples suivants, les mots *haut* et *bas* ne désignent pas les propriétés spatiales des objets déterminés, puisque ces derniers ne sont pas des objets à dimensions physiques :

- (133) La température est haute / basse;
- (134) La pression atmosphérique est haute / basse;
- (135) La tension artérielle est haute / basse.

Il s'agit donc d'expressions métaphoriques, et nous postulons que la création de ces métaphores est due à l'usage du thermomètre, du baromètre et du tensiomètre à mercure respectivement, car les premiers modèles de ces trois instruments disposent d'un long tube contenant du mercure, et les degrés sont indiqués sur le tube ou sur la plaquette où le tube est installé. En général, ces appareils sont installés verticalement, et c'est par le mouvement vertical du mercure, vers le haut ou vers le bas, qu'on peut mesurer la température, la pression ou la tension. Par exemple, concernant la température atmosphérique, s'il fait 32 ou 17 degrés Celsius aujourd'hui, par rapport à la moyenne estivale de 22 degrés, les deux premières températures peuvent être qualifiées par *haut* et *bas* respectivement, comme dans les exemples en (133). Il est fort probable que ces emplois métaphoriques sont conceptuellement motivés par la comparaison de la hauteur du mercure entre ces deux premiers degrés et la température moyenne : dans ces deux premiers cas, la hauteur du mercure est respectivement plus grande ou plus petite que celle de la moyenne. Ces deux images correspondent en effet aux propriétés en (A) et en (B) respectivement. De plus, les exemples en (133), (134) et (135) sont des métareprésentations, car ils sont des expressions linguistiques de ce qui est représenté par ces trois appareils.

Le thermomètre a été inventé en 1592 par Galilée.⁶⁷ Il fonctionnait par la contraction de l'air dans un tube, verticalement installé, contenant des objets flottants gradués et du liquide, et la température était mesurée par le mouvement vertical des objets flottants, comme c'est le cas dans la Figure 2.19. En 1714, Gabriel Fahrenheit a inventé le thermomètre à mercure, selon lequel la température est mesurée par le mouvement du mercure avec des degrés

⁶⁷ Voir l'entrée *Thermometry* dans le volume 11, *Micropædia* de l'*Encyclopædia Britannica* (1998 : 702).

verticalement alignés et gravés verticalement sur le tube,⁶⁸ comme on le voit dans la Figure 2.20.



Figure 2.19 Thermomètre de Galilée⁶⁹

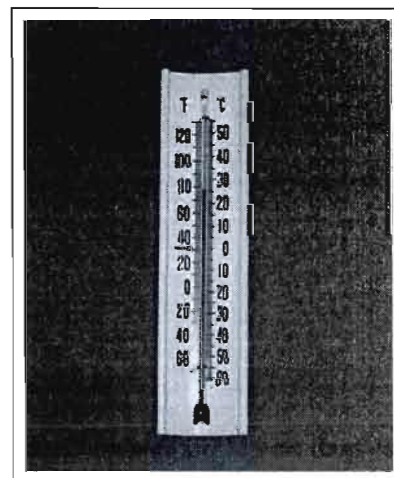


Figure 2.20 Thermomètre à mercure

D'après le TLF, le mot *thermomètre* est apparu en 1624 pour désigner l'instrument servant à indiquer le degré de la température. Son fonctionnement, basé sur le mouvement vertical du liquide contenu, est expliqué dans la définition de la première édition du Dictionnaire de l'Académie française (1694) : « THERMOMETRE. s. m. Tuyau de verre dans lequel est enfermée une liqueur qui en montant & descendant montre les differens degrez de chaud & de froid ». De plus, selon le TLF et le DHLF, le mot *température* est emprunté au latin *temperatura* en 1538, désignant « la constitution physique propre à un corps organisé », et ce mot a commencé à exprimer « le degré de chaleur » en 1547, « le degré de chaleur de l'atmosphère » en 1562, ainsi que « le degré de chaleur du corps animal ou humain » en 1830. Dans nos références, nous avons consulté les entrées « Haut », « Bas » et « Température », mais aucune d'entre elles ne donne l'information sur la première apparition de l'association entre *température* et *haut* ou *bas*.⁷⁰ Cependant, dans l'entrée « Température » de la 6^e édition

⁶⁸ Voir l'entrée *Thermometry* dans le volume 11, *Micropædia* de l'*Encyclopædia Britannica* (1998 : 702-703).

⁶⁹ <http://www.temps-et-mesures.com/37-thermometre-de-galilee.html>

⁷⁰ Dans le GGDLF, nous avons consulté les entrées *Altus* et *Temperatura*, mais nous n'y avons pas trouvé cette association.

(1832-5) du DAF, nous avons trouvé ces combinaisons conceptuelles dans l'expression suivante : *La température de cette étuve est trop haute, trop élevée*, et dans cette expression, la température désigne le degré de chaleur qui se manifeste dans un lieu ou dans un corps.⁷¹ En somme, ces associations lexicales sont apparues après l'invention du thermomètre, et d'après les recherches historiques ci-dessus, c'est le mouvement vertical du liquide contenu qui est fort probablement la source de la motivation conceptuelle de ces métaphores.

Quant au baromètre, il a été inventé en 1643 par Evangelista Torricelli.⁷² Il contenait du mercure dans un long tube de verre verticalement installé (voir la Figure 2.21), et la pression atmosphérique était aussi mesurée par le mouvement vertical du mercure.⁷³



Figure 2.21 Baromètre à mercure de Torricelli

Emprunté au latin *pressio*, la première apparition du mot *pression* a été inscrite en 1256 pour désigner « l’empreinte » (TLF), et ensuite, en 1638, ce mot est devenu un terme de physique pour désigner la force qui agit sur une surface donnée (DHLEF, 1992 : 1623). Selon le DHLEF, les expressions « la haute pression » et « la basse pression » ont été enregistrées en 1896, et même dans le Dictionnaire de l’Académie française, à partir de la 8^e édition (1932-5), ces expressions sont inscrites dans l’entrée « pression ». On voit donc que ces associations

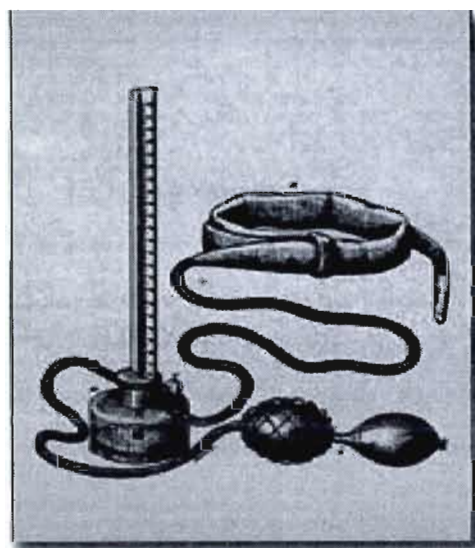
⁷¹ Dans les éditions précédentes, ce mot n’avait pas cette acception.

⁷² Voir l’entrée « Baromètre » dans le volume I de l’Encyclopédie Bordas (1994 : 556).

⁷³ Voir le site <http://www.britannica.com/ebc/article-9380968>.

lexicales sont apparues après l'invention du baromètre.

En ce qui concerne le tensiomètre, cet appareil est destiné à mesurer la force de tension dans les domaines médical, mécanique et physique (TLF). Selon le *Diabetologia Journal*⁷⁴ et le dictionnaire médical *Whonamedit*,⁷⁵ le premier tensiomètre a été inventé par le vétérinaire anglais Stephen Hales en 1733 pour la mesure de la tension sanguine d'un cheval. Cet appareil était constitué d'un long tube de glace, qui permettait de mesurer la pression sanguine, et cependant, son usage n'était pas pratique et même dangereux. Toujours selon les deux références, l'Italien Scipione Riva-Rocci a conçu le premier tensiomètre au mercure en 1896, et il a commencé à être largement utilisé dans le monde médical. Comme on le voit dans la Figure 2.22, cet appareil était formé d'un long tube contenant du mercure installé verticalement, et les degrés indiqués sur le tube et l'extension verticale du mercure permettaient de mesurer la tension sanguine.



*Riva-Rocci's
sphygmomanometer (1896)*

Figure 2.22 Tensiomètre de Riva-Rocci ⁷⁶

⁷⁴ <http://www.diabetologia-journal.org/past%20masters/rivarocci.htm>

⁷⁵ Il est disponible sur le site <http://www.whonamedit.com/doctor.cfm/1194.html>

⁷⁶ Cette figure a été extraite du site de l'Università degli Studi di Cagliari : <http://pacs.unica.it/biblio/storia8.htm>

Concernant son usage historique dans le domaine médical, le mot *tension* a commencé à désigner la pression du sang à partir de 1859 dans l'expression la *tension artérielle* selon le TLF. Bien que nous n'ayons pas trouvé la date précise de la première combinaison lexicale entre *tension* et *haut* ou *bas* dans nos références, nous présumons que ces combinaisons sont apparues après l'invention du tensiomètre à mercure (1896).

Le thermomètre, le baromètre et le tensiomètre modernes ne disposent plus du tube gradué, avec le chiffre le plus grand en haut, mais ils ont conservé l'échelle de valeur. La température, la pression ou la tension augmentent ou diminuent selon la valeur chiffrée à laquelle elles correspondent, et il est toujours possible d'exprimer les deux variations par *haut* et *bas* respectivement.

En fait, la plupart des instruments de mesure disposent de degrés, et ces derniers permettent de mesurer les unités concernées. Nous faisons l'hypothèse que la façon dont les degrés sont alignés détermine quelles expressions linguistiques sont possibles. Issu du latin *gradus*, le mot *degré* a été enregistré en 1050 pour désigner la marche ou le pas de l'escalier. Selon le DHLE, après son apparition, ce mot a commencé à désigner des valeurs spécialisées dans plusieurs domaines techniques et scientifiques, par exemple en géométrie astronomique (1265), géographie (1585), métrologie (1624), et pour les intervalles divisés d'un thermomètre ou d'un baromètre (1685). Les degrés comme les intervalles divisés sont couramment utilisés dans plusieurs instruments de mesure et représentations graphiques pour la mesure de leurs unités concernées, comme une règle, un rapporteur, une horloge, un baromètre, un graphe cartésien, etc., et nous croyons que l'association des mots *haut* ou *bas* avec les degrés de ces objets dépend de la position des degrés dans la position usuelle de ces objets. Par exemple, un thermomètre s'installe en général dans le sens vertical, et les degrés gravés sur le tube ou sur la plaquette du thermomètre sont également alignés verticalement de façon successive. Cette image correspond bien à celle des degrés d'un escalier sur le plan conceptuel, et le mouvement vertical du mercure correspond à celui d'un déplacement dans le sens vertical sur les degrés de l'escalier. C'est par cette correspondance conceptuelle qu'il est possible de décrire les mouvements du mercure, et donc, les changements de la température, par *haut* ou *bas*. Par contre, un rapporteur est utilisé dans tous les sens pour mesurer des angles, et lors de son usage, les degrés gravés sur cet instrument ne sont donc pas

nécessairement alignés dans le sens vertical. Nous croyons que c'est pour cette raison qu'il est impossible d'exprimer la variation des angles ou des degrés d'angle par *haut* ou *bas* : *le degré d'angle est haut / bas; *l'angle est haut / bas.

Dans les métaphores suivantes, le référent du nom déterminé par *haut* et *bas* n'est pas un objet physique mesurable, mais abstrait :

(136-1) Mineur, un métier souvent à haut risque;⁷⁷

(136-2) Cancer de la prostate à bas risque : le traitement peut attendre.⁷⁸

Ces deux adjectifs qualifient en fait le degré de risque, et ainsi le mot *degré* est fréquemment combiné avec un nom d'objet abstrait pour exprimer l'état de cet objet. Nous croyons que ces emplois métaphoriques sont dus à cette combinaison lexicale, puisque le mot *degré* est fréquemment utilisé pour exprimer l'évolution d'une unité scientifique ou technique, qui est en général mesurable par un appareil. Ainsi, l'objet abstrait « le risque » peut être conceptualisé comme un objet mesurable. S'il y a plus de ou moins de possibilités de risque, ces deux situations peuvent être qualifiées par *haut* ou *bas* respectivement, comme dans les exemples en (136), comme si elles étaient mesurables. Ces images correspondent aux propriétés en (A) et (B) respectivement.

Concernant l'usage historique des combinaisons entre *risque* et *degré* ou *niveau*, nous n'avons pas trouvé la date de leur apparition dans nos références. Cependant, le mot *risque* a été emprunté à l'ancien italien *risco* en 1557 pour désigner un danger, un inconvénient, plus ou moins prévisible (DHLF, 1992 : 1813). Le mot *degré* a commencé à s'employer en science depuis 1265 pour exprimer l'évolution des unités scientifiques ou techniques concernées et depuis 1580 dans le sens abstrait pour exprimer l'étape d'une évolution, l'intensité relative d'un état de sentiment, de qualité, de faculté, etc. (DHLF, 1992 : 569). De plus, le mot *niveau* a été enregistré originairement en 1339, avec l'orthographe *nyviel*, pour désigner l'instrument servant à vérifier l'horizontalité d'un plan ou d'une droite. Depuis 1429, ce mot désigne, par métonymie, le degré d'élévation par rapport à un plan horizontal

⁷⁷ <http://www.lefigaro.fr/international/2010/10/11/01003-20101011ARTFIG00683-mineur-un-metier-souvent-a-haut-risque-au-chili.php>

⁷⁸ <http://www.lepoint.fr/archives/article.php/373549>

d'un plan qui lui est parallèle, ce qui est visible dans les locutions « mettre à niveau » (1429) et « au niveau de » (1690) au sens de « à la hauteur de » (DHLF, 1992 : 1323-1324; TLF). Ce mot exprime aussi « un degré d'intensité » en physique et en acoustique depuis 1874 (DHLF, 1992 : 1324). Ainsi, la valeur du mot *degré* pour un objet abstrait, comme « risque », est fort probablement due à son usage dans des domaines scientifiques, comme si cet objet abstrait était perçu comme un phénomène physique mesurable. Concernant les exemples en (136), étant donné qu'un état grave peut être exprimé par *haut*, il est logique qu'une situation moins grave soit qualifiée par *bas*.

2.1.2.5 Position hiérarchique

Dans les exemples en (137), les adjectifs *haut* et *bas* ne qualifient aucune propriété spatiale des référents des noms déterminés, malgré le fait qu'ils puissent avoir des propriétés spatiales :

(137) Un haut / bas clergé; Un haut / bas fonctionnaire; Un haut / bas officier.

Ces exemples sont donc des métaphores, et les adjectifs *haut* et *bas* qualifient en fait les positions hiérarchiques des référents dans leurs organisations. Nous pensons que ces métaphores sont dues à l'usage d'une représentation hiérarchique comme un tableau hiérarchique, puisque conventionnellement l'élément le plus important (soit le titre, la position, la personne, etc.) y est indiqué typiquement le plus en haut selon la convention d'écriture, et les autres éléments le suivent de haut en bas par l'ordre d'importance. De plus, nous croyons que cette représentation vient des mythologies et de la Bible dans lesquelles les dieux, qui sont les protagonistes les plus importants, demeurent dans le ciel.

Selon le Petit Robert, le mot « hiérarchie » a été créé en 1332 pour désigner l'ordre et la subordination des chœurs des neuf anges dans l'Église catholique romaine. Nous croyons toutefois que ce concept hiérarchique existait bien avant cette date.⁷⁹ Dans son ouvrage *la Hiérarchie céleste* (écrit au IV^e ou V^e siècle), Denys l'Aréopagite décrit les trois hiérarchies célestes, représentées de haut en bas en fonction de l'ordre du pouvoir, comme on le voit dans

⁷⁹ Selon l'*Oxford English Dictionary*, le premier usage du mot anglais *hierarchy* a été inscrit en 1380, désignant les trois ordres des anges, décrits par Denys Aréopagite.

la Figure 2.23.

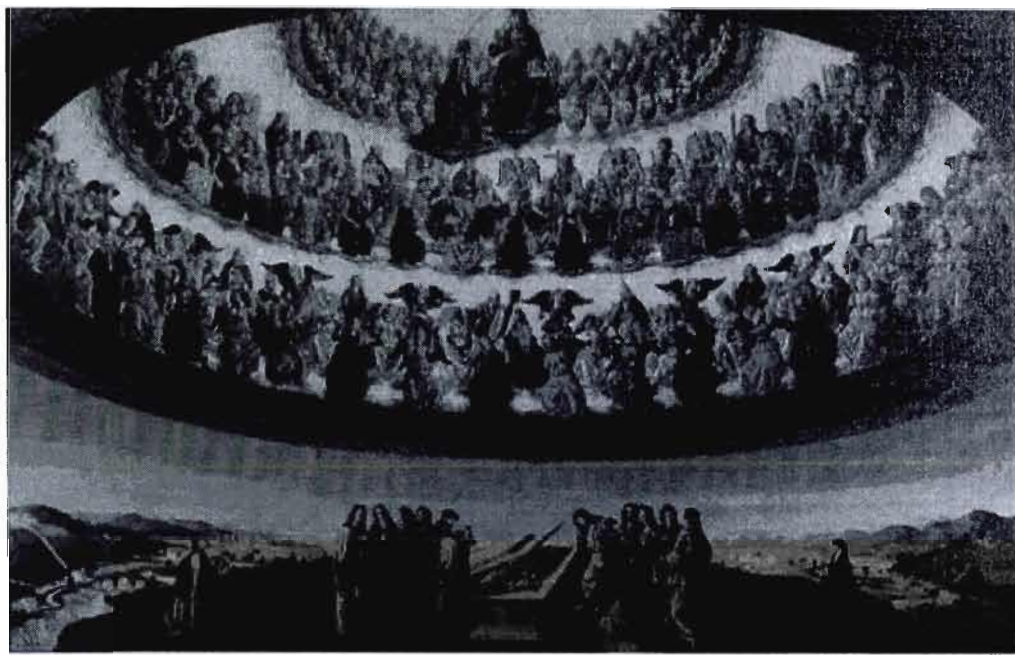


Figure 2.23 Assomption de la Vierge, Francesco Botticini

Nous croyons que cette façon de représenter la hiérarchie est basée sur la Bible, dans laquelle Dieu, le pouvoir absolu, vit dans le ciel, l'endroit le plus haut. Pour cette raison, dans les tableaux bibliques, Dieu est toujours situé le plus haut, alors que les personnages bibliques le suivent vers le bas en fonction de l'importance de leurs pouvoirs. Ce concept est bien présent dans la hiérarchie de l'Église catholique romaine : le pape, le personnage le plus puissant est toujours situé le plus haut dans une représentation hiérarchique, et les clergés le suivent de haut en bas selon l'ordre d'importance. Les hauts clergés sont le cardinal, l'archevêque et l'évêque, alors que les bas clergés sont le prêtre, le diacre et les moines et moniales. Les premiers sont toujours situés plus hauts que les derniers dans une représentation hiérarchique. De même, dans le cas des expressions « le haut / bas fonctionnaire » et « le haut / bas officier », ces personnes sont situées en haut ou en bas dans leurs organigrammes, selon l'importance du pouvoir. Ces deux images hiérarchiques correspondent aux propriétés en (A) et en (B) respectivement.

Selon le TLF, le mot *haut* a commencé à exprimer « à un degré élevé de l'échelle sociale » en

1145, tandis que le mot *bas* exprime « de position peu élevée dans la hiérarchie sociale » depuis 1120. Cependant, ces acceptions ont pu exister bien avant ces dates, car nous avons trouvé dans le GGLF les expressions « *altus Apollo* » et « *altus Caesar* », dans lesquelles l'adjectif *altus*, équivalant à *haut*, qualifie les positions suprêmes par rapport à la religion et à la société respectivement. En ce qui concerne l'usage historique de la représentation hiérarchique, nous n'avons pas trouvé d'information sur sa première apparition. Pourtant, selon le livre *Aristote et les classifications zoologiques* d'Arnaud Zucker (2005 : 60), Aristote avait déjà utilisé le concept hiérarchique dans sa classification des animaux. D'après ces recherches historiques, il est fort probable que ces acceptions ont été créées après l'invention de la représentation hiérarchique et qu'elles sont conceptuellement influencées par cette représentation.

Les adjectifs *haut* et *bas* servent à désigner une position hiérarchique non seulement par rapport à un personnage important ou à un dieu, mais aussi par rapport à un objet abstrait, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (138-1) C'est un café de haute qualité;
- (138-2) C'est une café de basse qualité.

Dans ces deux cas, les adjectifs *haut* et *bas* qualifient plutôt l'importance de valeur. Selon le DHLF (1992 : 948) et le TLF, le mot *haut* signifie « élevé dans l'échelle des valeurs » depuis 1050, tandis que le mot *bas* désigne « peu élevé dans une échelle de valeurs » depuis le début du XIII^e siècle. Nous croyons que ces usages sont aussi liés au concept hiérarchique. Si ces deux expressions s'appliquent à un produit particulier, ces deux adjectifs désignent sa bonne valeur et sa mauvaise valeur respectivement. Par exemple, dans le cas du café, l'expression « le café de haute qualité » désigne le bon café, alors que l'expression « le café de basse qualité » exprime le mauvais café. Dans ces cas, l'objet de comparaison est le goût, et la comparaison se fait entre les membres de la catégorie « café ». De bons cafés, c'est-à-dire des cafés de bon goût sont conceptuellement perçus en haut, et de mauvais cafés en bas selon l'ordre du goût, comme si l'on faisait la hiérarchie d'une organisation humaine selon l'ordre d'importance. Ces images correspondent aux propriétés conceptuelles en (A) et en (B) respectivement.

2.1.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *haut* et *bas*

D'après ces analyses ci-dessus, les adjectifs *haut* et *bas* peuvent être associés non seulement avec un nom d'entité physique mais aussi avec un nom d'entité abstraite. Si nous synthétisons les propriétés conceptuelles de leurs emplois tant propres que figurés, les primitives conceptuelles de ces deux adjectifs sont essentiellement basées sur les propriétés suivantes :

Haut

- (A-2) La cible doit avoir une distance verticale entre sa référence inférieure et sa référence supérieure;
- (A-3) sa référence supérieure doit être plus loin de sa référence inférieure que la moyenne de sa catégorie.

Bas

- (B-2) La cible doit avoir une distance verticale entre sa référence inférieure et sa référence supérieure;
- (B-3) sa référence supérieure doit être plus près de sa référence inférieure que la moyenne de sa catégorie.

La sémantique grammaticale de ces deux adjectifs se distingue donc par la notion de distance « loin / près ». Si nous la formalisons en langue naturelle et avec le modèle sémantique de Jackendoff (1983; 1990), la sémantique grammaticale de ces deux mots peut être représentée comme suit :

Haut = la distance verticale entre les références inférieure et supérieure de la cible qui sont plus loin l'une de l'autre que la moyenne de sa catégorie;

[état DISTANCE ([orientation VERTICALE],
 [lieu ENTRE ([chose RÉFÉRENCE ([propriété INFÉRIEURE], ([chose CIBLE]))],
 ([chose RÉFÉRENCE ([propriété SUPÉRIEURE], ([chose CIBLE]))])
 [quantité PLUS ([propriété LOIN ([état MOYENNE ([chose CATÉGORIE],
 ([chose CIBLE]))])])))]])]

Bas = la distance verticale entre les références inférieure et supérieure de la cible qui sont plus près l'une de l'autre que la moyenne de sa catégorie.

[état DISTANCE ([orientation VERTICALE],
 [lieu ENTRE ([chose RÉFÉRENCE ([propriété INFÉRIEURE], ([chose CIBLE]))],
 ([chose RÉFÉRENCE ([propriété SUPÉRIEURE], ([chose CIBLE]))])],
 [quantité PLUS ([propriété PRÈS ([état MOYENNE ([chose CATÉGORIE],
 ([chose CIBLE]))])])])])])]

Ces sémantiques permettent de justifier la validité de leurs emplois. Dans le cas des emplois figurés, la motivation conceptuelle vient de diverses sources : la représentation chronologique pour « Le Haut / Bas Moyen Âge »; le graphe pour « Le prix est haut / bas »; la notation musicale pour « La voix est haute / basse »; le thermomètre à mercure pour « La température est haute / basse »; la représentation hiérarchique pour « Le haut / bas clergé ». Ces emplois figurés sont en général des métaphores et des métareprésentations, c'est-à-dire des expressions linguistiques de ce qui est représenté par une autre représentation ou un appareil de mesure.

D'après notre observation, le mot *prix* est aussi fréquemment associé avec des verbes qui expriment l'orientation verticale, comme *monter*, *grimper*, *s'élever*, *s'envoler*, *bondir*, *descendre*, *baissier*, *tomber*, *chuter*, *dégringoler*, etc., dans l'expression linguistique des variations du prix. Il est donc intéressant d'étudier comment et pourquoi ces verbes, qui sont en général destinés à exprimer les changements de propriétés spatiales d'un objet physique dans le sens vertical, peuvent être associés avec cet objet abstrait. Dans les sections suivantes, nous allons analyser les propriétés conceptuelles des tous les emplois de ces verbes, tant propres que figurés, afin de déterminer les primitives conceptuelles de leurs sémantiques grammaticales.

CHAPITRE III

ANALYSE CONCEPTUELLE DES VERBES D'ORIENTATION DE BAS EN HAUT : *MONTER, ÉLEVER, GRIMPER, S'ENVOLER, BONDIR*

Le prix d'un produit est sujet à changer constamment selon la loi de l'offre et de la demande. Dans la vie quotidienne, des changements simples de cette valeur sont probablement les plus représentés par les deux expressions suivantes : cher ou bon marché. Par exemple, si le prix du pétrole est de 50\$ le baril en janvier de l'année X et qu'il est de 53\$ en février de la même année, on peut dire que le pétrole devient plus cher, et dans le cas contraire, que le pétrole devient moins cher ou bon marché selon le contexte. Si nous classons les variations de prix, il en existe quatre sortes par rapport à la tendance moyenne du prix :

- la première correspond au fait qu'un produit devient plus cher;
- la deuxième correspond au fait qu'un produit devient moins cher (ou meilleur marché);
- la troisième correspond au fait qu'un produit devient plus cher et moins cher de façon successive;
- la quatrième correspond au fait qu'un produit ne change pas de prix.

Nous proposons d'appeler la première variation « la hausse du prix », la deuxième « la baisse du prix », la troisième, « la fluctuation du prix » et la quatrième, « la stabilité du prix ». Les quatre sortes de variation peuvent être exprimées linguistiquement par les verbes suivants :

- pour la première, le prix monte / grimpe / bondit / s'envole / s'élève / explose / décolle / flambe;
- pour la deuxième, le prix descend / tombe / chute / dégringole / s'effondre;
- pour la troisième, le prix rebondit / fléchit / se replie / fait du yoyo;
- pour la quatrième, le prix reste / demeure stable ou inchangé.

Maintenant, il nous reste à déterminer comment et pourquoi il est possible d'exprimer linguistiquement les quatre variations au moyen de ces verbes, qui sont en général combinés avec un nom d'objet physique pour exprimer un changement spatial selon la lexicographie conventionnelle.⁸⁰ Pour développer cette question, nous allons analyser les propriétés conceptuelles des verbes suivants : *monter, grimper, élever, s'envoler, bondir; descendre, tomber, chuter, dégringoler*, puisque ces verbes sont les plus utilisés pour l'expression des variations concernées. Nous inspirant de Bouchard (1993; 1995), nous proposons de les appeler « verbes d'orientation verticale (VOV) », ⁸¹ car ces verbes impliquent tous nécessairement l'orientation et la verticalité.

D'après notre recherche bibliographique, les études des VOV en français ont été effectuées dans le cadre de l'analyse des verbes de mouvement en général, comme *aller, venir, marcher*, etc. Parmi ces verbes, le verbe *monter* a été le plus étudié (Boons et al. 1976; Langacker : 1987; Vandeloise : 1987; Desclés et al. : 1998; Lebas et Cadiot : 2003; Cadiot et Lebas : 2004, etc.), alors que les autres verbes ont été très peu abordés. À la lecture de ces travaux et d'autres recherches portant sur l'espace et l'expression linguistique (Talmy : 2000 ; Vandeloise : 1986 ; Langacker : 1982), les études des VOV sont essentiellement basées sur la perception humaine des propriétés spatiales d'un objet par rapport à son environnement.

En effet, chaque VOV a sa propre sémantique grammaticale par rapport aux éléments participant à la verticalité, qui correspond à la trame des connaissances partagées sur laquelle se construit le langage, selon le terme de Vandeloise (1986). Nous croyons que la sémantique grammaticale de nos VOV peut s'appliquer à tous leurs emplois, tant propres que figurés, quelle que soit la forme syntaxique, soit intransitive, transitive ou pronominal. Nous allons d'abord examiner les emplois propres de chaque VOV le plus exhaustivement possible pour décrire ses propriétés conceptuelles ainsi que déterminer la sémantique

⁸⁰ Dans le GR et le TLF, ces combinaisons lexicales sont classées comme sens courants ou propres sous les premières acceptions.

⁸¹ Bien que ces verbes soient en général classés comme verbes de mouvement, nous croyons que le terme « mouvement » est impropre, puisque souvent ces verbes n'expriment pas nécessairement le mouvement. Regardons les expressions suivantes : cette route monte jusqu'au sommet de la montagne; le sentier grimpe progressivement vers le sommet; cette montagne s'élève à 2500 mètres; cet escalier descend jusqu'à la plage; la falaise tombe à pic dans la mer. Dans ces expressions, les verbes ne désignent aucun mouvement, mais l'extension statique.

grammaticale et ensuite essayer de trouver la correspondance conceptuelle de cette sémantique dans les autres emplois.

3.1. Analyse conceptuelle du verbe *monter*

Si nous synthétisons les acceptions présentées dans le GR, le TLF et le Larousse, en ajoutant d'autres significations observées, le verbe *monter* exprime les propriétés suivantes dans ses divers emplois :

- a) Déplacement de bas en haut :
Cette fille monte au deuxième étage;
Ces étudiants montent le piano au deuxième étage;
- b) Déplacement du sud vers le nord :
Le ministre monte à Québec cet après-midi (depuis Montréal);
- c) Déplacement vers la capitale ou une grande ville :
Max monte à Paris avec sa famille;
- d) Propagation de bas en haut :
Le bruit monte jusqu'au 8^e étage;
- e) Extension de bas en haut :
La mer monte;
Cette route monte jusqu'au sommet de la montagne;
Comment réussir à monter une mayonnaise;
- f) Progression :
Cet officier est monté en grade;
L'Espagne monte au classement mondial FIFA;
- g) Augmentation de valeurs :
Le prix du pétrole monte;
Le pétrole monte;

- h) Passage du grave à l'aigu (en parlant de la musique) :
Sa voix monte à nouveau d'une octave;
Cette chanteuse monte la gamme;
- i) Augmentation de phénomènes physiques :
La température monte; Le mercure monte; Le thermomètre monte;
Ce cuisinier a monté la température du four à 250 °C;
- j) Assemblage ou organisation :
Ces hommes sont en train de monter une charpente;
On a monté une pièce de théâtre pour les enfants;
- k) Intensification émotionnelle :
La colère monte chez les étudiants.

Parmi ces significations, les cinq premières impliquent nécessairement des propriétés spatiales des référents des sujets, alors que les autres n'expriment réellement aucune propriété spatiale. Nous considérons donc les premières comme les sens courants de *monter*, et les autres comme les sens figurés. Dans le cas des sens courants, le référent du sujet du verbe est en général un objet physique, tandis que c'est un objet abstrait dans le cas des sens figurés.

3.1.1. Emplois spatiaux

Lorsque le verbe *monter* est combiné avec un nom d'entité physique comme sujet, cette combinaison lexicale exprime un changement spatial du référent du sujet vers le haut. Ce verbe désigne principalement trois changements spatiaux vers le haut : le déplacement, l'extension et la propagation. Étant donné qu'on considère le déplacement comme le sens le plus courant des verbes de mouvement (Lebas et Cadiot, 2003 : 23), nous commençons par examiner ses emplois dans le sens de déplacement.

3.1.1.1. Déplacement de bas en haut

Le verbe *monter* sert d'abord à exprimer le déplacement d'un objet animé vers le haut, comme dans le cas des exemples suivants :

- (139) Cette fille monte (l'escalier);
- (140) Ce plongeur monte (vers la surface de l'eau);
- (141) Cette femme monte (en l'air).

Concernant l'exemple (139), si le référent du sujet « cette fille » est un être humain et qu'il se déplace vers le haut par l'escalier, comme on le voit dans la Figure 3.1, le verbe *monter* exprime le déplacement du référent vers le haut. Dans ces cas, chaque cible doit changer entièrement sa position initiale.



Figure 3.1



Figure 3.2



Figure 3.3

Cet exemple est une expression littérale et vraie si et seulement si le référent effectue ainsi son déplacement, car étant un objet animé, il peut passer dans le temps d'un endroit à un autre endroit plus haut par sa propre force. Dans cet exemple, le lieu (l'escalier) est un objet ayant des dimensions physiques, et il doit être installé verticalement pour ce déplacement vertical du référent. Pourtant, ce lieu n'est qu'une propriété situationnelle, puisqu'un être humain peut se déplacer vers le haut dans d'autres lieux. Par exemple, si un plongeur se déplace vers la surface de l'eau, comme on le voit dans la Figure 3.2, ou si un être humain se déplace vers le haut en l'air par lévitation, comme le cas de la Figure 3.3, les deux déplacements peuvent être également exprimés par *monter*, comme les exemples (140) et (141) respectivement. Le lieu n'est donc pas une propriété conceptuelle qui participe à la constitution de la sémantique grammaticale de *monter*. De plus, la sémantique de *monter* n'est pas déterminée par la manière du déplacement, notamment la rapidité ou l'orientation

frontale. D'une part, dans le cas de l'exemple (139), quoique le référent se déplace vers le haut rapidement ou lentement, il est toujours possible de désigner ce déplacement par *monter*. D'autre part, même si le référent se déplace vers le haut par l'escalier en reculant ou en rampant sur le dos, ce déplacement peut également être exprimé par *monter*. D'ailleurs, dans les trois exemples, il est difficile de saisir mentalement l'origine et la destination des déplacements, et celles-ci ne sont donc pas des éléments importants qui déterminent la sémantique grammaticale de ce verbe. En fait, pour conceptualiser la propriété spatiale de *monter*, il suffit de comparer au moins deux points de la trajectoire du déplacement (Vandeloise, 1987 : 105) : une entité doit être plus haut que sa position immédiatement précédente. Cette comparaison implique nécessairement l'orientation verticale du déplacement de bas en haut. Cette orientation est en fait dynamique et visuellement perceptible au moment d'énonciation.

Dans les trois figures ci-dessus, si les référents se déplacent vers le haut, ils s'orientent tous nécessairement vers le haut. C'est donc l'orientation dynamique des référents de bas en haut que le verbe *monter* exprime communément dans les trois exemples concernés, et elle peut être simplement désignée par les emplois intransitifs du verbe.

Le verbe *monter* n'exprime pas exclusivement le déplacement d'un objet animé, mais il peut également désigner celui de tout autre objet déplaçable.

(142-1) La montgolfière monte si l'on augmente le chauffage et descend si on le réduit;⁸²

(142-2) Cet avion monte à 10 000 mètres en moins d'une minute à partir de la piste.

Dans l'exemple (142-1), le verbe *monter* exprime aussi le déplacement de bas en haut du référent du sujet « la montgolfière », malgré le fait que ce référent ne soit pas un objet animé. Cet exemple est également une expression littérale et vraie si et seulement si la montgolfière se déplace vers le haut, car cette entité peut se déplacer physiquement de bas en haut par la force d'un autre objet, par exemple si elle est gonflée avec un gaz moins dense que l'air, comme on le voit dans la Figure 3.4.

⁸² <http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/montgolfi%C3%A8re/71383>

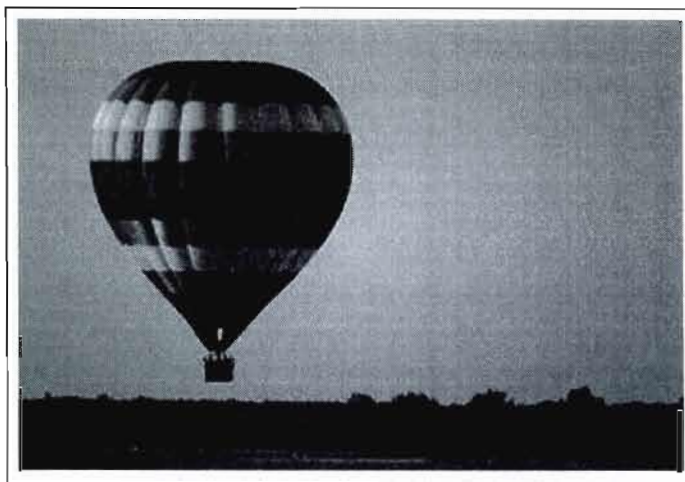


Figure 3.4

Dans ce cas, c'est également par la vue que l'être humain peut saisir ce déplacement au moment d'énonciation, et ce déplacement est en effet une propriété dynamique. L'entité ne peut donc pas faire partie de la sémantique grammaticale du verbe *monter*, puisque ce verbe peut être associé en fait avec un nom de n'importe quelle entité déplaçable pour exprimer son déplacement vers le haut. De plus, contrairement à la position de Boons (1987) dans laquelle *monter* exprime un déplacement vers le haut dans sa phase médiane, dans cet exemple, ce verbe peut également exprimer le déplacement vers le haut de la cible dans sa phase initiale, par exemple si la montgolfière commence à se déplacer vers le haut à partir du sol. Dans le cas de l'exemple (142-2), *monter* exprime nécessairement le déplacement vers le haut de la cible dans sa phase initiale à partir de la piste. La phase d'action ne peut pas donc faire partie de la sémantique des emplois de déplacement du verbe *monter*. Pourtant, dans les exemples en (142), le déplacement des cibles implique nécessairement l'orientation vers le haut.

Au plan syntaxique, la cible, soit l'entité à localiser, peut être également exprimée par un complément direct, comme dans l'exemple suivant :

(143) Ces étudiants montent le piano au deuxième étage.

Dans cet exemple transitif, *monter* exprime le déplacement du référent du complément direct au site, qui est situé nécessairement plus haut que le point de départ. Bien qu'il soit

déplaçable, ce premier référent ne se déplace pas tout seul, mais par l'action du référent du sujet, qui joue un rôle comme agent. Ce déplacement implique également l'orientation vers le haut de la cible.

À la lumière des analyses sémantiques des exemples (139) à (143), dans ses emplois de déplacement, le verbe *monter* exprime « l'orientation dynamique de la cible vers le haut avec un changement entier de sa position initiale ».

3.1.1.2. Déplacement du sud vers le nord

Contrairement au cas des exemples (139) à (143), dans lesquels les trajectoires des déplacements sont observables au moment d'énonciation, dans le cas d'un déplacement d'une région à une autre, pour conceptualiser la trajectoire du déplacement, la destination doit être linguistiquement exprimée, alors que l'expression linguistique de l'origine n'est pas obligatoire, comme les exemples (144) et (145) :

(144) Beaudouin monte vers Bruxelles;

(145) Beaudouin monte dans les Alpes.

C'est ainsi qu'on peut saisir mentalement le rapport spatial entre l'origine et la destination. Concernant l'exemple (144), Vandeloise (1987 : 108) décrit que le verbe *monter* exprime le déplacement vers le haut, comme dans le cas de l'expression « l'oiseau monte vers le ciel », et il suffit que le lieu (le site) vers lequel l'entité (la cible) se dirige soit plus élevé pour justifier cet usage. Son explication est vraie si le référent du sujet est un être humain et qu'il se déplace vers Bruxelles depuis un endroit plus bas que cette ville. Mais, l'exemple (144) est également possible, bien que le référent se déplace vers cette ville depuis un endroit plus haut que cette ville, par exemple depuis les Alpes. Dans ce cas, l'explication de Vandeloise n'est pas valable, et pour développer cette question, nous discutons d'abord l'exemple (145). Si le référent du sujet se déplace vers les Alpes à partir de Bruxelles, le verbe *monter* exprime en effet le déplacement du référent vers le haut, puisque cette ville est située plus bas que les Alpes, qui sont les régions spatialement les plus hautes en Europe. Ainsi, si on se déplace vers ces régions depuis n'importe quel endroit plus bas, il est toujours possible de désigner ce déplacement par *monter*. Comme dans le cas de l'exemple (139), ce déplacement implique

nécessairement l'orientation de bas en haut.

En ce qui concerne l'exemple (144), si le référent se déplace vers Bruxelles depuis les Alpes, il s'agit d'un déplacement de haut en bas. Pourtant, cet exemple est aussi possible malgré cette contradiction spatiale. Nous croyons que dans ce cas, il s'agit d'une expression linguistique conceptuellement influencée par la représentation cartographique, comme le GR l'affirme. En fait, dans une cartographie, soit sous forme de globe soit sous forme d'Atlas, le nord et le sud sont conventionnellement représentés respectivement en haut et en bas, et le rapport nord-sud, appelé « latitude », y est donc représenté verticalement, comme on le voit dans les Figure 3.5 et 3.6.

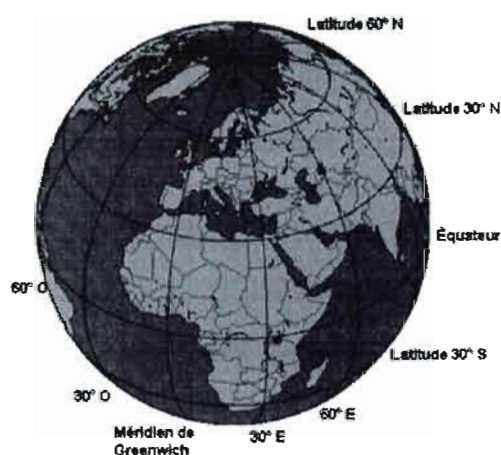


Figure 3.5



Figure 3.6

À notre avis, les expressions « monter dans le nord » et « descendre dans le sud » sont dues à cette façon de représentation cartographique, puisque si on trace la trajectoire du déplacement d'un endroit à un autre endroit situé plus au nord sur une carte, on perçoit le rapport vertical de bas en haut dans cette trajectoire. En raison de la perception de cette verticalité, le déplacement vers le nord peut être conçu comme celui de bas en haut, quel que soit le rapport de l'altitude entre le point de départ et le point d'arrivée. Même si on se déplace dans un endroit du sud dont l'altitude est plus haute que le point de départ, il est également possible de dire « descendre dans le sud », alors que l'expression « monter dans le nord » est toujours valable même si l'altitude de la destination du nord est plus basse que le point de départ.

Dans l'exemple (144), Bruxelles est en fait située plus au nord que les Alpes, et ce rapport cardinal est représenté par le rapport vertical dans une carte : cette ville est indiquée plus haut que les Alpes, comme on le voit dans la Figure 3.6. Si on trace la trajectoire du déplacement depuis les Alpes jusqu'à Bruxelles dans cette carte, on perçoit visuellement cette trajectoire comme celle de bas en haut. Autrement dit, cette image visuelle permet de saisir le déplacement réel entre les deux endroits comme celui de bas en haut. Dans ce cas, on voit en effet l'orientation de bas en haut dans cette trajectoire cartographique, et dans l'exemple (144), c'est cette propriété spatiale qui est exprimée par *monter*, comme c'est le cas dans l'exemple (139). De plus, l'exemple (144) peut être considéré comme une métareprésentation, car il est une expression linguistique due à la représentation cartographique.

Selon le TLF et le DHLF (1992 : 1268), le verbe *monter* a commencé à exprimer « aller du sud vers le nord » en 1949,⁸³ et comme nous l'avons examiné ci-dessus, nous croyons que cette acception est due à la convention cartographique selon laquelle le nord est situé en haut, alors que le sud est placé en bas. D'après notre recherche, on ne sait pas exactement l'origine de cette représentation spatiale sur une carte, même s'il semblerait qu'elle remonte à la Grèce antique. Considéré comme le Père de la géographie, Hécatee a réalisé, au V^e siècle avant J.-C., une carte comportant les parties méditerranéennes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique (Lasalle, 1990 : 53), comme on le voit dans la Figure 3.7. On sait bien qu'à partir de la Méditerranée, l'Europe et l'Afrique sont situées respectivement au nord et au sud, et dans la carte d'Hécatee, on voit clairement que l'Europe est représentée spatialement en haut, et l'Afrique, en bas, pour l'expression de cette situation géographique.

On remarque également ce principe de représentation géographique dans la carte du monde de Ptolémée (90-168), qui est considéré comme le Père de la géographie moderne (Lasalle, 1990 : 15) : dans sa carte mondiale reconstituée en 1482, le nord et le sud sont représentés respectivement en haut et en bas de la page, et l'est et l'ouest, respectivement à droite et à gauche, comme on le voit dans la Figure 3.8.

⁸³ Cependant, également selon le TLF et le DHLF (1992 : 586), c'est depuis 1823 que le verbe *descendre* exprime « aller vers le sud ».



Figure 3.7 Carte mondiale d'Hécatée

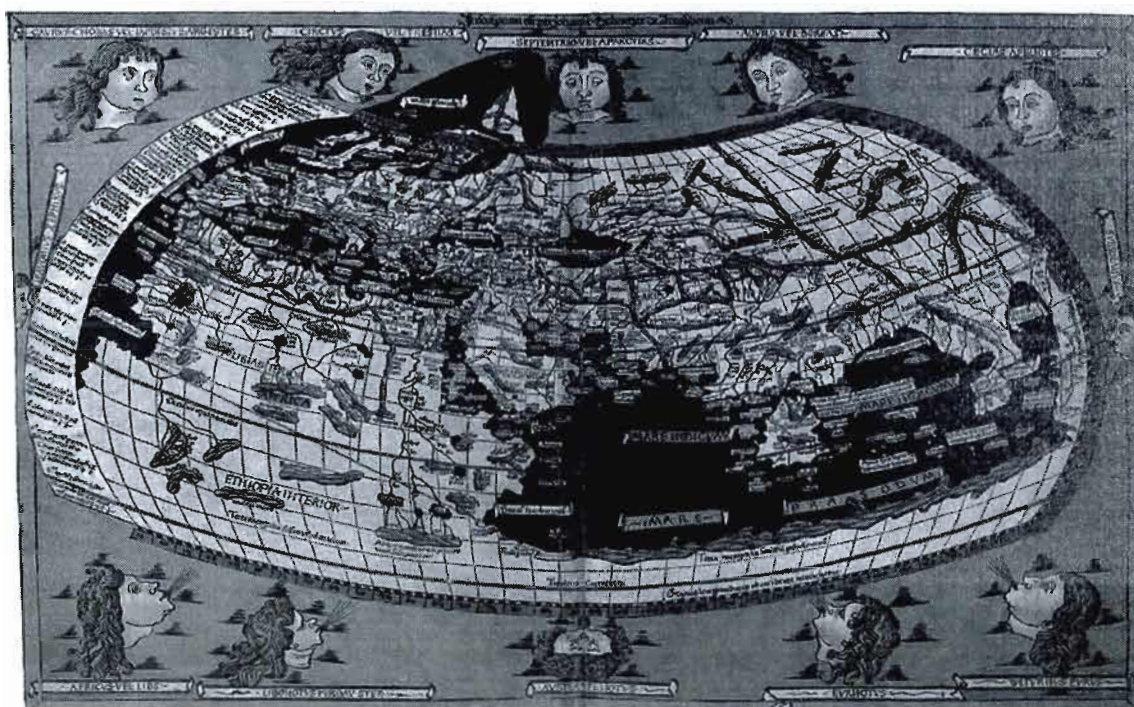


Figure 3.8 Carte mondiale de Ptolémée, reproduite en 1482

Cependant, à cette époque, il est fort probable que l'usage de cartes était limité à un petit nombre de personnes appartenant à l'élite. En France, c'est à partir du XVII^e siècle que l'on a commencé à avoir besoin de cartes plus détaillées pour des raisons administratives et militaires, et au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, la production de cartes thématiques s'est multipliée pour faciliter l'exercice d'une activité, d'une autorité, ou encore recenser les ressources d'une province ou d'un état (Joly, 1985 : 26; 66). Nous croyons que ce développement cartographique a résulté de l'utilisation des expressions « *monter* pour aller du sud au nord » et « *descendre* pour aller du nord au sud », puisque ces expressions sont apparues après ce développement cartographique.

D'après notre observation, l'exemple (144) est encore possible même si le référent se déplace vers Bruxelles depuis un endroit dont la latitude et l'altitude sont plus hautes que celles de cette ville. Nous discutons dans la section suivante pourquoi cet exemple est possible malgré ces conditions contradictoires

3.1.1.3. Déplacement vers la capitale ou une grande ville

Dans l'exemple (146), le verbe *monter* ne désigne pas nécessairement le déplacement du référent du sujet de bas en haut ou du sud au nord:

(146) Je monte à Paris.

Cette expression est également valable même si le référent se déplace vers Paris à partir d'une région dont l'altitude et la latitude sont plus hautes que celles de Paris. Par exemple, si le référent se trouve à Beauvais, une ville située plus haut et plus au nord que Paris au moment d'énonciation,⁸⁴ dans ce cas, il est possible de dire non seulement « je descends à Paris », mais aussi « je monte à Paris ». En fait, si on va de Beauvais à Paris, ce déplacement signifie que cette personne s'oriente d'un endroit, soit Beauvais, à un autre endroit situé à une altitude plus basse, soit Paris. Il s'agit donc d'une descente, non pas d'une montée au plan spatial (voir la Figure 3.9).

⁸⁴ Selon le site de la météo du TV5 (http://www.tv5.org/TV5Site/meteo/meteo_internationale.php), les altitudes de Beauvais et de Paris sont respectivement de 109 et de 89m, et les latitudes de Beauvais et de Paris sont de 49° 27' Nord et 48° 44' Nord respectivement.



Figure 3.9 Carte de la France

De plus, étant donné que Beauvais est située plus au nord que Paris, il faudrait dire exclusivement « je descends à Paris ». Pourtant, dans ce cas, l'expression « je monte à Paris » est aussi tout à fait possible, et il faut analyser davantage cette question pour déterminer comment et pourquoi cette dernière expression linguistique est possible malgré les faits contradictoires par rapport à l'altitude et à la latitude. Nous croyons que dans ce cas, la position hiérarchique joue un rôle important au plan conceptuel. Comme nous l'avons déjà examiné dans la section 2.1.2.5, dans une représentation hiérarchique, comme le tableau hiérarchique de l'Église catholique, un personnage ou un poste plus important est conventionnellement représenté plus haut, alors qu'un personnage ou un poste moins

important, plus bas. Nous pensons que ce concept hiérarchique est impliqué dans l'exemple (146) si le sujet se trouve à Beauvais, car Paris étant la capitale ainsi que la plus grande ville de France, elle est la ville la plus importante dans la hiérarchie des villes françaises. Paris est donc placée le plus haut en raison de son importance politique, économique, démographique, culturelle, etc. Dans cette conception hiérarchique entre Beauvais et Paris, on perçoit donc une orientation du bas vers le haut, et l'emploi de *monter* est donc fort probablement influencé par cette image. Bref, en raison de ce concept hiérarchique, il devient toujours possible de dire « je monte à Paris » si le sujet se trouve en province, quel que soit le rapport d'altitude ou celui de latitude.

3.1.1.4. Propagation de bas en haut

Le verbe *monter* exprime aussi la propagation verticale d'un objet sans dimensions physiques, par exemple le bruit, la chaleur, l'odeur, etc. Prenons les exemples suivants pour analyser cette propriété :

- (147) Le bruit monte (jusqu'au 8^e étage);
- (148) La chaleur monte (vers le plafond);
- (149) L'odeur du tabac monte (jusqu'à ma chambre au deuxième étage).

Dans le cas de l'exemple (147), le sujet « le bruit » est un objet physique (sonore), mais il ne possède pas de dimension physique. Il est donc invisible aux yeux de l'être humain. En fait, le bruit (le son) peut se déplacer dans toutes les directions spatiales, mais on ne peut pas voir son déplacement. Dans ce cas, c'est par l'ouïe que l'être humain est capable de saisir le déplacement du son. Par exemple, si un habitant au 8^e étage peut entendre le bruit (le son) provenant du rez-de-chaussée, soit le point d'origine, cela signifie que le son se déplace de bas vers le haut, c'est-à-dire du rez-de-chaussée au 8^e étage. Il s'agit donc d'un déplacement de bas en haut, et l'exemple (147) est également un emploi légitime du verbe *monter*, malgré le fait que le déplacement du son ne soit pas visible.

Concernant l'exemple (148), le sujet « la chaleur » est aussi un objet sans dimension physique. En fait, l'être humain ne peut ni voir ni entendre cet objet. Pourtant, la chaleur peut se propager dans toutes les directions spatiales, principalement vers le haut, et dans ce

cas, les humains sont capables de saisir cette propagation par le sens de la peau, c'est-à-dire le toucher. Par exemple, si on allume le chauffage dans une chambre, la chaleur se propage principalement vers le haut de la position du chauffage, qui est le point d'origine. C'est par le toucher qu'on peut saisir le déplacement de la chaleur de bas en haut. Étant donné que ce changement spatial est un déplacement de bas en haut, l'exemple (148) est également un usage valable du verbe *monter*.

Quant à l'exemple (149), l'odeur est un objet physique, mais elle ne possède aucune dimension physique. On ne peut ni la voir, ni l'entendre, ni la toucher. Cependant, comme la chaleur, l'odeur peut se propager dans toutes les directions spatiales, et l'être humain est capable de saisir sa propagation par l'odorat. Si une personne fume une cigarette dans le salon au rez-de-chaussée et que le référent « je » peut sentir l'odeur de la cigarette dans ma chambre au deuxième étage, l'odeur se propage de bas en haut. Il est donc légitime d'utiliser *monter* pour désigner ce changement spatial.

En résumé, les exemples (147), (148) et (149) sont des expressions littérales et vraies si et seulement si les référents des sujets se propagent vers le haut. Ces propagations sont en effet des orientations dynamiques vers le haut, et le verbe *monter* exprime « l'orientation dynamique de la cible vers le haut en s'étendant de façon uniforme depuis son origine ».

3.1.1.5. Extension de bas en haut

Dans l'exemple (150), le verbe *monter* n'exprime pas le déplacement vertical du référent du sujet, mais son extension verticale de bas en haut :

(150) Cette route monte (au sommet);

(151) Cette route descend (du sommet).

Bien qu'elle soit un objet physique, une route ne peut normalement pas bouger physiquement, ni par elle-même ni par la force d'un autre objet. Cadiot et Lebas (2003; 2004) soulignent que chaque objet possède ses propres propriétés inhérentes par rapport à la spatialité, et selon leur position, la route, comme le chemin ou l'escalier, sont des entités dont les propriétés inhérentes ne peuvent normalement pas être liées à un mouvement. L'extension de la route

est donc fondamentalement statique, comme on le voit dans la Figure 3.10,

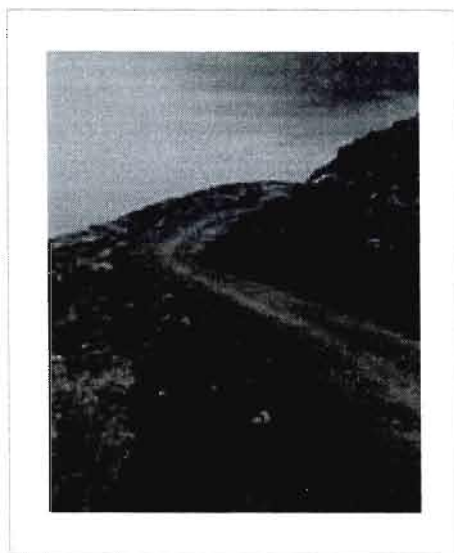


Figure 3.10

Afin de prouver cette explication, il suffit de tester l'énoncé (150) avec la construction « être en train de » et le passé composé, qui expriment respectivement une action en cours et une action terminée :

(152) ?* Cette route est en train de monter (vers le sommet);

(153) ?* Cette route est montée (jusqu'au sommet).

Pourtant, dans le cas de la Figure (3-10), il est également possible d'exprimer l'extension verticale de la route par *descendre*, comme l'exemple (151). Dans ce cas, selon l'argument de Boons et *al.* (1976 : 238),⁸⁵ les deux verbes, habituellement considérés comme antonymes l'un de l'autre, pourraient être synonymes, puisqu'ils expriment la même propriété spatiale du référent, l'extension verticale statique. Mais, ce n'est pas le cas, et selon Boons et *al.* (1976 : 238), Vandeloise (1987 : 106) et Langacker (1987 : 69-73), même dans ces emplois statiques, les verbes *monter* et *descendre* conservent la notion sémantique d'une orientation potentielle vers le haut et vers le bas respectivement. Surtout, Langacker (1987 : 71-72) considère cette perception comme abstraite et subjective, puisque la personne qui

⁸⁵ L'argument est fondé sur les analyses des expressions suivantes : le sentier descend du sommet; monte au sommet.

conceptualise ainsi peut s'imaginer séquentiellement la route comme si elle grandissait vers le haut ou vers le bas.⁸⁶ Mais, cet argument est contestable, car même mentalement, la route ne grandit séquentiellement ni vers le haut ni vers le bas, mais elle s'étend vers le haut ou vers le bas. Nous croyons que c'est plutôt le changement du point de vue du locuteur par rapport à l'extension verticale de la route qui détermine l'emploi du verbe soit *monter* soit *descendre*. Autrement dit, si son point de vue change du bas vers le haut de la route ou du haut vers le bas de la route, le locuteur peut conceptualiser comme si la route s'étendait vers le haut ou vers le bas respectivement. Cette conceptualisation mentale est en effet subjective, et elle permet d'éviter l'ambiguïté du choix lexical.

Nous adoptons également l'argument de Bouchard sur les verbes *aller* et *venir* pour cette analyse (Bouchard, 1995 : 149-166).

(154) Cette route vient de Montréal;

(155) Cette route va de Montréal et à Québec.

Dans son analyse sémantique des exemples (154) et (155), Bouchard (1995 : 138; 152) affirme que les verbes *venir* et *aller* expriment l'extension de la route, et non pas son mouvement, puisque la route n'est pas un objet déplaçable. Cependant, étant donné que ces verbes expriment aussi d'autres propriétés, surtout le déplacement, l'extension ne peut pas faire partie de la sémantique grammaticale de ces verbes. Selon Bouchard, c'est en fait l'orientation qui est la principale propriété de la sémantique grammaticale des deux verbes, et cette propriété spatiale est communément exprimée par ces verbes dans tous leurs emplois. Concernant les exemples (154) et (155), les verbes désignent donc l'orientation des référents. Nous croyons que cet argument est pertinent pour l'analyse de l'exemple (150), puisque nous pensons que le verbe *monter* utilisé dans cet exemple exprime l'orientation verticale du référent.

D'après cet argument de Bouchard, l'exemple (150) signifie que la route est orientée vers le sommet à partir d'un endroit qui doit être nécessairement situé plus bas que le premier. Autrement dit, le verbe *monter* exprime l'orientation continue, dans le temps, vers un point

⁸⁶ Pour son analyse, l'auteur a utilisé les exemples suivants : le toit monte / descend abruptement.

plus haut que l'endroit dans lequel le locuteur positionne son point de vue comme point de départ au moment où il prononce cet énoncé. Cette propriété peut être désignée simplement par l'emploi intransitif de *monter*. En fait, une route existe pour des objets déplaçables, comme l'être humain, une voiture, un camion, etc., ou pour des objets extensibles, par exemple des câbles électriques, des pipelines, etc., et elle permet à ces objets de passer ou de s'étendre géographiquement d'un endroit à un autre. L'exemple (150) est donc vrai si et seulement si cette route s'étend vers le haut jusqu'au sommet, et cette perception est basée sur le point de vue subjectif du locuteur. Cette extension statique implique aussi l'orientation du référent vers le haut, comme dans le cas du déplacement vers le haut. Bien que le référent ne soit pas un objet déplaçable, l'exemple (150) est donc un emploi légitime du verbe *monter*.

D'ailleurs, le verbe *monter* peut également désigner une extension dynamique. En ce qui concerne l'exemple en (156), le verbe n'exprime pas le déplacement vertical du sujet « cet arbre » de bas en haut, mais l'extension vers le haut par sa croissance :

(156) Cet arbre monte (vers le ciel).

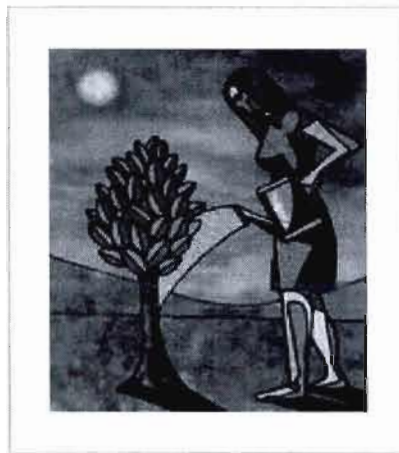


Figure 3.11

En fait, une fois planté, un arbre ne change en général pas sa position initiale à moins que l'être humain ne le déplace dans un autre endroit après sa plantation. Dans cet exemple, le verbe *monter* exprime donc l'extension verticale du référent du sujet de bas en haut, puisque comme on le voit dans la Figure 3.11, après sa plantation, un arbre grandit en général vers le

haut avec le temps s'il est convenablement arrosé, et cette croissance implique nécessairement l'extension verticale de l'arbre de bas en haut. Autrement dit, l'arbre s'étend de plus en plus vers le ciel sans avoir un déplacement total vers le haut, et c'est ainsi que la dimension verticale de l'arbre devient de plus en plus grande. Cet exemple est donc une expression littérale et vraie si et seulement si le référent s'étend vers le haut par sa croissance. Contrairement au cas de l'exemple (150), cette extension est dynamique malgré sa lenteur, et elle implique aussi l'orientation du référent de bas en haut, comme le cas du déplacement et de l'extension statique.

Quant à l'exemple (157), le verbe *monter* exprime l'extension verticale de la surface de la mer de bas en haut, non pas son déplacement total de bas en haut :

(157) La mer monte.



Figure 3.12

Le référent du sujet « la mer » est un objet liquide et massif, mais il ne peut pas se déplacer entièrement d'un endroit à un autre. En général, le déplacement d'un objet physique implique nécessairement non seulement le changement de la position spatiale de l'objet, mais aussi l'absence de l'objet à l'endroit de départ après le déplacement. Autrement dit, si un objet physique se déplace, il n'est plus à l'endroit de départ. En ce qui concerne la mer, bien qu'un objet liquide puisse se déplacer d'un endroit à un autre, elle s'étend seulement vers la terre. En réalité, la mer ne se déplace pas entièrement d'un endroit à un autre : elle ne change jamais sa position initiale, l'endroit de source. Si la mer monte, sa surface, sa position la plus haute, s'étend vers la terre, qui est située plus haut que la mer. Il s'agit donc du changement de la position verticale de sa surface de bas en haut, non pas de son déplacement entier. Cette extension est dynamique, et elle implique aussi l'orientation du

référent de bas en haut.

Dans les exemples suivants, *monter* exprime l'augmentation du volume des référents des compléments directs :

(158) Monter les blancs en neige;

(159) Monter une mayonnaise.⁸⁷

Dans le cas de l'exemple (158), le volume du référent du complément direct, soit des blancs d'œufs augmente par un fouettage, permettant d'y introduire des bulles d'air. En fait, ce référent doit être nécessairement dans un contenant pour cette recette, et dans ce cas, plus on le fouette, plus on observe une extension de son volume vers le haut. Quant à l'exemple (159), on ajoute de l'huile en mince filet pendant le fouettage, et étant donné que les ingrédients sont également dans un contenant, plus on les fouette, plus on voit également une extension de son volume vers le haut. Ces deux extensions sont en effet des orientations dynamiques des cibles vers le haut, et l'argument de Lakoff et Johnson « *more is up* » peut s'appliquer à ces deux exemples.

Concernant l'exemple (160), la signification du verbe *monter* est ambiguë, car il peut exprimer l'extension ou le déplacement du référent :

(160) Des lumières montent (vers le ciel).



Figure 3.13



Figure 3.14

⁸⁷ Ces deux exemples sont extraits de l'entrée *monter* dans le PR (2009).

Le référent du sujet « la lumière » est aussi un objet physique et visible, composé des photons, et l'ensemble de ces éléments représente la dimension physique de la lumière. Elle peut s'étendre ou se déplacer. D'une part, si on la projette vers le ciel, la lumière ne se déplace pas entièrement vers le ciel, mais s'étend vers le ciel, comme c'est le cas dans la Figure 3.13. Autrement dit, la source de la lumière ne change pas sa position initiale, mais sa partie la plus haute change sa position vers le ciel de façon continue, comme un arbre qui pousse vers le ciel. Cette propriété spatiale est une extension dynamique. D'autre part, si la lumière apparaît dans le ciel et se déplace vers le haut, comme on le voit dans la Figure 3.14, ce déplacement peut également être désigné par le verbe *monter*. Dans ce cas, le référent change entièrement sa position vers le haut, et il n'est plus à sa position initiale. En fait, les deux propriétés spatiales sont dynamiques, et elles partagent l'orientation vers le haut comme la primitive sémantique.

En somme, dans ses emplois d'extension, soit dynamique soit statique, le verbe *monter* exprime « l'orientation de la cible vers le haut sans changer sa position initiale ».

3.1.1.6. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *monter*

À la lumière des analyses ci-dessus, le verbe *monter* exprime un changement spatial d'un objet physique vers le haut dans le sens propre, et ce changement peut être un déplacement, une propagation ou une extension. En ce qui concerne le déplacement, la cible de *monter* doit s'orienter vers le haut en changeant entièrement sa position initiale. Pour qu'il y ait la propagation, n'ayant pas de forme fixe, la cible doit s'orienter vers le haut en s'étendant de façon uniforme à partir de son origine. Quant à l'extension, l'entité doit s'orienter vers le haut en s'étendant sans changer sa position de base. Les deux premières propriétés sont toujours dynamiques, alors que la dernière peut être dynamique ou statique, et cela dépend des caractéristiques intrinsèques des entités par rapport à l'espace. Si nous synthétisons les propriétés sémantiques de ces significations, le verbe *monter* possède les propriétés sémantiques suivantes dans ses emplois spatiaux :

- (C-1) La cible du verbe *monter* doit référer à une entité physique;
- (C-2) Ce référent doit s'orienter vers le haut.

Autrement dit, le verbe *monter* exprime « l'orientation d'une entité physique vers le haut ».

Cependant, dans de nombreux autres cas, le verbe *monter* se combine également avec un nom d'objet abstrait : le prix du pétrole monte; la tension monte entre Ottawa et Québec; la colère monte chez les agriculteurs, etc. La propriété (C-1) est donc un élément contextuel, non pas linguistique, et il ne s'applique que dans une situation où l'entité est un objet physique. L'entité ne peut donc pas faire partie de la sémantique grammaticale du verbe, car elle peut être en fait n'importe quelle sorte d'objet. De plus, le lieu, l'origine, la destination et la manière sont des propriétés contextuelles, que ces éléments soient linguistiquement exprimés ou pas dans un énoncé. Nous croyons que c'est la propriété (C-2) qui est le noyau sémantique du verbe *monter* et que la création de ses emplois figurés est également basée sur ce noyau. Autrement dit, c'est cette primitive qui est communément partagée par tous les emplois du verbe *monter*.

En effet, nous nous demandons comment l'être humain peut percevoir et conceptualiser des objets dans l'espace, et nous nous questionnons sur la manière dont il peut croire cette perception d'un objet et en exprimer linguistiquement les propriétés spatiales. Pour répondre à ces questions, il nous apparaît pertinent d'adopter l'argument de Bouchard concernant le rapport entre le système cognitif de l'être humain et le monde perçu. Selon Bouchard (1995 : 198), les concepts humains ne sont pas motivés directement par les expériences humaines, mais au contraire, les règles de conceptualisation doivent exister avant les expériences. Ainsi, ces règles permettent de conceptualiser les expériences humaines. Donc, la structure conceptuelle de l'être humain existe préalablement à ses capacités de voir et de sentir, et elle organise donc ses perceptions selon ses capacités de conceptualisation. Concernant la perception humaine de l'orientation spatiale d'un objet et la conceptualisation de cette perception, le concept d'orientation existe donc déjà dans la structure de l'esprit humain.

D'ailleurs, dans son analyse des six verbes *venir*, *aller*, *arriver*, *partir*, *entrer* et *sortir* (1995 : 119 – 188), Bouchard souligne que ces verbes ne signifient pas le mouvement de l'entité, contrairement aux études traditionnelles, mais plutôt l'orientation du sujet par rapport aux autres actants, et l'orientation se fait dans une direction unique. Ces verbes peuvent être

utilisés pour exprimer le mouvement, et dans ce cas, il s'agit des expressions dérivées de l'orientation, puisqu'il n'existe aucun mouvement sans orientation (Bouchard, 1995 : 129). D'après cet argument de Bouchard et notre analyse des propriétés sémantiques du verbe *monter* par rapport à un sujet physique, nous constatons aussi que ce verbe exprime l'orientation de l'entité vers le haut et qu'il peut être utilisé pour l'expression du déplacement vers le haut, de la propagation vers le haut ou de l'extension vers le haut.

3.1.2. Emplois non spatiaux

Dans certains cas, même s'il est combiné avec un nom d'un objet physique qui est sujet au changement spatial, le verbe *monter* n'exprime pas de propriété spatiale. De plus, ce verbe est fréquemment associé avec un nom d'objet abstrait. Ces emplois sont traditionnellement considérés comme figurés selon le GR et le TLF, et ils sont en général des expressions métaphoriques (Lebas et Cadiot, 2003 : 27). Mais, même dans le cas des emplois figurés, nous croyons que c'est la propriété sémantique (C-2) qui est la principale motivation conceptuelle de leurs formations et qu'elle vient de diverses sources. Dans cette section, nous allons analyser les propriétés sémantiques des emplois figurés afin de trouver la correspondance conceptuelle de la propriété (C-2).

3.1.2.1. Progression

Dans l'exemple suivant, le verbe *monter* n'exprime aucun changement spatial du référent du sujet :

(161) Cet officier est monté en grade.

Concernant l'exemple (161), étant un être humain, le référent du sujet « cet officier » peut se déplacer d'un endroit vers un autre endroit situé plus haut. Mais, cet exemple n'implique aucun changement spatial de ce référent, car le sujet du verbe réfère au grade de cet officier. Le verbe *monter* exprime en fait la promotion du référent d'un poste à un poste plus important dans l'armée, et cet exemple est donc une métaphore ainsi qu'une métonymie. Nous croyons que cet emploi de *monter* est due à l'usage d'une représentation hiérarchique. Par exemple, l'armée est une organisation hiérarchisée, et les grades sont verticalement

représentés dans l'organigramme de l'armée selon l'importance du poste, comme nous l'avons déjà discuté dans le cas de l'Église catholique dans la section 2.1.2.5. Ainsi, dans un organigramme des officiers, un capitaine est situé plus haut qu'un lieutenant, parce que le poste du premier est plus important que celui du dernier. Donc, si un lieutenant a une promotion au poste de capitaine, sa position sera située au rang de capitaine, qui est située plus haute que celui de lieutenant dans son organigramme. Cette représentation montre visuellement un changement vers un point plus haut, et cette propriété spatiale correspond bien à la propriété (C-2). Il semble donc que c'est par cette correspondance conceptuelle que l'exemple (161) est possible, malgré le fait que l'entité ne passe pas nécessairement d'un premier endroit à un autre endroit plus haut. Cet exemple est une expression métaphorique, puisqu'il ne satisfait pas entièrement à la propriété (C-2) : ce n'est pas le référent qui monte au plan spatial, mais il obtient un poste plus important dans son organisation, et ce poste est en général situé plus haut que son poste actuel dans un organigramme concerné. Ce changement de poste donne une image conceptuelle comme si l'entité s'orientait d'un endroit vers un autre endroit plus haut. Cet exemple est également une métareprésentation, car il s'agit d'une expression linguistique de ce qui est représenté dans cet organigramme.

Cette manière de représentation hiérarchique s'applique aussi à un palmarès, dans lequel le meilleur élément est situé le plus haut, et les autres se situent verticalement vers le bas selon l'ordre de performance. Nous croyons que dans les exemples suivants, l'usage de *monter* est conceptuellement influencé par cette représentation hiérarchique :

- (162) Serena monte au classement. L'Américaine Serena Williams, grâce à son succès à l'Open d'Australie, progresse de la 7^e à la 2^e place au classement mondial du tennis féminin [...].⁸⁸
- (163) Palmarès des destinations soleil [...] l'Espagne monte en flèche avec la présence des régions de l'Andalousie et de Catalogne [...].⁸⁹

Concernant l'exemple (162), le sujet de *monter* réfère en fait au rang de cette joueuse américaine dans le classement WTA, et ce verbe exprime la progression de son rang du 7^e au

⁸⁸ <http://www.rds.ca/tennis/chroniques/171616.html>

⁸⁹ <http://www.lexpress.to/archives/3320/>

2°. Cet exemple est donc à la fois métonymique et métaphorique. Au plan spatial, cette dernière place est située plus haut que la première dans un tableau de classement, comme dans le Tableau 3.1, et si on trace visuellement ce changement de rang, on perçoit une image d'orientation vers le haut, ce qui correspond à la propriété (C-2). Cet exemple est donc une métareprésentation.

Tableau 3.1 Classement WTA au 31 janvier 2005 ⁹⁰

1. Lindsay Davenport (USA)	5058 points
2. Serena Williams (USA)	4336 (+5)
3. Amélie Mauresmo (FRA)	4322 (-1)
4. Maria Sharapova (RUS)	3934
5. Anastasia Myskina (RUS)	3738 (-2)
6. Svetlana Kuznetsova (RUS)	3668 (-1)
7. Elena Dementieva (RUS)	3639 (-1)
8. Venus Williams (USA)	2476 (+1)
9. Jennifer Capriati (USA)	2359 (+1)
10. Alicia Molik (AUS)	2343 (+2)
11. Vera Zvonareva (RUS)	2244
12. Nadia Petrova (RUS)	2091 (+1)
13. Nathalie Dechy (FRA)	1685 (+12)
14. Patty Schnyder (SUI)	1664
15. Justine Henin-Hardenne (BEL)	1598 (-7)
16. Elena Bovina (RUS)	1551 (-1)
17. Karolina Sprem (CRO)	1504 (+1)
18. Silvia Farina Elia (ITA)	1328 (+1)
19. Francesca Schiavone (ITA)	1318 (+4)
20. Paola Suarez (ARG)	1287 (-3)

L'exemple (163) est également métaphorique ainsi que métonymique, car le verbe *monter* désigne la progression du rang de l'Espagne dans le palmarès des destinations soleil. Comme c'est le cas dans un tableau de classement, dans un palmarès, les constituants sont représentés verticalement : le plus important est situé le plus haut, et les autres le suivent vers le bas selon l'ordre d'importance. Si l'Espagne est classée à la 3^e place après avoir été à la 10^e, on peut conceptualiser cette progression comme une orientation vers le haut par une trace mentale de ce changement dans un palmarès concerné. Cette image correspond également à la propriété (C-2), et l'exemple (163) est aussi une métareprésentation.

⁹⁰ <http://www.rds.ca/tennis/chroniques/171616.html>

Selon le TLF, le verbe *monter* exprime la progression hiérarchique ou sociale depuis 1140, mais nous n'avons pas trouvé l'origine de la représentation hiérarchique de manière verticale. Cependant, d'après plusieurs tableaux relatifs aux mythologies grecques et romaines, aux histoires bibliques, ainsi qu'à l'Église catholique, nous présumons que cette représentation peut avoir existé bien avant 1140.

Dans l'exemple suivant, le verbe *monter* n'exprime pas le déplacement vers le haut du président français :

(164) Nicolas Sarkozy monte dans les sondages.⁹¹

Ce verbe exprime plutôt que la cote de popularité ou celle de l'avenir politique du référent devient élevée dans les sondages. Cet exemple est aussi à la fois métaphorique et métonymique. En fait, ces cotes sont souvent mesurées au moyen des sondages, et leurs résultats sont en général représentés en pourcentage dans un graphe, comme on le voit dans la Figure 3.15. Nous croyons que l'exemple (164) est dû à une telle représentation graphique.

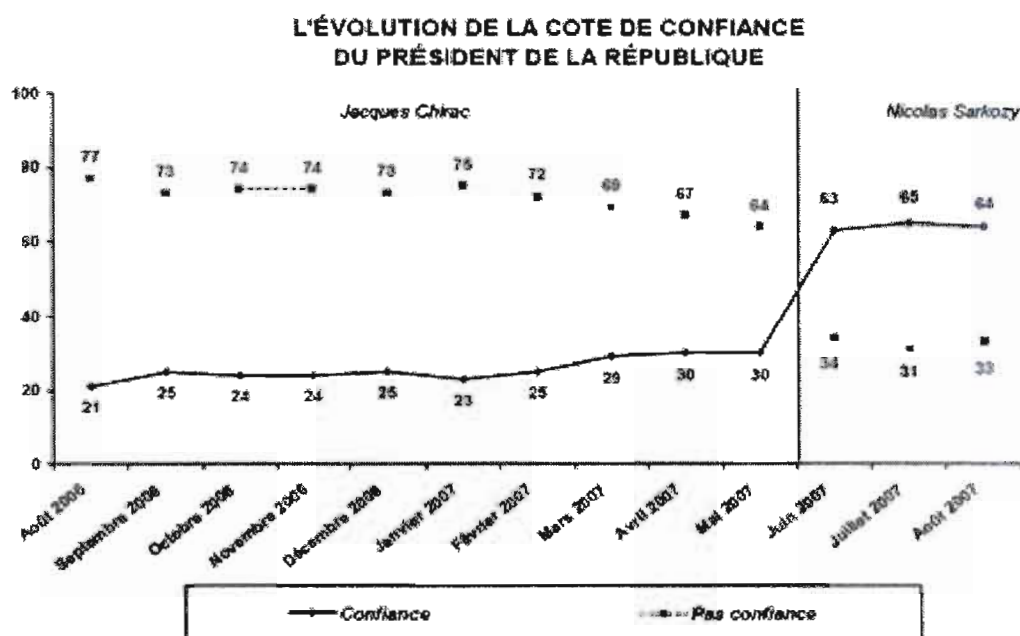


Figure 3.15 ⁹²

⁹¹ <http://sites.radiofrance.fr/franceinter/chro/edito/archives.php>

Dans ce graphe, l'axe vertical représente la cote de confiance du président français, alors que l'axe horizontal exprime l'évolution du temps. Par exemple, en juin 2007, environ 50% des Français exprimaient leur confiance pour le président Sarkozy, alors que ce dernier a reçu 65% de confiance vers le milieu du mois de juillet 2007, sa cote la plus élevée. Au plan spatial, le point qui représente 65 % est situé plus haut que celui de 50 %, et la ligne à partir du dernier jusqu'au premier peut être visuellement interprétée comme une extension vers le haut. Cette propriété spatiale correspond bien à la propriété (C-2).

Les exemples suivants sont également des expressions métaphoriques, et ces métaphores sont aussi conceptuellement motivées par la verticalité des lignes graphiques concernées :

- (165) (la cote; le niveau; le degré; le taux de) la popularité du premier ministre monte;
- (166) (la cote; le niveau; le degré; le taux de) la satisfaction envers le gouvernement monte.

Les exemples (164), (165) et (166) sont donc des métareprésentations.

Nous n'avons pas trouvé quand ce genre d'emploi est apparu la première fois dans nos références, et nous croyons cependant qu'ils sont liés au développement des sondages d'opinion et de la représentation graphique de leurs résultats, puisque les cotes mentionnées ci-dessus font souvent l'objet de sondages. Selon Droesbeke et Tassi (1990 : 49-50), les sondages d'opinion sont nés dans le but d'obtenir des informations quantitatives sur l'état d'esprit de la population, et en France, dès le début du XIX^e siècle, le comte de Lafayette a mis en place des réseaux de correspondants répartis géographiquement à cet effet. Toutefois, c'est aux États-Unis que les premiers vrais sondages d'opinion ont commencé en 1824, à l'occasion des couvertures de presse des élections présidentielles (Droesbeke et Tassi, 1990 : 49-50). Nous pensons donc que cette acception du verbe *monter* est apparue après ces dates, principalement en raison de la représentation graphique du résultat d'un sondage.

3.1.2.2. Augmentation de valeurs

Dans les exemples en (167) et en (168), le verbe *monter* n'exprime aucunement le

⁹² <http://www.sarkozynicolas.com/evolution-de-la-cote-de-confiance-du-president-de-la-republique-de-jacques-chirac-a-nicolas-sarkozy/>

changement spatial du référent des sujets, car étant un objet abstrait, le prix ne peut avoir aucune propriété spatiale :

- (167-1) Le prix du pétrole monte encore;⁹³
- (167-2) Le pétrole monte à New York;⁹⁴
- (168-1) Le prix du pétrole monte en flèche;⁹⁵
- (168-2) Le pétrole monte en flèche.⁹⁶

Ces exemples ne sont donc pas des expressions littérales, mais métaphoriques, puisque les conditions de vérité des énoncés ne sont pas déterminées par celle des phrases en emploi normal. En fait, dans les exemples en (167), le verbe exprime le fait que le pétrole devient plus cher, et ce verbe est également fréquemment combiné avec l'expression « en flèche », comme les exemples en (168), pour exprimer la hausse rapide du prix dans une courte période. Il est même possible de dire que le pétrole monte ou que le pétrole monte en flèche, sans même besoin de mentionner le prix, pour les mêmes significations. Dans ce cas, il s'agit d'une expression à la fois métonymique et métaphorique : le référent du sujet « le pétrole » représente son prix, non pas le produit combustible.

Prix du pétrole (\$)

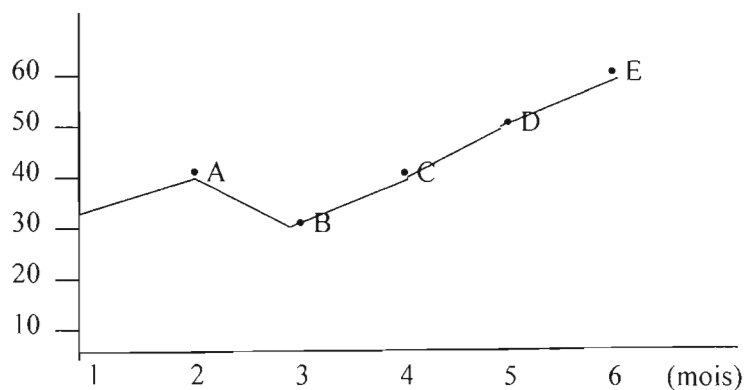


Figure 3.16

⁹³ <http://www.leparisien.fr/economie/le-prix-du-petrole-monte-encore-15-04-2008-3298440741.php>

⁹⁴ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2009/04/29/01011-20090429FILWWW00622-le-petrole-mont-a-new-york.php>

⁹⁵ <http://www.radio-canada.ca/regions/atlantique/nouvelles/200508/17/006-prixmazout.shtml>

⁹⁶ <http://www.andese.org/index.php?start=9>

Nous pensons que cette association lexicale est due à l'influence conceptuelle de l'image d'une ligne graphique étendue vers le haut. Par exemple, dans la Figure 3.16, chaque point de rencontre représente le prix du pétrole par rapport au mois concerné. Les points B et E expriment que les prix du pétrole sont respectivement de 30 \$ au mois de mars et de 60 \$ en juin. Selon la convention de la lecture d'une page, le point E est situé plus haut que le point B au plan spatial, et étant donné que le déroulement du temps est représenté de gauche à droite sur l'axe horizontal, la lecture de l'évolution du prix se fait selon l'ordre de gauche à droite. La ligne continue entre le point B et le point E donne donc une image d'extension vers le haut dans le temps comme si la ligne montait. Cette propriété spatiale correspond bien à la propriété (C-2), et notre hypothèse est fondée sur cette correspondance conceptuelle.

De plus, si le prix du pétrole est de 60 \$ en juin par rapport à celui de 30 \$ en mai, cette évolution peut être représentée par le graphe suivant :

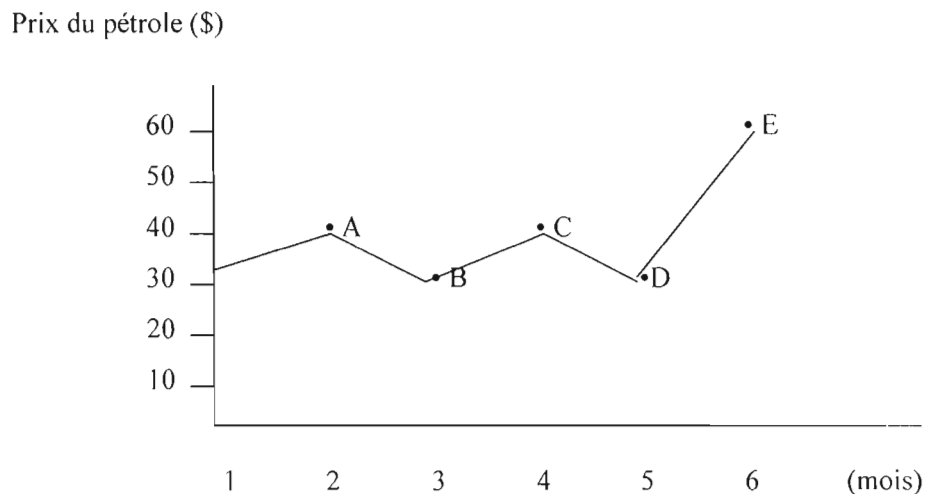


Figure 3.17

Cette variation est une hausse énorme par rapport à la tendance moyenne et à une courte période d'un mois, et dans ce cas, on peut exprimer cette hausse linguistiquement par « le prix du pétrole monte en flèche ». En fait la ligne entre le D et le E monte plus abruptement que la ligne entre le B et le C indiquée dans la Figure 3.17. Nous croyons que c'est par l'influence conceptuelle de cette image linéaire que cette évolution du prix est métaphorisée comme si une flèche montait rapidement vers le ciel, et cette image correspond en effet à la

propriété (C-2). D'ailleurs, les exemples (167) et (168) sont également des métareprésentations, puisqu'ils sont des expressions linguistiques des images conceptuelles des représentations graphiques concernées, comme on les voit dans les Figures 3.16 et 3.17.

D'après nos observations, presque tous les concepts économiques qui sont sujets aux variations avec le temps peuvent être associés conceptuellement avec le verbe *monter*, et nous croyons que cette association conceptuelle repose sur l'usage de représentations graphiques. Par exemples, les concepts suivants sont fréquemment représentés par un graphique, et leurs noms peuvent effectivement être combinés avec le verbe *monter* :⁹⁷

- (169) l'action; le(s) bénéfice(s); le budget; le capital; les charges; le chiffre d'affaires; le chômage; la commande; la consommation; la cotation; la cote; la courbe; le cours; le coût; la demande; la dépense; la dette; le dividende; l'emprunt; l'impôt; l'indice; l'inflation; l'intérêt; le marché; la marge; la monnaie (le dollar; l'euro, etc.); l'obligation; l'offre; la perte; le pouvoir d'achat; le prix; la production; la productivité; le profit; le rendement; les réserves; les ressources; le revenu; le salaire; le stock; le taux; le titre; la valeur; la vente; le volume (des échanges; des transactions, etc.).

Selon le TLF, le premier usage du verbe *monter* pour « devenir cher » a été enregistré en 1690 dans l'expression suivante : *le bled monte, il encherit*. Cette acception a été également inscrite dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie française (1694) : *le bled est monté*. Cet usage s'est donc établi après le développement de la représentation graphique au XVI^e siècle. Ce fait historique consolide donc notre hypothèse selon laquelle cette acception du verbe *monter* est due à l'usage de représentation graphique.

3.1.2.3. Passage du grave à l'aigu (en musique)

Les exemples suivants sont des métaphores, puisque le verbe *monter* ne désigne aucunement une propriété spatiale des référents des sujets :

⁹⁷ Ces exemples ont été extraits de l'ouvrage de Betty Cohen (1986) *Lexique de cooccurrents : bourse – conjoncture*.

- (170) Sa voix monte d'une octave pour les besoins de l'enregistrement;⁹⁸
- (171) Le temps d'un refrain ou d'une paire de couplets, l'orchestration se densifie alors, le ton monte sûrement;⁹⁹
- (172) Une cacophonie de hautbois (gyaling en tibétain), de trompettes montent des sons graves comme un appel à l'aide aux dieux de la montagne toute proche.¹⁰⁰

Par exemple, dans la Figure 3.18, la seconde note « do » est située plus haut que la première « do », et si un chanteur ou un soliste interprète le passage de la première à la seconde, sa voix ou le ton de l'instrument devient plus aigu.

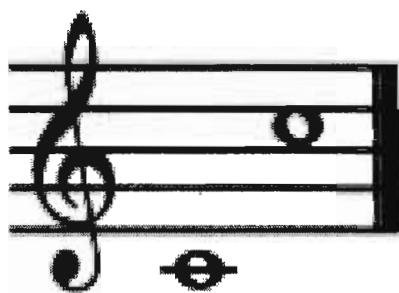


Figure 3.18

Ce passage musical peut être perçu comme un changement spatial vers le haut dans cette notation musicale, et il donne une image comme si la voix ou le ton se déplaçait d'un endroit (la première note) à un autre endroit plus haut (la seconde note). Cette propriété spatiale correspond bien à la propriété (C-2), et ces trois exemples sont ainsi des métareprésentations.

D'ailleurs, combiné directement avec le nom d'un instrument musical qui donne la mélodie, le verbe *monter* peut également exprimer le passage du son vers l'aigu, comme c'est le cas dans l'exemple (172). Dans cet exemple, ce ne sont pas les trompettes qui se déplacent spatialement vers le haut, mais leur ton qui devient plus aigu, sans qu'il y ait nécessairement l'augmentation de l'intensité du ton.

Monter peut également exprimer cette propriété musicale sous forme transitive, comme dans

⁹⁸ http://www.gala.fr/l_actu/on_ne_parle_que_de_ca/patrick_sabatier_retour_gagnant_186180

⁹⁹ <http://musique.fnac.com/a2176639/Delano-Orchestra-A-little-boy-a-little-girl-CD-album?PID=2>

¹⁰⁰ <http://www.evene.fr/livres/livre/olga-de-turckheim-et-arnaud-de-turckheim-au-pays-des-pierres-qui-23653.php?citations>

les expressions suivantes :

(173-1) Monter la gamme;

(173-2) Monter un instrument de musique.

Selon le PR (2009), dans l'exemple (173-1), *monter* exprime « chanter ou jouer une gamme du son le plus bas au plus aigu », et quant à l'exemple (173-2), ce verbe signifie « mettre l'instrument à un ton, à un diapason plus haut » d'après le TLF.

En fait, dans une pièce musicale, les tons changent constamment, et ces changements sont conventionnellement représentés par les changements des positions verticales des notes correspondantes sur une portée. Dans ce contexte, même si on fait des gammes au piano, par exemple, le passage des touches gauches aux touches droites peut être exprimé linguistiquement par le verbe *monter*, puisque plus les tons se produisent par des touches droites, plus ils sont représentés par les notes situées hautes dans une notation musicale.

En ce qui concerne son usage historique pour le sens musical, selon le DHLF (1992 : 1268) et le TLF, le verbe *monter* a commencé à exprimer le passage du grave à l'aigu en 1155. Rappelons qu'une pièce musicale a commencé à être représentée par la notation géographique (la portée) à partir du début du X^e siècle (Helffer, 2002 : 345), et cet usage linguistique est donc apparu après la naissance de cette notation. Il est donc apparent que l'usage de cette notation a conceptuellement influencé la création des expressions métaphoriques comme les énoncés en (170) à en (173).

3.1.2.4. Intensification de phénomènes physiques

En ce qui concerne les exemples en (174), le verbe *monter* n'exprime aucune propriété spatiale, car le référent du sujet ne possède aucune dimension physique :

(164-1) La température monte;

(164-2) Le cuisinier a monté la température du four.

La température, comme le degré de chaleur ou de froid de l'atmosphère, est une propriété abstraite, et elle ne peut donc pas se déplacer physiquement au plan ontologique. Les

exemples en (174) sont donc des expressions métaphoriques, puisqu'ils ne répondent pas entièrement à la propriété (C-2). Cependant, ces exemples sont des expressions très courantes dans notre langage quotidien, et il faut expliquer comment et pourquoi ces expressions sont possibles. Nous postulons que ces expressions ont été créées par l'usage d'un thermomètre à mercure, comme dans les Figures 3.19 et 3.20.

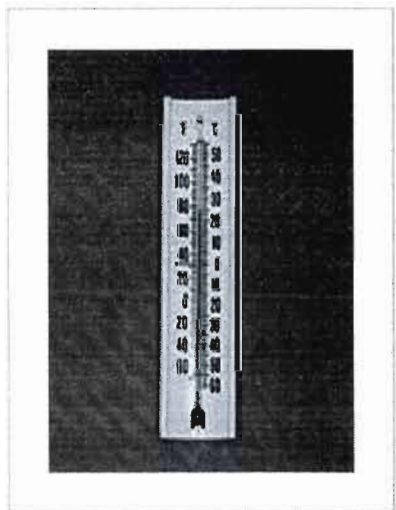


Figure 3.19

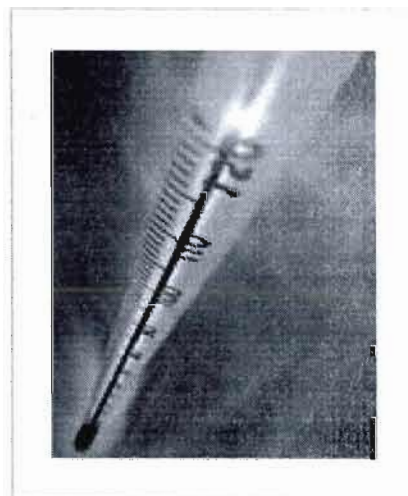


Figure 3.20

Si le temps devient plus chaud, l'extrémité haute du mercure s'étend vers le haut, alors qu'elle se rétrécit vers le bas, s'il devient plus froid. Par exemple, s'il faisait 10 °C hier et qu'il fait 18 °C aujourd'hui, cette extrémité du mercure s'est étendue plus haut. Il s'agit donc d'une extension vers le haut, et ce changement spatial correspond bien à la propriété (C-2), puisque le mercure s'oriente vers le haut.

De plus, le verbe *monter* est souvent combiné avec les mots *mercure* et *thermomètre* pour exprimer aussi une hausse de température, comme dans les exemples suivants :

(175-1) Il est temps : la biosphère a déjà gagné près de 1 °C et le mercure monte de plus en plus vite;¹⁰¹

(175-2) Le thermomètre monte de 0,07°C par décennie.¹⁰²

¹⁰¹ <http://www.lefigaro.fr/international/2009/07/10/01003-20090710ARTFIG00005-l-europe-mobilise-pour-lutter-contre-le-rechauffement-climatique-.php>

¹⁰² http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p1763/articles/a29008-climat_chaud_devant.html

Dans le cas de l'exemple (175-1), le référent du sujet peut s'étendre vers le haut, et cette extension peut être exprimée par *monter*. Cependant, cette extension signifie l'augmentation de la température, et cet exemple est donc une métonymie. Quant à l'exemple (175-2), le sujet ne réfère pas à l'appareil, mais à la température, et le verbe désigne l'augmentation de la température, mesurée par l'extension du mercure vers le haut. Cet exemple est donc une expression à la fois métaphorique et métonymique. De plus, ces trois exemples sont des métareprésentations, car ils sont des expressions linguistiques de ce qui est représenté par un thermomètre.

Concernant l'usage historique du verbe *monter* pour la signification d'une hausse de température, nous n'avons pas trouvé son origine dans nos références. Selon le TLF et le DHLF (1992), le verbe *monter* a pourtant commencé à exprimer « atteindre à un niveau supérieur à propos d'une chose mesurable » à partir de 1690, mais les deux références n'en donnent aucun exemple. Rappelons que le thermomètre a été inventé en 1592 par Galilée et que le mot « thermomètre » est apparu en 1624 selon le TLF. De plus, dans sa première édition (1694), le DAF définit ce mot ainsi :

« THERMOMETRE. s. m. Tuyau de verre dans lequel est enfermée une liqueur qui en montant & descendant montre les differens degrez de chaud & de froid ».

À la lumière de ces recherches historiques, il est donc fort probable que cette signification de *monter* est apparue après l'invention de cet appareil et que sa motivation conceptuelle est due au mouvement vertical du liquide contenu.

En ce qui concerne les exemples en (176) et (177), les entités sont bel et bien des objets physiques, mais elles ne possèdent pas de dimensions physiques, et le verbe *monter* ne désigne donc pas de changement spatial de ces référents vers le haut :

- (176) Après le front froid, la température descend, mais la pression monte et la visibilité s'améliore;¹⁰³
- (177) Des surcharges psychiques ou physiques excitent le système sympathique et la tension artérielle monte.¹⁰⁴

¹⁰³ http://www.meteo.org/phenomen/d_a.htm

D'abord, dans l'exemple (176), le référent du sujet « la pression » est un objet physique, mais il n'est pas sujet au changement spatial comme le déplacement, l'extension, le changement de position, etc. Le verbe *monter* y exprime l'augmentation de l'intensité de la pression, non pas le changement spatial de la pression vers le haut. En fait, la pression de l'air s'applique de haut en bas, et cette orientation spatiale est contradictoire au concept du verbe *monter*, puisque ce verbe implique nécessairement l'orientation de son entité de bas en haut sur le plan conceptuel. Cet exemple n'est donc pas une expression littérale, car il ne satisfait pas à la propriété (C-2). Nous pensons que cette expression est due à l'usage du baromètre. Rappelons que le premier baromètre a été inventé en 1643 et qu'il contenait du mercure dans un long tube installé verticalement. La pression est mesurée par l'extension verticale du mercure dans ce baromètre : si la pression devient plus forte, le mercure s'étend vers le haut, son point le plus élevé monte, alors qu'il descend dans le cas contraire. Il est donc fort probable que l'usage du verbe *monter* dans l'exemple (176) est dû à l'orientation du mercure vers le haut, puisque cette propriété correspond bien à la propriété (C-2).

Concernant son usage historique, selon le DHLF (1992 : 1268) et le TLF, c'est à partir de 1690 que le verbe *monter* a commencé à exprimer « augmenter, atteindre à un degré supérieur » en parlant de ce qui est mesurable. Cette acception est apparue après l'invention du premier baromètre (1643) et le premier enregistrement du mot « baromètre » en 1666, et il est aussi fort probable que l'usage du baromètre soit la source conceptuelle de cette expression métaphorique.

Quant à l'exemple (177), le verbe *monter* n'exprime pas le changement spatial du référent du sujet vers le haut. En fait, la tension, comme force d'extension, est un objet physique, mais elle n'est pas sujette au changement spatial. Contrairement à la pression, la tension s'applique cependant du centre intérieur d'un objet vers l'extérieur. Cet exemple est une expression métaphorique, puisqu'il ne satisfait pas entièrement à la propriété (C-2). Nous pensons que la motivation conceptuelle de cette expression métaphorique vient du mouvement vers le haut du mercure que contenait le premier modèle du tensiomètre, inventé en 1896. Par exemple, si le mercure s'oriente vers le haut, cela signifie l'augmentation de la tension. Cette extension correspond bien à la propriété (C-2), et c'est par cette

¹⁰⁴ <http://www.swissheart.ch/index.php?id=734&L=1>

correspondance conceptuelle que l'exemple (177) devient possible. D'ailleurs, cet exemple est une métareprésentation, car il s'agit de l'expression linguistique de ce qui est représenté par l'appareil.

Concernant son usage historique dans le domaine médical, le mot *tension* a commencé à désigner la pression du sang à partir de 1859 dans l'expression la *tension artérielle* selon le TLF. Bien que nous n'ayons pas trouvé de combinaison lexicale entre *tension* et *monter* dans nos références, il est pourtant fort probable que cette combinaison soit apparue tout de suite après l'invention du tensiomètre au mercure (1896).

En ce qui concerne les exemples (178), (179) et (180), les sujets « le ton », « la tension » et « la pression » ne réfèrent pas aux objets physiques, et le verbe *monter* n'exprime donc pas le changement spatial des référents des sujets vers le haut :

(178) Irak : le ton monte entre Washington et Paris;¹⁰⁵

(179) La tension monte entre l'Iran et le Royaume-Uni;¹⁰⁶

(180) La pression monte sur le gouvernement pour qu'il accélère les opérations de secours.¹⁰⁷

Concernant l'exemple (178), le mot *ton* ne désigne pas l'objet sonore, mais le désaccord entre le gouvernement des États-Unis et celui de la France à propos d'un sujet particulier. Le désaccord est un objet abstrait, et il ne peut donc pas passer vers le haut sur le plan spatial. Cet exemple signifie en fait que le désaccord entre les deux gouvernements devient plus grave, et le verbe *monter* y est utilisé pour exprimer l'aggravation de ce désaccord. Cet énoncé ne satisfait pas à la propriété (C-2), et de plus, les référents de Washington et de Paris ne peuvent pas avoir un ton au plan ontologique. Il s'agit donc d'une expression métaphorique. Cet exemple est aussi une métonymie, car Washington et Paris ne réfèrent pas aux villes capitales, mais aux dirigeants des pays concernés. Nous pensons que cette expression a été créée par l'influence conceptuelle de la manière de parler entre deux

¹⁰⁵ http://www.humanite.fr/2002-10-19_Politique_Cette-semaine

¹⁰⁶ http://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/la-tension-monte-entre-l-iran-et-le-royaume-uni_769591.html

¹⁰⁷ <http://www.lefigaro.fr/international/2009/08/14/01003-20090814ARTFIG00389-typhon-a-taiwan-au-moins-500-victimes-.php>

individus par rapport à un sujet sur lequel les deux se disputent et par l'expression graphique de l'intensité sonore par des signes musicaux.

Selon le TLF, le mot *ton* désigne la qualité de la voix humaine en hauteur, en timbre ou en intensité depuis 1200, et dans le cas de la dispute entre deux individus concernant un sujet d'intérêts, le ton de chacun devient en général plus fort. En fait, dans le cas d'une discussion entre les deux gouvernements, ce sont des représentants de chacun, donc des être humains, qui se parlent. Dans l'exemple (178), Washington et Paris sont donc personnifiés comme si deux individus se parlaient. Si les deux parties sont en désaccord sur un sujet particulier, elles se disputent, et par conséquent, les voix des représentants deviennent plus fortes. En musique, l'intensité sonore est exprimée par des signes, et par exemple le signe neumatique « epiphonus » et le signe crescendo expriment une augmentation de l'intensité sonore, comme dans les figures suivantes respectivement.



Figure 3.21 Signe epiphonus



Figure 3.22 Signe crescendo

Comme nous l'avons déjà mentionné dans la section 2.1.2.3, l'epiphonus est une ligne qui s'oriente vers le haut, comme on le voit dans la Figure 3.21,¹⁰⁸ et il a commencé à être utilisé au IX^e siècle. Ce trait spatial est conservé dans le signe crescendo, inventé par Jomelli au XVIII^e siècle (David et Lussy, 1882 : 170) : la ligne supérieure s'oriente vers le haut, comme dans la Figure 3.22. Ces deux traits correspondent à la propriété (C-2), et il est donc fort probable que cette correspondance conceptuelle soit la motivation conceptuelle de l'exemple (178).

Nos références ne précisent pas depuis quand le verbe *monter* exprime cette propriété, mais le verbe *élever* le fait depuis 1170. Cette acception est apparue après le développement des signes musicaux au IX^e siècle, et ces faits historiques consolident donc notre hypothèse selon

¹⁰⁸ Voir le Tableau 2.3.

laquelle cet emploi métaphorique de *monter* est conceptuellement influencé par l'usage des signes musicaux.

Quant à l'exemple (179), le mot *tension* désigne le désaccord entre les deux pays par rapport à un sujet particulier, et le verbe *monter* exprime l'aggravation de ce désaccord. La motivation conceptuelle de cette métaphore est fort probablement due à l'usage d'un tensiomètre, car si deux personnes sont en désaccord, leur tension artérielle augmente en général et que cette augmentation peut être mesurée par cet appareil. Dans cet exemple, ce sont les représentants des deux pays qui sont en fait en désaccord sur un sujet particulier, et l'aggravation du désaccord est conceptualisée comme une hausse de leur tension artérielle, qui est mesurable par l'extension du mercure vers le haut ou par le déplacement de l'extrémité de l'aiguille vers le haut, dépendamment du type de tensiomètre. Ces deux propriétés spatiales correspondent bien à la propriété (C-2), et c'est par cette correspondance conceptuelle que l'exemple (179) est possible.

Selon le TLF et le DHLF (1992), le mot *tension* a commencé à exprimer « un désaccord dans les rapports entre États » en 1904, et nous croyons que sa combinaison avec le verbe *monter* est apparue en même temps ou tout de suite après cette date, bien que nous n'ayons pas trouvé l'origine de cette association lexicale dans nos références.

Dans l'exemple (180), le mot *pression* ne désigne pas non plus l'objet physique comme la force exercée sur une surface donnée, mais le degré d'influence sur le gouvernement. Cet exemple est aussi une expression métaphorique, puisque le référent du sujet ne peut pas passer vers le haut. Nous pensons que cette expression est due à l'usage d'un instrument de mesure de pression.

La pression est mesurée par un manomètre, et son type le plus courant est constitué d'un tube en U, rempli de liquide (EB, 1998 : 3021). On applique une pression à une extrémité du tube, et l'autre permet de mesurer la pression appliquée par le mouvement vertical du liquide, comme on le voit dans la Figure 3.23.

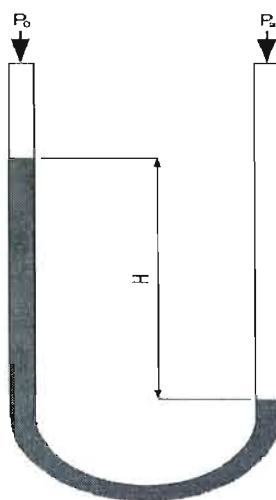


Figure 3.23 Manomètre en U

Plus on met de la pression à une extrémité du tube, plus le niveau du liquide de l'autre passe vers le haut. Cette extension verticale correspond bien à la propriété (C-2), puisque le liquide, étant un objet physique ayant des dimensions, s'oriente vers le haut. Dans l'exemple (180), l'emploi de *monter* est fort probablement influencé par l'image de ce mécanisme. Si on veut faire agir une personne ou une institution, comme un gouvernement, par rapport à un sujet particulier, on exerce plus d'influence sur ce sujet. Dans cet exemple, on met plus d'influence sur le gouvernement par rapport à un sujet particulier pour qu'il agisse, et cette augmentation d'influence est métaphorisée comme une hausse de pression. Autrement dit, si on met plus d'influence sur le gouvernement, le responsable agit davantage comme si une machine fonctionnait plus par une augmentation de pression.

Le mot *pression* a commencé à exprimer « l'influence ou l'action sur une personne » en 1789 (TLF; DHLF, 1992 : 1623), et il est donc logique que l'association entre ce mot et le verbe *monter* apparaisse après cette date, pour exprimer « augmenter de l'influence ou de l'action sur une personne ou une institution », malgré le fait que nous n'ayons pas trouvé l'origine de cette association dans nos références. De plus, nous pensons que la création de cette combinaison lexicale est due à l'usage de machines à vapeur pendant la révolution industrielle, puisqu'une machine à vapeur fonctionne nécessairement par la pression produite par la vapeur. Selon l'EB (1998 : 2961), après leur création à la fin du XVII^e siècle, la

conception des machines à vapeur a été mise au point entre 1763 et 1785, et ces machines ont joué un rôle de premier plan dans la révolution industrielle en permettant, pour la première fois, de produire massivement de l'énergie mécanique à partir du charbon. En effet, on constate que l'acception du mot *pression* pour l'influence ou l'action sur une personne a été enregistrée tout de suite après cette date. Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur l'origine de l'usage d'un manomètre pour une machine, et cependant, comme une machine à vapeur fonctionne par pression, la mesure de la pression devait être nécessaire pour son fonctionnement optimal. Il est donc fort probable que l'usage d'un manomètre a commencé à se répandre pour les machines à vapeur pendant la révolution industrielle. En fait, un manomètre a déjà été utilisé dans le domaine médical, et d'après le *Journal for Pre-Health Affiliated Students*, publié par l'Université d'Illinois à Chicago, le physiologiste britannique Stephen Hales (1677-1761) a inventé un manomètre équipé d'un tube en forme de U pour la mesure de la pression sanguine dans les poumons.¹⁰⁹

3.1.2.5. Assemblage ou organisation

Selon le DHLF (1992 : 1268) et le TLF, depuis 1576, le verbe *monter* exprime l'assemblage des divers éléments d'un objet en vue de son utilisation, comme dans les expressions suivantes :

(181) monter une armoire; monter une charpente; monter une tente; monter un circuit, etc.

Ces emplois ne sont pas figurés mais propres, car le verbe implique en réalité un changement spatial vers le haut du référent de chaque complément direct, qui est un objet ayant des dimensions physiques : si on assemble les pièces de ces objets, l'objet s'étend peu à peu vers le haut. Par exemple, pour l'assemblage d'un circuit électrique, on installe plusieurs composantes et fils sur une plaque, comme on le voit dans la Figure 3.24.

¹⁰⁹ Voir le site http://www2.uic.edu/orgs/jphas/journal/vol4/issue1/features_ak.shtml.

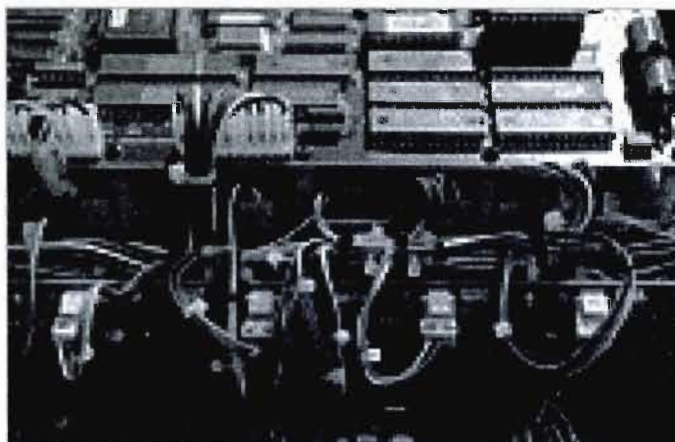


Figure 3.24

Dans ce cas, on peut voir que le volume de cet objet augmente vers le haut, et en raison de cette propriété spatiale, l'expression « monter un circuit » est possible.

Dans le cas de l'expression suivante, nous croyons que l'usage de *monter* est conceptuellement influencé par la manière de travail et le résultat :

(182) monter une mise en plis.



Figure 3.25

Selon le TLF, la mise en plis est « une opération consistant à enrouler des mèches de cheveux mouillés sur des bigoudis, puis à les sécher à l'air chaud ». Afin de bien enrouler les mèches sur des bigoudis, on les tire généralement vers le haut, comme on le voit dans la Figure 3.25.

De plus, après une mise en plis, le volume des cheveux augmente aussi vers le haut. L'exemple (182) est donc possible à cause de ces deux verticalités

D'après le DHLF (1992 : 1268), au XVI^e siècle, par extension du sens de l'assemblage d'un tel objet concret, *monter* a commencé à exprimer de manière figurée l'assemblage d'un objet abstrait. Par exemple, l'expression « monter une pièce de théâtre » est apparue en 1798, comme dans l'exemple suivant :

(183) La compagnie amateur Bracadam Théâtre monte sa première pièce à Paris.¹¹⁰

Dans cette métaphore, le référent du complément direct est un objet abstrait, et *monter* exprime l'assemblage de cette entité, soit la répétition. Cette répétition est en effet un assemblage de divers éléments de théâtre, qui sont principalement des objets ayant des dimensions physiques, par exemple des comédiens, des décors, des meubles, des costumes, des éclairages, etc., et on synthétise ces éléments selon le scénario. Nous croyons que cet emploi métaphorique de *monter* est fort probablement motivé par l'image de l'assemblage d'un objet, qui donne une impression qu'il s'étend vers le haut graduellement et que cette image est transposée à quelque chose de plus abstrait, soit une pièce de théâtre.

Selon le TLF, le verbe *monter* exprime cette activité théâtrale depuis 1798, et cet usage est relativement récent malgré l'origine du théâtre, qui remonte au VI^e siècle avant J.-C en Grèce (EB, 1998 : 5164). Cette acception est en fait apparue après l'enregistrement du sens de l'assemblage d'un objet concret en 1576. Notre hypothèse peut donc être renforcée par ces faits historiques.

Le verbe *monter* peut être utilisé pour exprimer aussi l'assemblage d'un film, comme dans l'exemple suivant :

(184) Le spécialiste souligne d'ailleurs que le réalisateur Gus Van Sant a monté son film un peu comme un jeu vidéo.¹¹¹

¹¹⁰ http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Lille/actualite/Secteur_Lille/2009/10/03/article_la-compagnie-amateur-bracadam-theatre-mo.shtml

¹¹¹ <http://www.ledevoir.com/2009/01/31/230577.html>

Cet exemple est une métaphore, puisque l'usage du verbe ne concerne aucun changement spatial vers le haut, et *monter* exprime l'assemblage des divers plans du film en fonction de sa continuité et avec la synchronisation des enregistrements sonores, selon le GR et le TLF.¹¹² Appelée aussi « montage », cette activité est en fait une préparation de la représentation d'un film : on assemble des images et des sons, qui représentent les éléments réels du film, soit les acteurs, leurs voix et tous les objets utilisés, pour le visionnement. Le montage d'un film peut donc être comparé à la répétition d'une pièce de théâtre, et dans l'exemple (184), l'emploi de *monter* est fort probablement motivé par l'image analogique de préparation entre ces deux arts.

Nous croyons fort que dans l'exemple suivant, l'usage de *monter* est conceptuellement influencé par l'enchaînement conceptuel de l'image de cet assemblage :

(185) Il est soupçonné d'être à la tête d'un gang qui aurait monté un complot contre le président Hugo Chavez.¹¹³

Selon le PR 2009, le mot *complot* désigne « un projet concerté secrètement contre la vie, la sûreté de quelqu'un, contre une institution », et dans cet exemple, *monter* exprime la préparation d'un tel projet contre le président du Venezuela. Cet exemple est donc une métaphore, car l'entité du verbe est un objet abstrait. En fait, un complot implique plusieurs personnes et actions, et sa préparation se déroule selon un plan dressé. On peut donc percevoir des similarités entre ces éléments du complot et ceux d'une pièce de théâtre ou d'un film : les personnes participant à un complot peuvent être comparées aux comédiens d'une pièce de théâtre ou aux acteurs d'un film; les actions de complot, à celles d'une pièce de théâtre ou d'un film; et le plan dressé, au scénario. Par ces similarités, il est possible de conceptualiser la préparation d'un complot comme celle d'une pièce de théâtre ou d'un film. Étant donné que ces deux dernières préparations, soit la répétition et le montage, peuvent être exprimées par *monter*, nous croyons qu'il est possible de désigner la préparation d'un complot par ce verbe.

¹¹² Voir les entrées « monter » et « montage »

¹¹³ http://www.rfi.fr/actufr/articles/113/article_80941.asp

3.1.2.6. Intensification émotionnelle

Dans l'exemple (186), le verbe *monter* n'exprime réellement aucun changement spatial, puisque le référent du sujet est un objet abstrait :

(186) La colère monte chez les étudiants.

Cet exemple est donc une expression métaphorique, puisqu'il ne satisfait pas totalement à la propriété (C-2). Dans cet exemple, le verbe *monter* exprime l'augmentation de la colère des étudiants, et nous pensons que cette métaphore est due à la manifestation physiologique de la colère. Autrement dit, si un être humain est en colère, on peut observer l'augmentation de plusieurs manifestations physiologiques : le rythme cardiaque et la tension artérielle augmentent;¹¹⁴ la voix devient tendue; le corps se crispe; etc. Ces manifestations sont en général mesurables par les appareils concernés, et leurs augmentations peuvent être mesurées par le mouvement de l'aiguille ou l'extension du mercure vers le haut. Ainsi, la colère peut être considérée comme un objet mesurable, et son augmentation conçue comme si elle était mesurée par le mouvement vertical de l'aiguille ou du mercure. Cette propriété spatiale correspond bien à la propriété (C-2), et pour cette raison, l'usage de *monter* est valable dans l'exemple (186).

3.1.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *monter*

À la lumière de nos analyses conceptuelles ci-dessus, le verbe *monter* peut être combiné non seulement avec un nom d'entité physique, mais également avec celui d'entité abstraite comme cible. Dans le cas de l'entité physique, elle peut posséder des dimensions physiques ou non : un être humain, un animal, un ballon, un arbre, une route, etc., comme objet physique ayant des dimensions; la chaleur, le son, l'odeur, etc., comme objet physique sans dimensions. Dans ses emplois spatiaux, ce verbe s'associe avec un nom d'entité physique pour exprimer le déplacement, la propagation ou l'extension de l'entité de bas en haut. Dans le cas du déplacement, l'entité doit passer dans le temps et l'espace d'un endroit à un autre endroit plus haut, et aucune partie de son corps ne doit rester à l'endroit de départ. En

¹¹⁴Voir le site de la Fondation des maladies du cœur :
<http://ww2.fmcoeur.ca/Page.asp?PageID=907&ArticleID=2565&Src=living&From=SubCategory>

ce qui concerne l'extension, il en existe deux sortes : l'extension dynamique et l'extension statique. Concernant l'extension dynamique, seule la partie la plus haute de l'entité doit changer de position de bas en haut de façon continue, et sa partie basse doit rester inchangée. Quant à l'extension statique, la cible est un objet verticalement incliné, et elle n'est aucunement sujet au changement spatial, comme par exemple une route, un sentier, un escalier, etc. Dans ce cas, c'est le point de vue du locuteur qui détermine l'usage du verbe soit *monter* soit *descendre* pour exprimer la verticalité du référent, et cette conceptualisation est subjective. Les deux sens sont également légitimes et très courants. Cependant, ni le déplacement ni l'extension ne détermine chacun la sémantique grammaticale du verbe *monter*, et celle-ci doit être une composante plus primitive partagée par les deux sens du verbe. Si nous résumons les deux cas, le verbe *monter* possède la propriété suivante dans ses emplois propres : l'orientation d'une entité physique vers le haut. Toutefois, cette propriété est un élément contextuel, non pas linguistique, puisqu'elle s'applique seulement à une entité physique qui est sujet au changement vertical. De plus, ce verbe s'associe aussi très fréquemment avec un nom d'entité abstraite. En fait, la primitive conceptuelle du verbe *monter* est la suivante :

(C-2) La cible de *monter* doit s'orienter vers le haut.

Cette primitive est le noyau sémantique du verbe *monter*, et sa sémantique grammaticale peut être formulée comme suit :

Monter = l'orientation de la cible vers le haut.

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS HAUT])]

Cette sémantique permet de justifier tous ses emplois. Par exemple, le verbe *monter* peut exprimer le déplacement d'une entité physique qui n'est pas nécessairement un changement spatial vers le haut, par exemple le déplacement d'une personne d'un endroit à un autre endroit situé plus au nord ou d'une ville à une autre ville plus grande au plan socio-politique, quelle que soit la différence d'altitude entre le point de départ et la destination. Dans le premier cas, c'est l'usage d'une cartographie qui est la source de motivation conceptuelle, puisque dans une cartographie, le nord est situé plus haut que le sud. Il est donc une

métareprésentation. Quant au dernier cas, la motivation conceptuelle repose sur le concept hiérarchique selon lequel un objet plus important est situé plus haut, alors que les autres se placent de haut en bas selon l'ordre d'importance.

D'ailleurs, il est possible que la combinaison entre le verbe *monter* et un nom d'objet physique n'exprime aucun changement spatial de l'objet : « cet officier est monté en grade »; « Sarkozy monte dans les sondages », « le violon monte en crescendo », « la tension artérielle monte », etc. Ces exemples sont tous des expressions métaphoriques, et leurs motivations métaphoriques viennent de sources différentes, qui reposent respectivement sur le concept hiérarchique, le graphique du résultat du sondage; la notation musicale et l'usage d'un tensiomètre. Les trois derniers exemples sont des métareprésentations.

Le verbe *monter* peut également être associé avec un nom d'entité abstraite, par exemple le prix et la température. Ces associations lexicales sont des expressions métaphoriques, et les motivations conceptuelles sont respectivement dues à l'usage d'un graphe et celui d'un thermomètre. Elles sont également des métareprésentations.

3.2. Analyse conceptuelle du verbe *élever*

Selon le GR, le TLF et le Larousse, le verbe *élever* est utilisé sous forme transitive ou pronominale, et il exprime les propriétés suivantes :¹¹⁵

a) Déplacement de bas en haut :

Un oiseau s'élève dans les airs;

Le prêtre élève le calice pour la consécration;¹¹⁶

b) Extension de bas en haut :

Le niveau du fleuve s'élève; On élève encore ce mur d'un mètre;

Le Mont Blanc s'élève à 4 810 m;

¹¹⁵ Dans le GR et le PR, la signification de « contribuer au développement d'un être vivant » est traitée avec les autres acceptions sous la même entrée, alors qu'elle est indépendamment traitée sous une autre entrée dans le TLF, le Larousse et le Lexie, comme si c'était un cas homonymique. En raison de ces positions différentes, nous ne traitons pas cette signification dans notre recherche.

¹¹⁶ Cet exemple est extrait de l'entrée *élever* dans le GR.

- c) Propagation de bas en haut :
La fumée s'élève dans les airs;
- d) Progression :
Le Canada s'élève au rang de puissance industrielle et agricole;¹¹⁷
Le rang de sa maîtresse semblait l'élever au-dessus de lui-même;¹¹⁸
- e) Augmentation de valeurs :
Le prix du pétrole s'élève;
Cette compagnie pétrolière a élevé le prix de l'essence;
- f) Passage du grave à l'aigu (en musique) :
La voix de ce chanteur s'élève d'un demi-ton;
Élever le ton d'un morceau musical;
- g) Augmentation de l'intensité physique :
La température s'élève; Le mercure s'élève; Le thermomètre s'élève;
Ce cuisinier élève la température du four à 200°C;
- h) Intensification émotionnelle
La colère s'élève jusqu'à la haine.

Les trois premières propriétés concernent nécessairement un changement spatial, contrairement aux autres. Ces premières sont donc considérées comme des sens propres, et les autres sont des sens figurés.

3.2.1. Emplois spatiaux

3.2.1.1. Déplacement de bas en haut

Le verbe *élever* désigne d'abord le déplacement de bas en haut d'une entité ayant des dimensions physiques, comme dans les exemples suivants :

¹¹⁷ <http://www.international.gc.ca/Canada-europa/france/canadaaz/history-fr.asp>

¹¹⁸ Cet exemple est extrait de l'entrée *élever* dans le PR.

(187-1) Un oiseau s'élève dans le ciel;

(187-2) Pour beaucoup, le champagne c'est avant tout la légèreté, la délicatesse et la vivacité [...] Les bulles s'élèvent rapidement dans le verre et entraînent des notes mentholées ou d'amande fraîche.¹¹⁹

Dans ces deux emplois pronominaux, les référents des deux sujets sont les cibles du verbe. Ces deux exemples sont des expressions littérales et vraies si et seulement si ces deux cibles s'orientent d'un endroit à un autre endroit situé plus haut, respectivement dans le ciel et dans le liquide (soit le champagne), puisque sur le plan ontologique, ces cibles peuvent le faire respectivement par sa propre force ou par la poussée du gaz inclus dans les bulles, qui est plus léger que le liquide. Dans les deux cas, il est aussi possible de remplacer *s'élever* par *monter* pour désigner ces orientations dynamiques, comme dans les exemples suivants :

(188-1) Un oiseau monte dans le ciel;

(188-2) Les bulles montent rapidement dans le verre.

Pourtant, nous croyons que dans le sens de déplacement, *élever* se distingue de *monter* par le lieu et le degré de verticalité du déplacement. D'abord, dans les Figures 3.26 et 3.27, si le bébé et la voiture se déplacent vers le haut, soit au deuxième étage soit vers le sommet respectivement, ces déplacements s'effectuent tout en gardant le contact avec les lieux, qui sont des objets ayant des dimensions physiques.

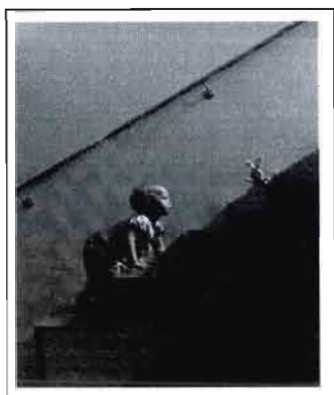


Figure 3.26



Figure 3.27

¹¹⁹

http://www.lemonde.fr/aujourd-hui/article/2008/12/17/champagne-quand-meme_1132224_3238.html

Dans ces cas, il est possible d'exprimer ces deux déplacements par *monter*, comme dans les exemples en (189), mais non pas par *s'élever*, comme dans les exemples en (190).

(189-1) Ce bébé monte au deuxième étage;

(189-2) Cette voiture monte vers le sommet;

(190-1) ?* Ce bébé s'élève au deuxième étage;

(190-2) ?* Cette voiture s'élève vers le sommet.

Par contre, si un être humain se déplace vers le haut en l'air par lévitation, comme on le voit dans la Figure 3.28, ce déplacement peut être désigné non seulement par *monter*, mais aussi par *s'élever*, respectivement comme dans les exemples en (191).

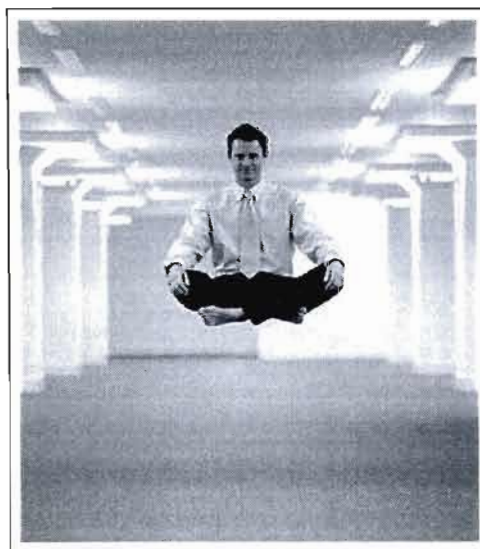


Figure 3.28

(191-1) Cet homme monte du sol;

(191-2) Cet homme s'élève du sol.

Dans ce cas, la cible s'oriente en effet vers le haut sans contact avec un autre objet ayant des dimensions physiques, soit dans un espace vide, ainsi que avec un grand degré de verticalité. Nous pensons que cette manière verticale est aussi un élément important du verbe *élever* dans le sens de déplacement. Regardons les figures suivantes pour soutenir cette hypothèse.

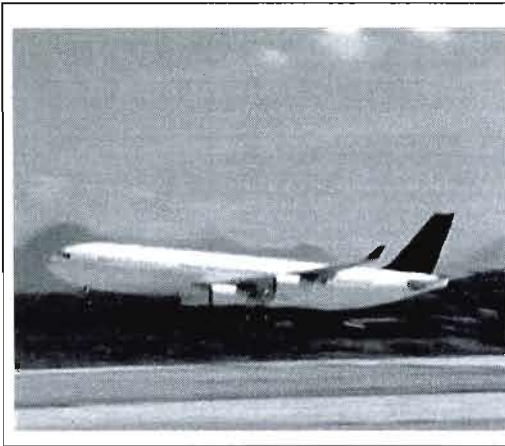


Figure 3.29

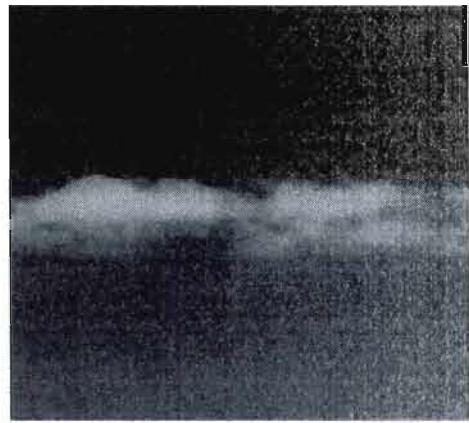


Figure 3.30

(192-1) ? L'avion s'élève (de la piste);

(192-2) L'avion s'élève (dans les airs).

Dans la Figure 3.29, si l'avion décolle de la piste pour prendre le vol, il se déplace en effet vers le haut en l'air, mais ce déplacement s'effectue avec un petit degré de verticalité. Dans ce cas, l'emploi de *s'élève* est bizarre, comme dans l'exemple (192-1). Par contre, comme dans la Figure 3.30 si un avion se déplace vers le haut dans les airs avec un grand degré de verticalité, ce déplacement peut être désigné par *s'élever*, comme dans l'exemple (192-2).

Nous remarquons également ces deux distinctions sémantiques dans les emplois transitifs du verbe *élever*, comme dans les exemples suivants :

(193-1) Le prêtre élève l'hostie;

(193-2) La grue élève une grosse masse de béton.

Si les référents de ces deux compléments directs, soit « l'hostie » et « une grosse masse de béton », se déplacent vers le haut respectivement par le mouvement vers le haut des bras du référent du sujet « prêtre » et par le mécanisme du référent du sujet « la grue », ces deux déplacements s'effectuent en effet avec un grand degré de verticalité en l'air, comme on les voit dans les figures suivantes :

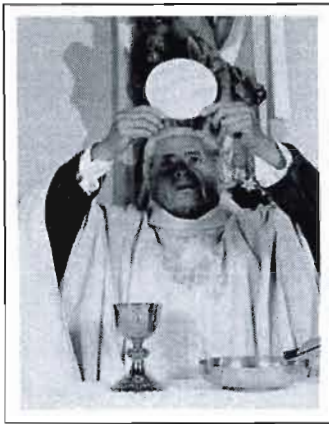


Figure 3.31

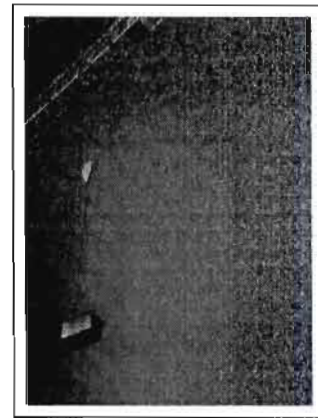


Figure 3.32

Dans ces deux cas, il est bizarre de désigner ces deux déplacements par *monter*, comme dans les exemples suivants :

(194-1) ? Le prêtre monte l'hostie;

(194-2) ? La grue monte une grosse masse de béton.

Pourtant, de même que pour *monter*, la rapidité n'est pas un élément essentiel pour *s'élever* dans le sens de déplacement, car une entité peut s'élever lentement ou rapidement, dépendamment des caractéristiques inhérentes de l'objet et de l'environnement. En plus, l'origine et la destination ne sont pas des éléments essentiels, car elles sont souvent inconnues du locuteur.

En somme, dans le sens de déplacement, le verbe *élever* exprime « l'orientation d'une entité ayant des dimensions physiques vers le haut, avec un grand degré de verticalité, sans contact avec un autre objet qui est le lieu ».

3.2.1.2. Extension de bas en haut

Dans les exemples suivants, le verbe *élever* ne désigne pas le déplacement des cibles vers le haut, mais leurs extensions vers le haut :

(195-1) Chaque jour, un mur de séparation s'élève de plus en plus entre ces deux maisons;

(195-2) On élève encore le mur de 30 cm.

Ces extensions sont dynamiques, et dans ces cas, on perçoit que les parties supérieures de ces cibles s'orientent verticalement vers le haut. Par contre, dans les exemples suivants, *s'élever* exprime l'extension statique ou résultative des référents des sujets :

(196-1) Ce bâtiment s'élève sur quatre niveaux;

(196-2) L'Everest s'élève à 8 848 m.

Concernant l'exemple (196-1), étant donné qu'un bâtiment se construit en général verticalement vers le haut, l'emploi de *s'élever* est fort probablement motivé par ces propriétés spatiales. Cette extension n'est pas dynamique, mais si on imagine le processus de cette construction, depuis la base jusqu'au dernier étage, on peut conceptualiser une orientation verticale vers le haut. Quant à l'exemple (196-2), *s'élever* exprime l'altitude de la montagne, et nous croyons que l'usage de ce verbe est conceptuellement basé sur la manière de regarder une montagne verticalement de bas en haut, pour la mesure de sa hauteur, comme on le voit dans la figure suivante.

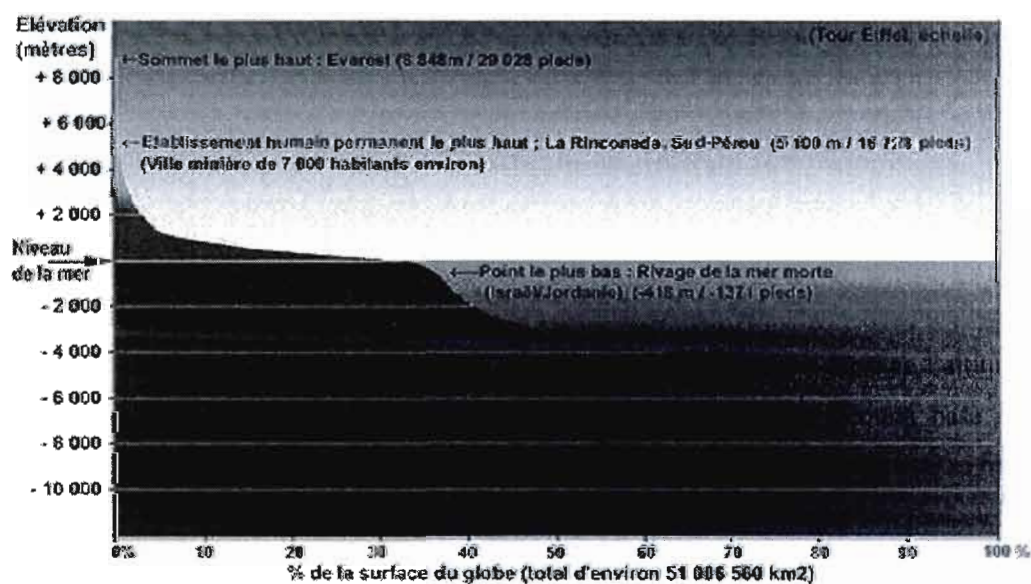


Figure 3.33 Élévation de la croûte terrestre

Ainsi, la hauteur de l'Everest est la distance verticale du niveau de la mer au sommet, et si on trace mentalement cette distance de bas en haut, on conceptualise en effet une orientation verticale de bas en haut.

De plus, comme pour le cas du déplacement, si un objet ayant des dimensions physiques s'étend vers le haut sur un autre objet, il est impossible d'utiliser le verbe *s'élever* pour désigner cette extension. Par exemple, dans la Figure 3.34, si le lierre s'étend vers le haut par sa croissance, cette extension se fait nécessairement en contact avec le mur.



Figure 3.34

(197-1) ?* Le lierre s'élève de plus en plus sur le mur;

(197-2) Le lierre monte de plus en plus sur le mur.

Dans ce cas, l'usage du verbe *s'élever* est bizarre ou impossible pour désigner cette extension dynamique, alors que le verbe *monter* peut la désigner, comme dans les exemples en (197) respectivement. Par contre, dans le cas de la Figure 3.35, si le lierre s'étend sur le mur jusqu'au toit, cette extension peut être exprimée par *s'élever*, comme dans l'exemple (198) :



Figure 3.35

(198) Le lierre s'élève jusqu'au toit.

Cette extension est considérée plutôt statique ou résultative, et dans ce cas, on peut conceptualiser le fait que le lierre s'oriente en masse sur le mur jusqu'au toit, comme si le niveau d'eau s'orientait verticalement jusqu'au toit à cause d'une inondation. L'emploi du verbe *s'élever* est donc valable en raison de cette conceptualisation.

Bref, dans le cas d'extension, soit dynamique soit statique, le verbe *élever* exprime également « l'orientation d'une entité ayant des dimensions physiques vers le haut avec un grand degré de verticalité ».

3.2.1.3. Propagation de bas en haut

Il est également possible d'employer le verbe *élever*, principalement sous forme pronominale, pour désigner la propagation d'une entité physique, comme dans les exemples suivants :

(199-1) Pour l'heure, la température du lac est telle qu'un panache de vapeur s'élève 500 mètres au-dessus du volcan;¹²⁰

(199-2) L'air chaud s'élève rapidement au dessus de la terre, créant un effet d'aspiration de l'air plus frais situé au dessus de la mer.¹²¹

Ces propagations sont en fait dynamiques, et les référents des sujets s'orientent vers le haut avec un grand degré de verticalité. La validité de l'emploi du verbe est donc basée sur ces propriétés, et *s'élever* peut être interchangé avec *monter*. Dans ses emplois de propagation, *élever* exprime « l'orientation d'une entité physique vers le haut avec un grand degré de verticalité ».

3.2.1.4. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux d'*élever*

Suite aux analyses ci-dessus, s'il est combiné avec un nom d'objet physique, le verbe *élever* exprime son déplacement, sa propagation ou son extension vers le haut. Si nous synthétisons les propriétés de ces trois sens mentionnées ci-dessus, ce verbe possède les propriétés sémantiques suivantes dans ses emplois spatiaux :

¹²⁰ http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/asiepacifique/20071104.OBS2833/eruption_imminente_du_volcan_du_mont_kelud.html

¹²¹ <http://www.meteo.education.fr/eaubonne/html/eaub3b.htm>

- (D-1) La cible d'*élever* doit référer à une entité physique;
- (D-2) Ce référent doit s'orienter vers le haut;
- (D-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité.

Autrement dit, *élever* exprime « l'orientation d'une entité physique vers le haut avec un grand degré de verticalité » dans ses emplois spatiaux.

3.2.2. Emplois non spatiaux

3.2.2.1. Progression

Les exemples suivants sont des métaphores, car le verbe *s'élever* n'exprime aucun changement spatial des cibles de bas en haut :

- (200-1) Il s'élève au rang de meilleur coureur au 400m au Canada, grâce à deux performances consécutives battant tous les records lors des qualifications olympiques de Hamilton en 1928;¹²²
- (200-2) Durant la période de prospérité mondiale qui précède la Guerre, le Canada s'élève au rang de puissance industrielle et agricole.¹²³

Dans ces cas, ce verbe désigne la progression du classement de chaque cible dans son domaine, et cette propriété est résultative. Nous croyons que ces métaphores sont dues à la représentation verticale des éléments d'un tableau de classement. Par exemple, dans le cas de l'exemple (200-1), supposons que l'entité du verbe était au 5^e rang avant d'arriver au meilleur rang. Dans un tableau de classement, le premier est indiqué verticalement en bas du dernier, qui est situé le plus haut. Si on trace mentalement le trajet du 5^e au 1^{er} rang, on peut donc conceptualiser une image comme si l'entité s'orientait verticalement vers le haut. Les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (D-2) et (D-3), et cette conceptualisation s'applique également à l'exemple (200-2).

¹²² http://www.sportshall.ca/french/hm_profile.php?i=388

¹²³ <http://www.international.gc.ca/Canada-europa/france/canadaaz/history-fr.asp>

3.2.2.2. Augmentation de valeurs

Dans les métaphores suivantes, le verbe *élever* exprime le fait que le pétrole devient plus cher :

- (201-1) Si le prix du pétrole s'élève à plus de 200\$US le baril, comme certains le prévoient, les fonds souverains en pleine crise de croissance pourraient se lancer dans une vague de fusions et d'acquisitions mondiale sans précédent, qui mènera la Bourse vers de nouveaux sommets;¹²⁴
- (201-2) Quand le cours du pétrole s'élève, la TVA perçue par l'État sur les produits pétroliers consommés par les ménages augmente de façon mécanique;¹²⁵
- (201-3) La mise en place par l'administration Eisenhower de quotas d'importation, d'abord volontaires en 1957 puis, en raison de leur peu d'efficacité, obligatoires en 1959, revenait à fermer les frontières pour élever le prix du pétrole domestique et donc pour accroître la production domestique.¹²⁶



Figure 3.36 ¹²⁷

¹²⁴ <http://lapresseaffaires.cyberpresse.ca/economie/200901/06/01-684533-les-fonds-souverains-nouveaux-rois-de-la-bourse.php>

¹²⁵ <http://www.assemblee-nationale.fr/13/propositions/pion0403.asp>

¹²⁶ <http://www.universalis.fr/encyclopedie/petrole-economie-petroliere/3-la-formation-de-l-o-p-e-p-1960/>

¹²⁷ http://www.lexpansion.com/medias/2/petrole_108.jpg

Dans ce cas, la motivation conceptuelle est fort probablement basée sur la position des points de rencontre par rapport à l'axe horizontal. Par exemple dans la Figure 3.36, le point représentant 130\$ et le 21 mai est situé plus haut que les autres points. Ainsi, cette représentation graphique donne une image d'orientation vers le haut avec un grand degré de verticalité. Les propriétés de cette image correspondent en effet aux propriétés (D-2) et (D-3).

Ce verbe peut également désigner une hausse statique ou résultative, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (202) Entre janvier 2005 et février 2007 la moyenne du baril de pétrole s'élève à 60,07 dollars, à ce jour le baril cote 61,18 dollars, soit une hausse de 1,85% par rapport à sa moyenne sur cette période;¹²⁸

Dans ces cas aussi, l'emploi du verbe est valable en raison des correspondances conceptuelles entre les propriétés spatiales de l'image graphique concernée et les propriétés (D-2) et (D-3). De plus, *s'élever* peut également exprimer un prix relativement haut, même si ce dernier connaît une baisse, comme dans l'exemple suivant :

- (203) Le prix du pétrole était de 110\$ le mois dernier, et il s'élève encore à 105\$ ce mois-ci.

Prix du pétrole (\$)

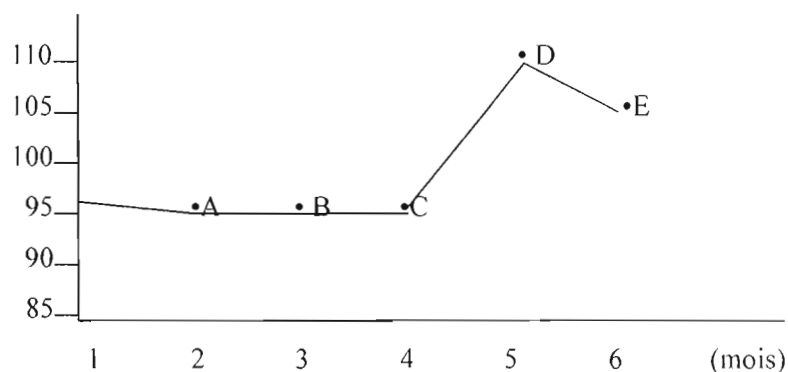


Figure 3.37

¹²⁸ [http://www.boursier.com/forum/thematique/derives/un+placement+100%25+gagnant+pour+la+semaine++\(une+h-44872-1.html](http://www.boursier.com/forum/thematique/derives/un+placement+100%25+gagnant+pour+la+semaine++(une+h-44872-1.html)

Concernant cet exemple, le prix du pétrole a en fait baissé de 5 dollars, et cette évolution est en général représentée par une ligne descendante dans le graphe concerné, comme la ligne entre D et E dans la Figure 3.37. Mais, même cette évolution peut être exprimée par *s'élever* à condition que le dernier prix soit toujours haut par rapport au prix moyen, par exemple 105 \$ par rapport à environ 95\$ dans le cas de cette figure. Dans ce cas, la motivation conceptuelle de l'emploi de *s'élever* ne vient pas de la ligne descendante entre D et E, mais de la position du point E qui est plus haute que celles des points A, B, et C, par rapport à l'axe horizontal. Cette représentation graphique peut également être perçue comme une orientation vers le haut de manière verticale. L'emploi de *s'élever* est fort probablement valable à cause de cette conceptualisation, dont l'image correspond aux propriétés (D-2) et (D-3). En plus, le verbe *s'élever* exprime le fait statique ou résultatif, et pour cette raison, ce verbe ne peut être remplacé par *monter* pour exprimer cette évolution, puisque ce dernier exprime seulement une propriété dynamique vers le haut.

3.2.2.3. Passage du grave à l'aigu (en musique)

Dans les métaphores suivantes, le verbe *élever* désigne le fait que le ton devient plus aigu dans la gamme de notes :

- (204-1) Un demi-ton s'élève du plus profond des cordes, alors le rythme démarre, lentement, prend peu à peu de l'ampleur [...];¹²⁹
- (204-2) Élever le ton d'un morceau musical.¹³⁰

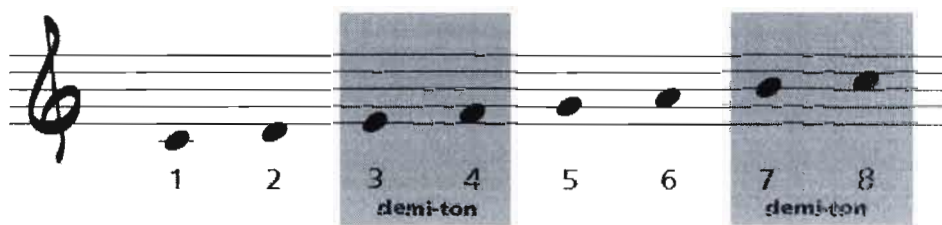


Figure 3.38 ¹³¹

¹²⁹ <http://www.underscores.fr/index.php/2008/07/jaws-un-requin-dans-le-moteur/>

¹³⁰ Cette expression vient de l'entrée *élever* dans le TLF, et elle signifie « transposer un morceau musical pour qu'il soit exécuté sur un ton plus haut que celui dans lequel il a été composé ».

Nous croyons que ces emplois du verbe sont basés sur l'image de la distance verticale des notes concernées par rapport au niveau de base dans une notation musicale. Par exemple, dans la Figure 3.38, la note 4 est située plus haut que la note 3, et ce rapport spatial représente le passage musical de demi-ton. Dans ce cas, on voit que la distance verticale entre la note 4 et son niveau de base, par exemple la ligne horizontale de 1 à 8 est plus grande que celle de la note 3, et cette représentation graphique donne une image comme si le niveau d'eau s'orientait verticalement vers le haut. Cette image correspond aux propriétés (D-2) et (D-3).

Nos références ne précisent pas depuis quand le verbe pronominal *s'élever* ou le verbe *élever* expriment cette propriété musicale. Cependant, étant donné que le verbe *monter* l'exprime depuis 1155 selon le TLF et que ce verbe est souvent considéré comme un synonyme de *s'élever*, nous présumons que cette acception peut apparaître à la même époque ou tout de suite après. Rappelons que la notation musicale de manière graphique a commencé à se développer au X^e siècle, et ces faits historiques renforcent notre hypothèse concernant ces emplois métaphoriques du verbe *élever*.

3.2.2.4. Intensification de phénomènes physiques

Le verbe *élever* peut également désigner l'augmentation de l'intensité sonore en musique, comme dans les exemples suivants :

- (205) Dans la deuxième version musicale, la prière devient plus instante, l'imploration plus vive; le vers : *Ce n'est pas vous faire une offense*, est dit avec une sorte de timidité, puis la voix s'élève de plus en plus sur les mots : *que de vous conjurer*, et retombe solennellement pour la cadence finale sur ceux : *de hâter mon trépas*.¹³²



Figure 3.39

¹³¹ <http://www.cnpmusic.com/plus/lexiqueD.php>

¹³² <http://www.hberlio.com/Writings/ATC11.htm>

Dans cette métaphore, il est fort probable que l'emploi du verbe soit motivé par l'image de la notation musicale qui indique l'augmentation de l'intensité sonore, comme l'*epiphonus*. Comme on le voit dans la Figure 3.39, dans ce signe, la ligne droite s'oriente vers le haut avec un grand degré de verticalité, et cette image graphique correspond aux propriétés (D-2) et (D-3).

Nous n'avons pas trouvé la date de l'apparition de cette acception de *s'élever* dans nos références. Mais selon le TLF et le DHLF (1992 : 672), le verbe *élever* a commencé à exprimer cette propriété à la première moitié du XII^e siècle. Cette acception est apparue après le développement du signe *epiphonus* au 9^e siècle. Notre hypothèse peut donc être soutenue par ces faits historiques.

De plus, le contexte musical est fort probablement la source de la motivation conceptuelle de l'emploi du verbe *élever* dans les exemples suivants :

- (206-1) Sa voix s'élève, claire dans la cour d'assises de Versailles, une voix pointue de petite fille, émue de prendre la parole devant autant de monde;¹³³
- (206-2) Le patron élève la voix;¹³⁴
- (207-1) Le ton s'élève lorsque Jaurès aborde le problème qui fut toujours essentiel pour lui de la grandeur de la France;¹³⁵
- (207-2) A l'issue de la séance, un conseiller municipal a élevé le ton en s'adressant au rédacteur d'un blog local.¹³⁶
- (208-1) Des voix s'élèvent contre la censure culturelle;¹³⁷
- (208-2) L'opposition élève la voix contre la préemption du presbytère;¹³⁸

¹³³ <http://www.liberation.fr/societe/0101437752-j-ai-une-vie-normale>

¹³⁴ http://www.lequipe.fr/Formule1/breves2010/20100715_133829_le-patron-eleve-la-voix.html

¹³⁵ Cet exemple est extrait de la page 21 de l'article de Justin Godart (2008) *Un grand parlementaire*. Jean Jaurès, disponible dans le site <http://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2008-3-page-59.htm>

¹³⁶ <http://www.leparisien.fr/abo-yvelines/la-ville-plongee-dans-une-atmosphere-malsaine-17-10-2008-279293.php>

¹³⁷ <http://www.ledevoir.com/2009/06/16/255303.html>

¹³⁸ http://www.ouest-france.fr/actu/actuLocale_-L-opposition-eleve-la-voix-contre-la-preemption-du-presbytere-_14699-avd-20100706-58568309_actuLocale.Htm

- (209-1) Du côté de l'Union nationale des associations des responsables de copropriété, le ton s'élève également contre cette proposition de loi;¹³⁹
- (209-2) Si le camp «souverainiste» décidait d'élever le ton contre les partisans nombreux du Hezbollah, le risque d'implosion du pays serait trop grand;¹⁴⁰
- (210) Les enseignants s'élèvent contre l'intervention policière.¹⁴¹

Concernant les exemples en (206) et en (207), le verbe exprime « parler plus fort », et dans les exemples en (208) à (210), il désigne « protester ». Ces exemples sont en effet hors du contexte musical, mais dans tous les cas, il y a l'augmentation de l'intensité sonore, comme dans le cas de la musique.

Dans les métaphores suivantes, le verbe *élever* exprime l'augmentation de la chaleur atmosphérique :

- (211-1) Quand la température s'élève, l'hypothalamus envoie des influx nerveux stimulant la transpiration et dilatant les vaisseaux sanguins de la peau (vasodilatation), pour accroître la perte de chaleur;¹⁴²
- (211-2) Ce cuisinier élève la température du four à 250°C.
- (212) Le thermomètre s'élève et s'abaisse pendant la durée de chaque jour;¹⁴³
- (213) Ailleurs, sur le pourtour méditerranéen, le mercure s'élève peu à peu en ce Jeudi pour atteindre Vendredi 35° à 40° du Gard au Var.¹⁴⁴

Dans ces cas, il est fort probable que l'emploi du verbe soit motivé par l'image de l'orientation verticale du mercure d'un thermomètre, qui indique une augmentation de la température. Cette orientation correspond donc aux propriétés (D-1) à (D-3). Dans ces

¹³⁹ <http://www.lefigaro.fr/immobilier/2009/03/10/05002-20090310ARTFIG00308-syndics-de-copropriete-encore-des-abus-de-gestion-.php>

¹⁴⁰ <http://www.lefigaro.fr/international/2006/07/13/01003-20060713ARTFIG90064-le-liban-est-de-nouveau-pris-dans-l-engrenage.php>

¹⁴¹ <http://www.leparisien.fr/nanterre-92000/les-enseignants-s-elevent-contre-l-intervention-policiere-07-01-2009-364234.php>

¹⁴² <http://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/temp%C3%A9rature./16480>

¹⁴³ http://www.academie-sciences.fr/membres/in_memoriam/Fourier/Fourier_pdf/Mem1827_p569_604.pdf

¹⁴⁴ <http://www.infoclimat.fr/multimedia/photolive.php?photoid=38050&d=&dept=06®ion=&motcle=&start=936&auteur=&ord=pbl>

exemples, les propriétés que le verbe *élever* désigne sont dynamiques, et elles peuvent aussi être exprimées par le verbe *monter*.

Pourtant, si la température est relativement haute, malgré le fait qu'il fasse moins chaud, cette propriété peut être aussi exprimée par *s'élever*. Supposons qu'on est en été. Si la température s'affiche à 38 degrés Celsius aujourd'hui, par rapport à 40 degrés hier, ce changement peut également être désigné par *s'élever*, comme dans l'exemple suivant :

(214) Hier, la température était de 40 degrés Celsius, et aujourd'hui, elle s'élève encore à 38 °C.

Dans ce cas, bien que le mercure bouge vers le bas, la dernière température est encore relativement haute par rapport à la moyenne des températures estivales. Cette propriété est statique ou résultative, et elle ne peut pas être exprimée par *monter*.

Nous n'avons pas trouvé la date précise de l'apparition de ces emplois d'*élever* dans nos références. Cependant, dans la 6^e édition du DAF (1835), on voit que le verbe *élever* exprime cette propriété : « élever la température d'un lieu, d'un liquide, etc. ». En fait, cette acception n'apparaît pas dans ses éditions précédentes. Par contre, elle est inscrite après l'invention du thermomètre en 1592 par Galilée. Ces faits historiques renforcent donc notre hypothèse concernant ces emplois métaphoriques d'*élever*.

De plus, l'image de l'orientation verticale du mercure d'un tensiomètre est fort probablement la source de la motivation conceptuelle du l'emploi d'*élever* dans les exemples suivants :

(215-1) Quand le cœur se contracte pour propulser le sang dans les artères, la tension s'élève au moment de l'afflux de liquide;¹⁴⁵

(215-2) Trop d'alcool peut faire monter en flèche le taux de gras dans le sang, contribuer à un gain de poids, élever la tension artérielle... ;¹⁴⁶

¹⁴⁵ <http://www.lecommuniquésante.ch/FR/Article.asp?id=426>

¹⁴⁶ <http://www.ledevoir.com/société/santé/119105/un-verre-a-votre-santé>

(216-1) La pression artérielle s'élève avec l'âge, ce qui signifie que 50 % des Canadiens âgés de plus de 65 ans souffrent d'hypertension;¹⁴⁷

(216-2) En cas d'AVC (accident vasculaire cérébral) hémorragique, élever la pression artérielle peut précipiter de nouveaux saignements.¹⁴⁸

Ce verbe désigne en fait une augmentation de la tension artérielle, et cette propriété est dynamique. Les propriétés de cette orientation correspondent également aux propriétés (D-1) à (D-3), et dans ces exemples, *élever* peut être remplacé par *monter*.

3.2.2.5. Intensification émotionnelle

Dans la métaphore suivante, *s'élever* ne désigne pas une propriété spatiale du référent du sujet, mais l'intensification de la colère :

(217) En Provence, la colère s'élève contre l'armée, à l'origine de la catastrophe. Le feu se serait déclenché à la suite de tirs de balles traçantes.¹⁴⁹

Nous postulons que comme c'est le cas pour *monter*, cet emploi est aussi basé sur l'usage des appareils qui permettent de mesurer plusieurs manifestations physiologiques de la colère, par exemple la tension artérielle, le rythme cardiaque, la voix, etc. Cependant, dans ce cas, la différence sémantique entre les deux verbes repose sur la manière d'orientation : dans le cas de *s'élever*, la motivation conceptuelle vient de l'image de l'orientation verticale vers le haut du mercure ou de l'aiguille d'un tel appareil, alors que l'usage de *monter* est basé sur toute manière d'orientation vers le haut.

3.2.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale d'*élever*

D'après les analyses conceptuelles ci-dessus, dans tous ses emplois, le verbe *élever* partage les primitives conceptuelles suivantes :

¹⁴⁷ <http://www.hypertension.ca/chep/fr/recommandations/resumes/discussion-basee-sur-les-donnees-probantes/>

¹⁴⁸ <http://revue.medhyg.ch/article.php3?sid=30082>

¹⁴⁹ http://www.ouest-france.fr/actu/actuDetFdj_-Incendie-de-Marseille-l-armee-mise-en-cause-39382-1014360_actu.Htm

(D-2) La cible du verbe *élever* doit s'orienter vers le haut;

(D-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité.

La sémantique grammaticale d'*élever* se distingue de celle de *monter* par la primitive (D-3), et elle peut être représentée comme suit :

Élever = l'orientation de la cible vers le haut avec un grand degré de verticalité.

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS HAUT])]
 [manière AVEC ([quantité GRAND DEGRÉ ([propriété VERTICALITÉ])])]]

3.3. Analyse conceptuelle du verbe *grimper*

Selon le TLF, le GR et le Larousse, le verbe *grimper* exprime les propriétés suivantes :

- a) Déplacement de bas en haut :
 Cet homme grimpe sur l'arbre;
 Les coureurs grimpent la côte;
- b) Extension de bas en haut :
 Cette vigne a grimpé jusqu'au premier étage;
 Ce chemin grimpe vers la montagne;
- c) Progression :
 Ce joueur grimpe au classement;
 Cote de popularité : Sarkozy grimpe, Royal chute;
 Ce politicien grimpe les échelons de son parti;
- d) Augmentation de valeurs :
 Le prix du pétrole grimpe; Le pétrole grimpe;
- e) Passage du grave à l'aigu (en musique) :
 Sa voix grimpe dans l'aigu;

f) Intensification de phénomènes physiques :

La température grimpe;

Le mercure grimpe;

Le thermomètre grimpe;

g) Intensification émotionnelle :

La colère grimpe chez les agriculteurs.

Les deux premiers sens concernent des propriétés spatiales des entités du verbe, alors que ce n'est pas le cas des autres. Ces premiers sont donc considérés comme des sens propres, tandis que les autres sont des sens figurés.

3.3.1. Emplois spatiaux

3.3.1.1. Déplacement de bas en haut

Combiné avec un nom d'objet physique ayant des dimensions, *grimper* exprime d'abord le déplacement de cette entité de bas en haut, comme dans les exemples suivants :

(218-1) Un homme grimpe sur le pont Jacques Cartier;

(218-2) Un serpent grimpe sur l'arbre;

(218-3) Une voiture grimpe la pente.

En fait, pour la validité de l'emploi de *grimper*, les entités doivent faire des efforts supplémentaires pour leurs déplacements vers le haut. Concernant l'exemple (218-1), si un homme se déplace vers le haut d'un pont, il doit faire de plus grands efforts physiques par rapport à un déplacement habituel, comme celui de marcher, puisqu'il se déplace vers le haut en s'accrochant à la structure du pont avec les mains et les pieds. Effectivement, plus un être humain se déplace ainsi vers le haut, plus il lui faut d'énergie physique. En ce qui concerne l'exemple (218-2), un serpent se déplace tout en utilisant son corps, et s'il effectue un déplacement vers le haut d'un arbre, il doit mettre également plus d'énergie physique, puisqu'il effectue ce déplacement en s'accrochant à l'arbre avec tout son corps. Dans le cas de l'exemple (218-3), si une voiture puissante roule sur une route légèrement montante,

comme on le voit dans la Figure 3.40, il est difficile de désigner ce déplacement par *grimper*, puisque la voiture peut se déplacer facilement vers le haut.



Figure 3.40



Figure 3.41

Dans ce cas, la voiture n'a pas vraiment besoin d'une force plus grande pour effectuer ce déplacement, et que l'on peut exprimer par *monter* : la voiture monte la pente. En effet, ce verbe exprime toutes sortes de déplacement vers le haut, quels que soient l'application des efforts supplémentaires et le degré de verticalité du lieu.

Cependant, si une vieille voiture peu puissante se déplace vers le haut de la même route avec des bruits de moteur, ce déplacement peut être désigné par *grimper*, car ce véhicule a besoin de plus de force pour ce déplacement. De plus, si une voiture se déplace vers le haut d'une forte pente, comme on le voit dans la Figure 3.41, l'exemple (218-3) est tout à fait valable, puisque la voiture doit mettre plus d'énergie pour se déplacer vers le haut de la pente.

Dans ces trois exemples, on voit donc que l'emploi du verbe *grimper* est déterminé par la manière intensive du déplacement vers le haut, basée sur l'application d'une plus grande force de la part de l'entité et sur le degré de verticalité du lieu de déplacement. Les exemples en (218) sont des expressions littérales et vraies si et seulement si les entités se déplacent intensivement vers le haut sur les lieux respectifs, puisqu'elles peuvent le faire par leur propre force corporelle ou la force du moteur. Ces trois expressions sont probablement des exemples plus courants du verbe *grimper*.

De plus, dans les exemples en (218), les entités doivent être en contact avec les lieux de déplacement : le pont, l'arbre et la pente respectivement. Cependant, le verbe *grimper* peut

aussi être utilisé pour exprimer le déplacement vertical d'un objet ayant des dimensions physiques sans contact avec un autre objet, comme dans les exemples suivants :

(219-1) Un avion chasseur grimpe dans le ciel;

(219-2) Un oiseau grimpe dans le ciel.

Concernant ces exemples, si un avion décolle d'une piste ou qu'un oiseau s'envole d'un arbre de manière habituelle, il est difficile d'utiliser *grimper* pour exprimer ce déplacement. Cependant, si ces référents se déplacent vers le haut subitement et plus verticalement en déployant plus de force, les deux exemples sont tout à fait possibles. Nous croyons que cette manière intensive est un élément essentiel au plan sémantique, et pour cette raison, contrairement aux verbes *monter* et *s'élever*, le verbe *grimper* n'exprime pas une propagation vers le haut, comme c'est le cas dans les exemples suivants :¹⁵⁰

(220-1) ?* L'odeur de tabac grimpe au deuxième étage;

(220-2) ?* Le bruit grimpe vers le haut;

(220-3) ?* La lumière grimpe vers le ciel.

Dans ces exemples, les référents des sujets sont des objets physiques qui se propagent, et ils sont capables de se déplacer vers le haut subitement et plus verticalement. Cependant, même si ces objets effectuent un tel déplacement, il est impossible de le désigner par *grimper*, puisqu'un tel objet ne peut faire des efforts supplémentaires au plan physique pour effectuer cette sorte de déplacement, contrairement aux cas des exemples en (218) et en (219).

La rapidité n'est pas une propriété essentielle, puisqu'un objet peut grimper rapidement ou lentement, comme dans les exemples suivants :

(221-1) Cet avion grimpe rapidement dans le ciel;

(221-2) Un escargot grimpe lentement sur le mur.

¹⁵⁰ Nous avons trouvé très peu d'occurrences de telles combinaisons lexicales sur le site google francophone. Nous avons eu de nombreuses occurrences de l'expression « la chaleur grimpe », et pourtant, dans cette expression, le verbe n'exprime pas le déplacement du sujet « la chaleur », mais plutôt l'augmentation de la température. Nous discutons cette question dans la section 4.3.2.

En somme, pour que son déplacement soit exprimé par *grimper*, l'entité doit se déplacer vers le haut de manière intensive.

3.3.1.2. Extension de bas en haut

Dans les exemples suivants, le verbe *grimper* ne désigne pas le déplacement de bas en haut des référents des sujets, mais leur extension verticale de bas en haut :

(222-1) Le lierre grimpe sur le mur du bâtiment;

(222-2) La route grimpe.



Figure 3.42

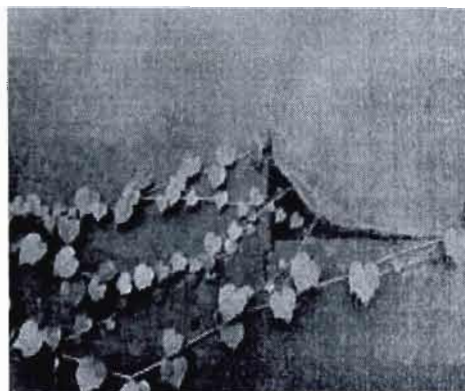


Figure 3.43

Dans l'exemple (222-1), le verbe *grimper* exprime l'extension verticale du lierre vers le haut du mur, qui signifie l'orientation de sa croissance du sol vers le ciel, comme on le voit dans la Figure 3.42. Cette extension est dynamique, et l'impression d'effort vient ici du fait que le lierre s'accroche au mur. Autrement dit, on perçoit que cette plante se déplace vers le haut du mur de manière intensive. Cependant, cette plante peut aussi s'étendre horizontalement, comme on le voit dans la Figure 3.43. Dans ce cas, on désigne cette extension plutôt par les verbes *ramper* ou *s'étendre* : « le lierre rampe sur le mur » ou « le lierre s'étend sur le mur », puisque ces verbes n'expriment pas nécessairement l'orientation verticale de bas en haut.

Quant à l'exemple (222-2), le verbe *grimper* désigne aussi l'extension du sujet vers le haut du référent « route », et cette extension est statique. Dans ce cas, l'emploi du verbe *grimper* dépend de la perception subjective du locuteur par rapport au degré de verticalité de

l'extension. Autrement dit, si on perçoit qu'une route s'étend légèrement ou moyennement vers le haut, comme nous l'avons vu dans la Figure 3.40, cette extension ne peut pas être désignée par *grimper*, mais plutôt par *monter*. Cependant, une route qui monte à un grand degré, comme celle qu'on perçoit dans la Figure 3.41, peut être exprimée par *grimper*. Dans les deux cas, on voit clairement que ce sont le degré de verticalité de l'extension et l'effort qui déterminent l'usage du verbe *grimper*.

En ce qui concerne l'extension dynamique vers le haut, l'entité de *grimper* doit être en contact avec un autre objet ayant des dimensions physiques, comme c'est le cas dans l'exemple en (222). Pour cette raison, il est impossible d'exprimer par *grimper* l'extension verticale des objets qu'on voit dans les figures suivantes.



Figure 3.44



Figure 3.45

(223) Les arbres montent / s'élèvent; Le bâtiment monte / s'élève;

(224) * Les arbres grimpent; * Le bâtiment grimpe.

Dans ces deux figures, si les arbres et le bâtiment s'étendent vers le haut par leur croissance et par sa construction respectivement, il est possible d'exprimer ces extensions par les verbes *monter* ou *s'élever*, comme dans les exemples en (223), mais non pas par *grimper*, comme dans les exemples en (224), car on ne perçoit pas d'effort supplémentaire de la part de ces objets dans leurs extensions vers le haut.

En revanche, si l'entité de *grimper* est un lieu de déplacement en pente raide, l'emploi de ce verbe est possible pour exprimer son extension statique vers le haut. Examinons les figures

et les exemples suivants pour discuter davantage cette question :

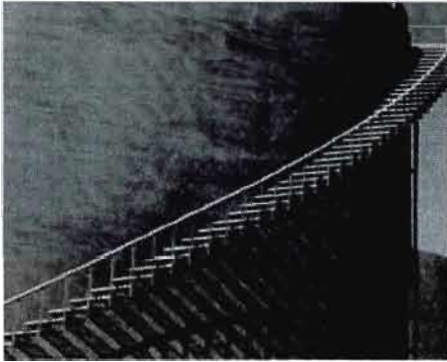


Figure 3.46



Figure 3.47

- (225) L'escalier grimpe vers le haut du bâtiment;
- (226) Ce sentier grimpe vers le sommet.



Figure 3.48



Figure 3.49

- (227) ? La tour grimpe vers le ciel;
- (228) ? Le toit grimpe vers le ciel.

Dans les quatre figures, si on perçoit que l'escalier, le sentier, la tour et le toit s'étendent respectivement vers le haut, l'extension des deux premiers objets peut être exprimée par *grimper*, comme dans les exemples (225) et (226), tandis que ce n'est pas le cas des autres

objets. Ces deux premiers objets permettent en fait un déplacement vers le haut, et dans ce cas, étant donné qu'ils sont en pente sur une longue distance, l'objet en question doit mettre plus d'énergie pour effectuer ce déplacement. En revanche, la tour et le toit ne sont habituellement pas considérés comme des lieux de déplacement. Pour cette raison, les exemples (227) et (228) sont bizarres.

De plus, la distance de l'extension vers le haut est également un élément important dans l'emploi du verbe *grimper*. Par exemple, dans le cas de la Figure 3.46, il est possible d'utiliser le verbe *grimper* pour désigner l'extension de l'escalier de bas en haut, car cet escalier s'étend vers le haut du bâtiment avec un certain degré de verticalité, ainsi que sur une distance relativement longue. Si on se déplace vers le haut de cet escalier, on doit le faire de manière intensive, avec plus d'efforts physiques. Par contre, il est difficile d'exprimer l'extension de l'escalier qu'on voit dans la Figure 3.50 par *grimper*.



Figure 3.50

(229) ?* L'escalier grimpe au 2^e étage.

L'escalier s'étend également vers le haut avec un certain degré de verticalité, mais il s'étend sur une petite distance, c'est-à-dire du rez-de-chaussée au deuxième étage. L'exemple (229) est donc bizarre ou impossible pour désigner cette extension. On peut dire plutôt que « l'escalier monte au 2^e étage », puisque le verbe *monter* désigne toutes sortes d'extensions vers le haut, quels que soient le degré de verticalité et la distance. Bref, on voit bien que c'est la distance de l'extension qui détermine l'emploi du verbe *grimper* selon l'effort qui y est associé.

D'après les tests ci-dessus, nous constatons que le verbe *grimper* exprime spécifiquement l'extension d'un objet ayant des dimensions physiques sur un autre objet, avec un effort supplémentaire, par exemple avec un grand degré de verticalité ou sur une grande distance.

3.3.1.3. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *grimper*

À la lumière des analyses ci-dessus, le verbe *grimper* a deux sens propres : le déplacement vers le haut et l'extension vers le haut. Cette dernière propriété peut être dynamique ou statique. Si nous synthétisons ces propriétés sémantiques, *grimper* possède les propriétés sémantiques suivantes dans les sens propres :

- (E-1) La cible de *grimper* doit référer à une entité physique;
- (E-2) Ce référent doit s'orienter vers le haut;
- (E-3) Cette orientation doit se faire de manière intensive.

C'est-à-dire, le verbe *grimper* exprime « l'orientation intense d'une entité physique vers le haut » dans ses emplois spatiaux.

3.3.2. Emplois non spatiaux

3.3.2.1. Progression

En s'associant avec un nom d'objet animé, le verbe *grimper* exprime en général le déplacement de cet objet vers le haut. Cependant, dans les exemples en (230), ce verbe n'exprime aucun changement spatial vers le bas du référent du sujet :

- (230-1) Cet officier a grimpé jusqu'au grade de général;
- (230-2) Lorsqu'une personne grimpe les échelons des Forces canadiennes ou lorsqu'elle obtient un poste où elle a accès à des renseignements stratégiques ou secrets, elle fait l'objet d'une enquête de sécurité dont la profondeur va de pair avec l'importance des renseignements auxquels la personne aura accès.¹⁵¹

Le sujet de *grimper* ne réfère pas à un officier comme être humain, mais à son grade militaire,

¹⁵¹ <http://www.cyberpresse.ca/actualites/quebec-canada/national/201002/11/01-948469-larmee-ne-depiste-pas-les-agresseurs.php>

et le verbe exprime en fait des promotions du référent depuis sa première position jusqu'au grade de général dans son organisation militaire. Cet exemple est donc à la fois métonymique et métaphorique. Dans ce cas, l'emploi du verbe est fort probablement motivé par le fait de percevoir ces promotions comme des déplacements intensifs vers le haut dans un tableau hiérarchique concerné, comme le Tableau 3.2.

Tableau 3.2 Grades de l'Armée canadienne ¹⁵²

OFFICIERS GÉNÉRAUX

Général
Lieutenant-général
Major-général
Brigadier-général

OFFICIERS SUPÉRIEURS

Colonel
Lieutenant-colonel
Major

OFFICIERS SUBALTERNES

Capitaine
Lieutenant
Sous-lieutenant

OFFICERS SUBORDONNÉS

Élève-officier

MILITAIRES DU RANG

Adjudant-chef
Adjudant-maître
Adjudant
Sergent
Caporal-chef
Caporal
Soldat

¹⁵² Voir le site de la Défense nationale du Canada : http://www.army.forces.gc.ca/lfr/Francais/l_6_l.asp

Supposons que l'entité du verbe a commencé sa carrière militaire comme élève-officier. Si on trace mentalement le trajet depuis ce rang jusqu'au rang de général dans ce tableau, on peut conceptualiser un déplacement vertical sur une longue distance. De plus, pour devenir le général, il faut obtenir 10 promotions, et étant donné qu'il est très difficile de les réussir, l'entité doit faire de grands efforts pour arriver à ce grade supérieur. Cette progression donne donc une image comme si l'entité devait réussir à monter dix étapes de manière intensive, et cette image correspond en effet aux propriétés (E-2) à (E-3).

Par contre, l'exemple (231) est bizarre :

(231) ? Ce soldat a grimpé au grade de caporal.

Selon le Tableau 3.2, il faut seulement une promotion pour devenir caporal à partir du grade de soldat, et cette promotion est relativement facile à obtenir, contrairement aux promotions que l'officier a obtenues dans l'exemple (230). Donc, l'entité n'a pas vraiment besoin de faire de grands efforts supplémentaires pour devenir caporal. Dans ce cas, cette promotion peut plutôt être exprimée par le verbe *monter* : ce soldat a monté au grade de caporal. En effet, ce verbe n'implique pas nécessairement que le référent doive faire de grands efforts supplémentaires pour obtenir la promotion. Bref, d'après l'analyse des exemples (230) et (231), on voit bien que pour désigner une promotion, l'emploi du verbe *grimper* est conceptuellement déterminé par le degré de verticalité et l'application d'efforts supplémentaires, soit les propriétés (E-2) et (E-3).

Dans l'exemple suivant, le sujet de *grimper* réfère à la cote du président français, et ce verbe désigne la progression de sa cote dans les sondages :

(232) Au lendemain des élections européennes où l'UMP est arrivée en tête en France, Nicolas Sarkozy grimpe à 47% d'opinions positives (+7 points).¹⁵³

Cet exemple est donc à la fois métaphorique et métonymique. Dans ce cas, il est fort probable que cet emploi de *grimper* est conceptuellement influencé par l'image d'une ligne

¹⁵³ http://www.lexpress.fr/actualites/2/les-sympathisants-de-gauche-favorables-a-l-union-selon-viavoice_767697.html

graphique fortement inclinée vers le haut, comme dans la Figure 3.51.

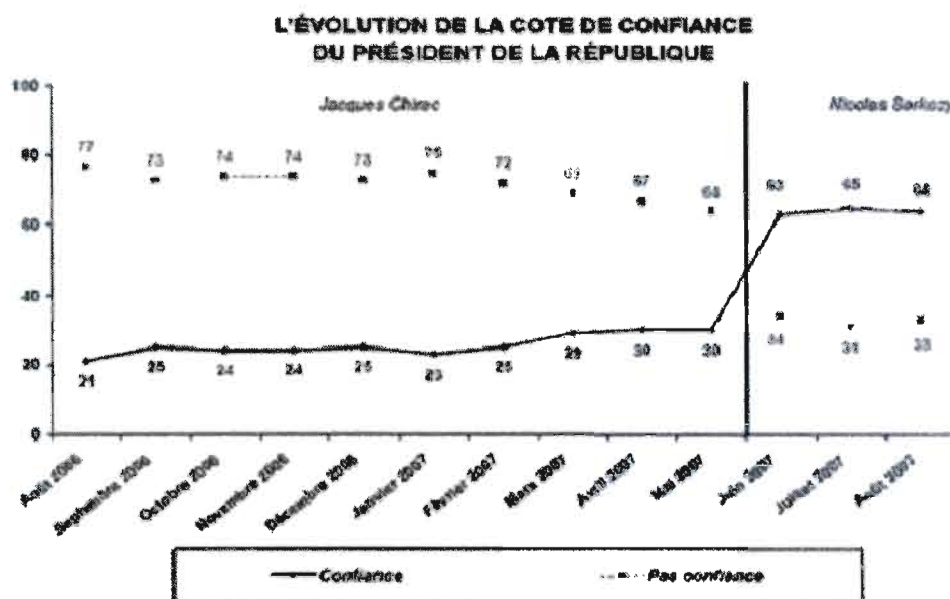


Figure 3.51 ¹⁵⁴

Dans cette figure, représentant l'évolution de la cote de confiance du président de la France, la ligne bleue s'oriente fortement vers le haut depuis le milieu de mai 2007 jusqu'au milieu de juin. En fait, pour réaliser ce gain, le président doit faire plus d'efforts. Cette représentation graphique donne donc une image comme si le président se déplaçait vers le haut de manière intensive, et les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (E-2) à (E-3). L'exemple (232) est une métareprésentation.

Selon le TLF, le verbe *grimper* a commencé à exprimer la promotion dans l'échelle sociale par des efforts en 1669. Étant donné qu'on voit la représentation verticale du concept hiérarchique dans des tableaux faits bien avant cette date, nous présumons que cette acception est apparue par la motivation conceptuelle de cette manière de représentation.

3.3.2.2. Augmentation de valeurs

Dans les exemples suivants, grimper exprime le fait que le pétrole devient considérablement

¹⁵⁴ <http://www.sarkozynicolas.com/wp-content/uploads/2007/08/coteconfianceaout.jpg>

plus cher que son prix moyen :

- (233) Le prix du pétrole grimpe encore. Pour la première fois, le prix du baril de pétrole a dépassé les 115 dollars;¹⁵⁵
- (234) Le pétrole a grimpé ce matin jusqu'à 145,98 dollars à New York, un nouveau record sur cette place, galvanisé par les tensions géopolitiques dans le Golfe ;¹⁵⁶
- (235) À mi-séance, le baril a grimpé très brièvement au prix exact de 100 \$US pour la première fois de son histoire.¹⁵⁷

Ces exemples sont donc des métaphores, et les exemples (154) et (155) sont également des métonymies, car les deux sujets ne réfèrent pas respectivement à l'huile combustible et au contenant de cette matière, mais aux prix du pétrole. Nous croyons que ces métaphores sont dues à l'image d'une ligne fortement inclinée vers le haut dans une représentation graphique, comme dans la Figure 3.52.

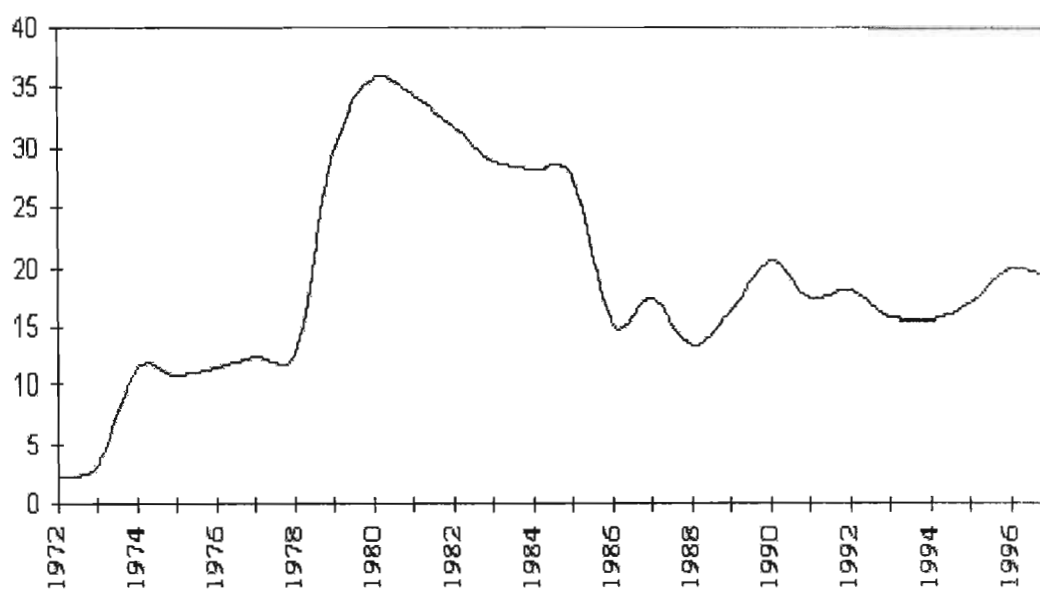


Figure 3.52 ¹⁵⁸

¹⁵⁵ <http://www.leparisien.fr/economie/le-prix-du-petrole-grimpe-encore-16-04-2008-3298442866.php>

¹⁵⁶ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/07/11/01011-20080711FILWWW00444-le-petrole-grimpe-a-usd-a-ny.php>

¹⁵⁷ <http://www.ledevoir.com/2008/01/03/170521.html>

¹⁵⁸ <http://extranet.senat.fr/rap/l97-085-2-1/l97-085-2-12.html>

Dans cette figure, la ligne représente l'évolution du prix du pétrole depuis 1972, et elle s'oriente fortement vers le haut depuis 1978 jusqu'en 1980, signifiant une augmentation considérable du prix du pétrole par rapport au prix moyen, passant d'environ 10\$ à 35\$. Cette hausse peut être exprimée par *grimper*, car la forte orientation de la ligne donne une image comme si le lierre s'orientait vers le haut du mur de manière intensive. Les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (E-2) et (E-3), et les exemples (233) à (235) sont donc des métareprésentations.

Ces hausses du prix peuvent aussi être exprimées par le verbe *monter*, car les images des représentations graphiques concernées correspondent aussi aux propriétés (C-3) et (C-4). Mais, *grimper* exprime ces évolutions plus précisément que *monter*, puisque les hausses sont accentuées par rapport à la verticalité des lignes graphiques. Pour cette raison, il est bizarre ou impossible d'exprimer une petite hausse du prix par *grimper*, contrairement au cas de *monter*, comme dans les exemples suivants :

(236) Le prix du pétrole est monté passant de 35,50\$ à 35,55\$;

(237) ?* Le prix du pétrole a grimpé passant de 35,50\$ à 35,55\$.

Dans ce cas, la ligne graphique de cette hausse s'oriente en fait trop légèrement vers le haut, et l'emploi de *grimper* n'est pas pertinent, car l'image de cette ligne correspond à la propriété (E-2), mais pas à la (E-3).

3.3.2.3. Passage du grave à l'aigu (en musique)

Dans l'exemple (238), *grimper* ne désigne aucunement le changement spatial du référent du sujet :

(238) Bientôt le texte de l'aria devient indicible, car la voix grimpe plus haut, toujours plus haut, en une longue broderie de vocalises.¹⁵⁹

Cet exemple est une métaphore, car ce verbe exprime le fait que la voix devient plus aiguë

¹⁵⁹ Cet exemple est extrait de la page 20 de l'article d'Annie Paradis (2000) *L'Incantatrice. Mozart, la voix de la mère*, dans la revue *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, disponible dans le site <http://clio.revues.org/index213.html>.

dans les notes musicales. Il est fort probable que cette possibilité linguistique est due à l'usage d'une notation musicale concernée, comme dans la Figure 3.53.



Figure 3.53

Dans cette notation musicale, si on interprète les notes vocalement, la voix devient graduellement plus aiguë entre C4 et C5 et subitement plus aiguë entre C5 et C6. Le passage entre C4 et C5 peut être exprimé par *grimper*, puisque le passage de C4 à C5 donne une image comme si la note s'orientait vers le haut sur une distance relativement longue. De plus, un chanteur doit faire plus d'efforts physiques pour interpréter ce long passage, et avec cette idée, les propriétés de cette notation musicale correspondent bien aux propriétés (E-2) et (E-3). De même, le passage entre C5 et C6 peut également être désigné par *grimper* : non seulement la notation musicale de ce passage donne une image d'orientation subite vers le haut, mais aussi l'interprétation de ce passage nécessite plus d'efforts physiques. Ces propriétés correspondent aussi aux propriétés (E-2) et (E-3), et l'exemple (238) est une métareprésentation.

En ce qui concerne le passage entre C4 et D4 ou B4 et C5, si on l'interprète vocalement, la voix devient en fait plus aigüe. Ce passage peut être exprimé par *monter*, mais non par *grimper*, puisque sur le plan spatial, les notes D4 et C5 sont situées juste un peu plus haut que C4 et B4 respectivement, de sorte qu'on n'a pas vraiment besoin de plus d'énergie pour les interpréter. L'image de ces passages ne correspond donc pas à la propriété (E-3).

Nos références ne donnent aucune information sur la date de l'apparition de cet emploi de *grimper*. Cependant, nous avons trouvé un exemple de cet emploi dans le TLF, inscrit en 1949. Étant donné que la notation musicale moderne est née au X^e siècle, notre hypothèse peut être soutenue par ces faits historiques.

3.3.2.4. Intensification de phénomènes physiques

Dans les métaphores suivantes, le verbe *grimper* désigne l'augmentation de la chaleur atmosphérique :

(239) La température a grimpé de 10 °C et cela fait une sacrée différence;¹⁶⁰

(240) Le mercure a grimpé ce dimanche jusqu'à 32,6 degrés à Genève;¹⁶¹

(241) À Melbourne, en fin de semaine, le thermomètre a grimpé à 46,7 °C.¹⁶²

Nous croyons fort que ces métaphores sont dues à l'extension du mercure vers le haut sur une distance relativement longue. Par exemple, si la température moyenne était de 29 degré Celsius auparavant et de 46,7 degré Celsius aujourd'hui, le mercure s'étend verticalement vers le haut sur une distance relativement longue. Cette augmentation peut être exprimée par *grimper*, car cette extension du mercure donne une image comme s'il s'orientait verticalement vers le haut avec plus de force, ce qui correspond bien aux propriétés (E-1) à (E-3).

Ainsi, pour être désigné par *grimper*, l'augmentation de la température doit être considérable par rapport à la tendance moyenne, et pour cette raison, l'exemple suivant est bizarre ou impossible :

(242) ?* Ce matin, la température était de 23 degrés, et cet après-midi, elle a grimpé à 24 degrés.

Dans ce cas, le mercure s'oriente en fait vers le haut, et cette augmentation peut être exprimée par *monter*, et non par *grimper*, car le mouvement du mercure est si minime qu'il ne correspond pas à la propriété (E-3).

L'extension du mercure vers le haut est aussi fort probablement la source de motivation conceptuelle pour la métaphore suivante, car avant la tension artérielle était principalement mesurée par un tensiomètre à mercure :

¹⁶⁰ <http://www.parismatch.com/Actu-Match/Environnement/Actu/60e-anniversaire-Alerte-rouge-pour-la-planete-blanche-Groenland-Paris-Match-85762/>

¹⁶¹ <http://www.lematin.ch/flash-info/suisse/meteo-barre-30-degres-allegrement-franchie-records-battus>

¹⁶² <http://www.ledevoir.com/2009/02/10/232836.html>

- (243) Il est assez fréquent que la tension grimpe de façon significative lorsqu'un patient entre dans le cabinet de son médecin et que sa tension redescende lorsqu'il en ressort.¹⁶³

Dans l'exemple (243), *grimper* exprime une augmentation considérable de la tension par rapport à son état normal. En fait, la tension artérielle idéale d'un être humain est 120/80 mm Hg, et si elle est devenue 150/100 mm Hg, il est possible de désigner cette augmentation par *grimper*, comme dans l'exemple (244) :

- (244) Sa tension artérielle a grimpé passant de 120/80 mm Hg à 150/100 mm Hg.

Dans ce cas, le mercure s'oriente vers le haut sur une distance relativement longue pour mesurer cette augmentation, et cette propriété correspond aux propriétés (E-1) à (E-3). Par contre, l'usage de *grimper* est bizarre ou impossible dans l'exemple suivant :

- (245) ? * Sa tension artérielle a grimpé allant de 120/80 mm Hg à 121/81 mm Hg.

Dans ce cas, l'augmentation de la tension est trop faible, et elle est mesurée par une petite extension du mercure vers le haut. Cette propriété correspond aux propriétés (E-1) et (E-2), mais non pas à la (E-3). Pour cette raison, cette petite hausse peut être exprimée par *monter*, mais non pas par *grimper*.

Nous n'avons trouvé aucune information sur l'apparition de cet emploi de *grimper* dans nos références, et nous pensons donc que cet usage est relativement récent.

3.3.2.5. Intensification émotionnelle

Concernant l'exemple (246), *grimper* n'exprime aucun changement spatial, puisque le sujet réfère au désaccord entre les deux pays :

- (246) Du coup la tension grimpe entre les Etats-Unis, alliés indéfectibles de la Géorgie, et la Russie qui compte bien profiter de son avantage dans cette région [...].¹⁶⁴

¹⁶³ http://www.passeportsante.net/fr/Maux/Problemes/Fiche.aspx?doc=hypertension_pm

¹⁶⁴ <http://www.leparisien.fr/international/en-georgie-la-confusion-persiste-15-08-2008-146568.php>

Cet exemple est donc une expression métaphorique, et le verbe *grimper* exprime l'aggravation importante du désaccord entre les deux puissances mondiales par rapport au sujet de la Géorgie. Dans ce cas, le désaccord est perçu comme tension, car si un être humain est en désaccord avec un autre, la tension artérielle augmente en général à cause du stress. Étant donné que la tension peut être mesurée par un tensiomètre, le désaccord est donc conçu indirectement comme un objet mesurable. L'aggravation est considérée comme une hausse considérable ou rapide de la tension, comme si on la mesurait par un grand mouvement vers le haut de l'aiguille ou du mercure d'un tensiomètre. Cette image correspond bien aux propriétés (E-2) et (E-3). Nous croyons également que dans les exemples suivants, l'emploi de *grimper* est motivé par ces correspondances conceptuelles, puisque si on est en colère ou en stress, en général la tension artérielle augmente :

- (247) Du côté des enseignants, la colère grimpe également à mesure que les budgets d'établissement sont révélés;¹⁶⁵
 (248) Le stress grimpe, le ton monte.¹⁶⁶

Dans ces exemples, *grimper* exprime respectivement une augmentation importante de la colère et une augmentation subite du stress, et ces deux augmentations sont perçues comme si elles étaient mesurées par une extension respectivement importante ou subite du mercure vers le haut.

3.3.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *grimper*

À la lumière des analyses conceptuelles ci-dessus, le verbe *grimper* peut être associé non seulement avec un nom d'objet physique pour un emploi propre, mais aussi avec un nom d'objet abstrait pour un emploi figuré. Si nous synthétisons les propriétés sémantiques de ces emplois, le verbe *grimper* possède les primitives conceptuelles suivantes :

- (E-2) La cible de *grimper* doit s'orienter vers le haut;
 (E-3) Cette orientation doit se faire de manière intensive.

¹⁶⁵ http://www.humanite.fr/2005-02-11_Societe_Education-Parents-et-profs-sur-la-breche

¹⁶⁶ http://www.lexpress.fr/region/dans-les-coulisses-du-midi-pile_481585.html

La sémantique grammaticale de *grimper* se distingue donc de celle de *monter* par la primitive (E-3), et elle peut être formulée comme suit :

Grimper = l'orientation de la cible vers le haut de manière intensive.

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS HAUT])]
[manière INTENSIVE]]

3.4. Analyse conceptuelle du verbe *s'envoler*

D'après le TLF, le GR et le Larousse, le verbe *envoler* s'emploie principalement sous forme pronominale, et il possède les acceptions suivantes :

- a) Déplacement de bas en haut :
Un oiseau s'envole; Un avion s'envole;
- b) Propagation de bas en haut :
Des cris variés s'envolent par les fenêtres;¹⁶⁷
L'odeur des daturas, qui rampait, s'envole, enlacée à celle d'un citronnier;¹⁶⁸
- c) Augmentation rapide de valeurs :
Le prix du pétrole s'envole; Le pétrole s'envole;
- d) Disparition :
Les bijoux se sont envolés après le passage du faux employé des eaux;¹⁶⁹
La jeunesse s'envole;
Le temps s'envole;
L'espoir s'envole.

Les deux premières acceptions sont considérées comme des sens propres, parce qu'elles impliquent un changement spatial réel. Par contre, les autres acceptions ne concernent pas

¹⁶⁷ Cet exemple vient du PR (2009) : voir l'entrée « envoler ».

¹⁶⁸ Cet exemple est extrait du TLF : voir l'entrée « envoler ».

¹⁶⁹ <http://www.leparisien.fr/val-d-oise/les-voleurs-en-echec-les-convoyeurs-braques-faux-agent-des-eaux-16-11-2006-2007509586.php>

cette propriété, et elles sont donc des sens figurés.

3.4.1. Emplois spatiaux

3.4.1.1. Déplacement de bas en haut

Dans les exemples (249) et (250), le verbe *s'envoler* exprime le déplacement des référents des sujets vers le haut :

(249) Un oiseau s'envole dans le ciel;

(250) Un avion s'envole dans le ciel.

Ces deux exemples font probablement partie des emplois les plus courants de ce verbe, et pour que ces emplois soient valides, les cibles doivent commencer leur déplacement vers le haut en l'air sur une distance considérable. Ainsi, le verbe *s'envoler* exprime spécifiquement le début d'un tel déplacement, et par cette propriété, il se distingue sémantiquement des verbes *monter*, *s'élever* et *grimper*. Autrement dit, ces derniers verbes peuvent être utilisés pour désigner la phase initiale, médiane ou finale d'un déplacement vers le haut, alors que *s'envoler* n'exprime que la phase initiale.¹⁷⁰ Pour justifier cet argument, il suffit d'essayer de combiner ces verbes avec le verbe *continuer*, qui exprime « poursuivre ce qui est entrepris » selon le TLF, et ce verbe correspond à la phase médiane d'un déplacement. Par exemple, si un avion continue son déplacement vers le haut en l'air après le décollage sur certaine distance, il est possible d'exprimer ce déplacement par *monter*, *s'élever* ou *grimper*, mais il est bizarre de l'exprimer par *s'envoler*, comme dans les exemples suivants :

(251) Cet avion continue à (de) monter / s'élever / grimper dans le ciel;

(252) ? Cet avion continue à (de) s'envoler dans le ciel.¹⁷¹

Par contre, si un avion commence à se déplacer vers le haut en l'air depuis la piste, ce

¹⁷⁰ Selon Boons et ses collaborateurs (1976; 1987) ainsi que Borillo (1998 : 41), un déplacement peut être divisé en trois phases spatio-temporelles : « la phase initiale, qui correspond au début du déplacement, au départ; la phase médiane, qui couvre le cours du déplacement; et la phase finale, phase terminale du déplacement culminant dans l'arrivée ».

¹⁷¹ Nous n'avons trouvé aucune occurrence de cette combinaison lexicale sur le site google francophone.

déplacement peut être désigné non seulement par *s'envoler*, mais aussi par *monter* ou *s'élever*, comme dans les énoncés suivants :

(253) Cet avion s'envole / monte / s'élève dans le ciel.

Concernant le verbe *s'envoler* dans le sens de déplacement, le lieu est un élément essentiel, parce que ce verbe n'exprime un déplacement vers le haut que s'il s'effectue en l'air, comme c'est le cas dans les exemples (249) et (250). Autrement dit, si un objet se déplace vers le haut dans un autre endroit, par exemple sur un objet physique ou dans l'eau, son déplacement ne peut pas être désigné par *s'envoler*, sauf dans le cas des emplois figurés, comme dans les exemples suivants :

(254) ?* Cet étudiant s'envole sur l'escalier;

(255) ?* Un dauphine s'envole vers la surface de l'eau.

L'orientation est aussi une propriété essentielle du sens du déplacement, et elle doit être nécessairement vers le haut. Par cette propriété, le verbe *s'envoler* se distingue en fait du verbe *voler*, qui peut aussi exprimer un déplacement en l'air. Par exemple, un oiseau ou un avion peut se déplacer en l'air dans toutes les directions, mais si son déplacement se fait vers le bas, ce déplacement peut être désigné par *voler*, et non pas par *s'envoler*. Ainsi, le verbe *voler* peut être combiné avec le syntagme « *vers le bas* », « *parallèlement au sol* » ou « *horizontalement* », contrairement au verbe *s'envoler*, comme dans les exemples suivants respectivement :

(256) Un oiseau vole vers le bas / parallèlement au sol / horizontalement;

(257) ?* Un oiseau s'envole vers le bas / parallèlement au sol / horizontalement.

De plus, selon le TLF, le verbe *voler* n'exprime pas nécessairement un déplacement en l'air. Ainsi, lorsqu'un oiseau se soutienne dans l'air au moyen de ses ailes sans déplacement, cette action peut être désignée par *voler*, mais non pas par *s'envoler*.

L'origine est également un élément essentiel, et elle doit être perceptible au moment d'énonciation. Selon Wilmet (2007 : 289), le verbe *s'envoler* fournit le point originel, comme c'est le cas des verbes *s'enfuir* et *s'ensuivre*, et le préfixe « *en* » vient du pronom

« *en* » comme complément circonstanciel, comme dans l'expression suivante : Pierre revient de la campagne ⇒ Il en revient. Dans ce cas, le pronom « *en* » correspond au syntagme « d'où », qui signifie l'origine. Ainsi, si on dit que « un oiseau s'envole dans le ciel », l'origine n'est pas exprimée linguistiquement, mais au moment d'énonciation, on peut percevoir le point du départ, qui peut être un arbre, un sol, une surface d'eau, etc., contrairement aux cas des verbes *monter*, *s'élever* et *grimper*, dans lesquels l'origine est souvent inconnue du locuteur, à moins qu'elle soit exprimée linguistiquement. En plus, cette propriété permet aussi de distinguer *s'envoler* de *voler* : si on dit que « Un oiseau vole dans le ciel », on ne voit pas nécessairement le point de départ.

La destination peut être exprimée par les prépositions « *vers* » ou « *pour* », comme c'est le cas dans les exemples suivants :

(258) L'oiseau s'envole vers la montagne;

(259) Son avion s'envole pour Paris.

Mais, dans ces exemples, les syntagmes prépositionnels « *vers la montagne* » et « *pour Paris* » sont des compléments de phrase, qui sont des éléments non essentiels des phrases. De plus, la destination est souvent inconnue du locuteur au moment d'énonciation, et elle n'est donc pas un élément essentiel pour le sens du déplacement.

En ce qui concerne la manière du déplacement, la rapidité n'est pas un élément essentiel, car un objet peut s'envoler rapidement ou lentement, comme dans les exemples suivants :

(260) L'oiseau s'envole rapidement;

(261) Cette montgolfière s'envole lentement.

Par contre, la distance est un élément important, et un objet doit se déplacer vers le haut sur une distance considérable pour que son déplacement soit désigné par *s'envoler*, comme c'est le cas d'un oiseau, d'un avion ou d'une montgolfière dans les exemples ci-dessus. Autrement dit, si un objet se déplace vers le haut en l'air mais sur une distance tout petite, l'emploi de *s'envoler* n'est pas pertinent pour désigner ce déplacement. En somme, si nous résumons les analyses ci-dessus, dans le sens de déplacement, le verbe *s'envoler* exprime

l'orientation vers le haut en l'air sur une distance considérable, et cette orientation doit se faire au début du déplacement.

Dans les exemples suivants, bien que les référents des sujets ne puissent pas se déplacer en l'air par leurs propres forces, le verbe *s'envoler* peut être employé pour désigner leurs déplacements en l'air :

(262) Nicolas Sarkozy s'envole pour Pékin, sur fond de polémique persistante;¹⁷²

(263) Guy Laliberté s'est envolé avec succès vers la station spatiale.¹⁷³

Dans ces cas, les entités du verbe se déplacent indirectement par un avion et par une navette respectivement, et nous croyons que l'emploi du verbe est dû à l'image du décollage de ces moyens de transport aérien. Le décollage est en fait le début d'un voyage aérien, et si un avion ou une navette décollent de la piste ou de la base de lancement respectivement, ils se déplacent nécessairement vers le haut en l'air sur une distance considérable. Cette propriété spatiale peut être mieux perçue par des gens qui le regardent de loin. En fait, on ne peut pas voir les référents des deux sujets au moment du décollage, mais étant donné qu'on est conscient que ces passagers sont à l'intérieur de ces moyens de transport, on peut conceptualiser indirectement leur déplacement par l'orientation de ces derniers vers le haut. Ainsi, dans ces deux exemples, l'emploi du verbe *s'envoler* est aussi légitime.

3.4.1.2. Propagation de bas en haut

Le verbe *s'envoler* peut également être combiné avec un nom d'objet physique invisible, comme dans les exemples suivants, pour exprimer sa propagation vers le haut en l'air :

(264) Des cris variés s'envolent par les fenêtres;¹⁷⁴

(265) L'odeur des daturas, qui rampait, s'envole, enlacée à celle d'un citronnier.¹⁷⁵

¹⁷² http://tempsreel.nouvelobs.com/speciales/les_jo_de_pekin_2008/20080807.OBS6530/nicolas_sarkozy_senvole_pour_pekin_sur_fond_de_polemiqu.html

¹⁷³ <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/actualites/science-et-technologie/200909/30/01-907099-guy-laliberte-sest-envole-avec-succes-vers-la-station-spatiale.php>

¹⁷⁴ Cet exemple vient du PR 2009 : voir l'entrée « envoler ».

¹⁷⁵ Cet exemple est extrait de l'entrée « envoler » du TLF.

Ces exemples sont également des expressions littérales, puisque les référents des sujets peuvent se propager vers le haut en air. En fait, ces propriétés sont perceptibles par l'ouïe et l'odorat, et ces référents s'orientent vers le haut en l'air avec une grande verticalité. De plus, comme c'est le cas pour le déplacement, ce verbe désigne spécifiquement le début de ces orientations vers le haut, et ces propriétés sont également dynamiques. Ainsi, le verbe *s'envoler* ne peut pas être employé pour exprimer une orientation statique vers le haut, contrairement au cas des verbes *monter*, *s'élever* et *grimper*. Afin de soutenir cette hypothèse, regardons la figure suivante :



Figure 3.54

- (266) Ce sentier monte / s'élève / grimpe vers le haut;
 (267) * Ce sentier s'envole vers le haut.

Dans cette figure, si on perçoit que le sentier s'oriente vers le haut, cette orientation se fait avec une grande verticalité. Cette propriété est statique, et elle peut être exprimée par *monter*, *s'élever* ou *grimper*, comme dans les exemples en (266). Mais, l'emploi de *s'envoler* est impossible pour exprimer cette orientation statique malgré sa grande verticalité, comme dans l'exemple (267). Bref, dans ses emplois propres, le verbe *s'envoler* exprime exclusivement une orientation dynamique vers le haut.

3.4.1.3. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *s'envoler*

À la lumière des analyses ci-dessus, dans ses emplois propres, le verbe *s'envoler* exprime le déplacement et la propagation, et ces deux sens partagent les propriétés sémantiques

suivantes :

- (F-1) La cible de *s'envoler* doit référer à une entité physique;
- (F-2) Ce référent doit s'orienter vers le haut;
- (F-3) Cette orientation doit être dynamique;
- (F-4) Cette orientation doit se faire sur une distance considérable;
- (F-5) Cette orientation doit être le début de l'action;
- (F-6) Cette orientation doit se faire en l'air.

Autrement dit, dans ses emplois spatiaux, le verbe *s'envoler* exprime « l'orientation dynamique initiale d'une entité physique vers le haut en l'air sur une distance considérable ».

3.4.2. Emplois non spatiaux

3.4.2.1. Augmentation de valeurs

Dans les exemples suivants, l'emploi du verbe *s'envoler* ne concerne aucunement la spatialité réelle des référents des sujets :

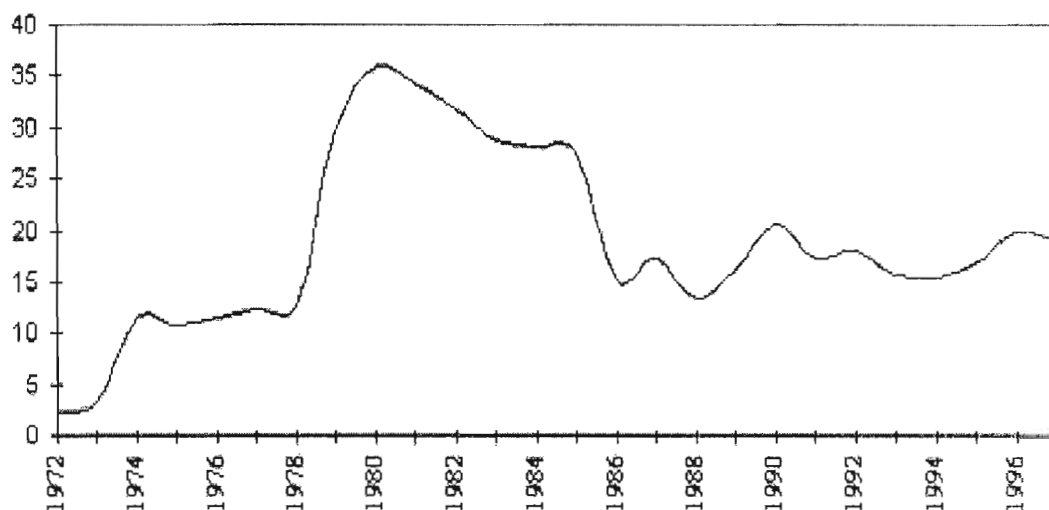
- (268) Le prix du pétrole s'envole;¹⁷⁶
- (269) Le pétrole s'envole à New York;¹⁷⁷
- (270) Malgré les promesses de l'Opep, le baril s'envole vers les 80 dollars.¹⁷⁸

Ce verbe exprime en fait une grande augmentation de la valeur du pétrole par rapport à la tendance moyenne du prix, et ces exemples sont donc des métaphores. Dans ces cas, l'usage du verbe est fort probablement motivé par l'image d'un graphe grandement orientée vers le haut, qui représente cette hausse. Par exemple, dans la Figure 3.55, la ligne représente l'évolution du prix du pétrole depuis 1972 jusqu'à 1996, et le prix a grandement augmenté entre 1978 et 1980.

¹⁷⁶ <http://www.rtl.fr/fiche/5926700499/Le-prix-du-petrole-s-envole.html>.

¹⁷⁷ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2007/12/12/01011-20071212FILWWW00606-le-petrole-s-envole-a-new-york.php>

¹⁷⁸ http://www.lefigaro.fr/economie/2007/09/13/04001-20070913ARTFIG90070-malgre_les_promesses_de_l_opep_le_baril_s_envole_vers_les_dollars.php

Figure 3.55 ¹⁷⁹

Cette hausse peut être exprimée par *s'envoler*, puisque le point de rencontre se déplace verticalement vers le haut sur une distance considérable entre cette période. Cette orientation donne en fait une image d'envol typique comme si un oiseau commençait à se déplacer vers le haut, et elle correspond surtout aux propriétés (F-2) à (F-5).

De plus, comme dans le cas de *grimper*, une petite hausse du prix d'un produit ne peut pas être exprimée par *s'envoler*, comme dans l'exemple suivant :

(271) ?* Le prix du pétrole s'envole passant de 35 \$ à 35,05 \$.

Dans ce cas, une ligne graphique représentant cette hausse s'oriente très légèrement vers le haut, et cette propriété ne correspond pas aux propriétés (F-4). Pour cette raison, l'exemple (271) est impossible.

Bref, les exemples (268) à (270) sont des métareprésentations, qui sont des expressions linguistiques des représentations graphiques concernées. De plus, les noms des concepts économiques que nous avons présentés dans la section 3.1.2.2 peuvent être combinés avec *s'envoler* pour signifier leur augmentation considérable, puisque ces concepts sont aussi fréquemment représentés par un graphe. Dans ce cas, la validité de ces associations

¹⁷⁹ <http://extranet.senat.fr/rap/197-085-2-1/197-085-2-12.html>

lexicales est également basée sur les correspondances conceptuelles entre les images des graphes concernés et les propriétés (F-2) à (F-5).

Nous n'avons pas trouvé d'informations précises sur la première apparition de cette acception de *s'envoler* dans nos références, mais il nous semble que cet usage est récent : cette acception est enregistrée dans l'édition 2000 du Petit Robert,¹⁸⁰ alors que les éditions précédentes ne la traitent pas. Cet enregistrement est en effet fait bien après le développement des représentations graphiques en France au XVI^e siècle. Notre hypothèse est donc soutenue par ce fait historique.

3.4.2.2. Disparition

Dans l'exemple suivant, on peut saisir le déplacement du référent du sujet, mais l'usage du verbe *s'envoler* n'a pas de rapport avec son déplacement vers le haut en l'air :

(272) Les bijoux se sont envolés après le passage du faux employé des eaux.¹⁸¹

Cet exemple est une métaphore, et ce verbe exprime en fait la disparition du référent. Nous croyons fort que cet usage est conceptuellement motivé par l'image de la conséquence de l'envol d'un oiseau, car lorsque cet animal se déplace ainsi, on ne sait en général pas où il s'en va, de sorte qu'on perçoit sa disparition. Cette hypothèse peut être soutenue par la locution figurée « l'oiseau s'est envolé », qui signifie la disparition de la personne ou de la chose recherchée, selon le GR. Concernant l'exemple (272), la disparition du référent est exprimée par le temps « passé composé » comme conséquence, et elle ne peut donc pas être perceptible au moment d'énonciation. Cependant, il est possible de conceptualiser sa disparition comme si un oiseau était disparu avec son envol, bien que le référent ne puisse pas se déplacer par sa propre force. Cette image correspond aux primitives (F-1) à (F-5). Nous croyons également que cette conceptualisation est la source de la motivation conceptuelle de l'exemple suivant, dans lequel *s'envoler* désigne aussi la disparition de l'entité, qui est un objet abstrait :

¹⁸⁰ Dans cette édition, cette acception est classée comme familière et présentée ainsi : Augmenter très rapidement, de manière incontrôlée. *À la Bourse, le cours de l'action s'envole.*

¹⁸¹ <http://www.leparisien.fr/val-d-oise/les-voleurs-en-echec-les-convoyeurs-braques-faux-agent-des-eaux-16-11-2006-2007509586.php>

(273) Avec la mort de Michael Jackson, une partie de ma jeunesse s'envole.¹⁸²

Cet exemple est une métaphore, car l'entité ne peut avoir aucune propriété spatiale. Dans ce cas, la disparition du référent est exprimée par le temps « présent », et on peut conceptualiser cette disparition comme une action dynamique et perceptible au moment d'énonciation, contrairement au cas de l'exemple (272). Autrement dit, l'entité disparaît comme si un oiseau se déplaçait vers le haut en disparaissant, et cette image correspond également aux propriétés (F-2) à (F-5).

3.4.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *s'envoler*

Si nous synthétisons les analyses des propriétés sémantiques des emplois courants et figurés ci-dessus, ce sont les propriétés (F-2) à (F-5) qui sont les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale du verbe *s'envoler* :

- (F-2) La cible de *s'envoler* doit s'orienter vers le haut;
- (F-3) Cette orientation doit être dynamique;
- (F-4) Cette orientation doit se faire sur une distance considérable;
- (F-5) Cette orientation doit être le début de l'action.

Sa sémantique grammaticale se distingue de celle de *monter* par les primitives (F-3), (F-4) et (F-5), et on peut la formuler comme suit :

S'envoler = l'orientation dynamique de la cible vers le haut sur une distance considérable dans sa phase initiale.

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS HAUT])]
 [propriété DYNAMIQUE],
 [état DISTANCE ([quantité CONSIDÉRABLE])],
 [propriété DANS SA PHASE INITIALE]]

¹⁸² http://www.lemonde.fr/culture/article/2009/06/26/avec-la-mort-de-michael-jackson-une-partie-de-ma-jeunesse-s-envole_1212155_3246.html

3.5. Analyse conceptuelle du verbe *bondir*

Selon le TLF, le GR et le Larousse, le verbe *bondir* a été enregistré pour la première fois en 1100 pour signifier « retentir » ou « résonner », mais ce verbe a maintenant perdu ces deux sens. D'après nos trois dictionnaires de référence et notre observation dans les périodiques de référence, *bondir* exprime les propriétés suivantes :

- a) Déplacement brusque de bas en haut :
La grenouille bondit hors de l'eau;
- b) Déplacement précipité :
Le téléphone sonne, elle bondit vers l'appareil;
- c) Progression brusque :
Ce joueur bondit dans le classement ATP;
Sa cote de popularité bondit;
- d) Augmentation brusque de valeurs :
Le prix du pétrole bondit;
Le pétrole bondit;
- e) Accélération du battement cardiaque :
Mon cœur bondit de joie;
- f) Réaction brusque d'une émotion :
Mon père bondit de colère.

Les deux premières impliquent nécessairement un déplacement réel, et elles sont donc considérées comme des sens propres. Par contre, les autres sont des sens figurés, car elles concernent une spatialité fictive.

3.5.1. Emplois spatiaux

3.5.1.1. Déplacement de bas en haut

Dans les Figures 3.56 et 3.57, si la grenouille et le poisson se déplacent vers le haut, ces déplacements peuvent être exprimés par le verbe *bondir*, comme dans les exemples (274) et (275) respectivement :



Figure 3.56



Figure 3.57

(274) La grenouille bondit.

(275) Un gros poisson bondit hors de l'eau.

Ce verbe exprime spécifiquement le déplacement des référents vers le haut en l'air, de manière brusque et par leur propre force. Les deux exemples sont des expressions littérales, puisque ces deux référents peuvent se déplacer ainsi.

En ce qui concerne les propriétés sémantiques du sens de déplacement, d'abord, l'entité est un élément essentiel, et elle doit être un objet ayant des dimensions physiques, comme dans les exemples (274) et (275). Autrement dit, contrairement au cas des verbes *monter*, *s'élever*, et *s'envoler*, le verbe *bondir* ne peut pas être utilisé pour désigner la propagation vers le haut d'un objet physique sans dimensions, comme le son, la chaleur, l'odeur, etc. comme dans les exemples suivants :

(276) * La chaleur bondit vers le haut;

(277) * Le son bondit vers le haut;

(278) * L'odeur bondit vers le haut.

De plus, bien que ces objets puissent se propager vers le haut en l'air, leur déplacement ne se fait pas de manière brusque depuis le point de départ.

Ensuite, le lieu est aussi un élément essentiel, puisque ce verbe ne peut pas être employé pour exprimer un tel déplacement qui se produit dans un autre lieu que l'air. Pour soutenir notre argument, regardons les figures suivantes :



Figure 3.58



Figure 3.59

(279) * Ce dauphin bondit vers la surface de l'eau;

(280) Ce dauphin bondit hors de l'eau.

Dans la Figure 3.58, si le dauphin se déplace vers la surface d'eau, ce déplacement ne peut pas être désigné par *bondir*, comme dans l'exemple (279), même s'il le fait brusquement. Par contre, concernant la Figure 3.59, si le dauphin se déplace vers le haut depuis la surface de l'eau, il est tout à fait possible d'exprimer ce déplacement par *bondir*, comme dans l'exemple (280). On voit donc que la validité de l'emploi du verbe *bondir* dépend du lieu de déplacement, et que ce déplacement sous l'eau ne peut pas être désigné par ce verbe. Dans les deux cas, les verbes *monter* et *s'élever* peuvent exprimer ces deux déplacements, comme dans les exemples suivants respectivement :

(281) Ce dauphin monte / s'élève vers la surface de l'eau;

(282) Ce dauphin monte / s'élève hors de l'eau.

Ainsi, le verbe *bondir* se distingue des verbes *monter* et *s'élever* par le lieu du déplacement. L'origine est une propriété importante, car elle doit être un objet ayant des dimensions

physiques. Pour discuter davantage ce point, regardons les Figures 3.60 et 3.61 dans lesquelles les oiseaux se déplacent en l'air.



Figure 3.60

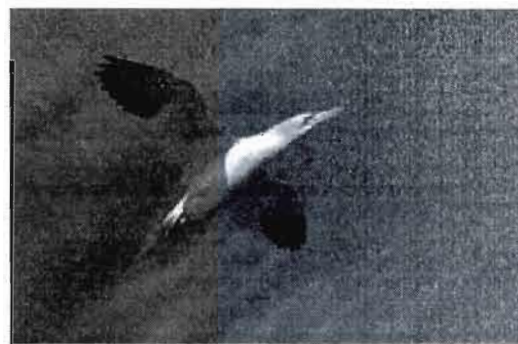


Figure 3.61

(283) Ces oiseaux bondissent.

(284) ?* Cet oiseau bondit.

Concernant la Figure 3.60, si les deux oiseaux se déplacent brusquement vers le haut en sautant, ce déplacement peut être exprimé par *bondir*, comme dans l'exemple (283), et on voit le point de départ de ce déplacement, soit le sol, au moment de l'action. Par contre, dans le cas de la Figure 3.61, même si cet oiseau se déplace vers le haut plus brusquement en l'air après avoir volé, il est impossible d'utiliser *bondir* pour désigner ce déplacement, comme l'illustre l'exemple (284). Dans ce cas, l'origine de ce déplacement n'est pas un objet ayant des dimensions physiques. En fait, ce déplacement peut être désigné par *monter*, *s'élever*, *grimper* ou *s'envoler*, comme dans les exemples suivants :

(285) Cet oiseau monte / s'élève / grimpe / s'envole dans le ciel.

À la suite des tests ci-dessus, nous constatons que l'emploi du verbe *bondir* est aussi déterminé par l'origine, et cette dernière doit être un objet ayant des dimensions physiques. En fait, *bondir* concerne également la phase initiale de l'action, comme pour *s'envoler*, mais les deux verbes se distinguent par la nature du point de départ : dans le cas de *s'envoler*, l'origine peut être non seulement un objet ayant des dimensions physiques mais aussi un point en l'air, par exemple si l'oiseau commence à se déplacer vers le haut après être resté en l'air.

En ce qui concerne la destination, elle est exprimée par un syntagme prépositionnel avec « sur » ou « vers », comme dans les exemples suivants :

- (286) Le tigre bondit sur sa proie;
- (287) Tout à coup, l'animal bondit vers moi.

Ces deux syntagmes sont en fait des compléments de phrase, et la destination n'est donc pas un élément essentiel.

L'orientation est effectivement une propriété primordiale pour le sens du déplacement, et elle doit être absolument vers le haut. Ainsi, *bondir* se distingue de *sauter*, qui peut aussi désigner un déplacement brusque vers le haut. Par exemple, concernant les Figures 3.56 et 3.57, les déplacements vers le haut de la grenouille et du poisson peuvent être également désignés par *sauter*, comme dans les exemples suivants respectivement :

- (288) La grenouille saute;
- (289) Le gros poisson saute hors de l'eau.

Cependant, contrairement au cas de *bondir*, ce verbe peut aussi exprimer un tel déplacement vers le bas, et le verbe *sauter* peut donc être associé avec un syntagme qui exprime une orientation vers le bas, alors que ce n'est pas le cas du verbe *bondir*, comme dans les exemples suivants respectivement :

- (290) Le chat noir saute de l'arbre au sol;
- (291) *Le chat noir bondit de l'arbre au sol.

Bondir exprime donc un déplacement brusque nécessairement vers le haut, tandis que *sauter* désigne un tel déplacement dans toutes les directions.

En ce qui concerne la manière du déplacement, un objet doit se déplacer vers le haut absolument de manière brusque, et nous croyons que cette manière est un élément primordial pour le sens du déplacement. Pour cette raison, l'association entre *bondir* et un syntagme adverbial « lentement », « progressivement » ou « posément » semble bizarre ou impossible, comme dans les exemples suivants :

(292) ?* La grenouille bondit lentement / progressivement / posément.

En somme, dans le sens du déplacement, le verbe *bondir* exprime « l'orientation brusque d'une entité ayant des dimensions physiques vers le haut en l'air, par sa propre force, depuis une telle autre entité ».

3.5.1.2. Déplacement précipité

Dans l'exemple suivant, le verbe *bondir* concerne bel et bien le déplacement du référent du sujet, mais son orientation n'est pas nécessairement vers le haut :

(293) Le téléphone sonna [...], mon père bondit vers l'appareil.¹⁸³

Pourtant, cet emploi est également valable, et le verbe exprime spécifiquement le déplacement du référent de manière précipitée. Nous croyons que cet emploi est basé sur l'image d'un déplacement brusque d'un être humain, par exemple pour attraper un objet comme un ballon, puisque dans ce cas, l'être humain se déplace rapidement vers le haut en l'air par la propulsion des jambes. Concernant l'exemple (293), le déplacement du référent doit se faire rapidement avec des mouvements corporels très vifs, sinon l'emploi de *bondir* est bizarre ou impossible, comme dans l'exemple suivant :

(294) ?* Le téléphone sonna, mon père bondit posément vers l'appareil.

Dans l'exemple (293), par ces mouvements vifs et rapides, ce déplacement précipité est donc fort probablement conçu, d'une manière exagérée, comme si un être humain se déplaçait rapidement en sautant vers le haut en l'air. De plus, il nous semble que le verbe *bondir* exprime exclusivement une orientation dynamique vers le haut, comme c'est le cas de *s'envoler*. Par exemple, lors d'une randonnée, si on rencontre un sentier fortement orienté vers le haut, il est possible d'exprimer cette orientation statique par *monter*, *s'élever* ou *grimper*, mais impossible par *bondir*, comme dans les exemples suivants respectivement :

(295) Ce sentier monte / s'élève / grimpe vers le sommet;

¹⁸³ Cet exemple vient de l'entrée « bondir » du TLF.

(296) ?* Ce sentier bondit vers le sommet.

En fait, nous n'avons trouvé aucun exemple d'une telle orientation statique pour *bondir* dans nos références et périodiques.

3.5.1.3. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *bondir*

À la lumière des analyses ci-dessus, le verbe *bondir* exprime le déplacement, qui est le seul sens propre, et ses propriétés sémantiques sont les suivantes :

- (G-1) La cible de *bondir* doit référer à une entité ayant des dimensions physiques;
- (G-2) L'entité doit s'orienter vers le haut;
- (G-3) Cette orientation doit être dynamique;
- (G-4) Cette orientation doit se faire brusquement;
- (G-5) Cette orientation doit se faire à partir d'une entité ayant des dimensions physiques.
- (G-6) Cette orientation doit se faire en l'air.

Dans ses emplois spatiaux, *bondir* exprime « l'orientation dynamique brusque d'une entité ayant des dimensions physiques vers le haut en l'air depuis une autre entité ».

3.5.2. *Bondir* sans changement spatial

3.5.2.1. Progression

Dans les exemples suivants, l'emploi de *bondir* ne concerne aucunement le changement spatial des référents des sujets :

- (297) Mardy Fish, finaliste surprise à Indian Wells, bondit de la 98^e à la 40^e place du classement technique ATP;¹⁸⁴
- (298) Le ministre de l'Intérieur (Nicolas Sarkozy) sort renforcé de la crise des banlieues [...] Sa cote de popularité bondit de 11 points dans le baromètre mensuel Ipsos-Le Point.¹⁸⁵

¹⁸⁴ http://www.eurosport.fr/tennis/flashnews_sto1520535.shtml

¹⁸⁵ <http://www.ladepeche.fr/article/2005/11/17/330367-Opinion-Sarkozy-general-en-chef-dans-les->

Concernant l'exemple (297), ce verbe exprime une progression très rapide de ce joueur de tennis dans le classement ATP, et cet exemple est donc une métaphore, ainsi qu'une métonymie. Dans ce cas, la motivation conceptuelle de cet emploi vient fort probablement de l'image mentale de cette progression rapide dans un tableau de classement. En fait, le rang du joueur a progressé de 58 places d'un seul coup suite à un seul tournoi. Étant donné que la 40^e place est située beaucoup plus haut que la 98^e dans un tableau de classement, si on trace visuellement ce passage, on peut conceptualiser une image comme si ce joueur se déplaçait rapidement vers le haut d'un seul coup. Cette image correspond aux propriétés (G-2) à (G-4). L'exemple (298) est aussi une métaphore, car *bondir* exprime une progression rapide de la cote du ministre en peu de temps, soit en un seul mois. Nous croyons fort que la validité de cet emploi est basée sur l'image d'un graphe fortement incliné vers le haut dans cette courte période. Si la cote du ministre était pire ou stable avant ce sondage, la progression de 11 points est représentée par une ligne graphique fortement orientée vers le haut. Cependant, contrairement au cas des verbes *monter*, *s'élever* et *grimper*, la motivation conceptuelle ne vient pas de cette extension de la ligne, mais plutôt du passage des points de rencontres entre ces deux mois : *bondir* n'exprime aucune extension vers le haut, comme nous l'avons déjà discuté à la fin de la section 3.5.1.1. Cette ligne est en fait un trait entre ces deux points de rencontre, et le dernier est situé relativement beaucoup plus haut que le premier. Si on trace visuellement le passage du premier au dernier, on peut conceptualiser comme si le point se déplaçait brusquement vers le haut. Dans cette conceptualisation, on voit donc les correspondances avec les propriétés (G-2) à (G-4). Les exemples (297) et (298) sont des métareprésentations.

Ainsi, la manière brusque est une propriété primordiale dans ces deux exemples, et cette manière repose essentiellement sur le degré de progression et le temps. D'une part, si la progression est minime, l'emploi de *bondir* n'est pas pertinent pour exprimer cette propriété, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (299) ?* Ce joueur a bondi de la 21^e à la 20^e place dans le classement ATP;
 (300) ?* Sa cote de popularité bondit de 0,5 point.

Dans ces deux cas, les lignes graphiques représentant les progressions respectives sont en effet légèrement orientées vers le haut, et cette image ne correspond pas vraiment à la propriété (G-3). Pour cette raison, les exemples (299) et (300) sont bizarres ou impossibles.

D'autre part, même si la progression est importante, elle doit se faire sur une courte période, sinon il est bizarre d'utiliser *bondir* pour désigner cette progression, comme dans les exemples suivants :

- (301) ? Le classement de ce joueur a bondi, passant de la 95^e en 2000 à la 11^e place en 2009;
- (302) ? Sa cote de popularité a bondi de 20 points, passant de 50 % en 2000 à 70% en 2005.

Dans ces deux cas, la progression des référents est tout de même considérable, mais elle s'est faite sur des périodes relativement longues. Ces deux progressions sont représentées par des lignes relativement longues qui s'orientent légèrement vers le haut. Il est en fait difficile d'associer ces propriétés avec la propriété (G-4), et pour cette raison, l'emploi de *bondir* est bizarre dans ces deux exemples.

Concernant son usage historique, il nous semble que cet emploi de *bondir* est tout récent, car aucun de nos dictionnaires de référence ne traite de cette acception, malgré le fait que cet emploi soit assez fréquent dans nos périodiques de référence.

3.5.2.2. Augmentation de valeurs

Dans les exemples suivants, le verbe *bondir* n'exprime aucune propriété spatiale des référents des sujets :

- (303) Les prix du pétrole ont bondi de 38 % à New York et 47 % à Londres depuis le début de l'année;¹⁸⁶

¹⁸⁶

<http://www.liberation.fr/economie/0101524613-58-dollars-le-baril-le-prix-du-petrole-a-encore-battu-un-record-en-seance-hier-a-new-york>

- (304) Le prix du baril de pétrole bondit de plus de 16 dollars. Cette flambée sans précédent en une seule journée porte le prix du baril de pétrole à 120,92 dollars;¹⁸⁷
- (305) Le pétrole bondit de 6 dollars et finit la semaine au-dessus des 100 dollars;¹⁸⁸
- (306) Le baril bondit à 127,84 dollars à NY.¹⁸⁹

En fait, ce verbe désigne une augmentation brusque de la valeur du pétrole par rapport à la tendance moyenne, et dans ces exemples figurés, la motivation conceptuelle de l'emploi de *bondir* est fort probablement basée sur l'image d'un graphe fortement orienté vers le haut dans une période relativement courte. Par exemple, concernant l'exemple (305), si le prix du pétrole a augmenté de six dollars vendredi, en une seule journée, par rapport à la tendance stable de la semaine, cette évolution peut être représentée par un graphe, comme dans la Figure 3.62.

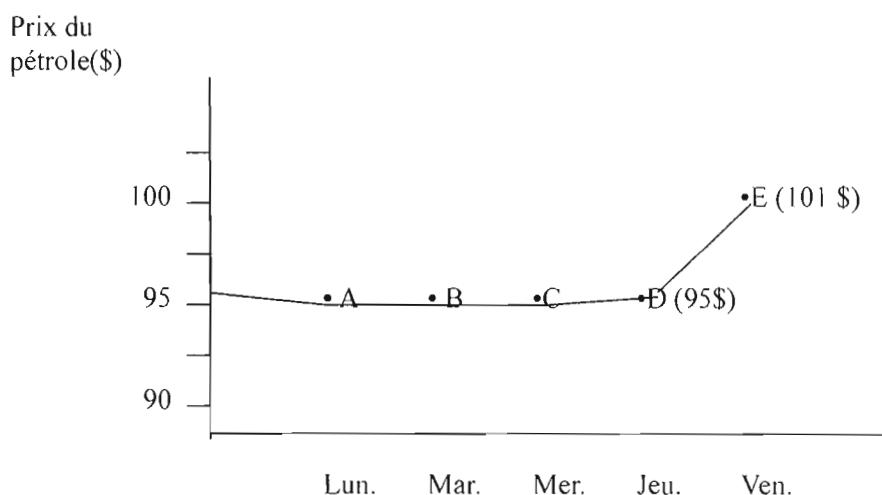


Figure 3.62

Dans ce graphe, on voit que la ligne entre les points de rencontre D et E est fortement orientée vers le haut dans ce court temps. Cependant, dans ce cas, la motivation conceptuelle ne vient pas de cette extension de la ligne, mais du passage des points vers le

¹⁸⁷ <http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/20080923.OBS2300/?xtmc=barils&xtcr=2>

¹⁸⁸ <http://www.leparisien.fr/flash-actualite-economie/le-petrole-bondit-de-6-dollars-et-finit-la-semaine-au-dessus-des-100-dollars-19-09-2008-237875.php>

¹⁸⁹ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/05/20/01011-20080520FILWWW00449-le-baril-bondit-a-dollars-a-ny.php>

haut. C'est plutôt le passage qui donne une image comme si le point de rencontre se déplaçait brusquement vers le haut du D au E, en raison de la lecture conventionnelle du graphe, de gauche à droite, et du rapport vertical entre les deux points. Cette image correspond aux propriétés (G-2) à (G-4), et c'est par ces correspondances conceptuelles que l'usage de *bondir* est valable. Ces quatre exemples sont donc des métareprésentations.

De plus, comme dans le cas de *s'envoler* et *grimper*, une petite hausse du prix ne peut pas être exprimée par *bondir*, comme dans l'exemple suivant :

(307) ?* Le prix du pétrole a bondi de 2 dollars pour atteindre 62 dollars.

Dans cet exemple, la hausse est si minime qu'elle est représentée par une ligne très légèrement montante dans sa représentation graphique. Cette image ne correspond pas à la propriété (G-4), et pour cette raison, cet exemple est impossible. Par contre, cette hausse peut être désignée par *monter* et *s'élever*, puisque ces verbes expriment toutes sortes de changements spatiaux vers le haut, quelles que soient la rapidité, la verticalité et la distance.

3.5.2.3. Accélération du battement cardiaque

Dans la métaphore suivante, *bondir* exprime l'accélération du mouvement du référent :

(308) Mon cœur bondit de joie ou de colère.

Dans ce cas, le référent ne se déplace pas réellement, mais il doit battre fortement et soudainement pour que l'emploi de *bondir* soit valable. Il est fort probable que la motivation conceptuelle de cet emploi est basée sur la perception de la sensation de battement cardiaque. Par exemple, si on sent une émotion vive, comme la joie, la colère, la surprise, la crainte, etc., le cœur commence à battre plus activement. Dans ce cas, si on met une main sur la poitrine gauche, on peut sentir le battement du cœur comme si cet organe sautait brusquement vers le haut. Les propriétés de cette perception correspondent aux propriétés (G-2) à (G-4), et la validité de cet emploi de *bondir* est ainsi basée la perception par le toucher, plutôt que la perception visuelle.

3.5.2.4. Réaction émotionnelle

Les exemples suivants sont des expressions littérales, si les référents des sujets manifestent leur émotion en sursautant, car ces référents peuvent faire ce mouvement en réalité :

- (309) Mon père bondit de joie;
- (310) Mon père bondit de colère.

Dans ces cas, les référents se déplacent brusquement vers le haut en l'air, par leur propre force. Cependant, ces exemples sont aussi valables, même si les référents ne se déplacent pas, et dans ce cas, il s'agit d'expressions figurées.¹⁹⁰ Nous croyons que même ces emplois figurés sont conceptuellement basés sur l'image de cette manifestation corporelle, car elle est en général associée avec d'autres réactions vives, comme crier, lever les mains, etc., comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (311) Mon père bondit de joie en criant; en levant les mains au ciel;
- (312) Mon père bondit de colère en criant; en secouant la tête.

Par contre, dans les exemples suivants, l'emploi de *bondir* est bizarre ou impossible, tant dans les sens propres que dans les sens figurés :

- (313) ?* Mon père bondit de colère très calmement / tout en gardant son silence;
- (314) ?* Mon père bondit de joie petit à petit / graduellement.

Dans ces cas, les propriétés de ces quatre syntagmes qui expriment la manière ne s'associent pas à l'image d'une réaction vive. D'après ce test, si *bondir* exprime une réaction émotionnelle, le référent doit manifester brusquement et vivement sa réaction. Si cette réaction s'accompagne avec un sursaut du référent, il s'agit d'un emploi propre, sinon c'est un emploi figuré. La motivation conceptuelle de cet emploi figuré vient de l'image du ce mouvement corporel en cas de joie ou de colère.

¹⁹⁰ Le TLF et le PR (2009) classent ces exemples comme figurés.

vers le haut non seulement dynamique mais aussi statique, tandis que *s'envoler* et *bondir* expriment seulement une orientation dynamique vers le haut. Deuxièmement, pour que son orientation soit désignée par *s'envoler*, la cible doit s'orienter sur une distance considérable, alors que *monter*, *élever*, *grimper* et *bondir* peuvent également exprimer une orientation vers le haut sur une courte distance. Troisièmement, la cible doit s'orienter vers le haut avec un grand degré de verticalité pour que son orientation soit exprimée par *élever*, tandis que les autres verbes peuvent désigner une orientation vers le haut, quel que soit le degré de verticalité. Quatrièmement, *s'envoler* désigne une orientation vers le haut dans sa phase initiale, tandis que les autres verbes peuvent exprimer une orientation vers le haut de diverses phases, initiale, médiane ou finale. Dernièrement, *monter* et *s'envoler* peuvent désigner une orientation vers le haut de diverses manières, mais par contre, *élever*, *grimper* et *bondir* expriment une orientation vers le haut respectivement avec un grand degré de verticalité, de manière intensive et de manière brusque.

En ce qui concerne les emplois non spatiaux de ces verbes, nous avons vérifié que ces emplois de chaque verbe sont basés sur la correspondance conceptuelle avec sa propre sémantique grammaticale. De plus, la plupart de ces emplois sont des métareprésentations, dues à l'usage d'un moyen de représentation non linguistique, comme le graphe, la cartographie, la notation musicale, le tableau de classement, le thermomètre, le baromètre, etc.

CHAPITRE IV

ANALYSE CONCEPTUELLE DES VERBES D'ORIENTATION DE HAUT EN BAS : *DESCENDRE, BAISSER, TOMBER, CHUTER, DÉGRINGOLER*

Dans ce chapitre, nous analysons les propriétés conceptuelles des verbes *descendre*, *baissier*, *tomber*, *chuter*, *dégringoler*, et selon nos dictionnaires de référence, ces verbes expriment également diverses propriétés tant spatiales que non spatiales. Nous croyons que ces verbes possèdent aussi la primitive conceptuelle « orientation », mais contrairement au cas des verbes *monter*, *élever*, *grimper*, *s'envoler* et *bondir*, la cible doit s'orienter nécessairement vers le bas.

4.1. Analyse conceptuelle du verbe *descendre*

Si nous synthétisons ses acceptions présentées dans le GR, le TLF et le Larousse, le verbe *descendre* exprime les propriétés suivantes :

- a) Déplacement de haut en bas :
L'avion descend sur Montréal;
Mon père descend une caisse de vin à la cave;
- b) Déplacement du nord vers le sud :
Le ministre descend à Montréal (depuis Québec);
- c) Déplacement de la capitale ou d'une grande ville à une petite ville :
Le ministre descend à Amiens (depuis Paris);
- d) Extension de haut en bas :
Le niveau d'eau descend;
Cette route descend du sommet;

- e) Propagation de haut en bas :
La chaleur descend du plafond;
- f) Dégradation :
La France descend au 7^e rang de la FIFA;
Le roi est descendu du trône pour se retirer;
- g) Ordre généalogique :
Cette dame descend d'une famille noble russe;
- h) Diminution de valeurs :
Le prix du pétrole descend;
- i) Passage de l'aigu au grave (en musique) :
La voix descend jusqu'à l'ut grave;
- j) Diminution des phénomènes physiques :
La température descend; Le thermomètre descend;

Dans les cinq premières acceptions, le verbe *descendre* désigne en réalité un changement spatial de l'entité vers le bas, et d'après les deux références, elles sont considérées comme les sens propres du verbe. Par contre, dans les autres acceptions, ce verbe n'exprime en fait aucun changement spatial réel, et ces acceptions sont traditionnellement classées comme les sens figurés du verbe.

4.1.1. Emplois spatiaux

Selon Langacker (1987 : 70-73) et Vandeloise (1987 : 106-108), la distinction sémantique entre les verbes *descendre* et *monter* repose sur la direction opposée du mouvement que ces verbes expriment : le premier désigne la direction vers le bas, tandis que le dernier exprime celle vers le haut. S'il est combiné avec un nom d'objet qui peut avoir une propriété spatiale, le verbe *descendre* exprime en général un parmi trois changements spatiaux : le déplacement, l'extension et la propagation. Nous commençons par analyser les propriétés sémantiques de ses emplois dans le sens du déplacement, qui est probablement considéré comme le plus

courant.

4.1.1.1. Déplacement de haut en bas

Associé avec un nom d'objet animé, le verbe *descendre* exprime d'abord le déplacement du référent de haut en bas. Examinons les trois exemples et les trois figures suivants pour développer davantage ce point :

- (315) Cet étudiant descend (l'escalier);
- (316) Ce plongeur descend (vers le fond de la mer);
- (317) Ce parachutiste descend (dans le ciel en chute libre).

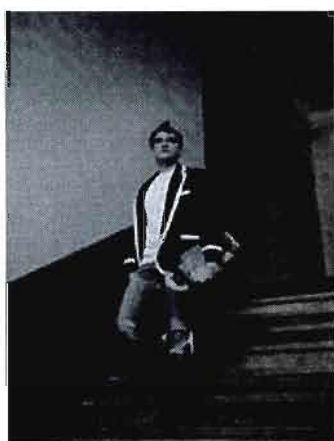


Figure 4.1



Figure 4.2



Figure 4.3

Dans ces trois exemples, si chaque sujet réfère à un être humain et qu'il passe d'un endroit X à un autre endroit situé plus bas, comme on le voit dans ces trois figures respectivement, le verbe *descendre* désigne le déplacement du référent vers le bas. Dans ces cas, chaque cible doit changer entièrement sa position initiale.

Le lieu du déplacement est une propriété purement contextuelle, puisque ce changement spatial peut se produire dans n'importe quel endroit : sur un objet verticalement installé, dans l'eau ou en l'air. Cette propriété ne peut donc pas faire partie de la sémantique grammaticale du verbe. De plus, la manière du déplacement ne peut pas être un élément de la sémantique grammaticale du verbe, puisque toutes les manières possibles sont bonnes si les

référents se déplacent vers le bas. Par exemple, dans le cas de l'exemple (315), le référent peut effectuer son déplacement vers le bas ainsi : lentement ou rapidement; en marchant ou en sautant; en suivant l'orientation frontale ou en reculant; etc. D'ailleurs, l'origine et la destination du déplacement sont des éléments contextuels dans ces exemples : non seulement elles peuvent être inconnues du locuteur, mais aussi elles ne sont pas nécessairement des éléments essentiels au plan sémantico-syntaxique. Par exemple, l'origine est exprimée par un complément de phrase dans l'exemple suivant, d'après nos tests ci-dessous :

- (318) Cet étudiant descend l'escalier depuis le 2^e étage;
- Cet étudiant descend l'escalier (depuis le 2^e étage);
 - Depuis le 2^e étage, cet étudiant descend l'escalier;
 - Cet étudiant descend l'escalier et cela, depuis le 2^e étage;
 - Cet étudiant descend l'escalier depuis le 2^e étage, et son ami en fait autant depuis le 3^e étage.

Dans l'exemple suivant, la destination est également exprimée par un complément de phrase :

- (319) Cet étudiant descend l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée;
- Cet étudiant descend l'escalier (jusqu'au rez-de-chaussée);
 - Jusqu'au rez-de-chaussée, cet étudiant descend l'escalier;
 - Cet étudiant descend l'escalier et cela, jusqu'au rez-de-chaussée;
 - Cet étudiant descend l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, et son ami en fait autant jusqu'au sous-sol.

Comme c'est le cas pour *monter*, comparer au moins deux points de la trajectoire du déplacement est suffisant afin de conceptualiser la propriété spatiale de *descendre* : une entité doit être située plus bas que sa position immédiatement précédente (Vandeloise, 1987 : 105-106). En fait, le déplacement suivant cette trajectoire implique nécessairement l'orientation du référent de haut en bas : dans les trois exemples ci-dessus, les référents s'orientent tous nécessairement vers le bas, et cette propriété spatiale est dynamique et visuellement perceptible. C'est donc l'orientation vers le bas qui est communément désignée par le verbe *descendre* dans les exemples (315) à (317), et elle doit faire partie de la sémantique grammaticale du verbe.

Le verbe *descendre* peut être combiné avec un nom de tout autre objet déplaçable, et cette combinaison exprime également le déplacement du référent vers le bas, comme dans les exemples suivants :

- (320) Une grosse pierre descend la rampe;
- (321) La neige descend sur la ville;
- (322) L'ancre est jetée à l'eau, et elle descend lentement dans l'eau.

Ces trois déplacements sont également des propriétés dynamiques, et ils se produisent respectivement sur un objet ayant des dimensions physiques, en l'air et dans l'eau. Contrairement aux cas des exemples (315) à (317), ces trois entités ne sont pas des objets animés, mais ils peuvent se déplacer vers le bas indirectement par la force de la gravité.

La cible de *descendre* peut également être exprimée sous forme de complément direct, comme dans les exemples suivants :

- (323) Mon père descend une caisse de vin à la cave;
- (324) Cet ouvrier descend ce tableau à la hauteur des yeux d'un enfant debout.

Dans ces cas, ce sont les référents de ces deux compléments directs qui se déplacent vers le bas par les actions des référents des sujets.

Bref, d'après les analyses ci-dessus, dans le sens de déplacement le verbe *descendre* exprime « l'orientation dynamique d'une entité ayant des dimensions physiques vers le bas en changeant entièrement sa position initiale ».

Cette orientation dynamique peut être interprétée différemment selon divers contextes. Par exemple, dans un contexte de combat, *descendre* peut signifier « abattre », comme dans les exemples suivants :

- (325) Le boxeur a descendu son adversaire au troisième round;¹⁹¹
- (326) L'Allemand aurait descendu son ennemi en combat singulier.¹⁹²

¹⁹¹ Cet exemple est extrait de l'entrée *descendre* dans le Larousse.

¹⁹² http://www.lexpress.fr/actualite/societe/histoire/saint-exupery-suite-et-fin_489253.html

Dans ces deux cas, les cibles sont les référents des compléments directs, et le changement spatial de ces deux référents implique en effet cette orientation dynamique vers le bas, causée par des actions des référents des deux sujets. Dans le cas de l'exemple (326), l'emploi de *descendre* peut même interprété comme « tuer », et selon le DHLF (1992 : 586), cette signification est « plus fortement motivée s'agissant d'un avion qu'on abat ».

De plus, cette orientation dynamique peut également être interprétée comme « débarquer », « s'arrêter pour séjourner » ou « faire l'irruption dans un lieu », respectivement comme dans les exemples suivants :

- (327) Les passagers refusent de descendre de l'avion;¹⁹³
- (328) Selon un autre repenti, le prétendu commanditaire de l'attentat serait descendu dans un hôtel connu de Palerme, où il aurait appris par téléphone la mort du magistrat;¹⁹⁴
- (329) Quand la police descend, c'est la chasse à l'animal. On ne sent pas qu'ils sont là pour notre sécurité.¹⁹⁵

Concernant l'exemple (327), traditionnellement, lorsqu'un passager débarque d'un avion, il se déplace vers le bas, soit du bord de l'avion au sol, et cette notion de déplacement s'applique aussi au débarquement d'un autre véhicule, comme une voiture, un train, etc. Cette notion se conserve même si on utilise une passerelle pour le débarquement, et pour cette raison, l'emploi de *descendre* est toujours valable même dans ce cas. En ce qui concerne les exemples (328) et (329), l'idée de véhicule comme l'origine n'est pas linguistiquement exprimée, mais il est possible que l'emploi de *descendre* soit également motivé, de manière sous-jacente, par le déplacement des cibles depuis un véhicule au sol. Regardons les exemples suivants :

- (330) ? Ces randonneurs ont marché toute la journée, et ils sont descendus dans une auberge du village;

¹⁹³ <http://www.francesoir.fr/insolites/ryanair-les-passagers-refusent-de-descendre-de-lavion.56005>

¹⁹⁴ <http://www.lefigaro.fr/international/2009/07/22/01003-20090722ARTFIG00004-quand-le-parrain-de-la-mafia-sicilienne-brise-l-omerta-.php>

¹⁹⁵ http://www.lexpress.fr/actualite/politique/la-nouvelle-police-de-proximite-entre-en-fonction_471993.html

- (331) ? À la suite d'un appel, des policiers ont couru, et ils sont descendus dans un hôtel pour arrêter un malfaiteur.

Ces deux exemples sont bizarres, et cela peut être dû au fait que les cibles ne se sont pas déplacées aux sites en véhicule, et on ne peut pas donc saisir leurs déplacements vers le bas.

4.1.1.2. Déplacement du nord vers le sud.

Dans l'exemple (332), le verbe *descendre* n'exprime pas nécessairement le déplacement du référent du sujet vers le bas :

- (332) On descend à Grenoble.



Figure 4.4

Si l'entité se trouve dans un endroit situé plus haut que cette ville, par exemple à Chamonix,¹⁹⁶ le verbe *descendre* désigne en fait le déplacement du référent vers le bas. Pourtant, cet exemple est également valable même si le référent se déplace depuis un endroit plus bas que Grenoble, par exemple depuis Amiens.¹⁹⁷ Dans ce cas, la validité de l'emploi du verbe ne repose pas sur le rapport d'altitude entre les deux endroits, mais plutôt sur celui de latitude. Comme nous l'avons déjà expliqué dans la section 3.1.1.2, sur une carte géographique, le nord et le sud sont conventionnellement représentés en haut et en bas respectivement. Étant donné que Grenoble est une ville située plus au sud qu'Amiens, la première est située plus bas que la dernière dans une carte (voir la Figure 4.4). Si on y trace la trajectoire d'Amiens à Grenoble, on perçoit visuellement le rapport spatial de haut en bas entre les deux villes, et si on suit visuellement ce rapport, on peut saisir l'orientation de cette trajectoire de haut en bas. L'emploi du verbe *descendre* est donc valable en raison de cette propriété verticale, bien que le référent du sujet n'effectue pas réellement un déplacement de haut en bas. C'est en fait l'orientation vers le bas qui est exprimée par le verbe.

Nous croyons également que les exemples suivants sont dus à la représentation cartographique :

- (333) La neige descend vers le sud : six départements en alerte orange;¹⁹⁸
- (334) D'habitude, en été, cette bande (le jet-stream : un courant d'air chaud) se situe au nord de la Belgique, à la hauteur du Danemark et de l'Écosse. En hiver, elle descend vers le sud, jusqu'à la Méditerranée.¹⁹⁹

Dans ces exemples, *descendre* exprime en fait le déplacement des référents des sujets du nord vers le sud, et ce déplacement n'est pas nécessairement de haut en bas au plan spatial. Dans ce cas, l'emploi de *descendre* est conceptuellement motivé par le rapport spatial entre nord et sud représenté dans une carte géographique, comme le cas de l'exemple (332).

¹⁹⁶ Les altitudes de Grenoble et de Chamonix sont respectivement de 384 m et de 1000 m : (http://www.tv5.org/TV5Site/meteo/meteo_internationale.php).

¹⁹⁷ L'altitude d'Amiens est de 45 m : (http://www.tv5.org/TV5Site/meteo/meteo_internationale.php).

¹⁹⁸ <http://www.ladepeche.fr/article/2009/01/06/517753-Midi-Pyrenees-risque-de-neige-en-plaine.html>

¹⁹⁹ http://www.lesoir.be/actualite/sciences_sante/meteo-le-rechauffement-hors-2008-08-14-627148.shtml

Concernant son usage historique, le verbe *descendre* a commencé à exprimer « aller vers le sud » depuis 1823 (TLF; DHLF, 1992 : 1268), cet enregistrement lexical est apparu en même temps ou tout de suite après le commencement de l'usage multiple de cartes au cours des XVIII^e et XIX^e siècles pour des raisons administratives et militaires (Joly, 1985 : 26; 66). Il est donc fort probable que la représentation cartographique a conceptuellement influencé la création de cette expression linguistique.

4.1.1.3. Déplacement de la capitale ou d'une grande ville à une petite ville

Le déplacement de la capitale ou d'une grande ville vers une petite ville peut également être exprimé par le verbe *descendre*, comme dans l'exemple (335) :

(335) Je descends à Beauvais (depuis Paris).

Si le référent du sujet se déplace depuis Paris, le rapport spatial entre Paris et Beauvais est en fait une montée, parce que l'altitude de la dernière est plus haute que celle de la première.²⁰⁰ Il s'agit donc d'un déplacement vers le haut. De plus, la latitude de Beauvais est plus élevée que celle de Paris,²⁰¹ et dans cet exemple, la validité de l'emploi du verbe n'est donc basée ni sur le rapport d'altitude entre les deux villes ni sur celui de latitude. Nous présumons que c'est le concept hiérarchique qui est la source de la motivation conceptuelle dans cet exemple. Rappelons que dans une représentation hiérarchique, un élément ou un personnage plus important est généralement représenté en haut. Étant la capitale et la plus grande ville de France, Paris est considérée comme la plus importante dans la hiérarchie des villes françaises en matière de politique, d'économie, de démographie, etc., et elle est donc placée mentalement le plus haut chez les Français. Il y a donc une orientation du haut vers le bas entre Paris et Beauvais dans cette conception, et le verbe *descendre* exprime en fait cette propriété. En somme, pour cette raison hiérarchique, tout déplacement depuis Paris en province peut être désigné par *descendre*, quel que soit le rapport d'altitude ou celui de latitude.

²⁰⁰ Les altitudes de Paris et de Beauvais sont respectivement de 89 m et de 109 m.
(http://www.tv5.org/TV5Site/meteo/meteo_internationale.php)

²⁰¹ Les latitudes de Paris et de Beauvais sont respectivement de 48°44' N et de 49°27' N.
(http://www.tv5.org/TV5Site/meteo/meteo_internationale.php)

4.1.1.4. Extension de haut en bas

Le verbe *descendre* peut également désigner une extension soit statique soit dynamique. Dans l'exemple (336), le verbe ne désigne aucunement le déplacement du référent du sujet, puisque la route est un objet immobile :

(336) La route descend (du sommet).

Ce verbe exprime en fait l'extension du référent vers le bas, comme celle de la route dans la Figure 4.5, et cette propriété est essentiellement statique.



Figure 4.5

En effet, cette propriété ne peut pas être exprimée par le gérondif « être en train de » ou par le passé composé :

(337) * La route est en train de descendre (du sommet);

(338) * La route est descendue (du sommet).

L'extension de cette route peut également être désignée par le verbe *monter*, et l'emploi du verbe dépend du point de vue du locuteur par rapport à la verticalité de la route, comme nous l'avons déjà discuté dans la section 3.1.1.5. C'est-à-dire, s'il change son point de vue du haut vers le bas de la route ou du bas vers le haut de la route, le locuteur peut conceptualiser comme si la route s'étendait vers le bas ou vers le haut respectivement, quelle que soit sa position. La conceptualisation de cette extension vers le bas est donc subjective, et elle

permet de justifier l'usage du verbe *descendre* dans l'exemple (336). Cette extension implique en effet l'orientation vers le bas de l'entité.

En ce qui concerne l'exemple (339), le sens du verbe *descendre* est ambigu entre l'extension et le déplacement vers le bas :

(339) Des lumières descendent (du ciel).



Figure 4.6



Figure 4.7

Cette ambiguïté repose sur les propriétés inhérentes de la lumière, puisque cette dernière est un objet à la fois extensible et déplaçable. D'abord, ce verbe peut désigner l'extension du référent vers le bas, comme on le voit dans la Figure 4.6, et cette extension est une propriété dynamique. Cette extension ne peut jamais être désignée par *monter*, car on peut voir la direction de cette extension de haut en bas : du ciel vers la terre. Autrement dit, ce changement spatial est visuellement perceptible avec le temps, et cette perception est entièrement objective. De plus, dans cet exemple, le verbe peut également exprimer le déplacement du référent vers le bas. Par exemple, si les trois lumières se déplacent du ciel vers la terre dans la Figure 4.7, l'emploi du verbe *descendre* est valable pour désigner ce changement spatial. Cette propriété est en effet dynamique, et en raison de la direction du déplacement vers le bas, sa conceptualisation ne peut pas être subjective, mais totalement objective.

D'après cette analyse, nous constatons que si l'extension verticale d'un objet est statique, le choix du verbe pour sa désignation est dépendant du point de vue du locuteur, puisque cette extension peut être conceptualisée comme une montée ou une descente. Dans ce cas, c'est

le point de vue du locuteur qui détermine ce choix. Par contre, dans le cas de l'extension dynamique, son expression linguistique est basée sur la perception de la direction de cette propriété. Cette perception ne peut pas être subjective, mais au contraire entièrement objective, et elle détermine donc le choix d'un verbe convenable. Bref, ce n'est ni le déplacement ni l'extension qui sont le sens grammatical du verbe *descendre*, et ce sens doit être un élément plus minimal. En fait, les deux propriétés spatiales partagent communément l'orientation vers le bas comme composante minimale, et c'est donc cette orientation qui est exprimée par le verbe *descendre*.

4.1.1.5. Propagation de haut en bas

Le verbe *descendre* désigne également la propagation d'un objet sans dimension physique apparente vers le bas, et examinons les exemples suivants afin de discuter davantage ce point :

- (340) La chaleur descend du plafond et se propage dans la chambre;
- (341) Une voix descend des haut-parleurs accrochés aux cintres;
- (342) Il fume dans sa chambre, et l'odeur de tabac descend jusqu'au salon.

Dans ces exemples, les référents des sujets sont des objets invisibles sans dimension physique, et pourtant, ils sont sujets au changement spatial dans toutes les directions par propagation. Leurs propagations sont en effet invisibles, mais on peut les saisir respectivement par le toucher, l'ouïe et l'odorat. Concernant l'exemple (340), le verbe désigne la propagation de la chaleur depuis le plafond, la partie la plus haute de la chambre, vers le plancher, la partie la plus basse. La direction verticale de cette propagation est donc de haut en bas. Quant à l'exemple (341), la propagation de la voix commence depuis les haut-parleurs, qui sont situés plus haut que le point du locuteur au moment d'énonciation, et ce rapport vertical détermine la direction de cette propagation de haut en bas. Dans l'exemple (342), la phrase s'applique seulement si la chambre est située plus haut que le salon et que l'on peut sentir l'odeur de tabac dans le salon. Alors, la propagation de l'odeur se fait de haut en bas, soit depuis la chambre au salon. Bref, ces trois propagations sont dynamiques, et elles impliquent aussi l'orientation des référents vers le bas. Dans ces trois exemples, c'est donc cette orientation qui est communément exprimée par le verbe *descendre*.

4.1.1.6. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *descendre*

D'après les analyses ci-dessus, dans les sens propres, le verbe *descendre* se combine avec un nom d'entité physique pour exprimer un changement spatial vers le bas. Ce changement peut être un déplacement, une extension ou une propagation, dépendamment des caractéristiques intrinsèques du référent par rapport à son environnement. Si nous synthétisons ces significations, les propriétés sémantiques du verbe sont les suivantes :

- (H-1) La cible du verbe *descendre* doit référer à une entité physique;
- (H-2) Ce référent doit s'orienter vers le bas.

Soit, le verbe *descendre* exprime « l'orientation d'une entité physique vers le bas » dans ses emplois spatiaux.

Cependant, la propriété (H-1) est un élément situationnel, puisque ce verbe peut aussi être associé avec un nom d'entité abstraite : le prix du pétrole descend; son classement descend; son moral descend, etc. Nous croyons que c'est l'orientation vers le bas, c'est-à-dire la propriété (H-2) qui est la véritable primitive conceptuelle pour la sémantique grammaticale du verbe *descendre*.

4.1.2. Emplois non spatiaux

4.1.2.1. Dégradation

Dans les exemples suivants, le verbe *descendre* n'exprime aucunement le changement spatial des référents des sujets :

- (343) La victoire de l'Ecosais face à Richard Gasquet en quarts de finale de Wimbledon lui permet de prendre la 9ème place et de passer devant le Français, qui en perd cinq et descend au 15ème rang;²⁰²
- (344) Budget de la justice : la France descend au 35^e rang européen.²⁰³

²⁰² <http://sport.france3.fr/tennis/atp-wta/44737562-fr.php>

²⁰³ http://www.lemonde.fr/web/recherche_resultats/1,13-0,1-0,0.html

Tableau 4.1 Classement ATP au 7 juillet 2008 ²⁰⁴

1. (1) Roger Federer (Suisse)
2. (2) Rafael Nadal (Espagne)
3. (3) Novak Djokovic (Serbie)
4. (5) David Ferrer (Espagne)
5. (4) Nikolay Davydenko (Russie)
6. (6) Andy Roddick (Etats-Unis)
7. (7) David Nalbandian (Argentine)
8. (8) James Blake (Etats-Unis)
9. (11) Andy Murray (Grande-Bretagne)
10. (9) Stanislas Wawrinka (Suisse)
11. (12) Nicolas Almagro (Espagne)
12. (15) Radek Stepanek (Rep tchèque)
13. (18) Fernando Verdasco (Espagne)
14. (14) Fernando Gonzalez (Chili)
15. (10) Richard Gasquet (France)
16. (17) Mikhail Youzhny (Russie)
17. (19) Tommy Robredo (Espagne)
18. (16) Paul-Henri Mathieu (France)
19. (13) Jo-Wilfried Tsonga (France)
20. (21) Juan Monaco (Argentine)

Concernant l'exemple (343), l'entité est un joueur de tennis, et elle peut se déplacer vers le bas. Pourtant, dans cet exemple, le verbe ne désigne aucune propriété spatiale du référent, mais la dégradation de son classement mondial du tennis. Cet exemple ne satisfait donc pas aux propriétés (H-1) et (H2), et il s'agit d'une expression à la fois métaphorique et métonymique : le classement est un objet abstrait, et il est exprimé métonymiquement par « le Français ». Nous croyons que cette expression est due à l'usage de la représentation d'un palmarès, comme dans le Tableau 4.1. Si nous expliquons l'exemple (343) en consultant ce tableau, le classement du joueur français Richard Gasquet est passé du 10^e au 15^e, et sur le plan spatial, le dernier est situé plus bas que le premier sur la feuille. Dans ce cas, il est possible de saisir en effet visuellement ce changement du classement comme un changement spatial : un déplacement vers le bas. Cette propriété correspond bien à la propriété (H-2), et l'usage du verbe *descendre* est donc justifiable par cette correspondance conceptuelle. D'ailleurs, le changement du classement d'Andy Murray, du 11^e au 9^e, peut être exprimé par

²⁰⁴ Il s'agit d'un tableau reproduit d'après la consultation du classement affiché sur le site ATP : <http://www.atpworldtour.com/Rankings/Singles.aspx?d=07.07.2008&c=&r=1>

le verbe *monter*, puisque le dernier est situé plus haut que le premier dans ce tableau. Cette représentation permet donc de concevoir visuellement ce changement comme un déplacement vers le haut, et cette propriété correspond à la propriété (C-2).

Quant à l'exemple (344), le référent du sujet « la France » est un pays, et il n'est pas sujet à un changement spatial vers le bas. Le verbe exprime en fait la dégradation de sa position européenne en matière de budget de la justice. Ce type de position est un objet abstrait, qui ne peut avoir aucune propriété spatiale. Cet exemple ne satisfait pas aux propriétés (H-1) et (H-2), et il est une expression métaphorique, ainsi que métonymique : cette position est exprimée par « la France », qui la détient. Dans ce cas aussi, la représentation de palmarès est fort probablement la source de motivation conceptuelle. Par exemple, si la position de la France est passée du 30^e au 35^e, ce changement est spatialement exprimé de haut en bas dans un palmarès, puisque la dernière position est située plus bas que la première. Cette représentation visuelle permet en effet de saisir ce changement abstrait comme un déplacement vers le bas, et cette propriété correspond à la propriété (H-2).

Dans l'exemple (345), le verbe *descendre* ne désigne aucun changement spatial du référent du sujet :

(345) Sarkozy descend, Fillon monte (dans les sondages).²⁰⁵

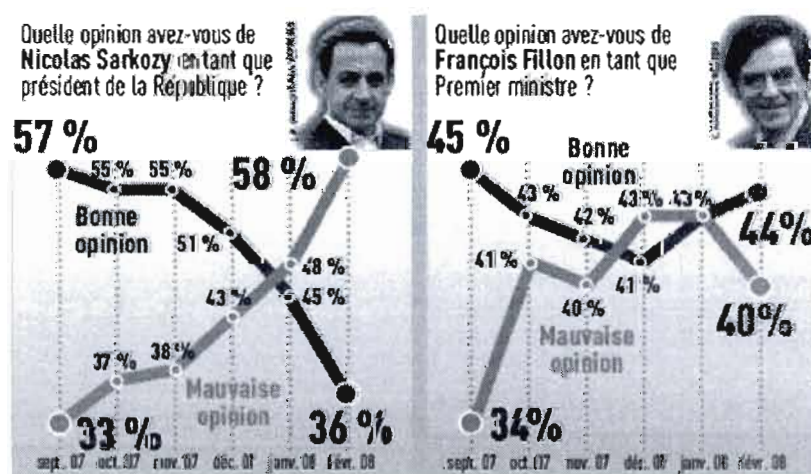


Figure 4.8 ²⁰⁶

²⁰⁵ http://www.francematin.info/Sarkozy-descend,-Fillon-monte_a15505.html

Ici, le sujet du verbe *descendre* ne réfère pas à un être humain, mais métonymiquement à sa cote de popularité. Étant un objet abstrait, cette dernière ne peut avoir aucune propriété spatiale. L'exemple (345) est donc une métaphore ainsi qu'une métonymie : le président Sarkozy détient la cote de popularité. Nous croyons que la création de cette métaphore est conceptuellement influencée par un graphique descendant qui exprime cette dégradation, comme dans la Figure 4.8. Si nous expliquons la représentation graphique dans cette figure, la cote de confiance de Sarkozy est passée de 57% en septembre 2007 à 36% en février 2008, et on voit que le dernier résultat est situé plus bas que le premier. Étant donné que la direction de la lecture graphique est de gauche à droite et que la direction de l'axe du temps est la même, la ligne entre les deux points donne une image comme si elle s'étendait vers le bas. Autrement dit, cette ligne s'oriente vers le bas, et cette propriété correspond bien à la propriété (H-2).

4.1.2.2. Ordre généalogique

Dans les exemples suivants, bien que les référents des sujets puissent se déplacer vers le bas, le verbe *descendre* n'exprime aucun changement spatial :

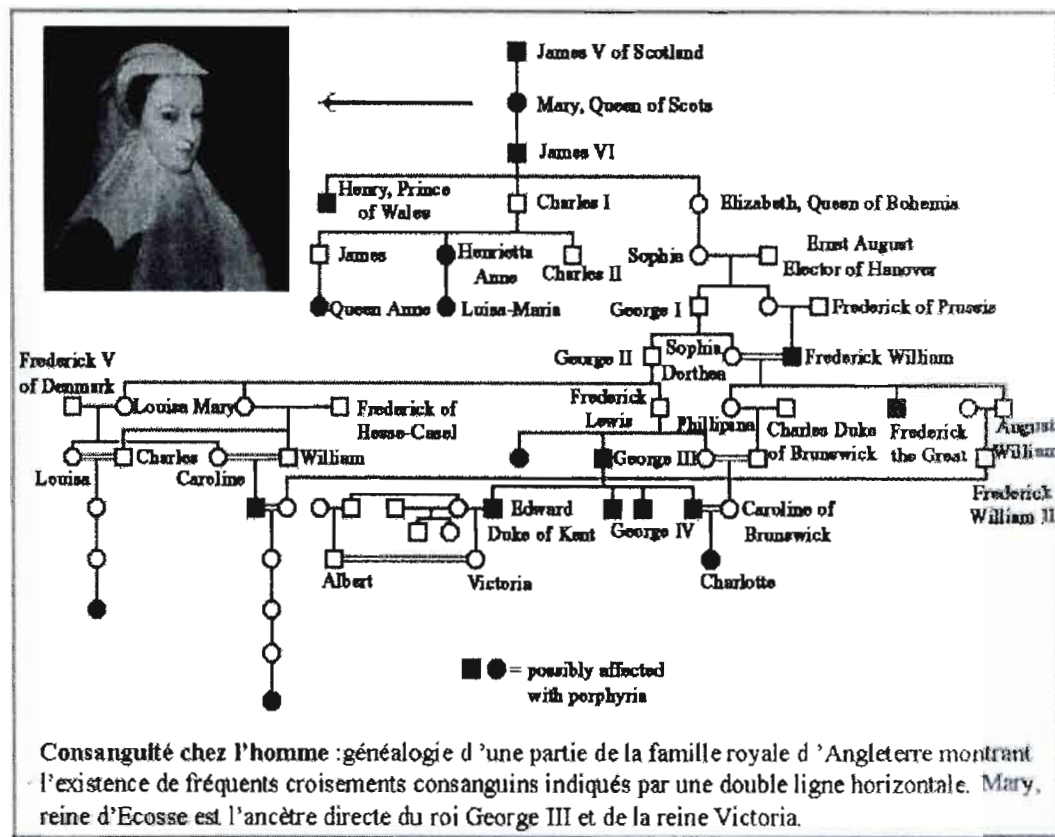
(346) Cette femme descend de la famille royale britannique;

(347) L'être humain descend du singe.

Ces exemples sont donc des expressions métaphoriques, et nous croyons que ces expressions sont dues à l'usage de l'arbre de famille dans lequel l'ordre généalogique est représenté spatialement de haut en bas : les ancêtres les plus anciens sont situés le plus haut, et leurs descendants les suivent vers le bas²⁰⁷. Concernant l'exemple (346), si le référent du sujet désigne une personne, nommée Charlotte par exemple, ses ancêtres sont situés plus haut qu'elle dans son arbre généalogique, comme on le voit dans la Figure 4.9.

²⁰⁶ <http://iledere.parti-socialiste.fr/files/courbes.jpg>

²⁰⁷ Les termes « arbre de famille » et « descendant » sont aussi des métaphores, et nous croyons que ces expressions sont aussi conceptuellement motivées par l'usage de cette représentation graphique : par la similarité entre les formes de sa structure généalogique et d'un arbre et par la représentation spatiale de haut en bas pour son ordre généalogique respectivement (voir la Figure 5.10). En fait, il y avait des représentations généalogiques qui ressemblent à un vrai arbre, avec le tronc en bas et les branches et les feuilles en haut, contrairement aux représentations actuelles qui s'appellent « arbre » et dont le tronc (l'origine) est en haut.

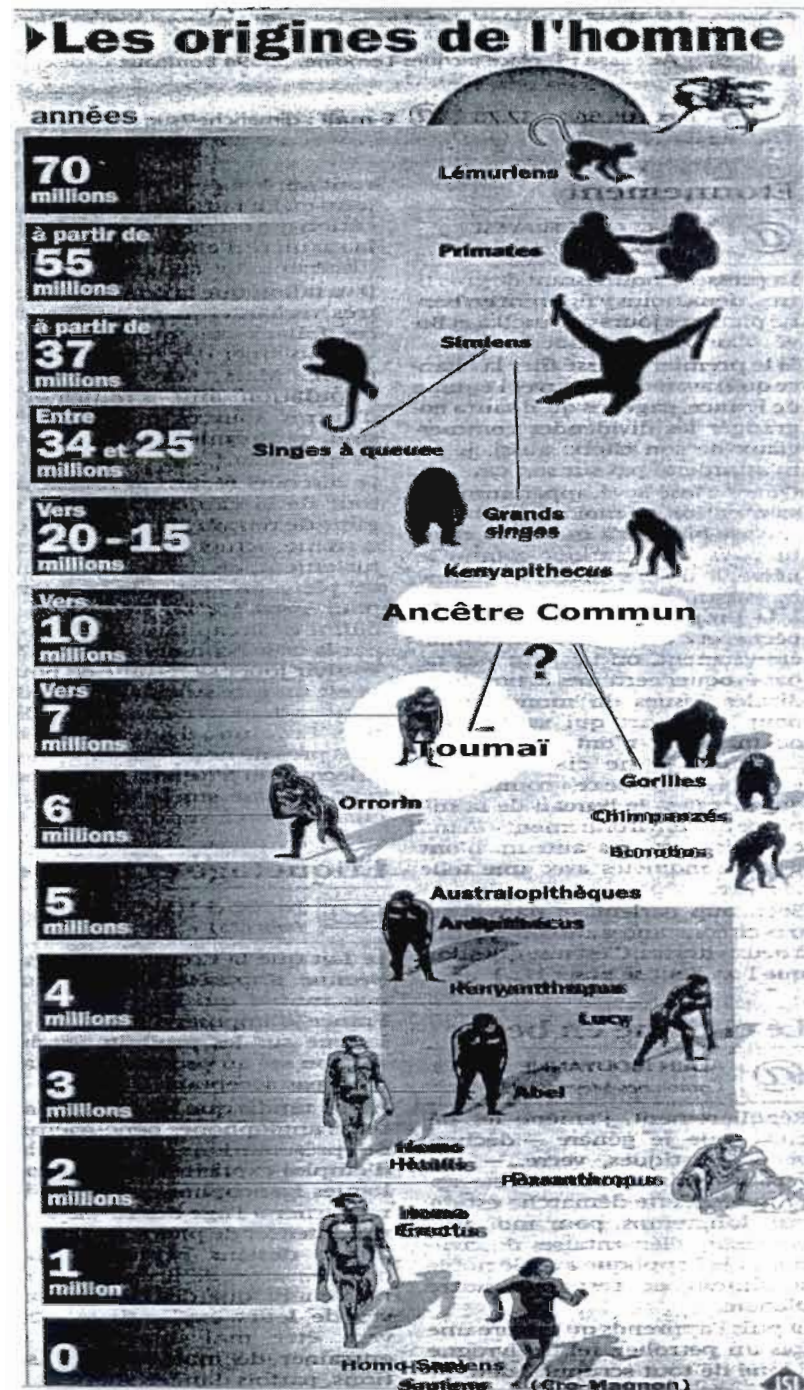
Figure 4.9 ²⁰⁸

Si on trace visuellement l'origine de cette personne depuis ses ancêtres les plus lointains jusqu'à elle-même, on peut saisir visuellement ce trajet comme un déplacement de haut en bas. Autrement dit, cet ordre généalogique implique une orientation vers le bas, et cette propriété correspond donc à la propriété (H-2). De même, nous croyons que la création des termes métaphoriques « arbre de famille » et « descendant », respectivement comme représentation généalogique et comme personne qui est issue d'un ancêtre (PR) est aussi conceptuellement motivée par l'usage de cette représentation graphique.

Quant à l'exemple (347), nous pensons que l'usage du verbe *descendre* est dû à la représentation de l'évolution humaine dans laquelle les singes, considérés comme ancêtres de l'être humain, sont situés en haut, alors que l'être humain est situé en bas, comme le Tableau 4.2.

²⁰⁸ http://genet.univ-tours.fr/mediatheque/IMAGES/intro_image.htm

Tableau 4.2 Évolution humaine d'après Pascal Picq et Yves Coppens ²⁰⁹



²⁰⁹ Ils sont les auteurs du livre *Les origines de l'Homme*, paru en 2002 par l'éditeur Tallandier : <http://livre.fnac.com/a1303648/Pascal-Picq-Les-origines-de-l-Homme>

Par exemple, dans ce tableau, on illustre l'évolution humaine depuis Lémuriens jusqu'à Homo Sapiens, et cet ordre de l'évolution est en effet représenté spatialement de haut en bas, comme un arbre généalogique : les primates les plus anciens sont situés plus haut que l'Homme actuel. Cette image verticale implique aussi une orientation vers le bas, et cette propriété spatiale correspond aussi à la propriété (H-2).

Selon le TLF, cette signification du verbe *descendre* est apparue en 1154, dans le sens de « provenir de » ou « être issu de », en parlant de l'origine généalogique d'une personne. De plus, d'après le DHLF (1992 : 586), le mot « descendant » a été enregistré en 1260 pour désigner une personne par rapport à celle dont elle est issue. Les deux significations sont en fait apparues après la création du plus ancien arbre généalogique conservé en France à la fin du XI^e siècle (Gautier, 2008).²¹⁰ Il est donc fort probable que cette représentation généalogique soit la source de motivation conceptuelle de ces significations, ainsi que de la métaphore « arbre généalogique »²¹¹ elle-même.

4.1.2.3. Diminution de valeurs

En ce qui concerne les exemples (348) et (349), aucune propriété spatiale n'est désignée par le verbe *descendre* :

(348) Le prix du pétrole descend sous les 30 dollars;

(349) Le pétrole descend sous les 30 dollars.

Dans les deux exemples, les deux sujets réfèrent en fait à la valeur monétaire de l'huile combustible. Ces énoncés signifient que le pétrole devient moins cher que 30 dollars par baril, et c'est donc la diminution de la valeur du pétrole qui est exprimée par le verbe.

²¹⁰ Dans l'introduction du livre *Mille ans d'histoire de l'arbre généalogique en France* (2008), l'auteur rapporte le fait suivant : « à la fin du XI^e siècle déjà, le comte d'Anjou Foulques le Réchin s'inquiétait de ne pas connaître l'histoire de sa famille au-delà de son arrière-grand-père. C'est en ses terres, peu avant le début de son règne en 1068, que des moines de l'abbaye Saint-Aubin d'Angers ont dessiné les plus anciennes généalogies conservées en France, les premières à être ornées de rameaux et de feuillages. »

²¹¹ Selon le DHLF (1992 : 102), le mot *arbre* est courant en français à toutes époques depuis 1080, avec des valeurs symboliques d'origine mythique (dans *arbre de Noël* ; *arbre de la science du bien et du mal*, d'après la Genèse, dès le XII^e siècle) et métaphorique, l'arbre étant symbole de force et aussi de lignée et de race, d'où la figure de *l'arbre de Jessé* et le sens d'*arbre généalogique*.

L'exemple (348) est une métaphore, et l'exemple (349) est à la fois métaphorique et métonymique. Nous pensons que ces expressions sont dues à l'influence conceptuelle de l'image d'une ligne graphique descendante, qui exprime cette baisse comme dans la Figure 4.10.

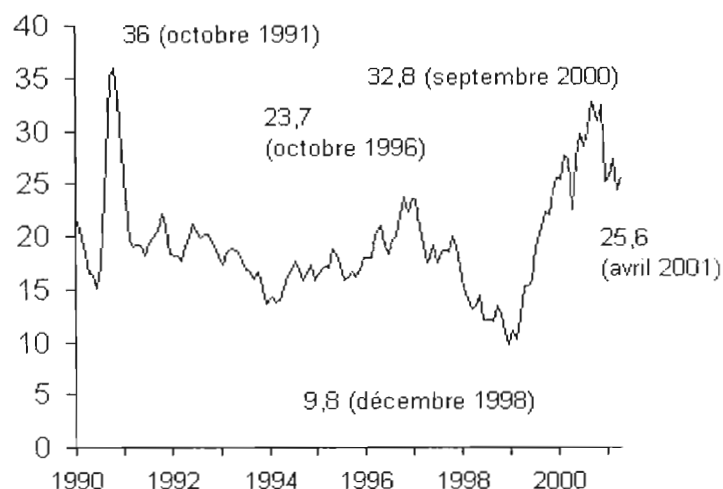


Figure 4.10 ²¹²

Dans cette représentation graphique, le prix du pétrole est de 25,6 dollars en avril 2001, contrairement à 32,8 dollars en septembre 2000. Si nous expliquons les exemples (348) et (349) par rapport à la Figure 4.12, l'usage du verbe *descendre* peut être justifié par le rapport vertical entre les points de rencontre représentant les deux prix : le point de 32,8 \$ est situé plus haut que celui de 25,6 \$. Si on suit la ligne qui relie les deux points depuis le premier jusqu'au dernier, ce trajet donne une image comme une extension de haut en bas. Autrement dit, cette ligne s'oriente vers le bas, et cette propriété correspond bien à la propriété (H-2).

Ce verbe peut être combiné avec un nom de concept économique dont l'évolution est représentable par un graphe²¹³, et cette combinaison lexicale exprime une diminution de la valeur du référent. Quant à son usage historique pour cette signification, selon le TLF, le

²¹² <http://www.senat.fr/rap/r00-369/r00-3692.html>

²¹³ Voir la section 4.1.2.2.

verbe *descendre* a commencé à exprimer la diminution du prix à partir de 1838. Cette acception a été enregistrée après le développement de la représentation graphique dans le domaine économique au XVI^e siècle. Notre hypothèse peut être donc consolidée par ces faits historiques.

4.1.2.4. Passage de l'aigu au grave (en musique)

Dans les exemples suivants, le verbe *descendre* ne désigne aucune propriété spatiale des référents des sujets, mais le passage musical de l'aigu au grave :

(350) Au début de cette chanson, la voix descend après être montée jusqu'à mi;

(351) Dans cette partie, les violons descendent.



Figure 4.11

Ces exemples sont donc des expressions métaphoriques, puisqu'ils ne répondent pas aux propriétés (H-1) et (H-2). Nous présumons que les motivations conceptuelles de ces métaphores viennent de la notation musicale concernée. Par exemple, si nous expliquons l'exemple (350) avec la Figure 4.11, on voit que l'usage du verbe *descendre* est influencé par le rapport vertical entre la quatrième note « mi » et la cinquième « sol dièse », puisque la cinquième est spatialement située plus bas que la quatrième dans cette représentation musicale. Si on trace mentalement un trajet de la première note à la deuxième, on peut saisir une image comme si ce trajet mental s'orientait vers le bas. Cette propriété correspond à la propriété (H-2). De plus, comme l'exemple (351), ce verbe peut s'associer directement avec un nom d'instrument de mélodie pour exprimer un passage du ton de l'aigu au grave. Cet exemple est à la fois métaphorique et métonymique : les instruments ne bougent pas, mais leurs tons deviennent plus aigus; le ton fait partie des instruments.

Selon le TLF, cette signification du verbe *descendre* a été enregistrée en 1754, et elle est donc

apparue après la création de la portée au début du X^e siècle (Helffer, 2002 : 345). Ces faits historiques soutiennent davantage notre hypothèse dans laquelle la notation musicale est la source de motivation conceptuelle dans la création de ces métaphores.

4.1.2.5. Diminution de phénomènes physiques

Les exemples suivants signifient que le temps devient plus froid, et le verbe *descendre* n'exprime donc aucune propriété spatiale :

(352) La température descend;

(353) Le mercure descend;

(354) Le thermomètre descend.

Concernant l'exemple (352), le sujet réfère au degré de chaleur, qui est un objet abstrait. Cet exemple ne satisfait pas aux propriétés (H-1) et (H-2), et il est donc une métaphore. Les exemples (353) et (354) sont à la fois des métaphores et des métonymies, car les sujets ne réfèrent pas au métal liquide et à l'appareil respectivement, mais à la température. Nous croyons que ces exemples figurés sont dus à l'image du mouvement vers le bas du mercure qu'un thermomètre contient. Par exemple, si la température passe de 8 degrés à 4 degrés, on voit que la plus haute extrémité du mercure s'oriente vers le bas. On voit donc les correspondances conceptuelles entre ces propriétés spatiales et les propriétés (H-1) et (H-2).

En ce qui concerne l'usage historique du verbe *descendre* pour cette acception, nous n'avons pas trouvé son origine dans nos corpus. Cependant, comme dans le cas du verbe *monter*, il est fort probable que cet usage soit apparu après l'invention du thermomètre (1592) et que la motivation conceptuelle soit ainsi basée sur le mouvement vertical du liquide qu'il contient. Cette hypothèse est appuyée par la définition du mot « thermomètre » qu'on trouve dans la première édition du DAF (1694) : « THERMOMETRE. s. m. Tuyau de verre dans lequel est enfermée une liqueur qui en montant & descendant montre les differens degrez de ~~chaud~~ & de froid ».

Dans les exemples suivants, les référents des deux sujets ne peuvent être sujets à aucun changement spatial, puisqu'ils ne possèdent aucune dimension physique :

(355) Si la pression descend lentement, il y aura précipitation dans moins de 24 heures.²¹⁴

(356) Lorsque votre cœur se relâche, la tension descend.²¹⁵

Le verbe *descendre* exprime en fait la diminution de la force atmosphérique et celle de la pression sanguine respectivement. Ces deux changements n'ont aucun rapport avec la spatialité, et les deux exemples sont donc des métaphores. Nous croyons que les deux métaphores sont dues à l'usage d'un baromètre à mercure et d'un tensiomètre à mercure respectivement, puisque si la pression ou la tension diminue, le niveau du mercure se déplace vers le bas pour mesurer ces variations. Cette propriété spatiale correspond également aux propriétés (H-1) et (H-2).

Quant aux usages historiques du verbe *descendre* pour ces significations, nous n'avons trouvé aucune information sur leur origine dans nos références. Cependant, nous croyons fort que comme dans le cas de *monter*, ces acceptions sont apparues après l'invention du baromètre et du tensiomètre respectivement.

4.1.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *descendre*

D'après les analyses conceptuelles des emplois propres et des emplois figurés ci-dessus, nous constatons que la propriété suivante est communément partagée dans tous les emplois de *descendre* :

(H-2) La cible de *descendre* doit s'orienter vers le bas.

« La cible », « orientation » et « vers le bas » sont de véritables primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *descendre*, et cette sémantique peut être formulée comme suit :

descendre = l'orientation de la cible vers le bas.

[événement ORIENTER ([cible CIBLE], [direction VERS BAS])]

²¹⁴ <http://www.meteo.org/phenomen/signes.htm>

²¹⁵ <http://www.escardio.org/Policy/prevention/Documents/France%20FSP.pdf>

4.2. Analyse conceptuelle du verbe *baisser*

D'après le GR, le TLF et le Larousse, le verbe *baisser* exprime les propriétés suivantes :

- a) Déplacement de haut en bas :
Le boxeur est fatigué, et ses mains baissent de plus en plus;
Mon père a baissé la fenêtre;
- b) Diminution de la dimension verticale de haut en bas :
Le niveau de la rivière baisse; La rivière baisse;
Cet homme baisse le niveau d'eau du barrage;
- c) Extension vers le bas :
Le rideau baisse;
Mon père a baissé le rideau;
- d) Inclinaison vers le bas :
Ses bras baissent sous le poids des gros gants;
Il a baissé la tête;
- e) Diminution de la lumière :
Le jour baisse; Le soir baisse; La lumière baisse;
Cet étudiant baisse la lumière;
- f) Diminution de la vigueur physique et/ou intellectuelle :
Ce malade a beaucoup baissé depuis cinq ans;
Sa santé baisse; Sa vue baisse; Son esprit baisse;
- g) Dégradation :
Le ministre baisse dans les sondages;
Son classement baisse;
- h) Diminution de valeurs :
Le prix du pétrole baisse; Le pétrole baisse;
La compagnie pétrolière a baissé le prix de l'essence;

- i) Changement du ton vers le grave :
Une corde neuve baisse presque toujours.
Baisser une note; baisser un instrument;
- j) Diminution de phénomènes physiques :
La radio baisse; Le son de la radio baisse;
La température baisse; Le thermomètre baisse;
Cet étudiant baisse la radio;
Cet étudiant baisse la température de l'eau;
- k) Diminution de problèmes :
La tension baisse entre les deux pays;

Les quatre premiers sens impliquent le changement spatial réel vers le bas de la cible, alors que ce n'est pas le cas des autres. Ces premiers sont donc des sens propres de *baisser*, tandis que les autres sont des sens figurés. Dans la présente recherche, nous nous concentrons sur l'analyse des emplois de *baisser*, excluant les emplois pronominaux de *se baisser*, puisque nous n'avons pas trouvé d'exemples métaphoriques de cette dernière forme dans nos dictionnaires de référence, dont le TLF, le GR, le DL, le Larousse et le Lexis, et ni même sur le site google francophone. De plus, selon le Dictionnaire critique de la langue française de Jean François Féraud (1787-1788), ce verbe pronominal garde toujours le sens littéral, sans emploi figuré.²¹⁶

4.2.1. Emplois spatiaux

4.2.1.1. Déplacement de haut en bas

Bien que nos dictionnaires de référence ne décrivent pas son emploi de déplacement, le verbe *baisser* exprime bel et bien le déplacement vers le bas des entités dans les exemples suivants :

- (357) Ce boxeur devient fatigué, les mains baissent et ne protègent plus le menton;
- (358) Il commence à pleuvoir, et ma mère baisse la fenêtre.

²¹⁶ Voir l'entrée *baisser* : <http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdicoIlook.pl?strippedhw=baisser>

Dans ces cas, les deux cibles sont fixées aux bras et aux cadres respectivement, et même pendant leur déplacement, elles ne doivent pas en être détachées, sinon c'est le verbe *tomber* qui serait plutôt pertinent pour désigner ce type de déplacement avec détachement. Nous croyons que la propriété d'attachement permet de distinguer le verbe de *descendre* dans le sens de déplacement. Autrement dit, si l'entité n'est pas fixée à un autre objet, *baisser* ne peut pas être employé pour désigner le déplacement de cette entité vers le bas, contrairement au cas de *descendre*. Examinons les exemples suivants pour appuyer cette hypothèse :

- (359) Cet étudiant descend (*baisse) l'escalier;
- (360) L'avion descend (*baisse) pour atterrir;
- (361) Ce plongeur descend (*baisse) vers le fond de la mer.

Dans ces exemples, le verbe *descendre* désigne le déplacement des cibles vers le bas, sur un objet ayant des dimensions physiques, en l'air et dans l'eau respectivement. En effet, ces cibles ne sont pas fixées à un autre objet physique, et elles peuvent bouger librement. Dans ces cas, il n'est aucunement possible de remplacer *descendre* par *baisser* pour exprimer ces déplacements.

Pour la même raison, nous croyons que *baisser* ne peut pas désigner la propagation vers le bas, contrairement au cas de *descendre*, comme dans les exemples suivants :

- (362) Il fume dans sa chambre, et l'odeur de tabac descend (*baisse) jusqu'au salon;
- (363) La chaleur descend (*baisse) du plafond et se propage dans la chambre;
- (364) Une voix descend (*baisse) des haut-parleurs accrochés aux cintres;
- (365) Les rayons du soleil descendent (*baissent) sur la prairie.

Dans ces exemples, les référents des sujets sont en effet des objets libres, qui ne peuvent pas être fixés à un autre objet physique.

En somme, d'après les tests ci-dessus, dans le cas de déplacement, le verbe *baisser* exprime « l'orientation dynamique d'une entité ayant des dimensions physiques vers le bas, fixée à une autre entité ».

Cette orientation dynamique peut avoir une signification particulière, comme c'est le cas de

l'exemple suivant :

(366) Baisser (le) pavillon;

Si le mot *pavillon* réfère à une pièce d'étoffe que l'on hisse sur un navire, cette action est conventionnellement considérée comme une reconnaissance de la défaite dans une bataille maritime, d'après le TLF. Cet exemple est une métareprésentation, puisque c'est une expression linguistique de cette signalisation maritime. Il est possible d'utiliser cette expression dans d'autres contextes, comme c'est le cas de l'exemple suivant :

(367) Malade, Richard Gasquet a choisi de déclarer forfait pour la demi-finale du tournoi contre Mischa Zverev [...] Gasquet baisse ainsi pavillon dans la dernière ligne droite.²¹⁷

Dans cette métaphore, l'expression « baisser pavillon » signifie également la défaite du match de tennis de la part du tennisman français.

4.2.1.2. Diminution de la dimension verticale de haut en bas

Le verbe *baisser* désigne la diminution de la hauteur d'un objet physique, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

(368) La rivière baisse;

(369) Le niveau de la rivière baisse;

(370) Le tas de bois baisse;

(371) Lors de l'expiration, le ventre sort, les épaules baissent.²¹⁸

Dans l'exemple (368), la cible ne se déplace pas entièrement vers le bas, mais seule sa surface supérieure, soit son niveau, s'oriente vers le bas. Par conséquent, cette orientation entraîne la diminution de la dimension verticale du référent. Les exemples (368) et (369) sont donc considérés comme synonymes. Dans ces deux cas, les autres parties de l'eau sont

²¹⁷ http://www.lequipe.fr/Tennis/breves2010/20100925_152408_gasquet-renonce.html

²¹⁸ http://www.ac-nancy-metz.fr/pres-etab/colcytererambervillers/cours_eleve_mise_a_jour/cours_eleve_5e.htm

touchées au sol, et elles ne doivent pas bouger pendant que la surface de l'eau s'oriente vers le bas. Si toutes les parties bougent vers le bas, il s'agit d'un déplacement. Ce déplacement peut être désigné par *descendre*, mais non pas par *baisser*, comme dans les exemples suivants :

(372) La rivière *descend* (*baisse) vers la mer.

Concernant l'exemple (370), si le sujet du verbe réfère à des morceaux de bois accumulés, *baisser* exprime aussi la diminution de leur hauteur. Dans ce cas aussi, seule la partie supérieure de ce tas diminue vers le bas, alors que le reste demeure inchangé. L'image de cette diminution s'apparente en effet à celle du niveau d'eau. Quant à l'exemple (371), l'usage de *baisser* est motivé par le mouvement vers le bas des parties supérieures des épaules, et la hauteur des épaules diminue verticalement vers le bas. Cette entité est en effet fixée au corps, et elle ne doit pas en être détachée pendant cette diminution. Bref, dans ces quatre exemples, la diminution de la hauteur de chaque entité implique en fait son orientation vers le bas, et l'entité doit rester en contact avec un autre objet pendant la diminution.

4.2.1.3. Extension de haut en bas

Dans les exemples suivants, *baisser* désigne l'extension des cibles vers le bas :

(373-1) Cinq minutes après, le rideau baisse, les spectateurs sont dispersés.²¹⁹

(373-2) Cet homme a baissé le rideau.

Dans ces cas, les cibles ne se déplacent pas entièrement vers le bas, car certaines de leurs parties sont fixées à un autre objet physique dépendamment du mécanisme du rideau : la partie supérieure de chaque cible peut être fixée à la barre de support, ou ses deux parties latérales peuvent être attachées aux fils d'acier verticalement pendus, etc. Cette extension est également dynamique.

Par contre, en ce qui concerne l'extension statique vers le bas, l'emploi de *baisser* est

²¹⁹ Cet exemple est extrait de la page 277 du roman d'Alexandre Dumas *Le comte de Monte-Cristo*, édité par L'Archipel en 1998, disponible dans le site suivant : <http://www.scribd.com/doc/5160863/Alexandre-Dumas-Le-comte-de-MonteCristo-III>

impossible, contrairement au cas de *descendre*, comme dans les exemples suivants :

(374-1) Ce sentier descend (*baisse) jusqu'à la mer;

(374-2) Cet escalier descend (*baisse) vers le sous-sol.

Ces extensions peuvent être aussi exprimées par *monter* ou *s'élever* dépendamment de la perception subjective du locuteur, mais en aucun cas elles ne peuvent être désignées par *baisser*.

4.2.1.4. Inclinaison de haut en bas

Dans l'exemple suivant, *baisser* exprime l'inclinaison du référent du sujet vers le bas :

(375) Lorsque les bras baissent et que l'expiration s'accompagne d'une chute passive du thorax, ces parties du corps semblent pesantes, comme sous l'effet d'une force qui accroîtrait la tension tonique par gravité.²²⁰

Dans ce cas, la cible s'oriente vers le bas sans être détaché du corps, et cette orientation est aussi dynamique. L'inclinaison des bras peut être interprétée comme un abandon, comme dans l'exemple suivant :

(376) Il (le boxeur Jean Pascal) avait baissé les bras et s'était terriblement rendu vulnérable devant son adversaire.²²¹

Selon le PR (2009), dans un match de boxe, ce geste peut être considéré comme un abandon de combat. Dans ce cas, l'expression « baisser les bras » est une métareprésentation, car elle est une interprétation linguistique de ce signe gestuel. Dans le sens de l'abandon, cette expression peut être également utilisée dans d'autres contextes, comme c'est le cas de la métaphore suivante :

²²⁰ Cet exemple est extrait de la page 154 du livre d'Umberto Piscicelli (1986) *Auto-entraînement respiratoire et psychoprophylaxie obstétricale*, édité par Piccin, disponible sur le site suivant : <http://books.google.ca>

²²¹ <http://www.cyberpresse.ca/chroniqueurs/rejean-tremblay/200812/09/01-808718-le-voyage-de-jean-pascal.php>

(377) Les syndicats refusent de baisser les bras sur les retraites.²²²

De plus, *baisser* peut aussi être utilisé pour exprimer une inclinaison d'un autre objet physique, comme dans l'exemple suivant :

(378) Les branches baissent peu à peu par le poids des fruits.²²³

Dans ce cas également, le référent du sujet ne se déplace pas entièrement vers le bas, mais la partie fixée au tronc reste inchangée, alors que l'autre partie s'oriente vers le bas.

Comme dans le cas d'extension, *baisser* ne peut pas être utilisé pour désigner une inclinaison statique, contrairement au cas de *descendre*. Pour justifier cet argument, regardons la figure suivante, dans laquelle le toit de la maison s'incline très bas, presque jusqu'au sol.



Figure 4.12

(379-1) Le toit de cette maison descend presque jusqu'au sol;

(379-2) Le toit de cette maison monte abruptement;

(380) * Le toit de cette maison baisse presque jusqu'au sol.

²²² http://www.lepoint.fr/economie/les-syndicats-refusent-de-baisser-les-bras-sur-les-retraites-11-09-2010-1235166_28.php

²²³ Cet exemple est extrait de la page 372 du *Bulletin de la société d'horticulture du Département de la Somme*, publié en 1849 par l'Imprimerie de E. Yvert à Amiens, France, disponible sur le site <http://books.google.ca>.

Comme le cas d'une extension statique, cette inclinaison peut être exprimée par *descendre* ou *monter*, dépendamment de la perception subjective du locuteur, comme dans les exemples en (379) respectivement. Mais, en aucun cas, *baisser* ne peut être employé pour désigner une inclinaison statique, comme c'est le cas dans l'exemple (380). D'après le test ci-dessus, nous constatons que le verbe *baisser* exprime toujours une inclinaison dynamique, et que la cible doit être fixée à un autre objet.

4.2.1.5. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *baisser*

À la lumière des analyses ci-dessus, dans ses emplois propres, le verbe *baisser* exprime le déplacement, la diminution de la dimension verticale, l'extension ou l'inclinaison d'une entité ayant des dimensions physiques vers le bas, et ces propriétés sont dynamiques. Si nous synthétisons ces quatre significations, le verbe *baisser* possède les propriétés suivantes dans les sens courants :

- (I-1) La cible de *baisser* doit référer une entité ayant des dimensions physiques;
- (I-2) Ce référent doit s'orienter vers le bas;
- (I-3) Ce référent doit être fixé à une autre entité;
- (I-4) Cette orientation doit être dynamique.

Dans les emplois spatiaux, la sémantique de *baisser* se distingue donc de celle de *descendre* par les propriétés (I-1), (I-3) et (I-4), et ce verbe exprime « l'orientation dynamique d'une entité ayant des dimensions physiques, fixée à une autre entité, vers le bas ».

4.2.2. Emplois non spatiaux

4.2.2.1. Diminution de l'intensité lumineuse

Dans les exemples en (381), les référents des sujets ne peuvent avoir aucun changement spatial vers le bas :

- (381) Le jour baisse; Le soir baisse.

Dans ces métaphores, le verbe *baisser* désigne la diminution de l'intensité de la lumière.

solaire, spécifiquement avec le coucher du soleil, selon le TLF et le DFL. En outre, le Dictionnaire Le Littré (2000 : 126) précise que l'expression « le jour baisse » se dit « lorsque le soleil s'enfonce sous l'horizon ». Ce phénomène naturel implique en fait nécessairement la diminution de la dimension du soleil, et nous croyons fort que l'emploi de *baisser* est conceptuellement motivé par cette diminution.

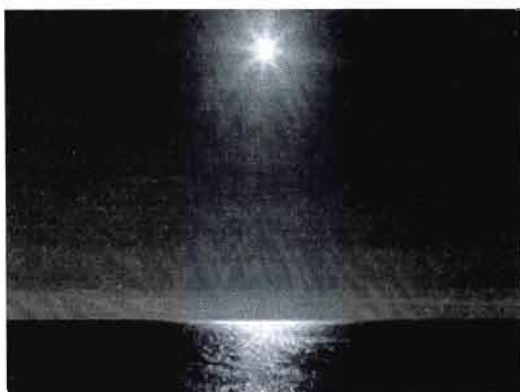


Figure 4.13



Figure 4.14

- (382) ? Le soleil baisse vers l'horizon;
 (383) Le soleil baisse sur l'horizon.

Supposons que le soleil se déplace vers le bas dans les deux figures. Concernant la Figure 4.13, il semble bizarre que ce déplacement soit exprimé par *baisser*, comme dans l'exemple (382). Ce déplacement est en fait trop minime pour voir toute sa grandeur et l'intensité de la lumière presque inchangée. Par contre, concernant la Figure 4.14, il est possible d'utiliser *baisser* pour désigner le déplacement vers le bas du soleil, comme c'est le cas dans l'exemple (383). Dans ce cas, on voit que la partie inférieure du soleil touche l'horizon, et cela donne une impression comme si cet astre était fixé à l'horizon. Si cet astre continue à se déplacer vers le bas, sa dimension verticale diminue vers le bas, de sorte que la lumière diminue de plus en plus. On peut donc percevoir que dans les exemples en (381), l'emploi de *baisser* est directement motivé par la diminution de la hauteur du soleil, comme la source de lumière, et cette image correspond en effet aux propriétés (I-2) à (I-4). Ainsi, selon le Dictionnaire Larousse, l'expression « le soleil baisse » signifie la venue de la nuit, soit la diminution de la

luminosité solaire.²²⁴

De plus, dans le cas du feu, on peut aussi percevoir que la luminosité dépend de la dimension de la flamme. Par exemple, dans les figures suivantes, si les flammes respectives deviennent plus petites, leur hauteur diminue vers le bas, de manière que leur luminosité diminue également.



Figure 4.15

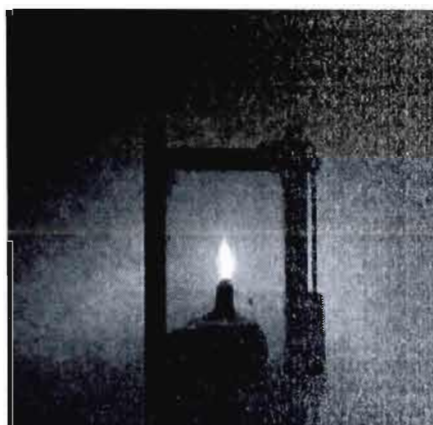


Figure 4.16

Dans ces cas, on peut percevoir visuellement que la hauteur des flammes devient plus petite par l'orientation de leurs parties supérieures vers le bas, comme c'est le cas du soleil, alors que leurs parties de base sont fixées respectivement au sol et au contenant de l'huile par la mèche. Il est possible d'utiliser *baisser* pour exprimer non seulement la diminution de la dimension de ces flammes, mais aussi celle de leurs luminosités, comme dans les exemples suivants.

(384-1) La flamme baisse; La flamme du feu baisse; La flamme de la lampe baisse;

(384-2) La lumière de la flamme baisse; La lumière du feu baisse; La lumière de la lampe baisse.

(384-3) Le feu baisse; la lampe baisse.

Cette perception de la diminution de l'intensité lumineuse peut également s'appliquer à la lampe à incandescence, comme dans la Figure 4.17.

²²⁴ <http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-autre/baisser/25205>



Figure 4.17



Figure 4.18

À l'intérieur de l'ampoule, on voit une certaine dimension des rayons lumineux issus du filament. Cette image s'apparente en fait à la flamme d'une lampe à huile couverte de verre, comme celle dans la Figure 4.18. Si la grandeur de ces rayons devient plus petite pour diverses raisons, l'intensité lumineuse diminue effectivement. Dans ce cas aussi, on perçoit visuellement que la diminution de l'intensité lumineuse est directement liée à celle de la dimension des rayons, et cette diminution peut être également exprimée dans un emploi transitif de *baisser*, comme c'est le cas des exemples suivants :

(385-1) Cet étudiant baisse la lumière;

(385-2) Cet étudiant baisse la lampe.

Ainsi, depuis le soleil jusqu'à la lampe à incandescence, on voit que la diminution de la dimension d'une source lumineuse engendre une diminution de sa luminosité, et par conséquent, ce rapport conceptuel permet l'emploi de *baisser* pour exprimer une diminution de l'intensité de toute autre sorte de lumière, par exemple celle de la luminosité de l'écran d'un ordinateur portable. De plus, la diminution de lumière affecte en général la vue de l'être humain : plus la lumière diminue, plus on voit mal. Nous croyons donc que c'est par cet enchaînement conceptuel que l'emploi de *baisser* est aussi possible pour exprimer un affaiblissement de la faculté visuelle, comme dans les métaphores suivantes :

- (386) Si votre vue baisse rapidement ou si l'image que vous voyez se gondole, ou encore si elle se troue à la périphérie ou complètement, foncez chez votre ophtalmologiste;²²⁵
- (387) Lorsque la cornée devient opaque, la vision baisse;²²⁶
- (388) Ralentissez en passant des feux de route aux feux de croisement car votre visibilité baisse et se limite alors à 30 mètres.²²⁷

4.2.2.2. Affaiblissement de la vigueur physique et/ou intellectuelle

Dans les exemples suivants, le verbe *baisser* exprime l'affaiblissement des forces physiques d'une personne dû à ses problèmes de la santé ou au vieillissement :

- (389) Ce malade baisse;
- (390) La santé de mon père a baissé;
- (391) Ses forces baissent.

Ces exemples sont donc des métaphores, et d'après le TLF et le DHLF (1992 : 166), *baisser* exprime cette propriété depuis le XVII^e siècle. Nous pensons que cet emploi de *baisser* est conceptuellement basé sur des manifestations corporelles en cas de manque d'énergie physique, surtout par rapport à la position des bras, des mains et des épaules. Comme nous l'avons déjà mentionné dans la section 4.2.1.3, si un être humain manque d'énergie, ses bras et ses mains baissent en général. Dans le cas d'une maladie grave ou d'un vieillissement accentué, un être humain perd ses forces physiques, et par conséquent, il manifeste de tels changements corporels. Dans cette conceptualisation, on voit donc les correspondances conceptuelles aux propriétés (I-2) à (I-4).

Toujours selon le GR et le TLF, également depuis XVII^e siècle, *baisser* exprime l'affaiblissement des forces intellectuelles, comme dans les exemples suivants :

- (392-1) Une longue maladie a fait baisser l'esprit de cet homme;
- (392-2) Son esprit / son intelligence / son talent baisse.

²²⁵ <http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2242/articles/a357633-ophtalmologie-stomatologie.html>

²²⁶ <http://www.france5.fr/sante/traitements/W00514/8/>

²²⁷ <http://lemag.direct-assurance.fr/homepage/Fiche-conduitedenuit.aspx>

Dans ces cas, la santé intellectuelle est comparée avec la santé physique. Étant donné que l'affaiblissement physique dû au vieillissement ou à une maladie grave entraîne en général l'affaiblissement de la vigueur intellectuelle, nous croyons que ces métaphores sont motivées par cet enchaînement conceptuel.

4.2.2.3. Dégradation

Dans les métaphores suivantes, *baisser* exprime le fait que le président français devient moins populaire auprès des Français :

- (393) Mais le contexte n'est pas à l'optimisme et la popularité de Nicolas Sarkozy baisse fortement;²²⁸
- (394) Sarkozy baisse dans un sondage.²²⁹

Dans ces cas, il est fort probable que l'emploi de *baisser* soit conceptuellement motivé par l'image d'un graphique orienté vers le bas, comme dans la Figure 4.19.

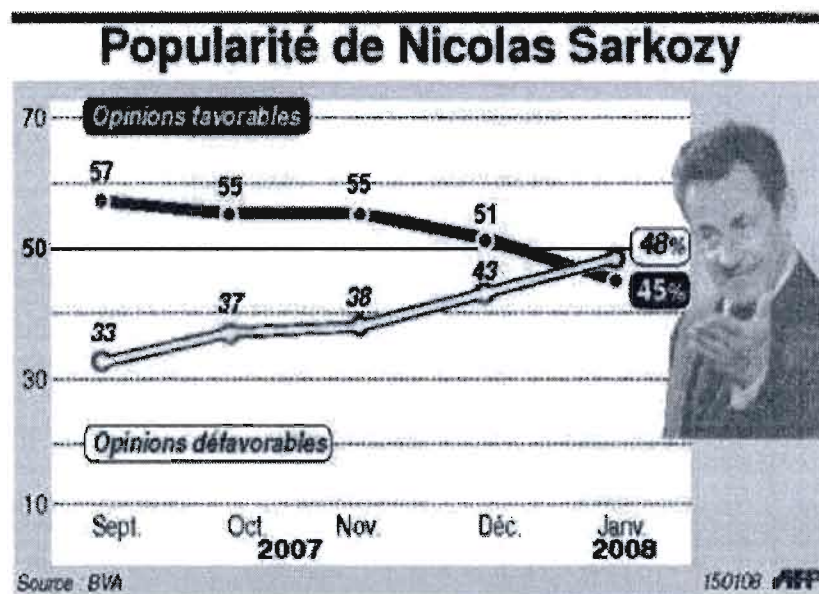


Figure 4.19 ²³⁰

²²⁸ http://www.france-info.com/spip.php?article84124&theme=81&sous_theme=149

²²⁹ <http://www.liberation.fr/evenement/010194662-sarkozy-baisse-dans-un-sondage>

Dans cette figure, représentant l'évolution de la popularité du président, la ligne bleue s'oriente vers le bas, et cette représentation exprime le fait que le président devient moins populaire. Cette image graphique s'apparente en fait à une diminution du niveau d'eau ou à l'inclinaison d'une branche vers le bas. Ces deux propriétés peuvent être exprimées par *baisser*, et il est donc fort probable que ces métaphores soient rendues possibles par les correspondances conceptuelles avec les propriétés (I-2) à (I-4).

4.2.2.4. Diminution de valeurs

Dans les métaphores suivantes, *baisser* exprime le fait que le pétrole devient moins cher :

- (395-1) Le prix du pétrole baisse, mais pas celui du gaz pourtant indexé sur le cours du baril;²³¹
- (395-2) Pour la première fois depuis 1961, l'O.P.E.P. baisse le prix du pétrole;²³²
- (396-1) Le pétrole baisse après avoir touché son haut en six mois;²³³
- (396-2) L'issue incertaine du plan Paulson fait baisser le pétrole;²³⁴
- (397-1) Le baril baisse [...] sur le New York Stock Exchange, le baril de brut a perdu 72 cents à 52,95 dollars, après avoir perdu plus d'un dollar lundi;²³⁵
- (397-2) Une production accrue, sous l'impulsion d'un pouvoir *american friendly* en Irak, ferait baisser le baril de 5 à 7 dollars environ.²³⁶

Dans ces cas aussi, comme le cas des exemples (393) et (394), l'usage de *baisser* est fort probablement influencé par l'image d'une ligne graphique orientée vers le bas, comme dans la Figure 4.20.

²³⁰ <http://sarkopitheque.files.wordpress.com/2008/01/popularite.jpg>

²³¹ <http://www.lefigaro.fr/conso/2008/12/03/05007-20081203ARTFIG00562-pourquoi-le-prix-du-gaz-ne-baisse-pas-.php>

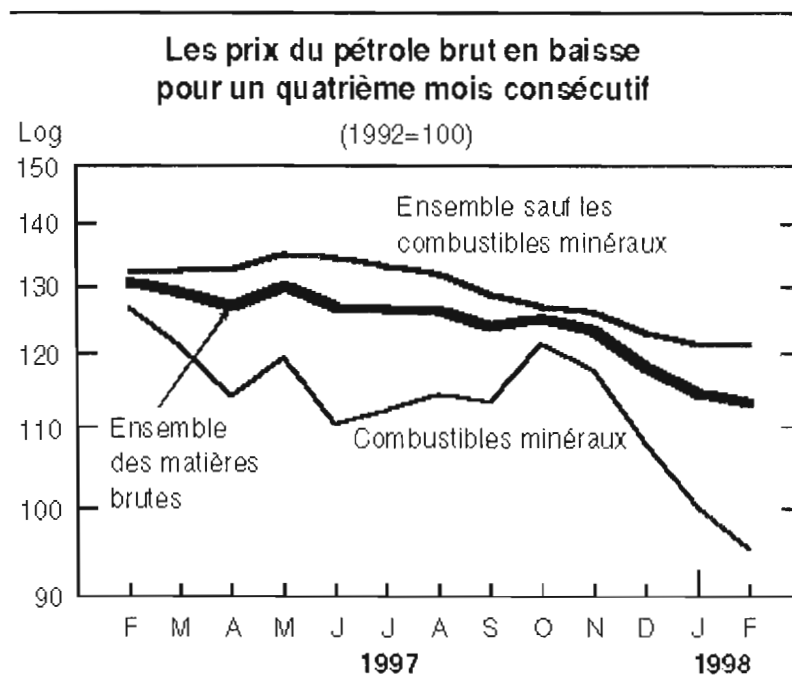
²³² <http://tempsreel.nouvelobs.com/actualite/culture/20000313.OBS2827/cela-s-est-passe-un-14-mars.html>

²³³ <http://www.la Tribune.fr/actualites/20090521trib000379078/le-petrole-baisse-apres-avoir-touche-son-plus-haut-en-six-mois.html>

²³⁴ <http://www.lefigaro.fr/matieres-premieres/2008/09/26/04012-20080926ARTFIG00540-l-issue-incertaine-du-plan-paulson-fait-baisser-le-petrole-.php>

²³⁵ <http://www.liberation.fr/economie/0101505887-le-baril-baisse>

²³⁶ <http://www.liberation.fr/tribune/0101438553-irak-la-paix-est-possible>

Figure 4.20 ²³⁷

Dans cette figure, les trois lignes représentent l'évolution des prix du pétrole, et elles s'orientent vers le bas. Chaque ligne graphique donne également une image comme si le niveau d'eau s'orientait vers le bas ou qu'une branche s'inclinait vers le bas. Les propriétés spatiales de ces lignes correspondent donc aux (I-2) à (I-4). Le verbe *baisser* peut être combiné avec le nom de tout autre concept qui est sujet à une telle représentation graphique pour exprimer une diminution de ce dernier.

Selon le TLF, *baisser* a commencé à prendre cette acception d'abord à l'emploi transitif en 1695, et ensuite en 1835 dans son emploi intransitif. On voit donc que ces deux apparitions sont enregistrées après le développement de la représentation graphique au XVI^e siècle.

4.2.2.5. Diminution de hauteur ou d'intensité du son

Dans les exemples suivants, *baisser* ne désigne aucun changement spatial des référents des sujets vers le bas :

²³⁷ http://www.statcan.gc.ca/kits-trousses/edu04_0148b-fra.htm

(398-1) Une corde neuve baisse souvent;²³⁸

(398-2) Baisser une note; baisser un instrument.²³⁹

Ces exemples sont des métaphores, et ce verbe exprime le changement du ton vers le grave en parlant de la musique, selon le TLF et le PR. Dans ces cas, la motivation conceptuelle de l'emploi de *baisser* vient fort probablement de l'image de la notation musicale concernée, comme dans la figure suivante.



Figure 4.21

Dans cette notation musicale, le passage de ces trois notes est en effet perçu visuellement comme une orientation vers le bas. De plus, les cinq lignes horizontales donnent une image comme des degrés destinés à la mesure du niveau d'eau, et on peut donc conceptualiser ce passage musical comme si le niveau d'eau s'orientait vers le bas. Dans cette conceptualisation, on voit donc les correspondances conceptuelles avec propriétés (I-2) à (I-4).

Baisser désigne aussi la diminution de l'intensité sonore, comme dans les emplois suivants :

(399-1) La voix de cette chanteuse baisse, et l'orchestre s'arrête;

(399-2) Ce chanteur baisse la voix.

Dans ces cas, la motivation conceptuelle vient fort probablement de l'image des signes musicaux qui indiquent la diminution du volume sonore, par exemple le *cehalicus*, le *decrescendo* ou le *diminuendo*. Dans la Figure 4.22, on voit que la ligne s'incline vers le bas, et c'est aussi le cas de la ligne supérieure dans la Figure 4.23.

²³⁸ Cet exemple vient de l'entrée *baisser* dans le PR (2009).

²³⁹ Ces exemples sont extraits de l'entrée *baisser* dans le TLF.



Figure 4.22 Cephalicus



Figure 4.23 Decrescendo ou diminuendo

Ces deux lignes donnent une image d'inclinaison vers le bas, et les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (I-2) à (I-4).

Si la diminution de l'intensité sonore en musique peut être exprimée par *baisser* en raison de l'image des deux signes musicaux mentionnés ci-dessus, par l'enchaînement conceptuel de cette image, ce verbe peut aussi être employé pour désigner la diminution de l'intensité sonore en dehors de la musique, comme dans les exemples suivants :

- (400) Cet homme baisse la voix pour ne pas gêner les autres;
- (401) Cet homme baisse le son de la radio; Cet homme baisse la radio;
- (402) Cet homme baisse le ton pour parler avec son fils.

Nous croyons également que cette motivation conceptuelle s'applique aux métaphores suivantes :

- (403-1) Le ton baisse entre Paris et Abidjan;²⁴⁰
- (403-2) Paris et N'Djamena baissent le ton, les tensions persistent.²⁴¹

Ces deux énoncés sont hors du contexte musical, et *baisser* exprime respectivement la diminution du désaccord sur un sujet particulier entre la France et la Côte d'Ivoire, ainsi que entre la France et le Tchad, métonymiquement désignées par leurs capitales respectives. Dans ce cas, ni les deux villes ni les deux pays ne peuvent avoir le ton, mais on fait en fait référence aux personnes représentant ces deux pays. Si deux personnes se parlent d'un sujet en désaccord, leurs tons, soit le volume de leurs voix, augmentent en général. Lors d'une telle discussion, si les deux parties commencent à s'entendre ou à se calmer, leurs voix

²⁴⁰ <http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/20041118.OBS1815/>

²⁴¹ <http://www.ladepeche.fr/article/2007/11/07/173912-Arche-de-Zoe-Paris-et-N-Djamena-baissent-le-ton-les-tensions-persistent.html>

deviennent moins fortes. Ce changement vocal peut être conceptualisé comme si le ton de la voix devenait moins fort en musique.

D'après le TLF, *baisser* a pris ces deux acceptions en 1172 dans son emploi transitif, et cette apparition est en fait inscrite après le développement du signe « cephalicus » au X^e siècle.

4.2.2.6. Diminution des phénomènes physiques

Dans les métaphores suivantes, le verbe *baisser* désigne la diminution des sujets qui réfèrent au degré de chaleur et à la force respectivement :

(404-1) La température baisse; La pression atmosphérique baisse;

(404-2) Le thermomètre baisse; Le baromètre baisse;

(404-3) Ce cuisinier baisse la température; Ce garagiste baisse la pression de l'air dans un pneu.

Dans ces cas, l'emploi de *baisser* est fort probablement motivé par l'image du mouvement du mercure vers le bas que les premiers appareils de ce type contiennent. Par exemple, si le temps devient plus froid, le mercure d'un thermomètre bouge vers le bas pour indiquer ce changement de température. Dans ce cas, seul le bout supérieur du mercure se déplace vers le bas, alors que son bout inférieur reste inchangé, comme le niveau d'eau pourrait le faire, et cette image correspond bien aux propriétés (I-2) à (I-4). Ainsi, par métonymie, l'expression « le mercure baisse » peut aussi signifier ce changement de température.

Nos dictionnaires de référence ne donnent aucune information sur la date de l'apparition de cet usage, mais nous avons trouvé un exemple de cette acception inscrite en 1835 dans le TLF : « La température baisse ». Cette combinaison lexicale est apparue après l'invention du thermomètre à mercure en 1714, et notre hypothèse peut donc être consolidée par ces faits historiques.

4.2.2.7. Diminution de problème

Dans l'exemple (405), le mot « tension » ne désigne pas la tension artérielle, mais le désaccord entre des chercheurs de l'Institut Pasteur et leur direction :

- (405) La tension baisse à l'Institut Pasteur. Au terme de neuf mois de crise, un espoir est né, hier, au siège de l'Institut Pasteur : celui de voir la vénérable fondation française tourner une page de son histoire, reléguant au rayon des mauvais souvenirs l'affrontement qui oppose, aujourd'hui encore, une majorité de ses chercheurs et des plus éminents à leur actuelle direction.²⁴²

Le verbe *baisser* exprime en fait la diminution de ce désaccord, et cet exemple est donc une métaphore. Dans ce cas, comme nous l'avons déjà mentionné plusieurs fois dans les sections précédentes, un tel désaccord est perçu par rapport à la tension artérielle, de sorte qu'il est considéré comme mesurable par un tensiomètre. La diminution de ce désaccord peut donc être conceptualisée comme si la tension artérielle diminuait, ce qui est mesurable par l'extension vers le bas du mercure ou le déplacement vers le bas de l'aiguille dont un tensiomètre dispose. Les propriétés de cette image correspondent en effet aux propriétés (I-2) à (I-4), et il est donc fort probable que l'emploi de *baisser* soit basé sur cette correspondance conceptuelle dans le cas de l'exemple (405).

4.2.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *baisser*

À la lumière des analyses conceptuelles des emplois, tant courants que figurés, les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale du verbe *baisser* sont les suivantes :

- (I-2) La cible de *baisser* doit s'orienter vers le bas;
- (I-3) La cible doit être fixée à une autre entité;
- (I-4) Cette orientation doit être dynamique.

La sémantique grammaticale de *baisser* se distingue alors de celle de *descendre* par les primitives (I-3) et (I-4), et on peut la représenter comme suit :

baisser = l'orientation dynamique de la cible, fixée à une autre entité, vers le bas.

[_{événement} ORIENTER ([_{chose} CIBLE ([_{propriété} FIXÉE ([_{chose} UNE AUTRE ENTITÉ]))],
[_{direction} VERS BAS]],
[_{propriété} DYNAMIQUE]])]

²⁴² <http://www.liberation.fr/sciences/0101522438-la-tension-baisse-a-l-institut-pasteur>

4.3. Analyse conceptuelle du verbe *tomber*

Si nous synthétisons les acceptions présentées dans le TLF, le GR et le Larousse, le verbe *tomber* exprime les propriétés suivantes :

- a) Déplacement de haut en bas :
La neige tombe;
- b) Chute sur place :
L'immeuble tombe;
Jean tombe à terre;
- c) Extension de haut en bas :
Le manche tombe parfaitement sous la main;
- d) Propagation de haut en bas :
Les éclairs tombent au sol;
- e) Passage à la dégradation de la cote ou du classement :
Ce champion tombe à la 20^e place au classement;
- f) Défaite :
La France est tombée face aux Pays-Bas 4 à 1;
- g) Perte de pouvoir politique :
Le dictateur tombe, et la démocratie est rétablie;
- h) Diminution de valeurs :
Le prix du pétrole tombe;
- i) Diminution de la lumière solaire :
Le jour tombe; La nuit tombe;
- j) Diminution de phénomènes physiques :
La température tombe;

k) Parution :

Le journal tombe à cinq heures;

l) Disparition de problème :

La difficulté tombe;

m) Survenue :

Le mauvais sort est tombé sur cette personne; Le malheur tombe du ciel;

n) Implication dans une situation ou un état inattendu :

Il tombe dans les filets de la police; Il tombe malade.

Les quatre premières acceptions expriment une propriété spatiale du référent vers le bas, et elles sont considérées comme les emplois propres du verbe. Par contre, les autres sont des emplois figurés, parce qu'elles ne concernent en réalité aucune propriété spatiale du référent.

4.3.1. Emplois spatiaux

4.3.1.1. Déplacement de haut en bas

Le TLF, le GR ainsi que Corbin et *al.* (2004 : 109) définissent ainsi le verbe *tomber* dans le sens du déplacement :

- être entraîné vers le bas sous l'effet de la pesanteur (TLF);
- être entraîné vers le sol, d'un lieu élevé à un lieu bas ou profond, quand ce qui retenait ou soutenait vient à manquer (GR);
- un mouvement de haut en bas, à direction inhérente (gravité) (Corbin et *al.*).

Toutefois, ces définitions sont incomplètes, et il faut y ajouter les deux propriétés suivantes : « de manière involontaire de la part de la cible » si cette dernière est une entité animée et « sur une distance significative ». Examinons d'abord l'exemple et la figure suivants pour discuter cette première propriété complémentaire :

(406) Cet homme tombe du pont en perdant l'équilibre.

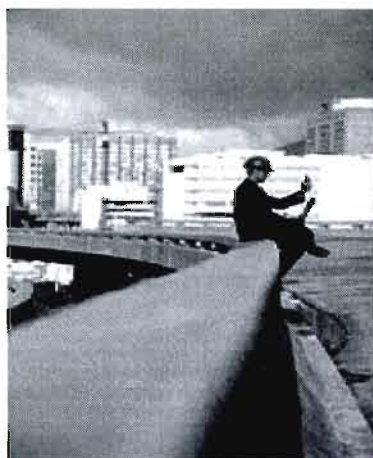


Figure 4.24

Si un homme est assis sur la bordure du pont, comme on le voit dans la Figure 4.24, et qu'il se déplace du pont vers le bas par accident, en perdant l'équilibre par exemple, ce déplacement peut être exprimé par *tomber*, comme dans l'exemple (406). Suivant la force de la gravité, ce déplacement vertical se fait de manière involontaire de la part du référent, sur une distance significative, et entraîne une conséquence négative.

Par contre, si un être humain se déplace du pont vers le bas pour faire du saut à élastique, pour plonger ou pour se suicider, comme on le voit dans les figures suivantes respectivement, il n'est pas pertinent d'utiliser *tomber* pour exprimer ces déplacements, comme dans les exemples suivants :

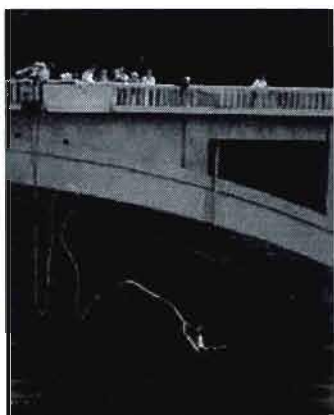


Figure 4.25

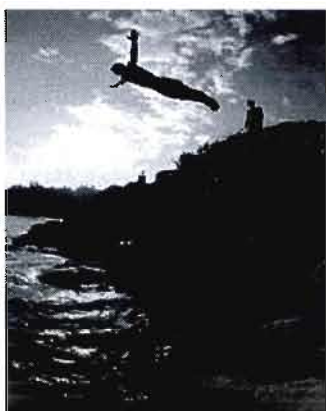


Figure 4.26

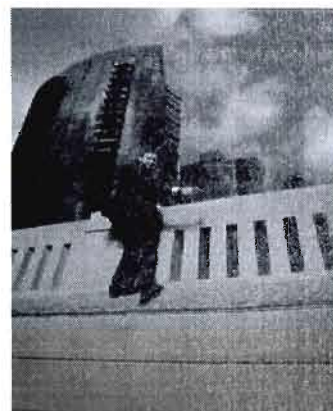


Figure 4.27

- (407) ?* Cet homme tombe du pont pour le saut à élastique;
- (408) ?* Cet homme tombe du pont pour plonger;
- (409) ?* Cet homme tombe du pont pour se suicider.

Dans ces cas, le déplacement de chaque cible est semblable à celui du cas de l'exemple (406) : un déplacement vers le bas suivant la force de la gravité sur une distance significative. Mais, ces trois déplacements sont des actions volontaires de la part des référents et sont prévues. Pour ces raisons, les exemples (407), (408) et (409) sont bizarres ou impossibles. On pourrait plutôt exprimer ces déplacements par *sauter* ou *se jeter*, comme dans les exemples suivants :

- (410) Cet homme saute (ou se jette) du pont pour le saut à l'élastique;
- (411) Cet homme saute (ou se jette) du pont pour plonger;
- (412) Cet homme saute (ou se jette) du pont pour se suicider.

D'ailleurs, il nous semble bizarre ou impossible de remplacer *tomber* par *descendre* dans l'exemple (406), comme dans l'exemple suivant :

- (413) ?* Cet homme descend du pont en perdant l'équilibre.

Mais, dans les exemples suivants, l'emploi de *descendre* est valable pour exprimer les déplacements vers le bas des cibles :

- (414) Cet homme descend du pont pour réparer la structure;
- (415) Cet homme descend du pont pour sauver son chien.

Dans ces cas, chaque cible ne se déplace pas entièrement par la force de la gravité, mais avec d'autres moyens, par exemple en marchant par les escaliers, étant suspendu par une corde ou en rampant, etc. Ces deux déplacements sont en effet des actions volontaires et prévues. Dans ces deux exemples, le remplacement de *descendre* par *tomber* est donc impossible :

- (416) * Cet homme tombe du pont pour réparer la structure;
- (417) * Cet homme tombe du pont pour sauver son chien.

Dans les figures suivantes, si la femme et l'homme se déplacent vers le bas dans l'eau et sur l'escalier respectivement en perdant l'équilibre, ces deux déplacements peuvent aussi être exprimés par *tomber*, comme c'est dans les exemples (418) et (419) :



Figure 4.28



Figure 4.29

(418) Cette femme se noie et tombe lentement au fond de la mer;

(419) Cet homme est tombé dans les escaliers.

Dans ces cas également, si les déplacements s'effectuent de manière contrôlée et volontaire de la part des cibles, il est impossible de les exprimer par *tomber*, comme dans les exemples suivants :

(420) * Cette femme tombe vers le fond de la mer avec toute sa force;

(421) * Cet homme tombe dans les escaliers pour récupérer ses dossiers.

La combinaison entre le verbe *tomber* et un nom d'objet inanimé mais déplaçable est également fréquente, comme dans les exemples suivants :

(422) Le caillou tombe au fond de l'eau;

(423) Le ballon tombe dans l'escalier;

(424) Les feuilles mortes tombent.

Dans ces cas, pour que l'emploi de *tomber* soit valable, chaque cible doit se déplacer vers le bas, exclusivement par la force de la gravité, sans aucune autre force. Par exemple, si les cibles sont lancées vers le bas par un être humain, les phases initiales de leurs déplacements

ne peuvent pas être désignées par *tomber*, comme dans les exemples suivants, puisque ces déplacements s'effectuent par la force mise par le lanceur, plutôt que par la force de la gravité :

- (425) * Je lance un caillou dans l'eau, et il tombe dans l'eau;
- (426) * Je lance un ballon, et il tombe dans l'escalier;
- (427) * Je lance des feuilles mortes au sol, et elles tombent.

Par contre, si un être humain lâche ces cibles et que ces dernières se déplacent vers le bas, ces déplacements peuvent être désignés par *tomber*, car ils s'effectuent exclusivement par la force de la gravité. Dans ces deux cas, les déplacements n'ont en fait rien à voir avec la volonté des cibles, mais plutôt avec celle du lanceur, car les cibles sont des objets inanimés.

De plus, un tel déplacement doit s'effectuer sur une distance significative par rapport à la perception du locuteur et à la conséquence. Par exemple, concernant les exemples (422) à (424), si ces référents se déplacent vers le bas d'un centimètre, il est bizarre ou impossible de désigner ces déplacements par *tomber*, comme dans les exemples suivants, car la distance n'est pas significative aux yeux du locuteur :

- (428) ?* Le caillou est tombé d'un centimètre au fond de l'eau;
- (429) ?* Le ballon est tombé d'un centimètre dans l'escalier;
- (430) ?* Les feuilles mortes sont tombées d'un centimètre.

Par contre, si ces déplacements causent des conséquences significatives malgré cette petite distance, l'emploi de *tomber* est possible, comme le cas des exemples suivants :

- (431) Le caillou n'est tombé que d'un centimètre, mais il a abîmé le pare-brise;
- (432) Le ballon n'est tombé que d'un centimètre, mais il a éclaté.

Dans ces cas, cette distance peut être considérée comme significative par rapport aux conséquences graves respectives, et la validité de l'emploi de *tomber* est donc basée sur cette perception.

De plus, si une particule se déplace vers le bas d'un centimètre dans les airs, il est aussi

possible d'utiliser *tomber* pour exprimer ce déplacement, comme dans l'exemple suivant :

(433) Une particule est tombée d'un centimètre.

Dans ce cas, cette distance peut également être perçue comme significative pour l'observateur, par rapport à la taille de cet objet et à l'environnement du déplacement.

Si nous essayons de synthétiser les propriétés sémantiques du verbe *tomber* dans le sens de déplacement, premièrement, le lieu est une propriété essentielle, puisqu'un tel déplacement peut se produire uniquement là où la loi de la gravité s'applique. Pour cette raison, *tomber* ne peut pas être utilisé dans l'espace où la gravité semble sans effet sur les objets. Deuxièmement, l'origine et la destination ne sont pas des éléments essentiels, car elles ne sont pas exprimées obligatoirement par des compléments du verbe. De plus, elles sont souvent ambiguës et inconnues du locuteur. Par exemple, dans le cas de l'exemple (424), l'origine peut être un arbre, mais aussi un toit ou un point dans les airs si on y lance cet objet vers le haut, et la destination peut également être n'importe quel endroit : sur le sol, sur un toit, sur la tête d'une personne, sur une branche, etc. Troisièmement, quant à la manière, la rapidité du déplacement est un élément situationnel, car elle dépend entièrement des conditions de la cible et du lieu. Par exemple, si un avion tombe du ciel, cet objet se déplace vers le bas très rapidement en raison du rapport physique entre son poids lourd et la force de la gravitation. Par contre, dans le même environnement, une plume ne tombe pas nécessairement vite, mais plutôt très lentement malgré l'application de la gravitation, car son poids est si petit que la vitesse de son déplacement est considérablement affectée par des frottements de l'air. Il est donc tout à fait possible d'associer le verbe *tomber* avec l'adverbe « lentement » ou même « très lentement », dépendamment des caractéristiques inhérentes de la cible et des conditions du lieu, comme dans les exemples suivants respectivement :

(434) Une plume tombe lentement du ciel;

(435) Le corps du marin tombe lentement vers le fond de la mer;

(436) Un morceau de papier tombe très lentement, tandis qu'un morceau de métal se précipite à la surface de la terre.²⁴³

²⁴³ Cet exemple est extrait de la page 31 de l'ouvrage *Leçons de physique de la Faculté des sciences*

De plus, la perception de la rapidité peut être subjective de la part du locuteur. Par exemple, concernant le coucher du soleil, le déplacement du soleil vers le bas peut être perçu comme rapide ou lent, malgré le fait que la vitesse de ce déplacement soit toujours constante.²⁴⁴ En raison de cette perception subjective, les deux exemples suivants sont tout à fait possibles :

(437) Le soleil tombe rapidement; Le soleil tombe lentement.

Comme nous l'avons déjà mentionné au début de la présente section, et il doit se produire entièrement par la force de la gravité et sur une distance significative pour la perception. Ces trois propriétés sont donc des éléments essentiels pour le sens de déplacement. Pour finir, il est apparent que l'orientation participe également à la sémantique grammaticale, et dans tous les exemples valides ci-dessus, les référents doivent s'orienter vers le bas avec un grand degré de verticalité à cause de la gravité. En somme, dans le sens de déplacement, le verbe *tomber* exprime « une orientation de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité, suivant la force de la gravité, sur une distance significative ».

Le verbe *tomber* peut aussi être combiné avec un nom d'objet physique pour exprimer d'autres propriétés spatiales que le déplacement, par exemple l'effondrement, le renversement ou l'extension de la cible vers le bas.

4.3.1.2. Chute sur place

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* n'exprime pas un déplacement entier des référents des sujets vers le bas :

(438) Il faut préciser que le 11 septembre, ce new-yorkais était devant le lycée de sa fille quand la première tour est tombée. Un peu plus tard, la seconde tour est tombée juste derrière eux;²⁴⁵

de Paris, écrit et publié par A. Grosselin en 1828, disponible sur le site <http://books.google.ca/books>.

²⁴⁴ Comme nous l'avons déjà mentionné au début du Chapitre IV, dans ces exemples, l'emploi de *tomber* ne concerne pas la gravité, mais la perception visuelle.

²⁴⁵ <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/International/2006/08/21/006-11sept-Livres-Films-Exposition.shtml>

- (439) Il est l'une des nombreuses victimes de la tempête. Comme en de nombreux quartiers, un arbre de son jardin est tombé.²⁴⁶



Figure 4.30



Figure 4.31

Concernant l'exemple (438), le verbe désigne plutôt l'effondrement des référents. Par exemple, dans la Figure 4.30, si les deux tours s'effondrent, leurs parties de base restent inchangées, alors que les autres parties se déplacent vers le bas. Dans le cas de l'exemple (439), la partie de base de la cible, soit les racines, peut se déplacer plutôt vers le haut, si l'arbre est renversé, comme on le voit dans la Figure 4.31. Mais, il est impossible d'utiliser le verbe *monter* pour exprimer le renversement de l'arbre, puisque la plus grande partie de la cible se déplace en fait vers le bas. L'usage du verbe est donc motivé par ce changement spatial. De plus, les parties supérieures de ces cibles se sont déplacées vers le bas, suivant la force de la gravité, sur des distances significatives, et ces déplacements n'ont rien à voir avec une volonté de la part des cibles. D'ailleurs, le verbe *tomber* peut désigner un tel changement spatial d'un être humain ou d'un animal, comme dans l'exemple suivant :

- (440) Jean se sent étourdi et tombe par terre.

Dans cet exemple, si le sujet « Jean » réfère à un être humain, le référent ne passe pas entièrement d'un endroit à un autre endroit plus bas, car ses pieds ne changent pas de position

²⁴⁶ <http://www.ladepeche.fr/article/2009/01/31/533148-Un-arbre-est-tombe-dans-le-jardin-je-ne-sais-pas-ou-le-mettre.html>

vers le bas. Le verbe exprime le déplacement du reste de son corps vers le bas entraîné par la gravité, de façon involontaire de la part du référent. Finalement, dans les exemples (438), (439) et (440), les cibles s'orientent nécessairement vers le bas à cause de la gravité, et ces orientations dynamiques se produisent sur une distance considérable. Bref, dans le sens de la chute sur place, les propriétés sémantiques du verbe *tomber* sont les suivantes : la grande partie de la cible doit s'orienter vers le bas suivant la force de la gravité, sur une distance significative.

4.3.1.3. Extension de haut en bas

Dans l'exemple suivant, la sémantique du verbe *tomber* est ambiguë entre le déplacement et l'extension :

(441) Ses cheveux tombent sur les épaules.

Si le sujet du verbe réfère aux cheveux coupés, comme on le voit dans la Figure 4.32, le verbe exprime le déplacement entier du référent de haut (de la tête) en bas (aux épaules). Ce déplacement s'effectue en effet à cause de la gravitation.



Figure 4.32



Figure 4.33



Figure 4.34

Cependant, *tomber* peut également exprimer l'extension de la cible vers le bas, et cette propriété peut être dynamique ou statique. Par exemple, si les bouts des cheveux se déplacent vers le bas jusqu'aux épaules après être tenus en haut, comme dans la Figure 4.33,

le verbe désigne l'extension verticale du référent vers le bas, et ce changement spatial est dynamique. De plus, si les cheveux d'une personne sont étendus jusqu'aux épaules, comme le cas de la Figure 4.34, il est également possible d'utiliser *tomber* pour désigner la suspension verticale des cheveux, et cette propriété est en fait une extension statique. Contrairement au cas des expressions « cette route monte / descend », le locuteur ne peut pas conceptualiser subjectivement l'orientation de cette extension comme une montée, mais toujours une descente, puisque l'orientation de la cible est déterminée non seulement par la gravité, mais aussi par la direction de sa croissance, des racines aux bouts : plus les cheveux poussent, plus leurs bouts s'orientent vers le bas à cause de la gravité.

Concernant l'extension dynamique vers le bas, la rapidité n'est pas un élément essentiel au plan sémantique, puisqu'elle peut être rapide, comme dans l'exemple (361), ou lente, comme dans les exemples suivants :

- (442) Les premiers signes de vieillissement sont dus à l'atrophie du tissu graisseux. À mesure que le tissu graisseux disparaît, la peau tombe, accentuant les plis et les rides;²⁴⁷
- (443) Des scientifiques découvrent pourquoi les paupières tombent avec l'âge;²⁴⁸
- (444) Mais, concrètement, comment fait-on pour séduire après 40-45 ans ? Il faut s'accepter et ne pas renoncer, accepter que les seins tombent et s'amollissent, mais les aimer comme tels, ils restent des lieux de plaisir.²⁴⁹

Dans ces exemples, *tomber* exprime l'extension des référents des sujets vers le bas à cause de la gravité, mais elle se fait trop lentement. De plus, la distance de ces déplacements est vraiment minime, mais la conséquence de ces changements peut être perçue comme grave pour les personnes concernées. En raison de ces conséquences, ces distances minimales peuvent donc être considérées comme significatives.

Dans l'exemple (445), le verbe *tomber* désigne l'extension verticale du référent vers le bas,

²⁴⁷ <http://www.chirurgie-esthetique-a-lyon.com/les-interventions-de-chirurgie-esthetique-et-plastique/le-vieillissement.html>

²⁴⁸ <http://www.masculin.com/news/110-scientifiques-decouverte-paupieres.html>

²⁴⁹ http://www.france5.fr/on-n-est-pas-que-des-parents/index.php?page=debat&id_rubrique=79&id_article=138

comme c'est le cas dans la Figure 4.35 :

(445) À la hauteur de l'écluse de Ganil, la falaise tombe à pic dans la rivière;²⁵⁰

(446) La falaise monte / s'élève à pic.

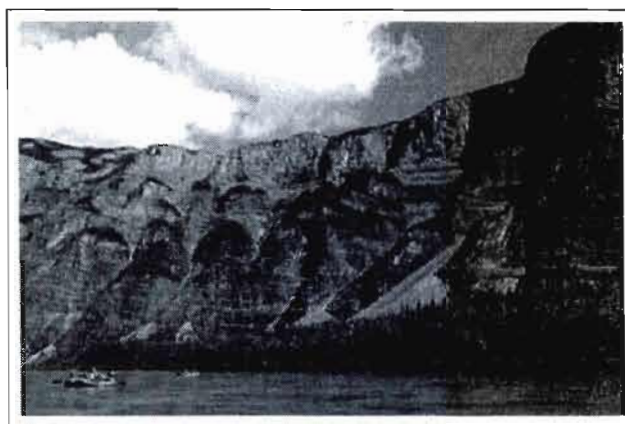


Figure 4.35

Cette extension est statique, et l'usage du verbe *tomber* est basé sur le point de vue du locuteur concernant l'orientation du référent. Autrement dit, le locuteur perçoit le référent comme s'il s'orientait vers le bas. Mais, cette extension peut être également perçue comme une montée, par exemple si le locuteur regarde vers le haut de la falaise depuis la rivière. Dans ce cas, cet objet est perçu comme s'il s'orientait vers le haut, et les exemples en (446) sont aussi possibles en raison de cette perception subjective.

Concernant l'exemple (445), il est également possible de remplacer *tomber* par *descendre* pour exprimer la même extension, comme dans l'exemple suivant :

(447) La falaise descend à pic dans la rivière.

Mais, pour exprimer l'extension de la falaise qu'on voit dans la Figure 4.35, il nous semble bizarre d'employer le verbe *descendre* seul, sans l'expression « à pic », alors que c'est possible dans le cas de *tomber*, comme dans les exemples suivants respectivement :

²⁵⁰ http://www.parcs-naturels-regionaux.fr/fr/decouvrir/agenda-parc.asp?op=_agenda_details&id=827

(448) ? La falaise descend dans la rivière;

(449) La falaise tombe dans la rivière.²⁵¹

Dans ce cas, nous croyons que c'est le degré vertical de l'extension qui est en jeu. En ce qui concerne l'extension verticale d'un objet incliné statique, *tomber* exprime son extension bien verticale, de sorte que si un objet animé se déplace sur cet objet de manière habituelle, il risque de se déplacer vers le bas jusqu'à la rivière, par la force de la gravité sans aucun contrôle. Par exemple, un être humain ne peut pas se déplacer sur les parois de la falaise qu'on voit dans la Figure 4.35 en marchant, sa manière habituelle, et son déplacement sera entièrement soumis à la loi de la gravité. En revanche, *descendre* désigne plutôt l'extension vers le bas, mais pas parfaitement verticale, ce qui n'empêche pas un objet animé de se déplacer vers le bas de sa manière habituelle. Regardons les figures suivantes pour discuter davantage ce point :



Figure 4.36



Figure 4.37

Si le locuteur conceptualise que le sentier et les escaliers s'étendent vers le bas, ces extensions statiques peuvent être exprimées par *descendre*, mais pas par *tomber*, respectivement comme dans les exemples suivants :

(450) Le sentier descend; Les escaliers descendent;

(451) * Le sentier tombe; * Les escaliers tombent.

²⁵¹ Cet exemple peut aussi être interprété comme l'effondrement de la falaise dans la rivière.

Ces deux cibles sont des objets inclinés, mais leurs inclinaisons ne sont pas si grandes que les humains ne peuvent se déplacer vers le bas en marchant avec leur propre force, comme on le voit dans les Figures 4.36 et 4.37. Bref, d'après les tests ci-dessus, une entité doit être inclinée vers le bas avec un grand degré de verticalité pour que son extension puisse être exprimée par *tomber*, et l'emploi du verbe dépend de la perception subjective du locuteur comme l'orientation vers le bas.

4.3.1.4. Propagation de haut en bas

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* désigne la propagation des référents des sujets vers le bas :

- (452) La foudre tombe soudain dans un craquement énorme;²⁵²
- (453) Très vite, d'épaisses fumées tombent des faux plafonds et se propagent dans les locaux.²⁵³

Dans ces cas, les cibles s'orientent verticalement vers le bas de manière continue, et ces propagations sont dynamiques. Cependant, il est difficile de déterminer si ces propagations sont dues à la force de la gravité, une propriété essentielle pour la validité de l'emploi de *tomber*. Nous croyons que c'est la verticalité de ces propagations, conjuguée avec la soudaineté et la rapidité respectivement, qui permet de conceptualiser comme si ces cibles se propageaient par la force de la gravité, parce que si une entité se déplace vers le bas par cette force, son déplacement se produit avec un grand degré de verticalité.

Concernant les entités physiques invisibles, elles peuvent aussi être le sujet de *tomber* dépendamment de la perception du locuteur :

- (454) Tout à coup, l'air froid tombe du plafond et se propage dans la salle;
- (455) Soudainement, une odeur bizarre tombe du plafond et se propage dans la salle.

Dans ces exemples, les référents des sujets sont des objets invisibles mais déplaçables, et leurs propagations sont en fait perceptibles par le toucher, l'odorat et l'ouïe respectivement.

²⁵² <http://www.dna.fr/articles/200606/16/la-foudre-tombe-sur-eglise,obernai,000008581.php>

²⁵³ http://www.humanite.fr/1996-11-18_Articles_-Ouverture-du-proces-des-thermes-de-Barbotan

Si le locuteur perçoit soudainement la présence de ces cibles au moyen de ces sens, ainsi que leurs origines, conjointement avec la vue, l'usage de *tomber* peut être valable. Dans ce cas, cette validité est basée sur la conceptualisation subjective du locuteur : il conceptualise la propagation de ces cibles comme si elles s'orientaient soudainement vers le bas avec un grand degré de verticalité par la force de la gravité.

4.3.1.5. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *tomber*

À la lumière des analyses ci-dessus, combiné avec un nom d'entité physique, le verbe *tomber* exprime le déplacement, l'effondrement, l'extension ou la propagation vers le bas dans les sens propres. Si nous synthétisons ces quatre sens, le verbe *tomber* possède les propriétés suivantes :

- (J-1) La cible de *tomber* doit référer à une entité physique;
- (J-2) Ce référent doit s'orienter vers le bas;
- (J-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité;
- (J-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative.

Soit, le verbe *tomber* exprime donc « l'orientation d'une entité physique vers le bas, avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative » dans ses emplois spatiaux, et ce verbe se distingue de *descendre* par les propriétés (J-3) et (J-4).

4.3.2. Emplois non spatiaux

4.3.2.1. Dégradation

Dans l'exemple suivant, *tomber* n'exprime pas la chute corporelle du référent du sujet :

- (456) Nicolas Sarkozy, selon un sondage IFOP, est au plus bas dans les sondages d'opinion. Seuls 36% des Français jugent sont favorables à l'action du président. Pire : jamais un président n'était tombé à un tel niveau au bout d'un an d'exercice.²⁵⁴

²⁵⁴ <http://www.rtl.fr/fiche/88552/nicolas-sarkozy-au-plus-bas-dans-les-sondages-d-opinion.html>

Le sujet de ce verbe ne réfère pas au président Sarkozy mais à sa cote de popularité, et le verbe désigne la dégradation considérable de la cote du président Sarkozy. Cet exemple est donc une métaphore, ainsi qu'une métonymie. Nous croyons fort que l'usage de *tomber* est dû à l'image d'une ligne graphique fortement inclinée vers le bas, comme la ligne bleue dans la Figure 4.38.

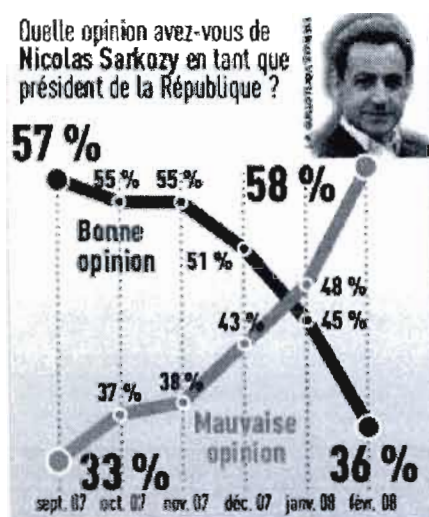


Figure 4.38 ²⁵⁵

Représentant l'évolution de l'opinion favorable sur le président, cette ligne s'oriente donc vers le bas avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative. Les propriétés de cette ligne correspondent donc aux propriétés (J-1) à (J-4). Dans l'exemple (456), la validité de l'emploi de *tomber* est donc fort probablement basée sur ces correspondances conceptuelles.

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* ne désigne aucun changement spatial du référent :

- (457) La chute la plus spectaculaire concerne sans surprise une autre ancienne N.1, la Russe Maria Sharapova, qui était 9^e du classement WTA publié le 19 janvier dernier, et qui tombe à la 17^e place du nouveau classement;²⁵⁶

²⁵⁵ http://www.lexpress.fr/actualite/politique/sarkozy-l-effet-toboggan_473342.html

²⁵⁶ <http://tennis.bnpparibas.com/fr/actualites/?AFP=090202201351.hnl57pcn>

- (458) Joubert tombe à la 3^e place [...] En tête à l'issue du le programme court, le Français a chuté et terminé derrière l'Américain Evan Lysacek, sacré champion, et le Canadien Patrick Chan.²⁵⁷

Concernant l'exemple (457), le sujet réfère plutôt au classement de la joueuse russe, et le verbe *tomber* exprime le changement du classement de la joueuse de la 9^e place à la 17^e. Cet exemple est donc à la fois métonymique et métaphorique. Il est fort probable que cet emploi figuré de *tomber* est dû à l'usage d'un tableau de classement. Si on applique cette représentation à l'exemple (457), on voit que la 17^e place est située considérablement plus bas que la 9^e. On peut donc conceptualiser spatialement ce changement de classement comme si le référent se déplaçait vers le bas, d'un endroit (9^e place) à un autre endroit plus bas (17^e place). Cette conceptualisation donne en effet une image qui correspond bien aux propriétés (J-2) à (J-4). En fait, plus le classement actuel est éloigné de l'ancien vers le bas, plus l'emploi de *tomber* convient pour exprimer ce changement de classement.

L'exemple (458) est également une métaphore ainsi qu'une métonymie, puisque *tomber* désigne le changement du classement du patineur français de la 1^{ère} place à la 3^e. Dans ce cas, la dégradation du classement est seulement de deux places vers le bas, alors qu'elle est de huit échelons dans le cas de l'exemple (457), et dans un tableau de classement, la représentation de ce changement est donc minime au plan spatial, par rapport au cas de l'exemple (457). Cependant, la validité de l'emploi de *tomber* repose plutôt sur l'effet psychologique par rapport à cette dégradation, car ce résultat peut être considéré comme un choc pour les gens qui s'attendaient à ce que ce patineur devienne champion en gardant sa première place après le programme court. On peut donc conceptualiser ce résultat comme si ce Français s'écroulait de la 1^{ère} place à la 3^e, et cette dégradation est donc considérable malgré un changement de deux places. La petite distance entre ces deux places peut donc être considérée comme très significative par rapport à cette conséquence. De plus, ce patineur ne voulait pas du tout avoir ce résultat. Dans cette image, on voit les correspondances conceptuelles avec les propriétés (J-2) à (J-4). Nous croyons que dans les exemples suivants, l'emploi de *tomber* est également basé sur cette conceptualisation :

²⁵⁷ http://www.eurosport.fr/patinage-artistique/world-championship/2009/story_sto1888751.shtml

- (459) Après cette défaite contre Rafael Nadal, l'ancien N.1 Roger Federer tombe à la deuxième place au classement ATP;
- (460) Ce patineur est tombé de la 3^e place à la 4^e après le programme libre.

Dans ces cas, bien que le changement du classement ne soit que d'un échelon, l'effet psychologique est aussi considérable, puisqu'il s'agit de la perte du titre No.1 mondial et du manque d'une médaille respectivement. Par contre, l'exemple suivant est bizarre :

- (461) ? Ce patineur est tombé de la 11^e place à la 12^e.

Dans le cas de cet exemple, non seulement la représentation de ce changement est spatialement minime dans un tableau de classement, mais aussi cette dégradation ne donne pas vraiment un effet considérable au plan psychologique. L'image de cette action ne correspond pas à la propriété (J-4), tant spatialement que psychologiquement.

4.3.2.2. Défaite

Le verbe *tomber* est couramment utilisée pour désigner une défaite dans le domaine sportif, comme l'exemple suivant :

- (462) Federer tombe en demi-finale à Roland-Garros [...] Le numéro un mondial ne gagnera pas ses premiers Internationaux de France cette année. Il a en effet été battu en demi-finale par l'espagnol Rafael Nadal.²⁵⁸

Dans l'exemple (462), bien que le sujet du verbe réfère à un joueur de tennis, *tomber* n'exprime aucun changement spatial du référent, mais il désigne en fait sa défaite dans la partie de tennis, et cet exemple est donc une métaphore. La motivation conceptuelle de cette métaphore semble venir de l'image d'une chute corporelle, qui entraîne en général une conséquence négative, par exemple une défaite dans un combat. Les trois figures ci-dessous représentent respectivement un combat de lutte, celui de boxe et celui de judo, et si la personne à gauche est renversée à terre, elle perd son match.

²⁵⁸ <http://www.swissinfo.ch/fre/archive.html?siteSect=883&sid=5842458&ty=st>

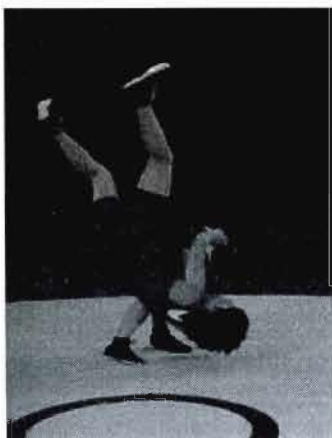


Figure 4.39



Figure 4.40



Figure 4.41

Dans ces cas, ces déplacements corporels satisfont bien aux propriétés (J-1) à (J-4), et ils peuvent être exprimés par *tomber* comme dans les exemples suivants respectivement :

(463) La lutteuse tombe; Le boxeur tombe; Le judoka tombe.

Dans le cas de l'exemple (462), on fait ressortir la conséquence négative de la défaite de Federer en l'associant à la conséquence négative d'une chute corporelle, et cette image correspond aux propriétés (J-1) à (J-4).

De plus, cette analogie conceptuelle peut s'appliquer aux exemples suivants, dans lesquels *tomber* exprime aussi la défaite des référents des sujets :

(464) L'équipe de France est tombée en Écosse 1 à 0;²⁵⁹

(465) La France tombe contre la Suède [...] Après une défaite, lundi, face à la Suède (6-3), l'équipe de France a tiré un trait sur les Mondiaux de hockey en Suisse.²⁶⁰

Ces exemples sont donc des métaphores. L'exemple (465) est également une métonymie, car le sujet du verbe « la France » réfère aux joueurs de son équipe de hockey. Dans ces exemples, la validité de l'emploi de *tomber* est aussi basée sur les correspondances conceptuelles avec les propriétés (J-2) à (J-4).

²⁵⁹ http://www.lequipe.fr/Football/EURO2008_FRA_ITA_MARCOS1.html

²⁶⁰ http://sport.europe1.fr/europe1/infos/ski/200919/la-france-tombe-contre-la-suede_227244.html

Tomber peut être utilisé sous forme transitive dans un contexte sportif, comme dans les exemples suivants :

- (466-1) Ce lutteur a tombé son adversaire;
 (466-2) La Russie tombe la France [...] L'équipe de France a perdu ce dimanche contre la Russie.²⁶¹

Dans ces cas, ce verbe exprime la victoire des référents des sujets, c'est-à-dire la défaite des référents des compléments directs, qui sont les cibles.

4.3.2.3. Perte de pouvoir politique

Concernant l'exemple suivant, bien que le sujet du verbe réfère à un être humain (Saddam Hussein), *tomber* n'exprime ni le déplacement vers le bas ni l'effondrement du référent :

- (467) Le dictateur est tombé, mais rien n'a changé (en parlant de l'Irak).²⁶²

Le verbe désigne la perte de pouvoir du référent, et cet exemple est donc une métaphore. Il est fort probable que cette métaphore soit aussi conceptuellement motivée par l'image d'une chute corporelle, qui entraîne habituellement la perte de force physique de la personne qui subit cette chute. Cette image correspond aux propriétés (J-1) à (J-4).

De plus, nous pensons que cette image est également la motivation conceptuelle de l'usage de *tomber* dans les exemples suivants :

- (468) Si le régime de Saddam Hussein tombe, il se peut fort bien qu'on danse dans les rues de Bassora. Mais si le régime de Bush tombait, on danserait dans les rues du monde entier;²⁶³
 (469) Kirghizistan : Le gouvernement tombe, le président en fuite;²⁶⁴

²⁶¹ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/07/27/01011-20080727FILSPO00132-la-russie-tombe-la-france.php>

²⁶² http://www.humanite.fr/2003-08-11_International_-Irak-cent-jours-apres

²⁶³ http://www.lemonde.fr/opinions/article/2003/04/08/bush-obscene-mecanicien-de-l-empire-par-arundhati-roy_315983_3232_1.html

²⁶⁴ <http://www.cyberpresse.ca/international/asie-oceanie/201004/07/01-4268004-kirghizistan-le-gouvernement-tombe-le-president-en-fuite.php>

- (470) Si le cabinet tombe, le pays risque de plonger dans une crise politique et institutionnelle dont personne ne peut prévoir l'issue.²⁶⁵

Dans ces exemples, les référents des sujets sont des objets abstraits, et le verbe désigne également la perte de pouvoir des gens qui constituent les référents concernés. Ils sont donc à la fois des métaphores et des métonymies. Dans ces cas, les référents « régime », « gouvernement » et « cabinet » sont d'abord personnifiés comme des personnes possédant le pouvoir politique concerné, et avec l'image d'une défaite, la perte de leurs pouvoirs politiques est conceptualisée métaphoriquement et métonymiquement comme si ces personnes politiques perdaient leurs forces après avoir subi une chute corporelle. Dans cette conceptualisation, on peut percevoir une image qui correspond aux propriétés (J-1) à (J-4).

4.3.2.4. Diminution de valeurs

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* ne désigne aucun changement spatial des référents des sujets vers le bas :

- (471) Nouvelle baisse record du prix du pétrole : Le prix du pétrole brut est tombé vendredi sous le seuil des 34 dollars le baril à New York pour la première fois depuis plus de quatre ans et demi;²⁶⁶
- (472) Le pétrole tombe à 40 dollars : Les prix du pétrole ont nettement reculé à New York, le baril passant brièvement sous les 40 dollars;²⁶⁷
- (473) Le mécanisme de régulation des prix mis en place par l'OPEP en mars prévoit que si le baril tombe sous les 28 dollars durant 20 jours, la production est réduite de 500 000 MB/J.²⁶⁸

Dans ces emplois figurés, le verbe *tomber* exprime une diminution considérable du prix de cette huile combustible. Il est fort probable que l'usage de ce verbe est conceptuellement motivé par une ligne graphique fortement inclinée qui représente une telle évolution du prix,

²⁶⁵ http://www.rfi.fr/actufr/articles/072/article_40397.asp

²⁶⁶ <http://www.leparisien.fr/economie/nouvelle-baisse-record-du-prix-du-petrole-19-12-2008-348061.php>

²⁶⁷ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2009/02/02/01011-20090202FILWWW00584-le-petrole-tombe-a-40-dollars.php>

²⁶⁸ http://www.humanite.fr/2000-09-09_Politique_L-OPEP-inusable-epouvantail

comme dans la Figure 4.42.

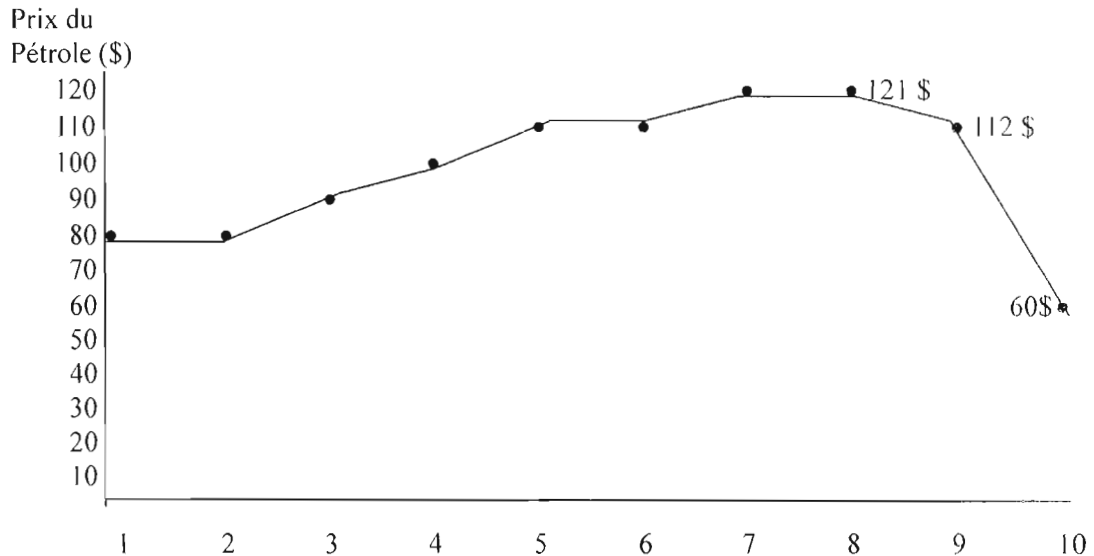


Figure 4.42

Supposons que cette figure soit un graphe représentant l'évolution du prix du pétrole en l'année X. Le prix est en diminution à partir du mois d'août, et surtout, entre septembre et octobre, en un seul mois, le prix a diminué de 52 \$, passant de 112 \$ à 60 \$. Cette évolution est graphiquement représentée par une ligne qui s'oriente vers le bas avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative. Bien que cette ligne ne s'oriente pas en réalité par la force de la gravité, en raison de la forte inclinaison vers le bas, l'image de cette ligne correspond aux propriétés (J-1) à (J-4). Par contre, l'usage de ce verbe n'est pas pertinent pour exprimer l'évolution du prix entre août et septembre : le prix a diminué de 9 \$, passant de 121 \$ à 112 \$. Cette diminution est représentée par une ligne légèrement inclinée vers le bas, et l'image de cette représentation ne correspond pas aux propriétés (J-3) et (J-4).

Selon l'analyse ci-dessus, pour la validité de l'emploi du verbe *tomber*, la diminution du prix doit donc devenir considérable en peu de temps par rapport à la tendance moyenne dans une période donnée, et la motivation conceptuelle de cet usage vient de l'image de la ligne graphique représentant cette diminution. Plus la diminution du prix est considérable, plus la ligne s'oriente vers le bas avec un grand degré de verticalité, et l'image de cette orientation

linéaire correspond aux propriétés (J-2) à (J-4).

Dans l'exemple (474), l'emploi de *tomber* n'a donc aucun rapport avec la spatialité :

(474) À la Bourse de Tokyo, au Japon, "le pays où l'économie tombe le plus", selon les experts du Crédit suisse.²⁶⁹

Cet exemple est une métaphore, et nous croyons que cette métaphore est due à l'usage d'un graphe qui représente le produit intérieur brut (PIB) d'un pays. Selon Statistique Canada,²⁷⁰ la mesure de la performance économique du Canada est basée sur le PIB, la somme de la valeur de tous les produits et services qu'on produit à l'intérieur du pays, et l'indice du PIB est en général représenté sous forme graphique. Si la diminution du PIB est très importante dans une période donnée par rapport à la tendance moyenne, cette évolution est représentée graphiquement par une ligne fortement inclinée vers le bas. Cette image graphique correspond aux propriétés (J-2) à (J-4).

En fait, le verbe *tomber* peut être associé avec les noms des autres indices économiques présentés dans la section 4.1.2.2 pour exprimer leur diminution considérable en peu de temps.

Selon le TLF, *tomber* a pris cette acception en 1720, et celle-ci est donc apparue après le développement de la représentation graphique au XVI^e siècle. Ces faits historiques permettent de renforcer notre hypothèse.

4.3.2.5. Diminution de la lumière solaire

Lorsqu'il est combiné avec les noms « soir » et « nuit », le verbe *tomber* exprime la diminution de la lumière solaire dans l'atmosphère, comme dans les exemples suivants :

(475-1) Le soir tombe;

(475-2) La nuit tombe.

Ces exemples sont des expressions métaphoriques, puisque le verbe ne désigne aucunement

²⁶⁹ http://www.lemonde.fr/economie/article/2007/08/10/les-banques-centrales-tentent-d-endiguer-la-crise-financiere_943369_3234.html

²⁷⁰ http://www43.statcan.ca/03/03a/03a_002_f.htm

un changement spatial des référents des sujets vers le bas. Nous croyons fort que ces expressions sont conceptuellement motivées par le mouvement du soleil vers le bas.

L'exemple (475-1) signifie qu'il fait de plus en plus noir avec la disparition de la lumière solaire, et on voit que cette expression est directement motivée par cette perception du mouvement du soleil vers le bas. Selon le principe de transfert (Vandeloise, 1986 : 38), bien qu'on ne voie plus cet astre après sa disparition sous l'horizon, on peut toujours conceptualiser son déplacement continu vers le bas par la conceptualisation mentale du trajet, qui entraîne la disparition graduelle de la lumière solaire. Quant à l'exemple (475-2), cet énoncé implique nécessairement la disparition totale de la lumière solaire, et ce phénomène est lié à la position du soleil par rapport à l'endroit du locuteur sur la Terre. Autrement dit, le soleil continue à se déplacer vers le bas jusqu'à la position opposée à l'endroit du locuteur, de sorte que cette position entraîne l'obscurité à cet endroit. On voit donc que le déplacement vertical du soleil vers le bas est également la motivation conceptuelle de cette expression. En somme, dans les exemples en (475), l'emploi du verbe *tomber* est motivé par les correspondances conceptuelles avec les propriétés (J-2) à (J-4).

Ainsi, suivant la rotation du soleil, on peut mentalement conceptualiser que le soleil continue à se déplacer vers le bas depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit, et à l'opposé qu'il se déplace vers le haut depuis la nuit jusqu'au lever du soleil, ce qui entraîne l'augmentation de la lumière solaire. Nous croyons que les exemples (477) et (478) sont impossibles en raison de cette perception :

- (476) * L'aube tombe;
- (477) * Le matin tombe;
- (478) * L'après-midi tombe.

Sur le plan spatial, le verbe *tomber* exprime toujours une orientation vers le bas, alors que dans ces exemples, les référents « aube » et « matin » impliquent nécessairement le déplacement du soleil vers le haut, qui cause l'augmentation de la lumière solaire. Dans ces exemples, on voit donc une contradiction spatiale entre le mouvement exprimé par le verbe et l'orientation du soleil. De plus, dans l'après midi, le soleil se déplace en fait vers le bas, mais son déplacement est si lent et minime qu'il est très difficile de percevoir la diminution

de la lumière. L'exemple (478) est donc impossible à cause de cette incompatibilité conceptuelle.

4.3.2.6. Diminution de phénomènes physiques

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* exprime le fait que le temps devient considérablement froid par rapport à une autre région, à la tendance et aux autres saisons respectivement :

- (479) En montagne, la température tombe jusqu'à -17 degrés;²⁷¹
- (480) Le 2 juillet, les thermomètres s'affolent et grimpent à 34.5°C à 16h03 [...] Le 24 juillet, le mercure tombe à 8.8°C au petit matin;²⁷²
- (481) Dix degrés est la température moyenne en juillet [...] A vingt degrés, c'est la canicule. L'hiver, le thermomètre tombe à moins dix degrés (en parlant de l'Islande).²⁷³

La motivation conceptuelle de ces emplois figurés de *tomber* est fort probablement due à l'image de l'extension verticale du mercure sur une grande distance. Par exemple, si la température devient -5 degrés ce soir depuis 10 degrés ce matin, le mercure s'oriente vers le bas sur une distance significative par rapport à la conséquence climatique. L'image de ce mouvement du mercure correspond en effet aux propriétés (J-1) à (J-4).

Ainsi, la diminution de la température doit être considérable pour être exprimée par *tomber*, puisqu'elle concerne directement la distance du mouvement de mercure. Par exemple, si la température est de -5 degrés après l'enregistrement de -4 degrés la veille, l'emploi de *tomber* est bizarre pour exprimer ce changement de température :

- (482) ? Hier, il faisait -4 degrés, aujourd'hui, le température tombe à -5 degrés.

Dans ce cas, le mercure du thermomètre s'oriente effectivement vers le bas pour la mesure de ce changement, mais la distance de son orientation est si petite qu'il n'est pas pertinent.

²⁷¹ <http://www.meteo-world.com/news/index-382.php>

²⁷² <http://www.ladepeche.fr/article/1999/08/07/235040-Non-cet-ete-n-est-pas-pourri.html>

²⁷³ http://www.humanite.fr/1998-09-07_Sports_Islande-le-football-de-5-a-7

d'associer conceptuellement cette propriété à la propriété (J-4).

Dans les exemples suivants, le verbe *tomber* désigne la diminution importante de la pression sanguine et de la pression atmosphérique respectivement :

(483) Pendant le sommeil, la tension artérielle tombe aux valeurs les plus basses [...];²⁷⁴

(484) Rappelons qu'à cette altitude la pression atmosphérique tombe à 253 millimètres de mercure (mm Hg), alors qu'elle est en moyenne de 760 mm Hg au niveau de la mer (en parlant de l'Everest).²⁷⁵

Ces exemples sont donc des métaphores, et comme le cas de la température, l'emploi de *tomber* est fort probablement motivé par l'image du mouvement vertical du mercure qu'un appareil concerné contient, soit un tensiomètre et un baromètre respectivement. Dans les deux cas également, leur diminution doit être considérable pour être exprimée par *tomber*. Autrement dit, si la diminution est minime par rapport à l'état normal, il est bizarre d'utiliser ce verbe pour exprimer cette diminution :

(485) ? La tension artérielle tombe, de 140/90 mm Hg à 139/89 mm Hg;

(486) ? La pression atmosphérique tombe, de 800 mm Hg à 799 mm Hg.

Dans ces deux cas, le mercure s'oriente en fait vers le bas, mais la distance de son orientation est trop petite pour qu'il y ait une conséquence significative. Ce changement spatial est si insignifiant qu'il ne correspond pas à la propriété (J-4).

Bien que ces emplois métaphoriques de *tomber* soient fréquents de nos jours, nous n'avons trouvé aucune information sur l'apparition de ces usages dans nos références.

4.3.2.7. Parution ou annonce

Le verbe *tomber* exprime la parution du référent du sujet dans l'exemple suivant :²⁷⁶

²⁷⁴ <http://www.sandoz.be/images/sandoz/072817-SANDOZ-FR-HR.pdf>.

²⁷⁵ <http://www.lefigaro.fr/sciences/2009/01/09/01008-20090109ARTFIG00303-une-experience-medicale-unique-sur-l-everest-.php>

²⁷⁶ Selon le TLF, en parlant d'un ouvrage imprimé, le mot « parution » signifie d'abord le fait pour un imprimé ou un texte d'être publié depuis 1907, et ensuite, par métonymie, la date de la publication ou

(487) Les premiers journaux tombent vers 14 heures, plus tôt que d'habitude.²⁷⁷

Cet exemple est donc une métaphore, et nous croyons que la création de cette métaphore est due à l'usage d'une machine à imprimer. Afin de vérifier notre hypothèse, regardons les figures et l'exemple suivants :



Figure 4.43

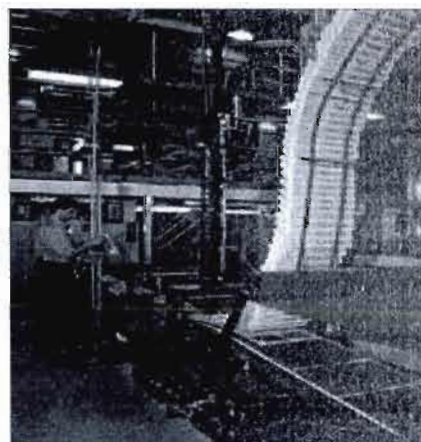


Figure 4.44

(488) Des journaux tombent de la machine.

Les deux figures représentent l'impression de journaux d'autrefois et celle de nos temps modernes respectivement. Une fois que l'impression se termine, ces derniers sortent de la machine en se déplaçant vers le bas avec un grand degré de verticalité, suivant la force de la gravité, comme on le voit dans ces figures, de la machine au sol et du haut de la machine au tapis roulant respectivement. Ce déplacement peut être exprimé par *tomber*, car il correspond en effet aux propriétés (J-1) à (J-4). L'exemple (488) est donc une expression littérale et vraie si et seulement si le référent du sujet se déplace ainsi. En fait, après cette dernière étape d'impression, les journaux sont parus et prêts à la distribution au grand public. Dans l'exemple (488), il se peut que le sens de *tomber* soit conceptuellement motivé par le mouvement des journaux dans le dernier processus d'impression, ce qui correspond aux propriétés (J-1) et (J-4).

de la mise en circulation depuis 1920.

²⁷⁷ http://www.lexpress.fr/informations/chancelier-adolf-hitler_591266.html

Le verbe *tomber* a commencé à avoir ce sens en 1964 (TLF), et cet usage est apparu bien après la première utilisation des presses rotatives, comme la machine qu'on voit dans la Figure 4.44, au *Petit Journal* en 1867 (EB, 1998 : 2463). Ces faits historiques renforcent donc notre hypothèse dans laquelle le sens de *tomber* pour « paraître » est dû à l'usage d'une machine d'impression.

Dans les exemples suivants, le verbe ne désigne aucune propriété spatiale des référents des sujets :

- (489) Le verdict tombe : les six membres de l'organisation humanitaire L'Arche de Zoé ont été condamnés chacun à huit ans de travaux forcés par la Cour criminelle de N'Djamena;²⁷⁸
- (490) Le jugement tombe : quatre mois plus quatre autres mois d'un sursis précédent;²⁷⁹
- (491) La sentence tombe pour chacun d'entre eux, soupçonnés de crimes allant de la planification des attentats au vol de dynamite dans le nord de l'Espagne;²⁸⁰
- (492) La décision tombe après que deux opérateurs, SFR le 16 février et Bouygues Télécom le 4 février en appel, ont été condamnés à démonter une de leurs antennes relais, en raison de l'incertitude sur leur impact sanitaire.²⁸¹

Dans ces métaphores, le verbe *tomber* exprime en fait l'annonce des référents des sujets. Nous n'avons trouvé aucune information historique sur l'association lexicale entre *tomber* et le nom de chaque référent dans nos dictionnaires de référence, malgré le fait que ces emplois soient fréquents de nos jours, surtout dans le contexte juridique. Dans ces exemples, les référents sont en fait annoncés par les Cours, considérées comme des autorités suprêmes, et en raison de ce concept hiérarchique, ces annonces peuvent donc être conceptualisées comme si elles venaient du haut vers le bas. De plus, ces référents sont annoncés verbalement par le juge, et ce dernier est en général situé le plu haut dans une salle de la cour. Selon le TLF, en

²⁷⁸ <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/International/2007/12/26/009-Verdict-arche-de-zoe-tchad.shtml>

²⁷⁹ http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Lille/actualite/Secteur_Lille/2008/08/07/article_un-exhibitionniste-au-parc-barbieux.shtml

²⁸⁰ <http://www.francesoir.fr/societe/2007/11/01/11-mars-2004-jugement-tres-attendu-a-madrid.html>

²⁸¹ http://www.lexpress.fr/actualites/1/antennes-relais-le-gouvernement-organise-une-table-ronde-le-26-mars_744622.html

parlant d'une parole ou d'un son, le verbe *tomber* signifie « parvenir à l'oreille comme détaché de toute origine ». Il se peut que ces emplois métaphoriques de *tomber* soient conceptuellement motivés par ces images hiérarchiques, comme si les paroles se déplaçaient de haut en bas, des bouches des juges aux oreilles des accusés.

4.3.2.8. Disparition de problème

Le verbe *tomber* peut exprimer la disparition d'un problème, et cet emploi repose sur diverses motivations conceptuelles. Cependant, nous croyons fort que ces motivations sont toujours basées sur les propriétés (J-2) à (J-4). Examinons d'abord les exemples suivants :

- (493) Le Québec fait partie d'un marché libre, en forte concurrence, où les barrières douanières tombent l'une après l'autre [...],²⁸²
- (494) Les marchés se libéralisent, les obstacles tombent et la libre circulation des biens, des services, de l'investissement et des idées signifient que les économies sont en voie de s'intégrer comme jamais auparavant.²⁸³

Les mots « barrière » et « obstacle » désignent originellement des objets qui empêchent le passage libre à l'intérieur d'une propriété, comme on le voit respectivement dans les Figures 4.45 et 4.46.



Figure 4.45

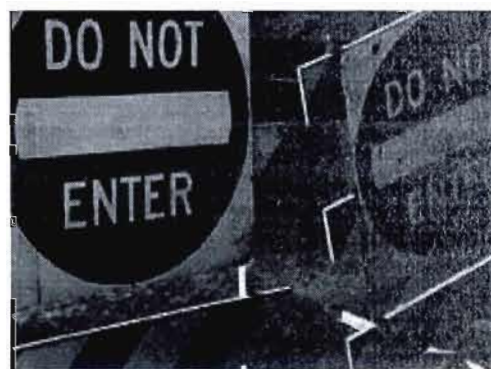


Figure 4.46

²⁸² <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/carnets/2007/03/16/84597.shtml>

²⁸³ <http://www.cadrexport.com/spip/Se-developper-a-l-etranger-possibilite-ou-necessite-Partie-I-Etes-Vous-Pre.html>

Pourtant, dans les exemples (493) et (494), les sujets du verbe ne réfèrent pas à ces objets, mais aux restrictions réglementaires aux domaines concernés. Ces derniers sont des objets abstraits, et les deux exemples sont donc des métaphores. Le verbe désigne en fait la disparition de ces restrictions, et la motivation conceptuelle de ces métaphores vient fort probablement de l'image du renversement de ces objets concrets. Par exemple, si une barrière ou un obstacle est renversé, le passage est ouvert, de sorte qu'on peut passer librement. Le renversement de ces objets satisfait littéralement aux propriétés (J-1) à (J-4), et les exemples suivants sont donc des expressions littérales :

(495) La barrière est tombée;

(496) L'obstacle est tombé.

Revenons aux exemples (493) et (494). Si ces restrictions disparaissent dans un pays, les biens et les services concernés peuvent circuler librement à l'intérieur de ce pays, comme si on pouvait entrer librement à l'intérieur d'un terrain après la chute de la barrière ou de l'obstacle. Dans ces exemples, la disparition de ces restrictions est donc métaphorisée comme le renversement de ces derniers objets, et cette image correspond en effet aux propriétés (J-2) à (J-4).

Nous croyons également que dans les métaphores suivantes, l'emploi de *tomber* est motivé par ces correspondances conceptuelles :

(497) Depuis 1992, la loi autorise tous les types de commerces à garder leurs portes ouvertes jusqu'à 21h du lundi au vendredi et jusqu'à 17h le samedi et le dimanche. Pour certains commerces (fleuristes, librairies, tabagies, marchands d'antiquités, clubs vidéo et quelques autres), ces restrictions tombent;²⁸⁴

(498) La vérité oblige toutefois à ajouter que le traitement de la douleur [...] ne saurait être résolu entièrement par l'acquisition de telles pompes, même si elles s'avèrent utiles ou pratiques [...] Il ne faudrait pas que l'attribution de ces pompes laisse penser que les vraies difficultés tombent par magie;²⁸⁵

²⁸⁴http://www.ledevoir.ca/2006/09/08/117634.html%3Fsendurl%3Dt+%22restrictions+tombent%22&c d=23&hl=fr&ct=clnk&gl=fr&lr=lang_fr

²⁸⁵http://www.larepublique.com/news/archivestory.php/aid/1778/L_92h_F4pital_re_E7oit_des_pompes

(499) Cette objection tombe d'elle-même.²⁸⁶

Comme les référents des sujets des exemples (493) et (494), les référents de ces trois sujets empêchent des actions concernées, et le verbe *tomber* exprime également la disparition de ces référents abstraits. Cette disparition permet de passer ces actions, et on voit en effet qu'elle est métaphorisée comme si la chute d'une barrière ou d'un obstacle permettait le passage libre.

Dans les exemples suivants, les sujets de *tomber* ne réfèrent pas aux phénomènes physiologiques, mais respectivement au désaccord entre les deux parties et au grand stress que les deux patineurs ressentent pour une meilleure performance :

(500) On ne se parle toujours pas, mais la tension est tombée (en parlant du conflit entre les catholiques et les protestants à Belfast en Irlande du Nord),²⁸⁷

(501) Les gens de Patinage Canada les ont entourés et écoutés, le temps que la pression tombe et qu'Anabelle et Patrice retrouvent leur calme.²⁸⁸

Ces exemples sont donc des métaphores, et le verbe *tomber* exprime la disparition de ces référents. Nous pensons que ces métaphores sont dues à l'usage d'un tensiomètre qui sert à mesurer la tension artérielle ou la pression sanguine. Comme nous l'avons déjà mentionné dans la section 3.1.2.4, l'aggravation du désaccord entre deux personnes peut être conceptualisée comme une augmentation de la tension artérielle des personnes en cause. Il est donc possible de percevoir cette aggravation comme mesurable par un tensiomètre, comme si une augmentation de la tension artérielle était mesurée par l'extension vers le haut du mercure ou par le déplacement vers le haut de l'extrémité de l'aiguille, dépendamment du type de l'appareil. Concernant l'exemple (500), le verbe *tomber* désigne en fait la normalisation de la relation entre les deux groupes concernés à la suite d'un désaccord très grave, et ce désaccord et la relation normale peuvent être métaphoriquement conceptualisés

_portables_anti-douleur.html

²⁸⁶ http://www.larousse.fr/ref/nom-commun-autre/l-tomber_97606.htm

²⁸⁷ http://www.lefigaro.fr/international/2006/07/28/01003-20060728ARTFIG90094-belfast-renoue_avec_la_paix_malgre_l_impasse_politique.php

²⁸⁸ <http://www.radio-canada.ca/sports/chroniqueurs/nouvelles/200403/24/004-Chronique02.shtml?prov=sectionmarcdurend>

respectivement comme une très grande tension et une tension normale, proche de zéro degré. Cette évolution est donc conçue comme si la tension artérielle devenait normale depuis un degré très élevé, et ce changement est en fait mesurable par l'extension importante vers le bas du mercure ou par le déplacement considérable vers le bas de l'extrémité de l'aiguille d'un tensiomètre. Ce déplacement peut être désigné par *tomber*, et dans cette conceptualisation, on voit donc les correspondances conceptuelles avec les propriétés (J-2) à (J-4).

Quant à l'exemple (501), *tomber* exprime le fait que les deux patineurs deviennent calmes après avoir connu un stress très élevé pour la réalisation d'une meilleure performance. En fait, lorsqu'on est stressé, la pression sanguine augmente, alors qu'elle devient normale en cas de disparition du stress.²⁸⁹ Lors d'une compétition, si les deux patineurs sentent une exigence, d'eux-mêmes ou d'autres personnes, pour obtenir un meilleur résultat, ils deviennent stressés, et par conséquent, leurs pressions sanguines augmentent à un niveau élevé. Une fois que leur stress disparaît, les pressions sanguines deviennent normales. Ce changement de pression peut être mesuré par un tensiomètre à mercure, surtout par une orientation considérable vers le bas du mercure que l'appareil contient. Dans cet exemple, la disparition du stress est donc métaphorisée comme la normalisation de la pression sanguine d'un degré élevé à l'état normal. Les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (J-2) et (J-4).

4.3.2.9. Survenue

Selon le TLF, la notion « arriver par hasard » de *tomber* peut être considérée comme venant du ciel. Nous pensons que cette explication est pertinente pour justifier l'emploi de *tomber*

²⁸⁹ Nous avons trouvé cette information dans le texte *Psychologie et guérison*, publié en septembre 2003 sur le site de l'émission *Découverte* du Radio-Canada :

<http://www.radio-canada.ca/actualite/Decouverte/reportages/2003/09-2003/28psychoguerison.html>

« À chaque stress qui nous assaille, l'amygdale, véritable système d'alarme, envoie ses messagers chimiques vers l'hypothalamus. Le signal est aussitôt relayé vers l'hypophyse, puis vers les capsules surrénales. Mises en alerte, celles-ci libèrent plusieurs hormones, dont l'hormone du stress, le cortisol. Le tronc cérébral s'éveille à son tour et met en branle tous nos organes vitaux. Le cœur bat plus vite, la pression sanguine augmente, le rythme des poumons s'accélère, les bronchioles se dilatent, transportent plus d'oxygène, la peau libère la sueur, le niveau de sucre dans le sang augmente. Cet ensemble de réactions en cascade, inscrit dans notre patrimoine génétique, est au cœur de nos mécanismes de survie. Normalement, tous ces effets sont passagers et disparaissent dès que le stress déclencheur cesse d'agir. »

dans les exemples suivants :

- (502) J'aime le non-sens. C'est difficile à trouver, et ça ne fonctionne pas si on se force. Mais quelquefois, de jolies absurdités me tombent du ciel, et je suis heureux !;²⁹⁰
- (503) Le triomphe de *Slumdog Millionnaire*, qui a raflé huit statuettes aux oscars [...] « On dirait que le bonheur tombe du ciel », s'est enthousiasmé Sohail Qureshi, père de Saba et voisin de Rubina.²⁹¹

Dans ces métaphores, le verbe *tomber* exprime la survenue des référents des sujets, qui sont des objets abstraits. Il est fort probable que l'expression « tomber du ciel » est due à la perception de l'apparition des objets atmosphériques qui viennent du ciel, comme la neige, la pluie, la grêle, le tonnerre, etc., car ces objets arrivent souvent à l'improviste. Concernant les exemples (502) et (503), les entités ne peuvent pas venir en fait du ciel, et pourtant, leur apparition est conceptualisée comme s'ils venaient du ciel à l'improviste, comme ces objets atmosphériques. Dans cette conceptualisation, l'image de l'arrivée du ciel correspond en effet aux propriétés (J-2) à (J-4).

Ainsi, l'idée de venir du ciel par hasard peut être conceptualisée comme favorable ou défavorable, comme c'est le cas dans les expressions suivantes :

- (504) Ça tombe bien;
- (505) Ça tombe mal.

Combiné avec l'adverbe *bien* ou *mal* le verbe *tomber* exprime la survenue d'une bonne chance ou d'une mauvaise chance respectivement. La conceptualisation de ces survenues est fort probablement liée à l'arrivée d'un objet atmosphérique, surtout la pluie et la foudre. Par exemple, s'il pleut dans une région affectée par une sécheresse, ou sur une forêt ravagée par un incendie, l'arrivée de la pluie peut être considérée comme une bonne chance. Par contre, si la pluie arrive dans une région affectée par une inondation, cette arrivée est défavorable. De plus, si une maison est détruite par la foudre, cette survenue est

²⁹⁰ <http://www.lepoint.fr/actualites-litterature/2009-05-25/interview-david-sedaris-de-jolies-absurdites-me-tombent-du-ciel/1038/0/346293>

²⁹¹ <http://lejournaldequebec.canoe.ca/journaldequebec/artsetspectacles/cinema/archives/2009/02/20090223-205315.html>

effectivement considérée comme une mauvaise chance pour le propriétaire de la maison. Ainsi, la survenue d'une bonne ou mauvaise chance peut être conceptualisée comme l'arrivée d'un tel objet atmosphérique, et les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (J-2) à (J-4).

4.3.2.10. Implication dans une situation ou un état inattendu

Dans l'exemple suivant, *tomber* ne désigne réellement aucune propriété spatiale des référents des sujets, malgré le fait que le référent du sujet soit un objet animé :

(506) Hélas! George W. Bush est tombé dans le piège que lui tendait Oussama ben Laden.²⁹²

Cet exemple est donc une métaphore, et le verbe exprime en fait l'implication du référent dans une situation favorable pour ben Laden. Cette implication est en effet involontaire de la part du référent. Il est fort probablement que cette métaphore soit due à l'image de la chasse au moyen de pièges creusés dans le sol. Par exemple, selon l'EB (1998 : 1007), la chasse sous terre est pratiquée pour la chasse aux renards et aux blaireaux, dans laquelle des chiens de chasse acculent l'animal dans un tréfonds en attendant que les chasseurs le déterrent. Le tréfonds est en fait un piège creusé dans le sol, et si un renard se déplace dans ce piège, il s'agit en effet d'un déplacement vertical vers le bas suivant la force de la gravité, sur une distance significative, et ce déplacement n'est pas une action volontaire de la part de l'animal. L'exemple suivant est donc une expression littérale :

(507) Le renard est tombé dans le piège creusé dans le sol.

Concernant l'exemple (506), il est possible de conceptualiser que le référent du sujet s'implique dans cette situation comme si un animal se déplaçait dans un piège. Cette image correspond aux propriétés (J-1) à (J-4), et dans cet exemple, l'usage de *tomber* est donc basé sur ces correspondances conceptuelles.

²⁹² http://www.lexpress.fr/actualite/monde/proche-orient/bush-dans-le-piege-de-ben-laden_489614.html

Le mot *piège* désigne le dispositif destiné à capturer des animaux depuis 1155 et dans le sens figuré, l'artifice pour tromper quelqu'un depuis 1597 (TLF; DHLF, 1992 : 1515). Ce sens figuré est ensuite entré dans l'expression « tomber dans le piège » en 1653 (TFL; DHLF, 1992 : 1515). Ces significations sont en fait enregistrées après l'apparition de la chasse sous terre, qui remonte au haut Moyen Âge (EB, 1998 : 1007). Ces analyses historiques permettent de consolider notre hypothèse, selon laquelle dans l'exemple (506), l'emploi de *tomber* est conceptuellement motivé par l'image de la capture d'un animal dans un piège.

Dans son ouvrage *Poil et plume : Termes de chasse et langue courante* (1989 : 7), Lenoble-Pinson affirme que quatre modes de chasse différents ont amené à créer des termes à la langue usuelle : la chasse à courre, la chasse à tir, la chasse au vol et le piégeage. Parmi ces termes, les métaphores suivantes viennent apparemment du piégeage (1989 : 164; 194), comme dans l'exemple (506) :

- (508) Il est tombé dans le lacs que lui ont tendu ces intrigants;²⁹³
- (509) Un faux Bertrand Delanoë piège le New York Times [...] Il a donc suffi d'un mail faussement signé du maire de Paris pour que le *New York Times*, l'institution du journalisme tant vantée en France, tombe dans le panneau d'un plaisantin;²⁹⁴
- (510) Éliminé par Rodez en huitième de finale de la Coupe de France, 3-1 après prolongation, le Paris Saint-Germain a le sentiment d'être tombé dans un traquenard;²⁹⁵
- (511) Lors d'une interpellation, presque par hasard, un soir, à Pau, un suspect tombe dans les filets de la police.²⁹⁶

²⁹³ Cet exemple est extrait de l'entrée « lacs » de la 8^e édition du DAF, qui désigne originellement un nœud coulant qui sert à prendre le gibier. Selon Lenoble-Pinson (1989 : 141), l'expression « tomber dans le lacs » signifie d'abord « tomber dans le piège, se laisser prendre au piège », puis « être dans l'embarras », et peu à peu, à cause de l'homonymie, *lacs* disparaît au profit de *lac*, d'où la locution « tomber dans le lac », qui prévaut depuis la fin du XVIII^e siècle.

²⁹⁴ <http://www.lepoint.fr/actualites-medias/un-faux-bertrand-delano-e-piege-le-new-york-times/1253/0/301955>

²⁹⁵ <http://www.liberation.fr/depeches/0101473089-coupe-de-france-rodez-un-traquenard-pour-le-psg-juge-traore>

²⁹⁶ <http://www.ladepeche.fr/article/2006/05/24/36090-Les-vrais-experts-jugent-la-TV.html>

Toujours d'après l'auteure (1989 : 140; 163; 164; 194), les mots *lacs*, *panneau*, *traquenard*, et *filet* désignent originellement des objets de chasse, mais dans nos exemples, ils expriment plutôt une situation embarrassante à laquelle chaque référent du sujet de *tomber* ne s'attendait pas. En fait, si un animal est capturé par l'un de ces objets, il s'abat sur place, et cette propriété satisfait entièrement à toutes les propriétés sémantiques. Dans nos exemples, les référents des sujets sont comparés à des gibiers, et leurs implications dans les situations concernées sont donc métaphorisées comme si ces animaux s'effondraient sur place après être capturés par ces objets de chasse. Cette image correspond aux propriétés (J-2) à (J-4), et l'emploi de *tomber* est donc motivé par ces correspondances conceptuelles.

Nous croyons que cette image de chasse est aussi la motivation conceptuelle de l'emploi de *tomber* dans la métaphore suivante :

- (512) La presse tente de comprendre comment ces militaires ont pu tomber dans l'embuscade tendue par les rebelles talibans.²⁹⁷

Dans cet exemple, le mot *embuscade* désigne, en terme militaire, « une manœuvre par laquelle on dissimule une troupe en un endroit propice pour surprendre et attaquer l'ennemi » (PR, 2009 : 847), et l'expression métaphorique « tomber dans l'embuscade » est en effet utilisée dans le contexte militaire. Le verbe *tomber* exprime le fait que le référent est capturé par les talibans dans une opération militaire, et que cette capture est une situation inattendue et involontaire de la part du référent. Dans ce cas, le référent du sujet ne se déplace pas nécessairement vers le bas. Pourtant, on voit bien une analogie conceptuelle entre cette capture et celle d'un gibier. Autrement dit, la capture du référent est métaphoriquement conceptualisée comme si un gibier s'effondrait pour être capturé dans un piège.

Suite à l'analyse des exemples ci-dessus, la chute entraîne en général une conséquence négative pour le sujet de tomber, et cette image est fort probablement la source de motivation conceptuelle de l'emploi de *tomber* dans les métaphores suivantes :

²⁹⁷ http://www.rfi.fr/actufr/articles/104/article_71365.asp

- (513) On nous annonce 100.000 chômeurs en Belgique pour l'année 2009. Et des familles entières tombent dans le désespoir et la misère;²⁹⁸
- (514) Afin de se remettre d'une douloureuse rupture, un jeune homme fait un voyage à Hawaii où il tombe sur son ex et le nouveau petit ami de celle-ci;²⁹⁹
- (515) Football : Lyon tombe sur Barcelone en Ligue des Champions [...] On voulait tout sauf Barcelone, expliquait, avant le tirage des huitièmes de finale de la Ligue des Champions, le responsable lyonnais Bernard Lacombe.³⁰⁰

Dans l'exemple (513), *tomber* exprime le fait que le référent du sujet devient désespéré et pauvre à cause du chômage, et cette conséquence négative est une situation inattendue pour la cible. Dans ce cas, l'implication dans cette situation est métaphoriquement conceptualisée comme la conséquence négative d'une chute par l'analogie avec l'idée de brutalité.

Dans les exemples (514) et (515), *tomber* désigne des rencontres que les référents des sujets ne voulaient surtout pas, et pour ces référents, ces rencontres sont effectivement des situations négatives, considérées comme mauvaises chances. Concernant l'exemple (514), cette rencontre est en fait une conséquence imprévue pour cet homme et son ex copine, alors que ce n'est pas tout à fait le cas dans l'exemple (515). Autrement dit, la rencontre entre les équipes de football l'Olympique Lyonnais et FC Barcelone, métonymiquement désignées par Lyon et Barcelone, n'était pas totalement imprévisible, mais c'est plutôt Lyon qui ne voulait pas rencontrer Barcelone, non pas le contraire, car l'équipe française considère l'équipe catalane comme un problème ou une difficulté. L'implication dans une telle situation peut aussi être désignée métaphoriquement par les expressions « tomber sur un os » et « tomber sur le bec » :

- (516) Barcelone tombe sur un os. Impériaux lors des tours précédents, les Catalans ont concédé le nul (0-0) hier soir sur leur pelouse. Le retour mercredi prochain à Chelsea s'annonce à hauts risques;³⁰¹

²⁹⁸ <http://www.nation.be/a-lire/3/243-notre-engagement-social>

²⁹⁹ <http://www.ledevoir.com/2008/04/19/185816.html>

³⁰⁰ http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=1063361

³⁰¹ <http://www.leparisien.fr/sports/barcelone-tombe-sur-un-os-29-04-2009-495982.php>

- (517) En déplacement chez les Espoirs de Montpellier, le VHB (Valence Handball) est tombé sur un bec et concède sa première défaite de la saison 32-29.³⁰²

Dans ces métaphores, *tomber* exprime les rencontres entre les référents des sujets et leurs adversaires considérés comme difficiles, ce qui est désigné métaphoriquement par les mots « os » et « bec ». Concernant l'exemple (516), l'équipe catalane s'attendait plutôt à une victoire contre l'équipe anglaise, car le match s'est déroulé dans son stade. Mais, Chelsea était aussi forte que Barcelone, de sorte que le match soit nul, et la dernière ne s'attendait pas à cette forte performance de la première. Quant à l'exemple (517), l'équipe de Valence ne s'attendait pas à la performance solide de son adversaire et à cette défaite, car elle avait gagné tous les matchs avant cette rencontre. Ces deux rencontres peuvent en effet être considérées comme des situations négatives pour les référents des sujets en raison des résultats inattendus.

De plus, selon le DHLF (1992 : 2129), la chute implique parfois le passage à un état dangereux (DHLF, 1992 : 2129), et l'emploi de *tomber* est fort probablement motivé par cette image dans les exemples suivants :

- (518) Cet homme est tombé malade;
 (519) Cet homme est tombé dans le coma;
 (520) Cet homme est tombé raide mort.

Dans ces métaphores, *tomber* n'exprime pas nécessairement la chute corporelle des référents des sujets, mais le fait que ces référents sont devenus malades avec l'idée d'une évolution rapide, ce qui implique des conséquences négatives pour les référents. Par exemple, si un homme tombe d'un arbre ou dans l'escalier, ou qu'il est tombé suite à une balle tirée par une arme à feu, il peut être gravement blessé, de sorte qu'il puisse devenir malade et perdre sa conscience, ainsi que sa vie. Ces conséquences peuvent être métaphoriquement conceptualisées, comme si elles étaient provoquées par une chute.

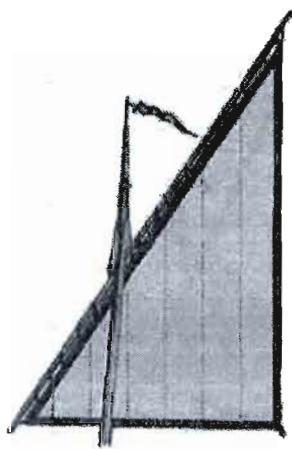
Dans les exemples (521) et (522), *tomber* ne désigne aucun changement spatial des référents des sujets, mais l'arrêt imprévu de leur fonctionnement de manière brusque :

³⁰² <http://www.hebdo-ardeche.fr/2008/11/12/sports-13/>

(521) Ma voiture est tombée en panne sur l'autoroute;

(522) Mon ordinateur tombe en panne.

Les deux exemples sont donc des métaphores, et la motivation conceptuelle de l'emploi du verbe *tomber* vient fort probablement de l'expérience de navigation avec un voilier. Selon le DHLF (1992 : 1414), le mot « panne »³⁰³ est apparu en 1611 comme un terme de marine, pour désigner la plus longue pièce d'une vergue latine s'amincissant vers le bout comme l'extrémité d'une plume, depuis 1515, comme on la voit dans la Figure 4.47.³⁰⁴



« La voile latine est une voile qui est enverguée sur une antenne, composée de deux parties liées l'une sur l'autre : le quart (partie basse) et la penne (partie haute). »

Figure 4.47

Dans l'entrée « antennes » de son ouvrage *Manuel du voilier* (1859), Barthélemy Consolin explique le fonctionnement d'une voile latine ainsi :

« **ANTENNES.** — Vergues des voiles latines. Elles sont longues et formées de plusieurs pièces roustées ensemble.

A cause de ces vergues, qui leur sont particulières, les voiles latines enverguées s'appellent aussi *voiles à antennes*.

³⁰³ Avant cette orthographe, ce mot avait les formes suivantes selon l'ordre chronologique : *pene* (1515), *pane* (1552) et *penne* (1573)

³⁰⁴ Cette figure et sa description sont extraites du site de l'Association l'Amiral de la Mer Océane, membre de la Société Royale Colombine de Huelva d'Espagne. (<http://crisobal-colon.net/Navires/C06p8p1.htm>)

L'amure des voiles à antennes est ordinairement mobile suivant les allures. Au plus près on la hâle à bloc. Si le vent adonne, on mollit l'amure. *Mollir le devant* est l'expression usitée en pareil cas. La vergue devient presque horizontale, et quand on l'amène à cause du mauvais temps, la voile très-inclinée à l'horizon ressemble presque à une tente. On fait très-sûrement vent arrière dans cette position, la barque roulant peu et ayant son centre de voilure très-abaisé. »³⁰⁵

De plus, selon le DHLF (1992 : 1414), l'expression « mettre en panne » concerne l'orientation des vergues du navire permettant d'arrêter sa marche. D'après ces références, on voit que la marche de ce voilier dépend de la position de la panne. Autrement dit, si l'extrémité basse de cette dernière se déplace vers le haut, la barque est mise en marche, alors qu'elle s'arrête si cette extrémité s'incline vers le bas. Si cet objet s'incline brusquement vers le bas, cette inclinaison entraîne l'arrêt brusque de la marche du voilier, et ces propriétés spatiales satisfont en fait à toutes les propriétés sémantiques. Toujours selon le DHLF (1992 : 1414), le mot *panne* désigne « l'arrêt de fonctionnement d'un mécanisme » depuis 1879, et ce sens a commencé à être répandu dans le domaine d'automobile dès 1896 avec l'expression « rester en panne ». L'expression « tomber en panne » est enfin apparue en 1937 (TLF). D'après cette évolution sémantique, il est en effet possible de conceptualiser l'arrêt brusque du fonctionnement d'une automobile ou d'une machine comme si la marche d'un voilier s'arrêtait brusquement suite à l'inclinaison brusque de la panne vers le bas. Dans les exemples (521) et (522), l'usage de *tomber* est donc valable en raison de cette image, qui correspond aux propriétés (J-2) à (J-4).

D'après les analyses des exemples ci-dessus, si le verbe *tomber* est associé avec les prépositions *dans*, *sur* ou *en*, pour exprimer l'implication dans une situation inattendue, cette association exprime une implication plutôt négative pour le référent du sujet. Pour cette raison, les exemples suivants sont bizarres ou impossibles :

- (523) ?* L'armée américaine est tombée dans la victoire de la guerre;
- (524) ?* Le maire sortant est tombé dans le bonheur après être réélu ;
- (525) ?* Cette équipe de football tombe dans la fête après cette victoire;

³⁰⁵ Cette explication est extraite du site de l'Association l'Amiral de la Mer Océane (<http://cristobal-colon.net/Navires/C06p8p1.htm>)

- (526) ?* Les soldats capturés sont finalement tombés dans la libération;
- (527) ?* Ce politicien tombe dans la confiance des électeurs;
- (528) ?* Avec l'aide du gouvernement, ces sinistrés tombent dans l'espoir;
- (529) ?* Ma voiture est tombée en réparation.

Dans ces exemples, les syntagmes placés après chaque préposition expriment des situations plutôt positives pour les référents des sujets, et il est en fait difficile d'associer cette situation avec l'image de *tomber* comme une chute. Il est donc fort probable que ces exemples soient impossibles en raison de cette incompatibilité conceptuelle.

Cependant, dans les trois exemples suivants, *tomber* ne désigne pas une telle implication négative :

- (530) Cette femme tombe amoureuse de cet homme;
- (531) Chrysler tombe d'accord avec Fiat sur une alliance;³⁰⁶
- (532) Cette femme tombe enceinte.

Dans ces exemples, *tomber* exprime le fait que les référents des sujets s'impliquent à l'improviste dans les états désignés par les attributs respectifs. Dans le cas des exemples (530) et (531), les états concernés sont plutôt positifs pour les référents des sujets, alors que ce n'est pas nécessairement le cas concernant l'exemple (532). Le fait de devenir enceinte peut en fait être considéré comme positif ou négatif, dépendamment du contexte :

- (533) Après plusieurs années de mariage, cette femme est finalement tombée enceinte à l'âge de 39 ans;
- (534) Malgré la contraception, cette femme est tombée enceinte.

Concernant l'exemple (533), cette grossesse est une bonne nouvelle pour le référent du sujet, puisque cette femme voulait avoir des enfants. Par contre, dans le cas de l'exemple (534), cette nouvelle est plutôt négative pour cette femme, car elle ne voulait pas cette grossesse. Dans ces deux exemples, *tomber* semble plutôt conserver l'aspect de soudaineté de son sens.

³⁰⁶ <http://www.rtlinfo.be/rtl/news/article/230548/--chrysler+tombe+d+accord+avec+fiat+sur+une+alliance>

Bref, il est rare que le verbe *tomber* exprime une implication positive pour le référent du sujet, comme dans les exemples (530) et (531), et dans la plupart des cas, ce verbe désigne plutôt une implication négative en raison de l'image négative d'une chute.

4.3.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *tomber*

À la lumière des analyses conceptuelles ci-dessus, le verbe *tomber* exprime les propriétés suivantes dans ses emplois tant propres que figurés :

- (J-2) La cible doit s'orienter vers le bas ;
- (J-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité;
- (J-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative.

Ces primitives sont en fait les véritables primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de ce verbe, qui se distingue de celle de *descendre* par les primitives (J-3) et (J-4), et elle peut être représentée comme suit :

Tomber = l'orientation de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative.

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS BAS])]
 [manière AVEC ([quantité GRAND DEGRÉ ([propriété VERTICALITÉ]))],
 [état DISTANCE ([quantité SIGNIFICATIVE]))]

4.4. Analyse conceptuelle du verbe *chuter*

D'après le GR, le TLF et le Larousse, ainsi que d'après notre observation de plusieurs périodiques francophones, le verbe *chuter* exprime les sens suivants :

- a) Déplacement de haut en bas :
 Un homme a chuté du quatrième étage d'un hôtel; Les feuilles mortes chutent;
- b) Renversement :
 L'arbre a chuté sur une voiture; Ce joueur a chuté au sol;

c) Dégradation :

Sarkozy chute dans les sondages;³⁰⁷

La France chute au classement FIFA;³⁰⁸

d) Diminution de valeurs :

Le prix du pétrole chute; Le pétrole chute;

e) Diminution de phénomènes physiques :

La température chute; Le thermomètre chute;

f) Défaite :

Federer chute face à Murray;³⁰⁹

g) Perte de pouvoir :

Le régime dictateur chute; Le gouvernement chute.

Les deux premiers sens concernent nécessairement le changement spatial vers le bas, et ils sont donc considérés comme des emplois propres de *chuter*. Par contre, les autres sens sont des emplois figurés, car ils n'expriment aucun changement spatial.

4.4.1. Emplois spatiaux

4.4.1.1. Déplacement de haut ne bas

Selon le TLF, le GR et le Larousse, *chuter* est considéré comme synonyme de *tomber dans* le sens de déplacement, et dans les exemples suivants, ce dernier peut effectivement être remplacé par ce premier pour exprimer les mêmes propriétés :

(535) Cet homme tombe (→ chute) du pont en perdant son équilibre;

(536) Cet homme est tombé (→ a chuté) dans les escaliers;

(537) Les feuilles mortes tombent (→ chutent).

³⁰⁷ <http://www.liberation.fr/politiques/010124103-sarkozy-chute-dans-les-sondages>

³⁰⁸ http://www.lequipe.fr/Football/20060315_142024Dev.html

³⁰⁹ http://francefootball.lequipe.fr/Tennis/breves2008/20080303_181306Dev.html

Dans ces cas, comme pour *tomber*, les cibles doivent se déplacer vers le bas par la force de la gravité, rapidement, avec un grand degré de verticalité, ainsi que sur une distance significative. De plus, ces déplacements doivent s'effectuer de manière involontaire de la part des référents. Pour cette raison, l'emploi de ce verbe est bizarre ou impossible dans les exemples suivants, comme c'est le cas pour *tomber* :

- (538) ?* Cet homme chute du pont pour plonger;
- (539) ?* Cet homme chute du pont pour se suicider;
- (540) ?* Cet homme chute du pont pour sauver son chien;
- (541) ?* Cet homme chute dans les escaliers pour récupérer ses dossiers.

Cependant, contrairement au cas de *tomber*, il semble bizarre d'utiliser *chuter* pour exprimer un tel déplacement qui se produit sous l'eau :

- (542) Cette femme se noie et tombe (→ ? chute) au fond de la mer.

Dans ce cas, nous croyons que le lieu et la rapidité du déplacement sont en jeu. Ce déplacement est en fait beaucoup plus lent qu'un déplacement en l'air, car le lieu de ce déplacement, soit sous la mer, ne permet pas un déplacement vers le bas aussi rapide que l'environnement atmosphérique. Le lieu est donc une propriété importante du sens du déplacement vers le bas pour le verbe *chuter*. Autrement dit, ce verbe exprime exclusivement un déplacement vers le bas qui se produit en l'air. La rapidité est également un élément essentiel de la sémantique de *chuter*, car un déplacement exprimé par ce verbe doit être nécessairement rapide, contrairement au cas de *tomber*. Pour cette raison, dans les exemples suivants, le remplacement de *tomber* par *chuter* est bizarre :

- (543) La neige tombe (→ ? chute) lentement;
- (544) Une plume tombe (→ ? chute) très lentement.

De plus, l'usage de *chuter* ne peut pas être basé sur la perception subjective du locuteur, contrairement au cas de *tomber*. Regardons l'exemple suivant pour discuter davantage ce point :

- (545) Le soleil tombe (→ ? chute) sur l'horizon.

Dans cet exemple, comme nous l'avons déjà discuté dans la section 4.2.1.2, la validité de l'emploi de *tomber* est basée sur la perception subjective du locuteur de cet énoncé. Par contre, il est bizarre de remplacer *tomber* par *chuter* pour désigner la même propriété, car ce dernier implique une grande vitesse.

Concernant la distance du déplacement, elle ne doit pas être nécessairement longue, mais significative pour avoir une conséquence, comme c'est le cas de *tomber*, et dans les exemples suivants, *chuter* peut donc remplacer ce verbe pour exprimer les mêmes propriétés :

- (546) Le caillou n'est tombé (→ n'a chuté) que d'un centimètre, mais il a abîmé le pare-brise;
 (547) Le ballon n'est tombé (→ n'a chuté) que d'un centimètre, mais il a éclaté.

D'après les tests ci-dessus, nous constatons que dans le sens de déplacement, *chuter* n'est pas nécessairement un synonyme de *tomber*, et dans de nombreux cas, ce premier ne peut pas remplacer ce dernier. Pour que son déplacement soit exprimé par *chuter*, un objet physique doit se déplacer verticalement vers le bas par la force de la gravité, de manière rapide sur une distance significative, et ce déplacement ne peut pas être perçu subjectivement.

Bref, dans le cas du déplacement, le lieu est un élément essentiel de la sémantique de *chuter*, et ce verbe désigne exclusivement un déplacement qui se produit là où la gravité s'exerce entièrement, comme en l'air. L'orientation est effectivement un élément primordial, et tout déplacement désigné par *chuter* doit s'orienter vers le bas. Concernant la manière, suivant la gravité, ce déplacement doit s'effectuer rapidement vers le bas, avec un grand degré de verticalité, ainsi que sur une distance significative. Le verbe *chuter* exprime donc « l'orientation rapide de la cible vers le bas suivant la force de la gravité, avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative ». *Chuter* se distingue ainsi de *tomber* par la rapidité au plan sémantique.

4.4.1.2. Renversement

Dans les exemples suivants, *chuter* exprime le renversement des référents des sujets :

- (548) Le vent a soufflé en Sud-Sarthe [...] Vers 3h 30, les pompiers ont dégagé un arbre qui a chute sur la chaussée et bloqué la circulation sur la route départementale [...];³¹⁰
- (549) Un homme de 78 ans est décédé samedi à Saint-Vincent-de-Tyrosse, percuté par un débris volant entre sa maison et sa grange [...] Selon les premières constatations, l'homme était seul et a chuté à terre.³¹¹

Dans ces cas, ce verbe peut être remplacé par *tomber* pour exprimer les mêmes propriétés, soit le déplacement rapide des majeures parties des cibles vers le bas suivant la gravité, avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative.

Cependant, contrairement au cas de *tomber*, il est bizarre d'employer *chuter* pour désigner l'effondrement, l'extension vers le bas soit dynamique soit statique, ou la propagation vers le bas, comme dans les exemples suivants respectivement :³¹²

- (550) Cet immeuble tombe (→ ? chute); Ce pont est tombé (→ ? a chuté);
- (551) Ses cheveux tombent (→ ? chutent) sur les épaules, lorsque le coiffeur les lâche;
Cette falaise tombe (→ ? chute) à pic dans la rivière;
- (552) La lumière tombe (→ ? chute) du ciel; La foudre tombe (→ ? chute) sur un immeuble.

Ainsi, dans un grand nombre des cas, *chuter* ne peut pas être remplacé par *tomber* pour exprimer une même propriété concernée.

4.4.1.3. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *chuter*

Lorsqu'il est associé avec un nom d'objet physique, le verbe *chuter* exprime son déplacement vers le bas et son renversement, qui sont des propriétés dynamiques. Si nous synthétisons les propriétés sémantiques de ces deux sens, le verbe *chuter* exprime les propriétés suivantes

³¹⁰ http://www.ouest-france.fr/ofdernmin_-Tempete%E2%80%89des-chutes-d%E2%80%99arbres-en-Sud-Sarthe_-821200--BKN_actu.Htm

³¹¹ <http://www.leparisien.fr/liveafp-france/tempete-deuxieme-deces-dans-les-landes-24-01-2009-386218.php>

³¹² Nous n'avons trouvé aucune combinaison, ou très peu, entre le nom d'objet concerné et *chuter* dans nos dictionnaires et sur le site google francophone.

dans ses emplois propres :

- (K-1) La cible de *chuter* doit référer à une entité physique;
- (K-2) Ce référent doit s'orienter vers le bas;
- (K-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité;
- (K-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative;
- (K-5) Cette orientation doit être rapide;
- (K-6) Cette orientation doit se produire en l'air.

Nous constatons que *chuter* se distingue sémantiquement de *tomber* par les propriétés (K-5) à (K-6) dans les emplois spatiaux, et ce verbe exprime donc « l'orientation rapide d'une entité physique vers le bas avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative, en l'air ».

4.4.2. Emplois non spatiaux

4.4.2.1. Dégradation

Dans les exemples suivants, *chuter* n'exprime aucun changement spatial des cibles :

- (553) La France chute au classement FIFA [...] Après sa défaite à domicile face à la Slovaquie (1-2), les Bleus ont rétrogradé de la 5e à la 8e place dans le classement publié mercredi;³¹³
- (554) Sarkozy chute de 13 points dans un sondage.³¹⁴

Les sujets de *chuter* ne réfèrent pas au président français et au pays européen respectivement, mais à sa cote et à son classement. Ce verbe exprime en fait respectivement la dégradation considérable de la cote du président et du classement de l'équipe de football nationale de la France. Ces exemples sont donc à la fois métaphoriques et métonymiques. Concernant l'exemple (553), la motivation conceptuelle de cet usage métaphorique vient fort probablement de l'image d'une descente verticale de la position de cette équipe dans un

³¹³ http://www.lequipe.fr/Football/20060315_142024Dev.html

³¹⁴ <http://www.lefigaro.fr/politique/2008/02/03/01002-20080203ARTFIG00145-sarkozy-chute-de-points-dans-un-sondage.php>

tableau de classement. Étant donné que l'équipe française est considérée comme l'une des meilleures équipes de football, la dégradation de 5^e au 8^e peut être considérée comme très significative. De plus, cette équipe a connu cette dégradation après une seule défaite, soit en peu de temps. Avec ces effets psychologiques, si on trace mentalement le trajet de 5^e au 8^e dans le tableau, on peut donc conceptualiser comme si cette équipe s'orientait verticalement vers le bas sur une distance significative en peu de temps, soit rapidement. Cette image correspond aux propriétés (K-2) à (K-5).

Quant à l'exemple (554), cet emploi figuré est fort probablement basé sur l'image d'un déplacement vertical vers le bas du point de rencontre, plutôt que sur celle d'une ligne fortement inclinée vers le bas. Supposons que le président maintient sa cote de confiance aux alentours de 50% depuis sa présidence. Si la cote passe de 49% à 36% en un mois, cette dégradation peut être représentée par un graphe dans lequel le point de rencontre du dernier pourcentage est considérablement plus bas que celui du premier. Si on trace mentalement le trajet du premier point au deuxième, on peut percevoir comme si le point se déplaçait vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative en peu de temps, par rapport à la tendance. On voit donc les correspondances conceptuelles entre cette image et les propriétés (K-2) à (K-5).

Dans ces deux exemples, on voit aussi la différence sémantique entre *chuter* et *tomber* par la rapidité : ce premier exprime une dégradation plus rapide que ce dernier.

4.4.2.2. Diminution de valeurs

Dans les exemples suivants, *chuter* exprime la diminution considérable du prix du pétrole :

(555) Le prix du pétrole chute sous 34 dollars le baril à New York;³¹⁵

(556) Le pétrole chute. Le Brent valait moins de 80 dollars dans les échanges matinaux en Asie;³¹⁶

³¹⁵ <http://www.rtlinfo.be/rtl/archive/article/205075/?&archiveYear=2008>

³¹⁶ <http://www.lefigaro.fr/matieres-premier/2008/10/10/04012-20081010ARTFIG00251-le-petrole-chute-.php>

(557) Le baril chute à 57 dollars à New York.³¹⁷

Dans ces emplois figurés, il est aussi fort probable que la motivation conceptuelle vient de l'image graphique par rapport au déplacement vertical vers le bas du point de rencontre, qui représente une forte diminution du prix du pétrole en peu de temps. Cette image correspond aussi aux propriétés (K-2) à (K-5), et dans ces cas aussi, *chuter* exprime une telle diminution plus rapide que *tomber*.

4.4.2.3. Diminution de phénomènes physiques

Dans les exemples suivants, *chuter* exprime une diminution rapide et considérable de la température :

- (558) Au Canada, le froid, la glace et la neige font partie de notre quotidien, et contribuent à des conditions de conduite rigoureuses. Vous devez donc porter une attention particulière à votre véhicule lorsque la température chute;³¹⁸
- (559) Alerte au grand froid ! Le mercure chute aujourd'hui et ce n'est pas fini;³¹⁹
- (560) Depuis quelques jours, le thermomètre a chuté de plusieurs degrés, et l'humidité renforce la sensation de froid.³²⁰

Dans ces exemples figurés, l'emploi de *chuter* est aussi fort probablement motivé par le déplacement vers le bas du bout supérieur du mercure qu'un thermomètre contient, plutôt que son extension vers le bas. Si le temps devient beaucoup plus froid en peu de temps par rapport à la tendance, on peut percevoir que le bout supérieur du mercure se déplace vers le bas plus rapidement, ce qui correspond aux propriétés (K-2) à (K-5). Dans ces cas, *chuter* désigne une baisse de température plus rapide que *tomber*.

Nous croyons également que par ces correspondances conceptuelles, il est aussi possible d'utiliser *chuter* pour exprimer une diminution considérable et rapide de la pression sanguine

³¹⁷ http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/finance_et_marches/20061014.OBS0234/le_baril_chute_a_57_dollars_a_new_york.html

³¹⁸ <http://www.meteomedia.com/drivingtips/winter>

³¹⁹ <http://www.leparisien.fr/societe/alerte-au-grand-froid-23-01-2005-2005641267.php>

³²⁰ http://www.lexpress.fr/actualite/societe/un-sdf-succombe-au-froid-dans-le-bois-de-vincennes_659052.html

ou de la pression atmosphérique, comme dans les exemples suivants respectivement :

- (561) Le coeur se contracte, le rythme cardiaque ralentit et la tension chute. Le sang descend alors du cerveau vers l'abdomen, ce qui provoque la perte de conscience.³²¹
- (562) Les masses d'air ont accéléré leur ascension, si bien qu'au ras du sol la pression atmosphérique a chuté.³²²

Dans ces cas, *chuter* peut être remplacé par *tomber* pour exprimer les mêmes propriétés. Cependant, si les deux diminutions sont perçues comme très rapides, l'emploi de *chuter* semble plus pertinent que celui de *tomber*, car ce premier exprime une rapidité plus forte que ce dernier dans ses emplois propres.

Nos dictionnaires de référence ne donnent aucune information sur la date de l'apparition de cet emploi figuré malgré son usage fréquent de nos jours.

4.4.2.4. Défaite

Dans les exemples suivants, *chuter* exprime la défaite des référents des sujets dans leurs matchs :

- (563) Federer chute (→ tombe) face à Murray (au premier tournoi de Dubaï). L'Ecossois a battu Roger Federer (6-7[6], 6-3, 6-4), qui n'avait plus été sorti dès le premier tour d'un tournoi depuis août 2004;³²³
- (564) Marseille chute (→ tombe) face à Rennes. Les Bretons ont réussi à venir à bout de l'OM (3-1) qui avait pourtant ouvert le score.³²⁴

Ces exemples sont donc des métaphores, et l'exemple (564) est aussi une métonymie, car le sujet du verbe ne réfère pas à la ville de Marseille, mais à l'équipe de football l'Olympique de Marseille. Nous croyons fort que comme c'est le cas de *tomber*, la motivation conceptuelle

³²¹ <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/Science-Sante/2006/03/17/003-Evanouir-exercices.shtml>

³²² <http://www.lepoint.fr/actualites-societe/2009-01-29/ce-que-la-tempete-nous-apprend/920/0/311848>

³²³ http://francefootball.lequipe.fr/Tennis/breves2008/20080303_181306Dev.html

³²⁴ <http://www.lefigaro.fr/sport/2008/01/13/02001-20080113ARTFIG00109-marseille-chute-face-a-rennes.php>

de ces emplois de *chuter* vient aussi d'un sport de combat traditionnel, dans lequel une chute corporelle entraîne en général une défaite. Les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (K-1) à (K-6), et dans ces exemples, il est aussi possible de remplacer *chuter* par *tomber* pour exprimer la défaite.

4.4.2.5. Perte de pouvoir politique

Le verbe *chuter* peut être utilisé pour exprimer la perte de pouvoir, comme dans les exemples suivants :

- (565) Otan: Fillon engagerait la responsabilité du gouvernement en cas de vote [...] S'il n'obtient pas la majorité, le gouvernement chute (→ tombe);³²⁵
- (566) Appelé par Mendès France au ministère de la marine marchande le 20 janvier 1955, il n'a pas le temps d'agir puisque le cabinet chute (→ tombe) moins de trois semaines plus tard.³²⁶

Dans ces cas, l'emploi de ce verbe est aussi fort probablement motivé par l'image d'une chute corporelle, qui entraîne en général la perte de force physique de la personne concernée, comme dans le cas de *tomber*. La perte de pouvoir politique est ainsi conceptualisée métaphoriquement et métonymiquement comme si les personnes constituant le gouvernement ou le cabinet perdaient leur force physique après une chute corporelle. Cette image correspond aux propriétés (K-1) à (K-6), et dans ces exemples, *chuter* peut être également remplacé par *tomber* pour exprimer les mêmes sens.

4.4.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *chuter*

Si nous synthétisons les propriétés conceptuelles des emplois de *chuter* analysées ci-dessus, les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de ce verbe sont les suivantes :

- (K-2) La cible doit s'orienter vers le bas;

³²⁵ http://www.lexpress.fr/actualite/politique/otan-fillon-engagerait-la-responsabilite-du-gouvernement-en-cas-de-vote_741552.html

³²⁶ <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/biographies/IVRepublique/schmittlein-raymond-antoine-19061904.asp>

- (K-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité;
- (K-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative;
- (K-5) Cette orientation doit être rapide.

Chuter se distingue de *tomber* par la primitive (K-5), et sa sémantique grammaticale peut être formulée comme suit :

Chuter = l'orientation dynamique et rapide de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative.

[événement ORIENTER ([close CIBLE], [direction VERS BAS])]
 [propriété DYNAMIQUE],
 [manière RAPIDE],
 [manière AVEC ([quantité GRAND DEGRÉ ([propriété VERTICALITÉ])]),
 [état DISTANCE ([quantité SIGNIFICATIVE])]]]

4.5. Analyse conceptuelle du verbe *dégringoler*

Le verbe *dégringoler* exprime les sens suivants, d'après le TFL, le GR et le Larousse, ainsi que notre observation dans plusieurs périodiques francophones :

- a) Déplacement de haut en bas :
Il a dégringolé dans l'escalier;
- b) Extension de haut en bas :
C'est une jeune femme dont les cheveux dégringolent dans le dos;³²⁷
- c) Dégradation :
Le président dégringole dans les sondages;
Ce joueur dégringole dans le classement ATP;
- d) Diminution de valeurs :
Le prix du pétrole dégringole; Le pétrole dégringole;

³²⁷ <http://www.liberation.fr/economie/0101467457-homme-d-action-femme-de-compassion>

e) Diminution de phénomènes physiques :

La température dégringole; le thermomètre dégringole.

Les deux premiers sens concernent nécessairement une propriété spatiale vers le bas, et ils sont donc considérés comme des sens propres. En revanche, les autres sont des sens figurés, puisqu'ils n'expriment aucunement un changement spatial vers le bas.

4.5.1. Emplois spatiaux

4.5.1.1. Déplacement de haut en bas

Dans la figure suivante, si l'homme s'est déplacé de haut en bas dans l'escalier, ce déplacement peut être exprimé par *dégringoler*, comme c'est le cas de l'exemple (567) :



Figure 4.48

(567) Cet homme a dégringolé (→ est tombé; a chuté) dans l'escalier.

Dans ce cas, l'homme s'oriente rapidement vers le bas par la force de la gravité, avec un grand degré de verticalité, avec une série de bonds irréguliers, de manière chaotique, sur une distance significative, et cette action est effectivement involontaire de la part de la cible. Ce déplacement peut aussi être désigné par *tomber* ou *chuter*. Cependant, ces trois verbes ne sont pas des synonymes absolus. Selon le DHLF (1992 : 569), le verbe *dégringoler* évoque « une chute par bonds successifs, ce qui dégringole tournant plusieurs fois sur soi-même, contrairement à ce qui tombe en chute libre ». *Dégringoler* se distingue donc de *tomber* ou

chuter par cette manière de déplacement. Regardons la figure et l'exemple suivants pour discuter davantage ce point :

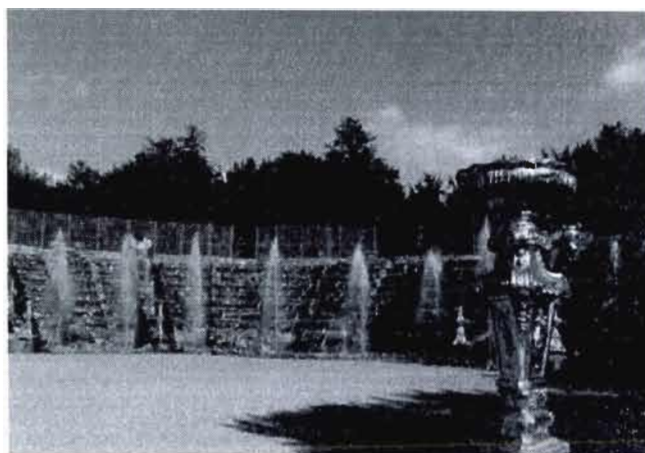


Figure 4.49 ³²⁸

- (568) Cette Salle de Bal en plein air, en forme d'amphithéâtre où l'eau dégringole en cascade sur les gradins ou jaillit en jets [...] ³²⁹

Dans la Figure 4.49, si l'eau située derrière les jets d'eau se déplace de haut en bas sur les gradins, ce déplacement peut être exprimé par *dégringoler*, comme dans le cas de l'exemple (568). Dans ce cas, l'eau s'oriente vers le bas avec une série de mouvements irréguliers à cause des degrés verticalement installés, et ce verbe peut être remplacé par *tomber* ou *chuter* pour exprimer également le déplacement de l'eau. Par contre, en ce qui concerne les jets d'eau, si l'eau s'oriente directement vers le bas après avoir jailli, ce déplacement peut être désigné par *tomber* ou *chuter*, mais il est bizarre ou impossible d'utiliser *dégringoler* pour exprimer la même propriété :

- (569) L'eau tombe (chute) après avoir jailli;

- (570) ?* L'eau dégringole après avoir jailli.

De plus, dans l'exemple suivant, *dégringoler* et *tomber* n'expriment pas le même type de déplacement du référent du sujet :

³²⁸ http://www.rfi.fr/francefr/articles/099/article_64151.asp

³²⁹ http://www.rfi.fr/francefr/articles/099/article_64151.asp

- (571) Un obus atteint l'aile gauche et, explosant, la sectionne. « Uiuuiuiuiui ! ». L'avion dégringole l'air en tournoyant. « Glouglouglou ! ». L'avion tombe dans l'eau.³³⁰

Le premier verbe exprime le déplacement vers le bas de l'avion, avec une série de rotations erratiques, alors que le dernier désigne le déplacement direct vers le bas. Dans ce cas également, *dégringoler* est interchangeable avec *tomber* ou *chuter*, tandis que *tomber* peut être remplacé par *chuter*, mais non pas par *dégringoler*.

D'après ces tests, ces trois verbes expriment tous un déplacement vers le bas par la force de la gravité, mais *dégringoler* se distingue des autres verbes par cette manière de déplacement.

Ce verbe exprime aussi un tel déplacement qui se produit dans l'eau, comme dans l'exemple suivant :

- (572) Voici une petite bouteille pleine de mercure et bouchée. Je la mets dans l'eau, la tête en bas [...] Irène ôte le bouchon du flacon et effectivement le beau mercure brillant dégringole au fond du bain.³³¹

Dans ce cas, le mercure s'oriente aussi vers le bas avec un grand degré de verticalité à cause de la gravité avec une série de mouvements erratiques.

À la suite des analyses ci-dessus des propriétés conceptuelles des emplois de *dégringoler*, dans le sens de déplacement, d'abord, le lieu est un élément essentiel qui participe à la sémantique de ce verbe, car le déplacement doit se produire là où la gravité existe : en l'air, sur un objet fortement incliné, ou dans l'eau, etc. Ensuite, l'orientation est aussi un élément primordial, et le déplacement doit nécessairement s'orienter vers le bas. Concernant la manière, la rapidité est un élément non essentiel, parce qu'un objet peut dégringoler rapidement ou lentement, dépendamment des caractéristiques de la cible et du lieu. En

³³⁰ Cet exemple est extrait de la page 243 de l'oeuvre *Fragment inédit de l'Océantume* de Réjean Ducharme, disponible sur le site <http://www.erudit.org/revue/etudfr/1975/v11/n3-4/036611ar.pdf>

³³¹ Cet exemple vient de la page 18 du livre pédagogique *Leçons de Marie Curie (recueillies par Isabelle Chavannes en 1907) : Physique élémentaire pour les enfants de nos amis*, publié par EDP Sciences, disponible sur le site <http://books.google.ca/books>

revanche, un objet doit se déplacer vers le bas par la force de la gravité, avec une série de mouvements erratiques. Ces deux dernières propriétés font donc partie de la sémantique de ce verbe. Bref, dans le sens de déplacement, le verbe *dégringoler* exprime « l'orientation erratique d'une entité ayant des dimensions physiques vers le bas suivant la force de la gravité, avec un grand degré de verticalité, sur une distance significative ».

Surtout, la manière erratique est une propriété distincte, et nous croyons que pour cette raison, l'emploi de *dégringoler* n'est pas pertinent pour désigner une chute sur place, contrairement aux cas de *tomber* et de *chuter*. Dans les exemples suivants, il est possible de remplacer *tomber* par *chuter*, mais la phrase devient bizarre avec *dégringoler* :

- (573) Le vent a soufflé violemment, et l'arbre est tombé (→ a chuté; ? a dégringolé) sur ma voiture;
- (574) Jean se sent étourdi et tombe (→ chute; ? dégringole) par terre.

Dans ces exemples, *tomber* exprime respectivement le renversement de l'arbre et la chute corporelle de Jean, et en général, ces actions se produisent tout d'un coup, non pas avec plusieurs mouvements irréguliers. Dans ces cas, on voit que l'emploi de *dégringoler* ne convient pas à cause de l'incompatibilité sémantique entre ces manières différentes.

4.5.1.2. Extension de haut en bas

Dans les exemples suivants, le verbe *dégringoler* exprime l'extension des cheveux vers le bas :

- (575) Un exemple : le faux raccord pendant la scène montrant l'exécution d'une jeune fille militante d'opposition. Ses cheveux dégringolent deux fois de suite sur ses épaules;³³²
- (576) C'est une jeune femme dont les cheveux dégringolent dans le dos et qui ne porte pas de trucs très féminins sans avoir une allure masculine.³³³

³³² Cet exemple est extrait du texte *La rhétorique politique des œuvres d'art* de Jean Robelin (2007), dans le numéro 11 de la revue *Noesis*, éditée par le Centre de recherche d'histoire des idées de l'Université de Nice, disponible sur le site <http://noesis.revues.org/index883.html>

³³³ <http://www.liberation.fr/economie/0101467457-homme-d-action-femme-de-compassion>

Concernant l'exemple (575), les bouts des cheveux se déplacent vers le bas jusqu'aux épaules à cause de la gravité, et dans ce cas, les cheveux s'étendent vers le bas en ondulant. Cette extension dynamique se constitue donc de plusieurs mouvements ondulants des cheveux vers le bas. L'emploi de *dégringoler* est donc valable en raison de ces mouvements successifs qui s'orientent vers le bas. Par contre, dans l'exemple (576), ce verbe désigne l'extension statique des cheveux vers le bas, et nous croyons que la validité de l'emploi du verbe repose sur la perception visuelle de l'état de l'orientation des cheveux. Autrement dit, si les cheveux sont longs et ondulants, l'orientation de cette extension est vers le bas à cause de la gravité. Cependant, la perception de l'état de cette orientation peut être subjective, car le locuteur peut percevoir cette extension comme si les cheveux s'orientaient vers le bas avec des mouvements ondulants. Regardons l'exemple et la figure suivants pour discuter davantage cette question :

- (577) Entre deux haies bocagères, surprise ! D'un coup le chemin dégringole au fond d'un vallon caché.³³⁴

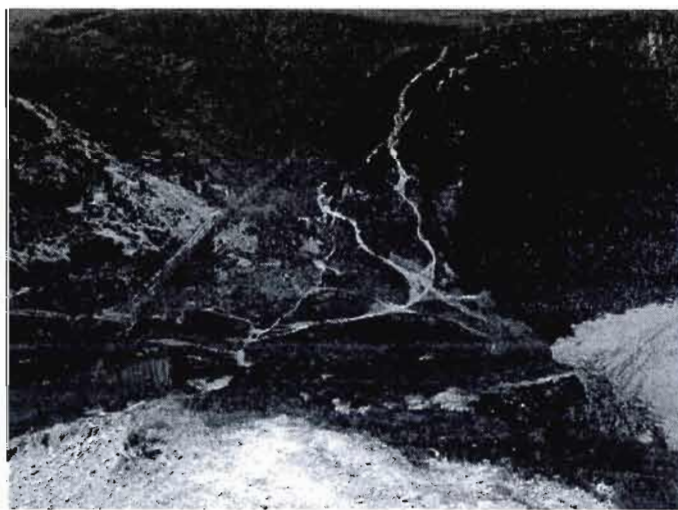


Figure 4.50³³⁵

Dans ce cas, *dégringoler* exprime aussi l'extension statique du référent du sujet vers le bas, et le locuteur perçoit subjectivement l'orientation du chemin comme vers le bas, dépendamment

³³⁴ http://www.lavoixdunord.fr/dossiers/lete_chez_nous/article_501683.phtml

³³⁵ <http://www.geograph.org.uk/photo/187208>

de sa situation et de son intensification dans le déplacement. S'il se trouvait en bas du chemin et voulait se déplacer vers le haut, cette extension ne pourrait aucunement être désignée par ce verbe ni par aucun autre verbe qui exprime l'orientation vers le bas. Nous croyons que l'emploi de *dégringoler* est également déterminé par l'état de l'extension du chemin. Autrement dit, si le chemin s'étend abruptement vers le bas de manière erratique depuis le point de vue du locuteur jusqu'au fond du vallon, comme on le voit dans la Figure 4.50, l'usage de ce verbe est valable. Dans ce cas, la force de la gravité ne s'applique en fait pas à cette extension, mais on peut percevoir une image visuelle comme si le chemin s'orientait abruptement vers le bas de manière erratique.

Ainsi, la manière successive d'orientation est une propriété distincte de *dégringoler*, et nous croyons donc que c'est pour cette raison qu'il est bizarre d'utiliser ce verbe pour exprimer la propagation des référents des sujets dans les exemples suivants, contrairement au verbe *tomber* :

- (578) La foudre tombe (? dégringole) soudain dans un craquement énorme;
- (579) Les rayons solaires tombent (? dégringolent) sur la terre;
- (580) Tout à coup, l'air froid tombe (? dégringole) du plafond;
- (581) Soudain, une odeur bizarre tombe (? dégringole) du plafond;
- (582) Soudain, un bruit énorme tombe (? dégringole) du ciel.

Concernant les exemples (578) et (579), les cibles « foudre » et « rayons solaires » se propagent en général directement vers le bas, mais non pas par plusieurs mouvements. L'emploi de *dégringoler* n'est donc pas pertinent pour désigner cette orientation. Quant aux exemples (580), (581) et (582), les cibles sont des objets invisibles, mais leurs propagations peuvent être perçues par le toucher, l'odorat et l'ouïe respectivement. Dans ces cas, comme nous l'avons déjà discuté dans la section 4.3.1.4, la validité de *tomber* est basée sur la perception subjective du locuteur par rapport à la présence soudaine de ces objets. Cependant, il est difficile de conceptualiser les propagations soudaines vers le bas de ces objets invisibles, qu'ils se propagent avec plusieurs mouvements ou non. L'emploi de *dégringoler* ne convient donc pas pour exprimer la propagation de ces objets.

4.5.1.3. Propriétés sémantiques des emplois spatiaux de *dégringoler*

Dans ses emplois propres, le verbe *dégringoler* exprime le déplacement et l'extension vers le bas, et si nous synthétisons les analyses conceptuelles des deux sens mentionnées ci-dessus, ce verbe possède les propriétés suivantes :

- (L-1) La cible de *dégringoler* doit référer à une entité physique;
- (L-2) Ce référent doit s'orienter vers le bas;
- (L-3) Cette orientation doit se faire avec un grand degré de verticalité;
- (L-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative;
- (L-5) Cette orientation doit se faire de manière erratique.

Ainsi, *dégringoler* se distingue de *tomber* et de *chuter* par la propriété (L-5), et dans ses emplois spatiaux, ce verbe exprime « l'orientation erratique d'une entité physique vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative ».

4.5.2. Emplois non spatiaux

4.5.2.1. Dégradation

Dans l'exemple suivant, *dégringoler* ne désigne aucunement un changement spatial du référent du sujet :

- (583) Un an après les présidentielles, Nicolas Sarkozy dégringole dans les sondages [...]
Le chef de l'Etat ne recueille que 36 % d'opinions favorables.³³⁶

Le sujet du verbe réfère à la cote du président français dans les sondages, et le verbe exprime la dégradation de sa cote. Cet exemple est donc métaphorique ainsi que métonymique. Étant donné que le résultat d'un tel sondage est fréquemment représenté par un graphe, l'usage de *dégringoler* est fort probablement motivé par l'image d'un graphe qui exprime plusieurs baisses consécutives. Par exemple, dans la Figure 4.51, représentant l'évolution de la cote de confiance du président Sarkozy, la ligne bleue s'oriente vers le bas en plusieurs

³³⁶ <http://www.rtl.fr/fiche/88437/un-an-apres-les-presidentielles-nicolas-sarkozy-degringole-dans-les-sondages.html>

étapes consécutives, de manière irrégulière, sur une distance significative, depuis le point de rencontre 57% jusqu'au 36%. De plus, ce résultat n'est certainement pas ce que le président voulait. On voit donc les correspondances conceptuelles entre cette image graphique et les propriétés (L-1) à (L-5).

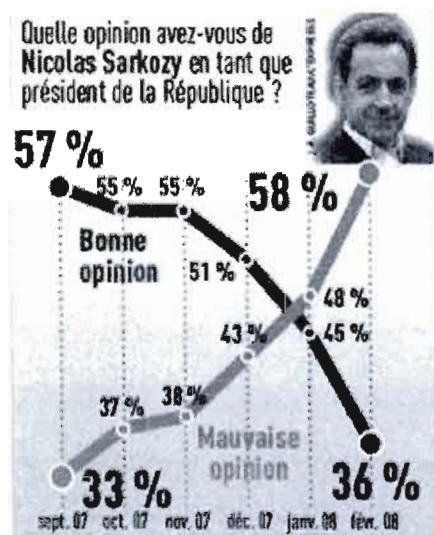


Figure 5.51 ³³⁷

Ce verbe est aussi souvent utilisé pour désigner une série de dégradations dans le classement dans le domaine sportif, comme dans l'exemple suivant :

- (584) Ivanovic dégringole. L'ex numéro 1 mondiale, Ana Ivanovic, perd une nouvelle place au classement WTA, à l'issue des tournois de Séoul et de Pékin, et se retrouve 5^e.³³⁸

Le sujet de *dégringoler* réfère au classement de la joueuse serbe, et le verbe exprime les dégradations consécutives de son classement WTA du 1^{er} au 5^e. Dans ce cas, il est fort probable que l'emploi de ce verbe soit conceptuellement motivé par l'image de déplacements consécutifs vers le bas de sa position dans un tableau de classement concerné, comme dans le Tableau 4.3.

³³⁷ http://www.lexpress.fr/actualite/politique/sarkozy-l-effet-toboggan_473342.html

³³⁸ http://www.eurosport.fr/tennis/wta-tour/2008/ivanovic-degringole_sto1713345/flashnews.shtml

Tableau 4.3 Classement WTA au 29 août 2008³³⁹

1. Serena Williams (É.-U.) :	4091 pts
2. Jelena Jankovic (SER) :	4070 pts
3. Dinara Safina (RUS) :	3747 pts
4. Elena Dementieva (RUS) :	3470 pts
5. Ana Ivanovic (SER) :	3328 pts
6. Maria Sharapova (RUS) :	3041 pts
7. Svetlana Kuznetsova (RUS) :	3000 pts
8. Venus Williams (É.-U.) :	2271 pts
9. Vera Zvonareva (RUS) :	2167 pts
10. Agnieszka Radwanska (POL) :	2146 pts

Dans ce tableau, on voit que le 5^e rang de cette joueuse est située considérablement plus bas que le 1^{er} rang. Étant donné qu'elle était au premier rang avant ces deux tournois, si on trace mentalement le changement du classement du 1^{er} au 5^e, on peut avoir une image qui s'oriente vers le bas avec plusieurs étapes, passant au 2^e et au 4^e par exemple, sur une distance significative. De plus, cette joueuse ne voulait pas du tout cette dégradation. Les propriétés de cette image correspondent aux propriétés (L-2) à (L-5).

4.5.2.2. Diminution de valeurs

Dans les métaphores suivantes, *dégringoler* exprime la diminution considérable de la valeur du pétrole en plusieurs étapes consécutives :

- (585) Le prix du pétrole dégringole. Après avoir touché les prix record de 147,50 dollars à Londres le 11 juillet, le prix du pétrole est à la baisse. Moins cinq dollars à Londres ce mardi. En l'espace de douze jours, les cours ont perdu presque 20 dollars, soit 13% environ de leur valeur;³⁴⁰
- (586) Le pétrole dégringole à New York;³⁴¹
- (587) Le baril dégringole à moins de 40 dollars.³⁴²

³³⁹ Ce tableau est reproduit selon les résultats affichés sur le site WTA :

<http://www.sonyericssonwtatour.com/page/RankingsSingles/0,,12781~0~1~100,00.html>

³⁴⁰ <http://www.leparisien.fr/economie/le-prix-du-petrole-degringole-22-07-2008-53990.php>

³⁴¹ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/10/22/01011-20081022FILWWW00693-le-petrole-degringole-a-new-york.php>

³⁴² <http://www.francesoir.fr/societe/2008/12/27/petrole-le-baril-degringole-a-moins-de-40-dollars.html>

Dans ces cas, nous croyons fort que l'emploi de ce verbe est motivé par l'image d'un graphe exprimant plusieurs baisses consécutives de manière irrégulière. Par exemple, dans la Figure 4.52, la ligne bleue représente l'évolution de la valeur du pétrole, et depuis le milieu de l'année 2008, elle s'oriente vers le bas, de manière irrégulière, sur une distance considérable en peu de temps. Dans cette ligne graphique, on peut donc percevoir comme si le point de rencontre se déplaçait vers le bas avec plusieurs mouvements erratiques jusqu'à 2009. Cette image correspond aux propriétés (L-1) à (L-5).



Figure 4.52 ³⁴³

Ainsi, si l'évolution d'un concept est représentée par un tel graphe, la combinaison entre le nom de ce concept et le verbe *dégringoler* est possible pour exprimer la diminution considérable de sa valeur de plusieurs étapes consécutives

4.5.2.3. Diminution de phénomènes physiques

Le verbe *dégringoler* désigne la diminution considérable de la chaleur atmosphérique dans les exemples suivants :

³⁴³ <http://www.pennyjobs.com/Images/content/oil-price-chart.bmp>

- (588) Le réchauffement climatique ne s'est pas vérifié en cet hiver 2008-2009. Dans l'ensemble, les moyennes mensuelles étaient proches des normales [...] Mais janvier faisait bande à part avec le retour d'un froid plus intense [...] A treize reprises, la température a dégringolé (→ est tombée; a chuté) sous la marque de - 5° pour atteindre jusqu'à - 14,5°;³⁴⁴
- (589) Le mercure a dégringolé (→ est tombé; a chuté) à -35 degrés Celsius la nuit dernière dans plusieurs régions et, avec le facteur éolien, la température ressentie atteint entre -45 et -48 degrés Celsius;³⁴⁵
- (510) Surprenant, en plein mois d'août, mais appréciable quand le thermomètre dégringole (→ tombe; chute) sans prévenir à la tombée du jour.³⁴⁶

Il est fort probable que ces métaphores sont également dues à l'usage d'un thermomètre à mercure. Par exemple, si la température atteint -14,5°C après avoir été de -5°C, le mercure s'oriente verticalement vers le bas sur une distance considérable par rapport au changement climatique. De plus, étant donné qu'un thermomètre à mercure dispose de degrés inscrits sur le tube ou sur la plaque, cette orientation du mercure peut être conceptualisée subjectivement comme une image de plusieurs descentes consécutives. Les propriétés de ce mouvement du mercure correspondent aux propriétés (L-1) à (L-5), et dans ces trois exemples, le verbe *dégringoler* est interchangeable avec *tomber* ou *chuter*.

4.5.3. Conclusion : primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale de *dégringoler*

À la lumière des analyses ci-dessus des propriétés conceptuelles de tous ses emplois possibles, le verbe *dégringoler* possède les primitives suivantes :

- (L-2) La cible de *dégringoler* doit s'orienter vers le bas;
- (L-3) Cette orientation doit être verticale;
- (L-4) Cette orientation doit se faire sur une distance significative;
- (L-5) Cette orientation doit se faire de manière erratique.

³⁴⁴ <http://www.dna.fr/articles/200904/23/dans-la-moyenne,haguenau,000011825.php>

³⁴⁵ http://www.radio-canada.ca/regions/manitoba/2007/01/12/001-froid_manitoba.shtml

³⁴⁶ http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2007/10/12/01006-20071012ARTMAG90501-san_francisco_la_baie_des_gourmets.php

C'est par la primitive (L-5) que ce verbe se distingue de *tomber* et de *chuter*, et sa sémantique grammaticale peut être représentée comme suit :

dégringoler = l'orientation erratique de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative

[événement ORIENTER ([chose CIBLE], [direction VERS BAS])]
 [manière ERRATIQUE],
 [manière AVEC ([quantité GRAND DEGRÉ ([propriété VERTICALITÉ])]),
 [état DISTANCE ([quantité SIGNIFICATIVE])]]]

4.6. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons analysé les propriétés conceptuelles des emplois spatiaux et non spatiaux des verbes *descendre*, *baisser*, *tomber*, *chuter* et *dégringoler*, et leurs sémantiques grammaticales sont les suivantes :

Descendre = l'orientation de la cible vers le bas;

Baisser = l'orientation dynamique de la cible, fixée à une autre entité, vers le bas;

Tomber = l'orientation de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative;

Chuter = l'orientation dynamique et rapide de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative;

Dégringoler = l'orientation erratique de la cible vers le bas avec un grand degré de verticalité sur une distance significative.

Selon les résultats de cette analyse, les primitives sémantiques « orientation » et « vers le bas » sont communément partagées dans tous les emplois de ces verbes. Leurs sémantiques grammaticales se distinguent par la nature, la distance, le degré de verticalité, ou la manière d'orientation. Premièrement, *descendre*, *tomber* et *dégringoler* peuvent exprimer une orientation vers le bas tant dynamique que statique, alors que *baisser* et *chuter* ne désignent qu'une orientation dynamique vers le bas. Deuxièmement, *descendre* et *baisser* désignent une orientation vers le bas, quelle que soit la distance, tandis que dans le cas des verbes *tomber*, *chuter* et *dégringoler*, la cible doit s'orienter vers le bas sur une distance significative. Troisièmement, ces trois derniers verbes expriment une orientation vers le bas avec un grand

degré de verticalité, mais par contre, ce n'est pas nécessairement le cas des verbes *descendre* et *baisser*. Dernièrement, *descendre* et *tomber* expriment une orientation vers le bas sans préciser la manière, tandis que dans le cas des verbes *chuter* et *dégringoler*, la cible doit s'orienter vers le bas respectivement de manière rapide et erratique. Concernant le verbe *baisser*, la cible doit être fixée à une autre entité pour que son orientation soit désignée par ce verbe.

De plus, nous avons vérifié que la validité des emplois non spatiaux de chaque verbe est basée sur la correspondance conceptuelle avec sa propre sémantique grammaticale. Ces emplois sont majoritairement des métareprésentations, soit des expressions linguistiques de ce qui est représenté par un moyen de représentation non linguistique, comme le graphe, la cartographie, la notation musicale, le tableau de classement, le thermomètre, le baromètre, le tensiomètre, etc.

CONCLUSION

La présente recherche avait pour objectif de décrire les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale des mots de verticalité en français contemporain ainsi que la motivation conceptuelle de leurs emplois figurés. Afin d'atteindre ces deux objectifs, nous avons vérifié les quatre hypothèses suivantes : la sémantique grammaticale de nos objets d'étude est essentiellement basée sur la verticalité, que leur emploi soit propre ou figuré; la validité des emplois propres de chacun de ces mots repose sur la satisfaction réelle à sa sémantique grammaticale, tandis que dans le cas des emplois métaphoriques, la validité est basée sur les correspondances conceptuelles avec cette sémantique; un moyen de représentation non linguistique exerce une influence conceptuelle sur la création de métaphores; et enfin, nos objets d'étude ne sont pas des mots polysémiques mais monosémiques, et leurs acceptions ne sont que des interprétations de leurs sémantiques grammaticales selon leurs divers emplois ou contextes.

Sur le plan de la sémantique lexicale, d'après notre lecture des travaux des linguistes cités dans notre recherche, les mots de verticalité sont partiellement étudiés au profit des sens propres, alors que leurs sens figurés sont très peu abordés. Dans cette approche, certains emplois propres de ces mots sont sélectionnés pour leurs études sémantiques, alors que les autres emplois en sont exclus, malgré le fait que ces derniers soient aussi fréquents et légitimes que les premiers. Ainsi, *monter* et *descendre*, par exemple, sont traditionnellement considérés comme des verbes de déplacement ou de mouvement, et dans la présente recherche, nous avons contesté cette classification, qui n'est qu'un résultat dû aux études de ces emplois sélectionnés. En adoptant l'approche exhaustive des linguistes mentionnés dans la section 1.1.3, nous avons donc analysé des emplois les plus exhaustifs possibles de nos mots de verticalité, tant propres que figurés, afin de purger leurs sémantiques grammaticales. Par ces analyses exhaustives, nous avons vérifié que les primitives conceptuelles de leurs sémantiques grammaticales impliquent essentiellement la verticalité et

que la validité de leurs emplois propres est basée sur la satisfaction réelle de ces primitives, alors que celle de leurs emplois figurés repose sur les correspondances conceptuelles avec ces primitives. Ainsi, nous avons montré que les mots de verticalité ne sont pas polysémiques mais monosémiques et que leurs sémantiques grammaticales sont interprétées différemment dans leurs divers emplois. Dans les conclusions des Chapitres II, III et IV, nous avons décrit les primitives conceptuelles de leurs sémantiques grammaticales, et d'après ces primitives, nous avons représenté la sémantique grammaticale de nos objets d'étude en métalangage naturel et en formule de Jackendoff. Dans les tableaux qui suivent, nous synthétisons ces sémantiques grammaticales afin de faciliter une meilleure compréhension des différences et ressemblances entre elles.

Tableau 5.1. Sémantique des mots *haut* et *bas*

	Cible	Distance	Orientation
Haut	Entre les références inférieure et supérieure	Référence supérieure plus loin que la moyenne de sa catégorie	Verticale
Bas	Entre les références inférieure et supérieure	Référence supérieure plus près que la moyenne de sa catégorie	Verticale

Tableau 5.2. Sémantique des VOV vers le haut

	Orientation	Nature	Direction	Distance	Manière	Phase
Monter	Verticale		Vers le haut			
Élever	Verticale		Vers le haut		Avec un grand degré de verticalité	
Grimper	Verticale		Vers le haut		Intensive	
S'envoler	Verticale	Dynamique	Vers le haut	Considérable		Initiale
Bondir	Verticale	Dynamique	Vers le haut		Brusque	

Tableau 5.3. Tableau sémantique des VOV vers le bas

	Orientation	Nature	Direction	Distance	Manière	Cible
Descendre	Verticale		Vers le bas			
Baisser	Verticale	Dynamique	Vers le bas			Fixée à une autre entité
Tomber	Verticale		Vers le bas	Significative	Avec un grand degré de verticalité	
Chuter	Verticale	Dynamique	Vers le bas	Significative	Rapide et avec un grand degré de verticalité	
Dégringoler	Verticale		Vers le bas	Significative	Erratique et avec un grand degré de verticalité	

Tous nos objets d'étude ont en commun la primitive « orientation verticale ». Leurs sémantiques grammaticales se distinguent par d'autres primitives. Premièrement, les mots *haut* et *bas* se distinguent sémantiquement par la distance entre les références inférieure et supérieure de la cible, respectivement plus loin et plus près que la moyenne de sa catégorie. Deuxièmement, c'est par la direction opposée de l'orientation que *monter* et *descendre* se contrastent au plan sémantique : vers le haut pour le premier et vers le bas pour le dernier. Troisièmement, *élever* et *tomber* se distinguent également par la direction opposée, respectivement vers le haut et vers le bas, bien que ces deux verbes partagent les primitives « orientation verticale » et « avec un grand degré de verticalité ». Quatrièmement, *s'envoler*, *bondir*, *baisser* et *chuter* expriment seulement une verticalité dynamique, tandis que les autres verbes peuvent désigner une verticalité tant dynamique que statique. Cinquièmement, *monter*, *élever*, *grimper*, *bondir*, *descendre* et *baisser* expriment une orientation verticale quelle que soit la distance, alors que *s'envoler*, *tomber*, *chuter* et *dégringoler* désignent une verticalité sur une distance respectivement considérable et significative. Sixièmement, *monter*, *s'envoler*, *descendre* et *baisser* désignent une orientation verticale sans préciser la

manière, tandis que *grimper*, *bondir*, *chuter* et *dégringoler* expriment une verticalité respectivement intensive, brusque, rapide et erratique. Dernièrement, *s'envoler* désigne une orientation verticale dans sa phase initiale, alors que dans le cas des autres verbes, la phase d'action n'est pas une primitive importante au plan sémantique. Bref, nous n'avons pas examiné tous les emplois de ces mots. Mais, étant donné que les deux premières hypothèses fonctionnent dans tous les exemples que nous avons étudiés, nous croyons que ces hypothèses s'appliquent également à des emplois non étudiés, ainsi qu'à un nouvel emploi propre ou figuré.

En ce qui concerne la création métaphorique, nous avons tenté de décrire la motivation conceptuelle des emplois métaphoriques des mots de verticalité, en discutant les deux types d'interaction conceptuelle entre le métaphorisant et le métaphorisé, soit l'interaction conceptuelle directe et l'interaction conceptuelle indirecte. Nous avons souligné que l'étude de la métaphore est traditionnellement centrée sur des métaphores du premier type, basée sur la théorie de ressemblance de famille de Wittgenstein et la théorie du prototype de Rosch, alors que celles du second type ne sont guère abordées. En adoptant la théorie de la métareprésentation de Dan Sperber, nous avons montré que de nombreux emplois figurés des mots de verticalité sont des métaphores dont la source de motivation conceptuelle vient d'un moyen de représentation non linguistique, par exemple un graphe, une notation musicale, un thermomètre, un baromètre, etc. Autrement dit, ces métaphores sont des métareprésentations, soit des expressions linguistiques de ce qui est représenté par ces moyens de représentation. La validité de ces emplois métareprésentationnels est en effet basée sur les correspondances conceptuelles entre les primitives conceptuelles de la sémantique grammaticale des mots de verticalité et les propriétés spatiales des images que ces moyens de représentation expriment. Afin de soutenir notre troisième hypothèse, nous avons également effectué des études historiques concernant l'apparition des emplois métareprésentationnels et l'origine des moyens de représentations non linguistiques. Dans la plupart des cas, nous avons vérifié que les emplois métareprésentationnels sont apparus après ou en même temps que l'invention de ces moyens de représentation non linguistique. Cependant, dans certains cas, il était impossible de vérifier cette hypothèse, puisque nous n'avons pas trouvé d'information sur l'apparition des emplois linguistiques et l'origine des moyens de représentation non linguistique. Bref, malgré ces problèmes, nous croyons que

L'ensemble de nos arguments est démontré en vérifiant nos trois hypothèses.

Nous pensons que les résultats de la présente recherche peuvent aussi s'appliquer à l'étude sémantique d'autres mots de verticalité ayant des emplois figurés, comme *élevé*, *baissé*, *flamber*, *s'effondrer*, *incliner*, *plonger*, *fléchir*, etc. À la lumière des résultats obtenus, nous présumons que c'est également l'orientation soit vers le haut soit vers le bas qui est le cœur de leurs sémantiques grammaticales et que ces dernières se distinguent par la cible, le site ou par la manière. De plus, sur le plan méthodologique, notre approche exhaustive peut s'appliquer à l'étude sémantique de toutes les unités lexicales, de sorte qu'elle permet de décrire leurs propriétés « purement » sémantiques, en excluant des propriétés contextuelles.

Nos hypothèses peuvent également s'étendre à d'autres langues, puisque nous y observons en fait de nombreux emplois figurés similaires aux cas des mots de verticalité français. C'est le cas des adjectifs anglais *high* et *low*, des adjectifs espagnols *alto* et *bajo*, et des adjectifs coréens 높다 [nopda] et 낮다 [natda], ainsi que des verbes anglais *to go up* et *to go down*, des verbes espagnols *subir* et *bajar*, et des verbes coréens 올라가다 [ollagada] et 내려가다 [naeryeogada].³⁴⁷ Selon les dictionnaires bilingues français-anglais, français-espagnol et français-coréen³⁴⁸, ces adjectifs et ces verbes sont considérés comme des équivalents des adjectifs français *haut* et *bas* et des verbes *monter* et *descendre* respectivement dans leurs emplois propres. Par exemple, dans les exemples suivants, ces adjectifs expriment la dimension verticale de l'entité respectivement plus grande et plus petite que la moyenne des membres de la catégorie « mur » par rapport à son environnement et à sa fonction, et ces verbes désignent le déplacement vers le haut de l'entité :

- (511-1) français : Ce mur est haut / bas;
 (511-2) anglais : *This wall is high / low*;
 (511-3) espagnol : *Esta pared es alta / baja*;
 (511-4) coréen : 이 벽은 높다/ 낮다;
 [i byeogeun nopda / natda];
 (ce mur-sujet haut-présent déclaratif / bas-présent déclaratif);

³⁴⁷ La transcription phonétique du coréen, représentée entre crochets, correspond aux normes d'ISO (*International Standard Organization*).

³⁴⁸ Vous trouverez la liste des dictionnaires dans la bibliographie

- (512-1) français : Un avion monte / descend;
 (512-2) anglais : *An airplane is going up / going down*;
 (512-3) espagnol : *Un avión está subiendo / bajando*;
 (512-4) coréen : 한 비행기가 올라간다/ 내려간다;
 [han bihaenggiga ollaganda / naeryeoganda];
 (un avion-sujet monter-présent progressif / descendre-présent progressif).³⁴⁹

Ces adjectifs et ces verbes peuvent également être utilisés dans plusieurs sens figurés, et dans ce cas, on voit que leurs emplois sont souvent similaires aux cas des équivalents français. Par exemple, la combinaison lexicale entre ces mots et les équivalents des mots français *prix*, *température* et *ton* est aussi possible, comme c'est le cas dans les exemples suivants :

- (513-1) français : Le prix du pétrole est haut / bas;
 (513-2) anglais : *The oil price is high / low*;
 (513-3) espagnol : *El precio del petroleo es alto / bajo*;
 (513-4) coréen : 석유 가격이 높다 / 낮다;
 [seogyu gageogi nopda / natda];
 (pétrole prix-sujet haut-présent déclaratif / bas-présent déclaratif);
- (514-1) français : La température est haute / basse;
 (514-2) anglais : *Temperature is high / low*;
 (514-3) espagnol : *La temperatura es alta / baja*;
 (514-4) coréen : 온도가 높다/ 낮다;
 [ondoga nopda / natda];
 (température-sujet haut-présent déclaratif / bas-présent déclaratif);
- (515-1) français : Le ton est haut / bas ;
 (515-2) anglais : *The tone is high / low*;
 (515-3) espagnol : *El tono es alto / bajo*;
 (515-4) coréen : 소리가 높다/ 낮다;
 [soriga nopda / natda];
 (ton-sujet haut-présent déclaratif / bas-présent déclaratif);

³⁴⁹ Après avoir consulté les dictionnaires bilingues concernés, nous avons vérifié la validité de leurs usages sur le site Google de chaque langue. Concernant les exemples en coréen, les traductions littérales en français sont représentées entre parenthèses. Il s'agit des traductions proposées d'après le Dictionnaire coréen Yonsei (2001) et le Samhwa Esprit Dictionnaire français-coréen (1999).

- (516-1) français : Le prix du pétrole monte / descend;
 (516-2) anglais : *The oil price is going up / going down*;
 (516-3) espagnol : *El precio del petroleo está subiendo / bajando*;
 (516-4) coréen : 석유 가격이 올라간다 / 내려간다;
 [seogyu gagyeogi ollaganda / naeryeoganda];
 (pétrole prix-sujet monter-présent progressif / descendre-présent progressif);
- (517-1) français : La température monte / descend;
 (517-2) anglais : *Temperature is going up / going down*;
 (517-3) espagnol : *La temperatura está subiendo / bajando*;
 (517-4) coréen : 온도가 올라간다 / 내려간다;
 [ondoga ollaganda / naryeoganda];
 (température-sujet monter-présent progressif / descendre-présent progressif);
- (518-1) français : Le ton monte / descend;
 (518-2) anglais : *The tone is going up / going down*;
 (518-3) espagnol : *El tono está subiendo / bajando*;
 (518-4) coréen : 소리가 올라간다 / 내려간다;
 [soriga ollaganda / naryeoganda];
 (ton-sujet monter-présent progressif / descendre-présent progressif);

Dans ces exemples, ces deux adjectifs français, anglais, espagnols et coréens expriment les mêmes propriétés : respectivement le fait que le pétrole devient plus cher et moins cher; le fait que le temps devient plus chaud et plus froid; et le fait que le ton devient plus aigu et plus grave. De plus, ces verbes désignent aussi respectivement l'augmentation et la diminution de la valeur du pétrole, celles du degré de la chaleur et celles de la hauteur du ton.

Comment peut-on expliquer ces emplois similaires dans ces quatre langues ? Si la formation de métaphore est arbitraire, alors la similarité de ces emplois est un accident improbable. Mais comme ces expressions métaphoriques semblent très répandues, nous pouvons supposer que les représentations graphiques, le thermomètre et les notations musicales sont universellement connus à travers les cultures, et par conséquent, des expressions métaphoriques se créent dans diverses langues à partir de métareprésentations de ces éléments. Autrement dit, il se peut que les perceptions visuelles des mouvements et des

formes des graphes, des mouvements du mercure qu'un thermomètre contient, des notations musicales sur une portée, ainsi que les expressions linguistiques de ces perceptions soient universelles. Encore une fois, nous pouvons constater que la perception visuelle d'un nouvel objet de la part de l'être humain, sa capacité d'associer cette perception à des concepts bien établis dans son système cognitif et sa capacité de sélectionner des ressources linguistiques qui possèdent des propriétés conceptuelles communes entre cette perception et ces concepts, sont les principaux facteurs de ces créations métaphoriques.

En somme, les résultats de la présente recherche peuvent s'appliquer aux études sur l'universalité linguistique et sur la diversité linguistique. Si certains emplois figurés sont universels à travers les langues, nous présumons que cette universalité est due à la même perception (visuelle ou autre) de ce qu'indique un moyen de représentation non linguistique ou un appareil ainsi qu'à la même interprétation linguistique de cette perception. Par contre, si d'autres emplois figurés sont différents à travers les langues, il se peut que les perceptions des sources métaphoriques soient culturellement différentes et que par conséquent, les expressions linguistiques soient donc différentes. Afin de vérifier ces deux hypothèses, il sera fort intéressant d'effectuer des expérimentations sur l'interprétation linguistique de ce qui est exprimé par un moyen de représentation non linguistique, comme le graphe, la notation musicale, le thermomètre, etc., en plusieurs langues, et aussi d'étudier des métaphores qui semblent uniques à une langue pour voir quelle en est la base cognitive. Il devient ainsi possible d'examiner les aspects perceptuels et cognitifs chez les locuteurs des langues concernées.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies et articles

- Aristote (1990). *Poétique*, introduction, traduction nouvelle et annotation de Michel Magnien, collection Classique, Le Livre de Poche, Paris, 216 p.
- Bertin, Jacques (1967). *Sémiologie graphique : les diagrammes, les réseaux et les cartes*, Mouton/Gautier-Villars, Paris/La Haye, 431 p.
- Black, Max (1993). 'More about Metaphor', *Metaphor and Thought*, 2^e édition, éditée par Andrew Ortony, Cambridge University Press, Cambridge, pp.19-41.
- Boons, Jean-Paul (1987). 'La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs', *Langue française*, Vol.76, No.1, Larousse, Paris, pp.5-40
- Boons, Jean-Paul et al. (1976). *La structure des phrases simples en français : constructions intransitives*, Librairie Droz, Genève, 377 p.
- Borillo, Andrée (1998). *L'espace et son expression en français*, collection l'essentiel français, Éditions Ophrys, Gap/Paris, 170 p.
- (1999). 'Partition et localisation spatiale : les noms de localisation interne', *Langages*, Vol.33, No.136, Armand Colin, Paris, pp.53-75
- Bouchard, Denis (1993). 'Primitifs, Métaphore et Grammaire : les divers emplois de *venir* et *aller*', dans la revue *Langue française*, vol. 100, No.1, Larousse, Paris, pp.49-66
- (1995). *The Semantics of Syntax : A Minimalist Approach to Grammar*, The University of Chicago Press, Chicago/London, 525 p.
- Bounine, Nicolas (2005). *Vivre debout ou l'équilibre retrouvé*, JC Lattés, 313 p.
- Cabré, Maria-Teresa (1998). *La terminologie : théorie, méthode et applications*, traduit du catalan et adapté par Monique C. Cormier et John Humbley, éd. Regards sur la traduction, Les Presses de l'Université d'Ottawa / Armand Colin, Ottawa / Paris, 322 p.
- Cadiot Pierre et Franck Lebas (2004), 'Verbes de mouvement espace et dynamique de constitution', *Histoire, Épistémologie, Langages*, tome 26, fascicule 1, pp.7-42
- Colette, Marie-Noël (2008). *Guy d'Arezzo et « Notre Notation Musicale Moderne », La transmission écrite du chant dans le haut Moyen Âge*, Revue de Synthèse, Vol. 129, No.3, Springer Paris, pp.363-387;

- Consolin, Barthélemy (1859). *Manuel du voilier*, 179 p.
disponible dans le site http://www.lexilogos.com/dictionnaire_maritime.htm
- Corbin, Danielle et al. (2004). *La formation des mots : horizons actuels*, coll. Lexique, No.16, Presse Universitaires Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 271 p.
- Croft, William et D.A Cruse (2004). *Cognitive Linguistics*, Collections Cambridge textbooks in linguistics, Cambridge University Press, Cambridge, 356 p.
- David Ernest et Mathis Lussy (1882). *Histoire de la notation musicale depuis ses origines*, Imprimerie nationale Heugel et Fils, 212 pages, disponible sur le site <http://books.google.ca/books>
- Defornel, Michel (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*, traduction française de *Metaphors We Live By* de Lakoff et Johnson, Les Éditions de Minuit, Paris, 255 p.
- Delbecque, Nicole (2006). *Linguistique cognitive : comprendre comment fonctionne le langage*, collections Champs linguistiques, De Boeck, Bruxelles, 404 p.
- Desclés, Jean-Pierre et al. (1998). 'Sémantique cognitive de l'action : 1. Contexte théorique', *Langages*, No.132, Armand Colin, Paris, pp.28-47
- Desclés, Jean-Pierre et Zlatka, Guentcheva (2005). 'Doit-on tenir compte de la polysémie verbale en typologie? Un exemple contrastif entre français et bulgare', *Langue française*, volume 145, No.145, pp93-107.
- Droesbeke, Jean-Jacques et Philippe, Tassi (1990). *Histoire de la statistique*, collection Que sais-je, Presses Universitaires de France, Paris, 128 p.
- Dubois, Jean et al. (1999). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris, 514 p.
- Dubuc, Robert (1992). *Manuel pratique de terminologie*, 3^e édition, Linguatex, Brossard (Québec), 144 p.
- Eco, Umberto (2001). *Sémantique et philosophie du langage*, Quadrige / PUF. Paris, 285 p.
- Emirkanian, Louissette (2008). *Sémantique du verbe 'monter', Proposition d'un noyau de sens*, Congrès Mondial de Linguistique Française, Institut de Linguistique Française, Paris.
- Finch, Geoffrey (2005). *Key concepts in Language and Linguistics*, 2^e édition, Palgrave Macmillan, Basingstoke (Hampshire), 249 p.
- Fontanier, Pierre (1977). *Les Figures du discours*, Flammarion, Paris, 505 p.
- François, Jacques (2010). *L'étude de la polysémie verbale entre dérivation et invariance*, Congrès Mondial de Linguistique Française 2010, Paris, 32 p.

- Gautier, Marc-Edouard (2008). *Mille ans d'histoire de l'arbre généalogique en France*, collection Beau Livre, Éditeur Ouest France, 113 p.
- Gentner, Dedre (1999). "Analogy", *The MIT Encyclopedia of the Cognitive Sciences*, version électronique, MIT.
- Gentner, Dedre et al. (2001). "Metaphor is like analogy", *The Analogical Mind : Perspectives from Cognitive Science*, édité par Dedre Gentner et al. The MIT Press, Cambridge (Massachusetts), pp. 199-253.
- Goddard, Cliff (1998). *Semantic Analysis, A Practical Introduction*, Oxford University Press, Oxford, 411 p.
- Grevisse, Maurice et André, Goosse (2008). *Le Bon Usage, Grammaire française*, 14^e édition, De Boeck & Duculot, Bruxelles, 1600 p.
- Grosselin. A (1828). *Leçons de physique de la Faculté des sciences de Paris*, Disponible dans le site <http://books.google.ca>
- Helffer, Mireille (2002). 'Notation musicale', *Encyclopædia Universalis*. Vol.16, Encyclopædia Universalis, Paris.
- Hjelmslev, Louis (1961). *Prolegomena to a theory of language*, University of Wisconsin Press, Madison, 144 p.
- Houdé, Olivier et al. (2003). *Vocabulaire de sciences cognitives*, 1^{re} édition Quadrige, Presses Universitaires de France, Paris, 462 p.
- Jackendoff, Ray (1983). *Semantics and Cognition*, The MIT Press, Cambridge (Massachusetts) / Londres, 283 p.
- (1985). "Multiple subcategorization and the θ -Criterion : The case of *climb*", *Natural Language and Linguistic Theory*, Volume 3, Number 3, pp.271-295
- (1990). *Semantic Structure*, The MIT Press, Cambridge (Massachusetts) / Londres, 322 p.
- (2002). *Foundations of Language : Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford University Press, Oxford, 477 p.
- Jakobson, Roman (1956). 'The metaphoric and metonymic poles', *Metaphor and Metonymy in Comparison and Contrast* (2002), édité par René Dirven et Ralf Pörings, Mouton de Gruyter, Berlin/New York, pp.41-47.
- Jalenques, Pierre (2007). *Analyse sémantique et contraintes distributionnelles : l'exemple du verbe monter*, Actes du CILPR 2007, Innsbruck.

- Joly, Fernand (1985). *La Cartographie*, édition Que sais-je, Presses Universitaires de France, Paris, 128 p.
- Katz, Jerrold J. (1972). *Semantics Theory*, Harper & Row Publishers, New York, 464 p.
- Kekenbosch, Christiane et al. (1998). 'Sémantique cognitive de l'action : 2. Étude expérimentale de la catégorisation des verbes d'action', *Langages*, No.132, Armand Colin, Paris, pp.48-68
- Kennedy, Christopher (1999). *Projecting the Adjective : The Syntax and Semantics of Gradability and Comparison*, Garland Publishing Inc., New York ? London, 243 p.
- Kleiber, Georges (1990). *La sémantique du prototype : catégories et sens lexical*, Presses universitaires de France, Paris, 199 p.
- (1999). *Problèmes de sémantique : la polysémie en question*, Presses universitaires du Septentrion, 220 p.
- Kocourek, Rostislav (1991). *La langue française de la technique et de la science: vers une linguistique de la langue savante*, 2^e édition, Oscar Brandstetter Verlag GMBH & Co. KG, Wiesbaden, 323 p.
- Koskela, A. et Murphy, M.L. (2010). 'Polysemy and Homonymy', dans le *Concise Encyclopedia of Philosophy of Language and Linguistics*, Elsevier, Oxford, pp.577-579.
- Kruja, Eriola, Joe Marks, Ann Blair et Richard Waters (2002). *A Short Note on the History of Graph Drawing*, GD 2001, LNCS 2265, Springer-Verlag, Berlin/Heidelberg, pp.272-286.
- Lakoff, George & Mark, Johnson (1980). *Metaphors: We Live By*, The University of Chicago Press, Chicago/London, 242 p.
- Lakoff, George (1991). *Metaphor and War: The Metaphor System Used to Justify War in the Gulf*, V3. N3. Vietnam Generation Journal & Newsletter.
- (1993). "The contemporary theory of metaphor", *Metaphor and Thought*, 2^e édition par Andrew Ortony, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 202-251.
- Lamiroy, Béatrice (1987). 'Les verbes de mouvement : emplois figurés et extensions métaphoriques', *Langue française*, Vol.76, No.1, Larousse, Paris, pp.41-58
- Langacker, R. W. (1987). 'Mouvement abstrait', *Langue française*, vol.76, No.1, Larousse, Paris, pp.59-76
- Lasalle, Thierry (1990). *Cartographie : 4000 ans d'aventures et de passion*, Institut géographique national/Nathan, Paris 155 p.

- Laurence, Stephen et Eric, Margolis (1999). "Concepts and Cognitive Science", dans le livre *Concepts : core readings*, MIT Press, pp.3-82.
- Lebas, Franck et Pierre Cadiot (2003). 'Monter et la constitution extrinsèque du référent', *Langages*, No.150, Armand Colin, Paris, pp.9-30
- Leclaire, Alphonse (1888). *Revue canadienne*, numérisé le 20 septembre 2007 (<http://books.google.ca/books?hl=fr>)
- Lenoble-Pinson, Michèle (1989). *Poil et plume : Termes de chasse et langue courante, vénerie, fauconnerie, chasse à tir*, coll. Le plaisir des mots, Édition Duculot, De Boeck Université, 242 p.
- Leonard, Robert (2003). 'Mini-Symposium on economics and visual representation', *European Journal of the History of Economics Thought*, Volume 10, Number 4, Winter 2003, Routledge / Taylor & Francis Ltd., Oxfordshire, pp.525-526.
- Luyat, Marion (1997). 'Verticale subjective versus verticale posturale : une note sur l'étude de la perception de la verticale', *L'Année psychologique*, Vol.97, Presse Universitaires de France, Paris, pp.433-447
- Lyons, John (1977). *Semantics 2*, Cambridge University Press, 897 p.
- (1995). *Linguistics Semantics : An introduction*, Cambridge University Press, Cambridge, 376 p.
- Meyer, Ingrid et al. (1997). 'Metaphorical Internet terms: A conceptual and structural analysis', *Terminology*, Vol. 4, John Benjamin Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, pp.1-33.
- Moriceau, Véronique (2003). *Un modèle de représentation sémantique de la métaphore : le cas des métaphores d'orientation*, Laboratoire IRIT, Université Paul Sabatier, Toulouse III.
- Niklas-Salminen, Aino (1997). *Lexicologie*, Armand Colin, Paris, 188 p.
- Nyckees, Vincent (1998). *La sémantique*, collection Sujets, Belin, Paris, 365 p.
- Ortony, Andrew (1979). 'Metaphor : A Multidimensional Problem', *Metaphor and Thought*, 1^{ère} édition, Cambridge University Press, Cambridge, pp.1-18.
- Otman, Gabriel (1996). *Les représentations sémantiques en terminologie*, collection Sciences cognitives, Masson, Paris-Milan-Barcelone, 216 p.
- Picoche, Jacqueline (1977). *Précis de lexicologie française*, Nathan, Paris, 181 p.
- Ravin, Yael et Leacock Claudia (2000). *Polysemy : theoretical and computational approaches*, Oxford University Press, 227 p.

- Rey, Alain (2008). *De l'artisanat du dictionnaire à une science du mot*, Armand Colin, Paris, 303 p.
- Recanati, François (1997). "La polysémie contre le fixisme", dans la revue *Langue française*, volume 113, No.1, pp-107-123.
- (2004). *Literal Meaning*, Cambridge University Press, Cambridge, 179 p.
- Ricoeur, Paul (1975). *La métaphore vive*, Éditions du Seuil, Paris, 414 p.
- Rock, Irvin (2001). *La Perception*, traduction de la 1^{re} édition américaine par Daniel Mestre, collection Neuroscience & Cognition, DeBoeck Université, Paris, 267 p.
- Ruhl, Charles (1989). *On Monosemy, A Stud in Linguistic Semantics*, State University of New York, Albany, 299 p.
- Sadock, Jerrold M. (1993). 'Figurative speech and linguistics', *Metaphor and Thought*, édité par Andrew Ortony, Cambridge University Press, Cambridge, pp.42-57.
- Sager, Juan C. (1990). *A Practical course in terminology processing*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 258 p.
- Sarda, Laure (1999). *Contribution à l'étude sémantique de l'espace et du temps : analyse des verbes de déplacement transitifs directs du français*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse II.
- Saussure, Ferdinand de (1995). *Cours de linguistique générale*, édition critiquée et préparée par Tullio de Mauro, Grande Bibliothèque Payot, Paris, 520 p.
- Searle, John R. (1993). 'Metaphor', *Metaphor and Thought*, 2^e édition, Cambridge University Press, Cambridge, pp.83-111.
- Sperber, Dan (1994). 'The modularity of thought and the epidemiology of representations: domain specificity in cognition and culture', *Mapping the mind*, édité par Hirschfeld, Lawrence A. et Susan A., Gelman, Cambridge University Press, Cambridge, pp.39-67.
- (1996). *La contagion des idées : théorie naturaliste de la culture*, Éditions Odile Jacob, Paris, 243 p.
- (1999). *Metarepresentation*, dans the MIT Encyclopedia of the Cognitive Sciences, version électronique, MIT.
- (2000). 'Metarepresentation in an evolutionary perspective', *Metarepresentations : A Multidisciplinary Perspective*, édité par Dan Sperber, Oxford University Press, Oxford, pp.117-137.

- Sperber, Dan et Wilson, Deirdre (1995). *Relevance : communication & cognition*, 2^e édition, Blackwell, Oxford(UK)-Cambridge(USA), 326 p.
- Schmid, Calvin F et Standton, E. Schmid (1979). *Handbook of Graphic Presentation*, 2^e édition, John Wiley & Sons Inc., New York, 308 p.
- Siegel, Muffy E. A. (1980). *Capturing the Adjective*, Garland Publishing Inc., New York/London, 191 p.
- Talmy, Leonard (2000). *Toward a Cognitive Semantics, Volume I : Concept Structuring Systems*, The MIT Press, Cambridge (Massachusetts), 565 p.
- Temmerman, Rita (2000). *Towards New Ways of Terminology Description : the sociocognitive-approach*, John Benjamin Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 250p.
- Tournier, Jean (1985). *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Champion-Slatkine, Paris-Genève, 517 p.
- (2004). *Précis de lexicologie anglaise*, Ellipses, Paris, 240 p.
- Vandeloise, Claude (1986). *L'espace en français*, Editions du Seuil, Paris, 244 p.
- (1987). 'Présentation', *Langue française*, Vol.76, No.1, Larousse, Paris, pp.3-4
- (1987). 'La préposition *À* et le principe d'anticipation', *Langue française*, Vol.76, No.1, Larousse, Paris, pp.77-111
- (2004). *La dimension en français*, Hermès science publications, Paris, 208 p.
- Victorri, Barnard et Catherine Fuchs (1996). *La polysémie, construction dynamique du sens*, Hermes, Paris, 220 p.
- Wagner, Robert Léon et Jacqueline Pinchon (1991). *Grammaire du français classique et moderne*, Hachette, Paris, 688 p.
- Wierzbicka, Anna (1972). *Semantic primitives*, traduit par Anna Wierzbicka et John Besemeres, Athenaum-Verl. 235 p.
- (1996). *Semantics : primes and universals*, Oxford University Press, Oxford, 500 p.
- Wilmet, Marc (2007). *Grammaire critique du français*, 4^e édition, Éditions De Boeck Université, Bruxelles, 758 p.

Zucker, Arnaud (2005). *Aristote et les classifications zoologiques*, Éditions Peeters, Louvain-La-Neuve, 369 p.

Dictionnaires et encyclopédies

Dictionnaire de l'Académie française, 1^{ère} (1694), 4^e (1762), 5^e (1798), 6^e (1835), 8^e (1932-5) et 9^e (1994) éditions, versions électroniques, disponibles dans le site Internet du Centre National de Ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/>

Dictionnaire du cinéma Larousse (2001). Sous la direction de Jean-Loup Passek, Larousse, Paris, 865 p.

Encyclopædia Britannica (1998), 15^e édition, Micropædia et Macropædia, Encyclopædia Britannica, Inc., Chicago (<http://www.britannica.com>).

Encyclopædia Universalis (2002), 28 corpus, Encyclopædia Universalis, Paris.

Encyclopédie Bordas (1998), 10 volumes, Encyclopédies Bordas Paris, Paris.

Le Lexis, Le dictionnaire érudit de la langue française (2009). Sous la direction de Jean Dubois, Larousse, Paris, 2109 p.

Le Nouveau Petit Robert (2009). Sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2837p.

Samhwa Esprit Dictionnaire français-coréen (1999). publié par Société Coréenne de Langue et de Littérature Françaises, édité par Samhwa, 1211 p.

The New Grove Dictionary of Music and Musicians (2001). édité par Stanley Sadie, Macmillan Publishers Limited, Oxford.

Trésor de la langue française, version électronique, disponible dans le site Internet du Centre National de Ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/>

Antoine, Joseph et Marie-Claire Capiou-Huart (2006). *Dictionnaire des marchés financiers : Plus de 2000 Termes et Expressions Expliqués et Traduits en Cinq Langues - Anglais, Allemand, Espagnol, Italien, Néerlandais*, 2^e édition, De Boeck Université, Bruxelles, 687 p.

Beauchesne, Jacques (2001). *Dictionnaire des cooccurences*, Guérin, Montréal, 394 p.

Binon, Jean et al. (2000). *Dictionnaire d'apprentissage du français des affaires*, Les Éditions Didier, Paris, 710 p.

Bobillier, Marie (1926). *Dictionnaire pratique et historique de la musique*, disponible sur le site Internet <http://dictionnaire.metronimo.com/index.php?a=index&d=1>

- Chapron, Jean et al. (1988). *Dictionnaire de l'espagnol économique, commercial et financier*, collection Langues pour tous, Presses Pocket, Paris, 562 p.
- Cohen, Betty (1986). *Lexique de cooccurents : bourse – conjoncture économique*, Linguattech, Montréal, 125 p.
- Dubois, Jean et al. (1971). *Larousse dictionnaire du français contemporain*, Librairie Larousse, Paris, 1224 p.
- Émile Littré (2000). *Le Littré, Dictionnaire de la langue française en un volume*, Hachette, Paris, 1839 p.
- Féraud, Jean-François (1787-1788). *Dictionnaire critique de la langue française*, disponible sur le site <http://artfl-project.uchicago.edu/node/17>
- Gaffiot, Félix (2000). *Le Grand Gaffiot Dictionnaire Latin Français*, nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Hachette, 1766p.
- González Maldonado et al. (2002). *Diccionario de uso del español actual CLAVE*, 5^e édition, Ediciones SM, Madrid, 2048 p.
- Larousse : <http://www.larousse.fr/>
- Marcheteau, Michel et al. (1995). *Dictionnaire économique, commercial & financier : anglais/français French/English*, collection Langues pour tous, Pocket, Villeneuve-d'Ascq, 669 p.
- Mish, Frederick C. et al. (1999). *Merriam-Webster's Collegiate Dictionary*, 10^e édition, Merriam-Webster Incorporated, Springfield (Massachusetts), 1559 p.
- Nicot, Jean (1606). *Thresor de la langue française*, version électronique, <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/TLF-NICOT/>
- Oxford Dictionaries* : <http://oxforddictionaries.com/>
- Peron, Michel et al. (1992). *Le Robert & Collins du management : dictionnaire français-anglais anglais-français*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1023 p.
- Ramón García-Pelayo et al. (1993). *Dictionnaire français-espagnol espagnol-français Saturne*, nouvelle édition, Larousse, Paris, 901 p.
- Robert, Paul et al. (1991). *Le Grand Robert de la langue française : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la responsabilité de Alain Rey et Danièle Morvan, 6 volumes, Dictionnaires Le Robert, Paris.

Stevenson, Anna et al. (1999). *Harrap's Business Dictionnaire de la vie des affaires : anglais-français / français-anglais*, nouvelle édition, Chambers Harrap Publishers Ltd., Edinburgh, 244 p.

Yonsei University (2001). *Yonsei Dictionary of Korean language* 연세한국어사전, Doosan-Donga, Séoul, 2144 p.

Périodiques, Médias et Documents des organismes publics

Belgique

Mouvement identitaire de Belgique francophone : <http://www.nation.be/web/>

RTL Info : <http://www.rtlinfo.be/>

Sandoz : http://www.sandoz.be/site/nl/lang_choice.shtml

Canada

Canards illimités Canada : <http://www.ducks.ca/fr/index.html>

Hypertension Canada : <http://hypertension.ca/fr/>

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international :
<http://www.international.gc.ca/>

Panthéon des sports canadiens : <http://www.sportshall.ca/>

Radio-Canada : <http://www.radio-canada.ca/>

RDS, Réseau des sports : <http://www.rds.ca/>

France

ANDESE, Association Nationale des Docteurs ès Sciences Economiques et en Sciences de Gestion : <http://www.andese.org/>

Assemblée nationale : <http://www.assemblee-nationale.fr/>

Boursier : <http://www.boursier.com/>

Cadrexport : <http://www.cadrexport.com/>

CNP Music : <http://www.cnpmusic.com/>

Dernières nouvelles d'Alsace : <http://www.dna.fr/fr/index.html>

L'Équipe : <http://www.lequipe.fr/>

Europe 1 : <http://www.europe1.fr/>

Eurosport : <http://www.eurosport.fr/>

EVENE : <http://www.evene.fr/>

L'Expansion : <http://www.lexpansion.com/>

L'Express : <http://www.lexpress.fr/>

Fédération des parcs nationaux régionaux de France :
<http://www.parcs-naturels-regionaux.tm.fr/fr/accueil/>

Le Figaro : <http://www.lefigaro.fr/>

FNAC : <http://www.fnac.com/>

France Diplomatie, Ministère des affaires étrangères et européennes :
<http://www.diplomatie.gouv.fr/>

France-Info : <http://www.france-info.com/>

France-Soir : <http://www.francesoir.fr/>

France 3 : <http://www.france3.fr/>

France 5 : <http://www.france5.fr/>

Gala : <http://www.gala.fr/>

Hebdo-Ardèche : <http://www.hebdo-ardeche.fr/>

Hector Berlioz : <http://www.hberlioz.com/BerliozAccueil.html>

L'Humanité : <http://humanite.fr/>

Infoclimat : <http://www.infoclimat.fr/accueil/>

Institut de France Académie des sciences : <http://www.academie-sciences.fr/>

Libération : <http://www.liberation.fr/>

Masculin : <http://www.masculin.com/>

La Météo au quotidien : <http://www.meteo.org/>

Météo France : <http://education.meteofrance.com/education/accueil>

Météo-World : <http://www.meteo-world.com/>

Le Monde : <http://www.lemonde.fr/>

Le Nouvel Observateur : <http://tempsreel.nouvelobs.com/index.html>

Ouest-France : <http://www.ouest-france.fr/>

Ouest France 3 : <http://ouest.france3.fr/>

Le Parisien : <http://www.leparisien.fr/actualites-informations-direct-videos-parisien>

Paris Match : <http://www.parismatch.com/>

Le Point : <http://www.lepoint.fr/>

Radio France : <http://www.radiofrance.fr/>

Radio France Internationale : <http://www.rfi.fr/>

Sénat : <http://www.senat.fr/>

Tennis BNP PARIBAS : <http://tennis.bnpparibas.com/>

La Tribune : <http://www.latribune.fr/accueil/a-la-une.html>

TV5 Monde, TV internationale francophone : <http://www.tv5.org/>

Under Scores, le magazine de la musique de film : <http://www.underscores.fr/>

La Voix du Nord : <http://www.lavoixdunord.fr/>

Québec

Le Devoir : <http://www.ledevoir.com/>

Fondation des maladies du cœur du Québec :

<http://www.fmcoeur.qc.ca/site/c.kplQKVoxFoG/b.3669779/k.BC38/Accueil.htm>

Passeport Santé : <http://www.passeportsante.net/fr/Accueil/Accueil/Accueil.aspx>

La Presse : <http://www.cyberpresse.ca/actualites/regional/montreal/>

Suisse

Le Communiqué Santé : <http://www.lecommuniquésante.ch>

Fondation suisse de cardiologie : <http://www.swissheart.ch>

Le Matin : <http://www.lematin.ch/>

Revue médicale Suisse : http://www.medhyg.ch/mh/plateforme_medicale

Swissinfo : <http://www.swissinfo.ch/>